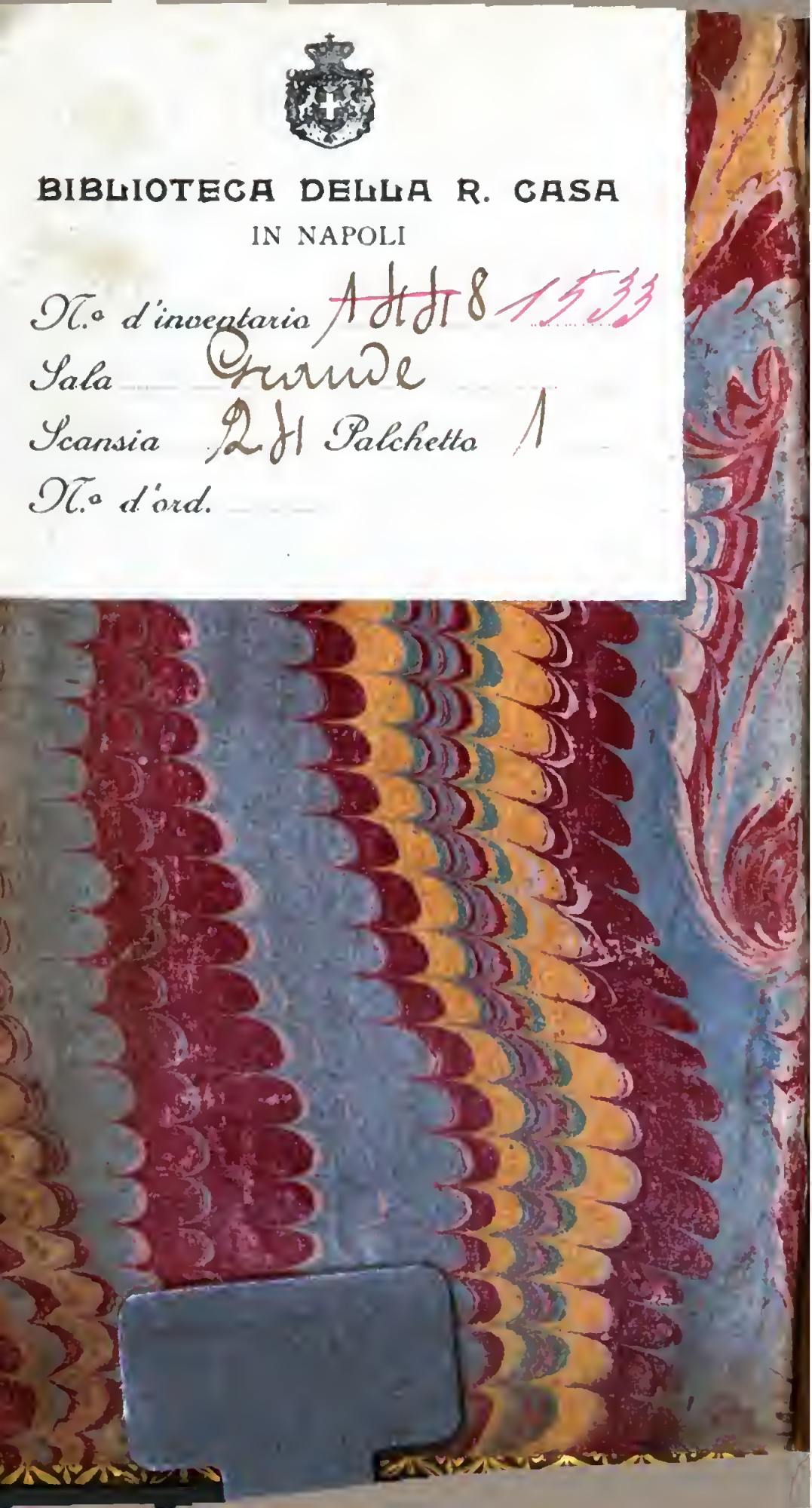
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario ~~1 11 11~~ 8 1533
Sala Grande
Scansia 2 11 Palchetto 1
N.° d'ord.



HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME TROISIE'ME.

38/549

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE':

AVEC LES MŒURS DES HABITANS, *LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.*

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET *d'Hiſtoire & de Géographie moderne, qui repréſente l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI

DE CARTES GEOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME TROISIE'ME.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLVI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

Depuis le commencement du XV. Siécle.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE SECOND.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS

En Guinée & aux Indes Orientales.

CHAPITRE X.

Quelques expéditions navales des Anglois contre les Eſpagnols & les Portugais.

QUOIQUE le récit de Stephens, & quelques Relations que les Portugais même avoient déja publiées de leurs propres avantages, euſſent jetté dans

FOSTER. 1585. Motifs des Anglois pour continuer leurs voyages.

FOSTER. 1585. l'eſprit des Anglois les premieres étincelles de ce feu qu'ils ont fait éclater dans la ſuite avec tant de gloire, & qui ſubſiſte encore aux Indes Orientales; il ſe paſſa quelque tems avant que leurs entrepriſes puſſent aller auſſi loin que leurs vûes; & les Côtes de Guinée furent encore le ſeul objet qui les arrêta pendant pluſieurs années. Avec l'intérêt du commerce ils avoient à ſatisfaire les reſſentimens d'une juſte vengeance pour tant de pertes & d'outrages, que les Portugais leur faiſoient eſſuyer. L'Amiral Fenner avoit repréſenté ſous les plus vives couleurs la trahiſon du Cap Verd, & les autres inſultes qu'il avoit reçues dans un voyage, où, loin de violer les droits du Portugal, il n'avoit cherché qu'à ſe lier avec les ſujets de cette Couronne par des offres de ſervice & d'amitié. En effet, il eſt difficile de concevoir comment la paix qui ſubſiſtoit entre les deux Nations, n'empêchoit point que les Portugais ne traitaſſent d'ennemis tous les Vaiſſeaux d'Angleterre qui s'aprochoient de leurs Etabliſſemens; comme ſi la donation du Saint Siége, qu'ils faiſoient valoir ſans ceſſe, eût rendu leurs poſſeſſions ſi ſacrées, qu'on ne pût y jetter les yeux ſans profanation. Les Vaiſſeaux

de France & d'Angleterre étoient obligés par cette raiſon de partir armés, non pour attaquer (car il ne paroît pas qu'ils en cherchaſſent jamais l'occaſion) mais pour ſe défendre; parce qu'au mépris des promeſſes & des ſermens, les Portugais ne les voyoient jamais paroître ſans employer la force ou la trahiſon pour les détruire. Bien-tôt les Eſpagnols entrerent dans les mêmes principes pour l'Amérique; & dans le tems dont je parle, ces deux fieres Nations ſembloient s'être propoſé de ruiner en Europe même, tout ce qui pouvoit leur cauſer quelque inquiétude pour leur nouvel empire dans les deux Indes. FOSTER. 1585.

Le *Primroſe*, Vaiſſeau Anglois de cent cinquante tonneaux, alla jetter l'ancre dans la Baye de Bilbao, le 25 de Mai 1585. L'Angleterre & l'Eſpagne étoient alors dans une paix profonde. Deux jours après, il vint du Port une Pinace Eſpagnole, ſur laquelle étoit le Corregidor de la Ville, avec cinq ou ſix perſonnes, qui ſe donnerent pour des Marchands du Pays. Ils avoient en effet quelques marchandiſes, & leurs diſcours furent conformes à la bonne intelligence qui régnoit entre les deux Nations. Le Capitaine Anglois, nommé *Foſter*, les reçut & les

Départ de Foſter. Il relâche à Bilbao.

FOSTER. 1585. traita civilement. Pendant qu'on les careſſoit à bord, trois d'entre eux feignirent quelques raiſons pour retourner à la Ville; mais les autres continuerent de ſe réjouir, ſans donner le moindre ſujet de défiance aux Anglois.

Il eſt trompé & attaqué par les Eſpagnols. Quelques momens après, il parut une grande Barque, chargée de ſoixante-dix perſonnes, qu'on fit encore paſſer pour des Marchands. Elle fut ſuivie, au même inſtant, d'une Chaloupe, ſur laquelle il y en avoit vingt-quatre. Foſter, allarmé de cette multitude, pria le Corregidor de ne pas faire approcher tant de monde à la fois. Mais, ſans faire attention à ſa priere, les Eſpagnols monterent à bord avec leurs épées & d'autres armes; & pour ne laiſſer aucun doute de leurs intentions, ils firent ſonner une trompette, qui étoit la marque de leur triomphe. Auſſi-tôt ils prirent poſſeſſion de toutes les marchandiſes du Vaiſſeau. Le Corregidor, accompagné d'un Officier qui portoit une baguette blanche à la main, fit approcher Foſter, & lui dit: « Rendez-» vous, car vous êtes le priſonnier du » Roi ». Pluſieurs Eſpagnols lui préſenterent la pointe du poignard, avec menace de le tuer, ſi ſes gens faiſoient la moindre défenſe.

FOSTER. 1585.

Le Capitaine conſterné parut accepter ſon malheur avec ſoumiſſion. Mais la confiance que les Eſpagnols avoient à leur nombre, & l'ardeur avec laquelle ils commencerent à tranſporter les marchandiſes dans leurs Chaloupes, lui donna le tems de ſe reconnoître. Il fit entendre à ſes gens, dans leur Langue, que s'ils étoient diſpoſés à le ſoutenir, il périroit pour les délivrer de cette tyrannie. Le Vaiſſeau étoit bien armé. Ils ſe rendirent, ſans affectation, ſous les écoutilles, où ils concerterent en peu de mots leur entrepriſe. Elle fut conduite avec tant de ſageſſe & de bonheur, que prenant le tems où la plûpart des Eſpagnols étoient ſortis du Vaiſſeau, chargés du butin qu'ils tranſportoient, ils tuerent une partie de ceux qui ſe trouvoient à bord, & firent le Corregidor même priſonnier. Ceux qui étoient paſſés ſur les Chaloupes, n'oſerent tenter l'attaque d'un Vaiſſeau, dont l'artillerie fut tout d'un coup prête à les foudroyer. Ils n'eurent rien de ſi preſſant que de regagner la Ville; & Foſter, aſſez content de s'être remis en liberté, leur abandonna les marchandiſes qu'ils emportoient. Ayant mis auſſitôt à la voile, ils exigerent du Corregidor l'aveu d'une ſi noire trahiſon. Il

Il eſt fait priſonnier.

Il ſe remet courageuſement en liberté.

Il prend le Corregidor Eſpagnol, & quitte le Pays.

FOSTER. 1585. en apporta deux cauſes, qui ne ſervirent point à le juſtifier dans l'eſprit des Anglois. L'une étoit la perſuaſion préſente que leur Vaiſſeau étoit en courſe pour les Indes, & l'envie d'interrompre un voyage qui excitoit la jalouſie des Eſpagnols. L'autre, qui parut encore plus étrange, étoit un ordre de la Cour de Madrid aux Gouverneurs de tous les Ports, portant d'arrêter tous les Vaiſſeaux *de Hollande, de Zelande, d'Allemagne, d'Angleterre, & de toutes les Provinces révoltées contre l'Eſpagne*, pour faire ſervir leurs armes & leurs munitions à l'équipement d'une grande Flotte qu'on préparoit à Lisbonne. En vain Foſter voulut-il ſçavoir à quel titre l'Eſpagne oſoit compter l'Angleterre entre les Provinces qu'elle traitoit de rébelles.

Raiſon qui avoit armé contre lui le Eſpagnols.

WHIDDON. 1586. L'année ſuivante, le Capitaine Whiddon partit de Plymouth, avec deux Vaiſſeaux qui appartenoient au célebre Chevalier Walter Raleigh. Il ne paroît point que ce voyage eût d'autre but que de chercher fortune par la navigation, ou de tirer quelque vengeance des Eſpagnols & des Portugais. Whiddon, après avoir croiſé pendant quelque tems ſur les Côtes d'Eſpagne, fit voile vers les Açores. Il ſe ſaiſit,

Priſe d'une petite barque.

WHIDDON. 1586.

dans cette courſe, d'une petite Barque chargée de proviſions fort communes, mais qui avoit à bord le Gouverneur Portugais de l'Iſle de Saint-Michel, & quelques autres perſonnes de diſtinction.

De-là, il ſe rendit à l'Iſle *Gracioſa*, une des Terceres, où il découvrit un Vaiſſeau qu'il reconnut pour Eſpagnol. Les Anglois, pour aſſurer le ſuccès de leur attaque, arborerent d'abord un pavillon blanc. Cet artifice les fit prendre pour deux Bâtimens diſperſés de la Flotte d'Eſpagne, qui attendoit dans cette Mer quelques Vaiſſeaux de guerre Anglois dont elle vouloit faire ſa proie. Mais lorſqu'ils furent à la portée du canon, ils firent ſuccéder la Croix de Saint-George à cette fauſſe Enſeigne. L'Eſpagnol ne chercha ſon ſalut que dans la fuite. Cependant, comme il étoit affoibli par une longue navigation, & qu'il deſeſpéra bientôt d'échapper aux Anglois, qui étoient tous deux excellens voiliers, il prit le parti de jetter dans la Mer toute ſon artillerie, avec quantité de Lettres & de Plans géographiques qu'il apportoit du Détroit de Magellan ; après quoi, il ſe laiſſa prendre ſans réſiſtance. Il avoit à bord Dom Pedro de Sarmiento, Gou-

Priſe d'un Vaiſſeau Eſpagnol & de Dom Pedro Sarmiento.

WHIDDON. 1586. verneur Eſpagnol des Détroits de Magellan, qui fut conduit enſuite à Londres, & préſenté à la Reine.

Priſe de quatre autres Vaiſſeaux.

A la hauteur des mêmes Iſles, Whiddon prit en peu de jours quatre autres Vaiſſeaux, Eſpagnols ou Portugais, les uns revenant de la pêche du *Cap Blanco*; les autres chargés de différentes marchandiſes. Il en pourſuivit un juſqu'à l'Iſle Gracioſa, & ſi proche de la Côte, qu'il fut plus incommodé par les pierres que les Habitans jetterent ſur lui du haut des rochers, que par les armes de l'ennemi qu'il avoit à combattre. Il le força néanmoins dans cette retraite, avec le ſeul deſagrément de n'y pas trouver un butin qui répondît à ſes eſpérances. Mais les mâts en étoient ſi bons, que Whiddon en prit deux pour remplacer les ſiens. Enſuite, y faiſant paſſer ſes priſonniers Eſpagnols & Portugais, à l'exception de Pedro Sarmiento, & de trois autres perſonnes de diſtinction, il abandonna ce Bâtiment, fort proche de l'Iſle, avec des proviſions pour dix jours.

Butin des Anglois.

Quoique les dépouilles de tant de Vaiſſeaux ne conſiſtaſſent qu'en ſucre, en cire, en pelleteries, en quelques dents d'éléphans, en riz, & d'autres marchandiſes qui ne paſſoient pas pour les

WHIDDON. 1586.

plus précieuſes dans un tems où l'or étoit le principal objet des voyages, Whiddon crut ſa premiere courſe aſſez heureuſe pour en aller rendre compte à ceux qui l'avoient employé. Il tourna ſes voiles vers l'Angleterre ; mais ſans renoncer aux entrepriſes qu'il pourroit tenter dans ſon retour. Il étoit à quarante & un degrés de latitude, lorſqu'il découvrit un Vaiſſeau, enſuite dix, ſuivis de pluſieurs autres, juſqu'au nombre de vingt-quatre. Il en reconnut deux pour des Caraques, l'une de mille, l'autre de douze cens tonneaux. Dix étoient des Gallions, & le reſte des Caravelles, ou d'autres petits Bâtimens, tous chargés d'épices, de ſucre, & d'autres richeſſes. Cette vûe enflamma le courage, ou plutôt l'avidité de Whiddon, juſqu'à lui faire oublier l'extrême inégalité du nombre. On auroit peine à croire l'excès de ſa hardieſſe, s'il n'avoit pris ſoin de la faire atteſter dans ſa Relation, par les principales perſonnes de ſa Flotte, dont les noms ſe conſervent encore, ſignés de leur propre main.

Leur témérité dans une rencontre.

Il commença par ſe défaire de toutes ſes priſes, en les envoyant directement en Angleterre ſous la conduite d'une partie de ſes gens. Il ne conſerva que

WHIDDON. 1586. soixante-six hommes sur ses deux bords ; & se reposant sur leur courage autant que sur l'excellence de ses voiles, il résolut d'attaquer la Flotte Espagnole, sinon dans l'espérance de la battre, du moins dans celle de lui enlever ou de lui couler à fond quelque Bâtiment. S'il ne tira pas beaucoup de fruit d'une entreprise si desespérée, il eut du moins la gloire d'embarrasser pendant vingt-deux heures une armée nombreuse qui ne se défendit que par sa pesanteur & son immobilité. Mais, de quelque côté qu'il la prit, il trouva toujours en face les deux Caraques, derriere lesquelles tous les autres Vaisseaux ne faisoient que se ranger à chaque mouvement qu'ils lui voyoient faire, & qui les couvroient de leur énorme masse ; de sorte qu'ayant besoin lui-même d'une adresse extrême pour ne pas tomber sous le canon de ces deux especes de Citadelles, le sien, dans ce perpetuel mouvement, ne put tirer que des coups perdus, qui épuiserent sa poudre sans causer beaucoup de mal à l'ennemi. Enfin, les munitions lui manquant tout-à-fait, il abandonna un dessein qu'il traite lui-même de folie ou de témérité. Il ne pensa plus qu'à rejoindre ses prises ; mais elles arriverent six heures avant

Elle leur réussit mal.

Retour de Whiddon en Angleterre.

lui au Port de Plymouth, où elles ſervirent à lui faire préparer une réception qui eut l'apparence d'un triomphe. Tous les Habitans vinrent au-devant de lui juſqu'au rivage. Il fut ſalué par toute l'artillerie de la Ville & du Château, ſans qu'il pût répondre à cet honneur, parce qu'il manquoit de poudre; mais ce glorieux ſilence ſervit à redoubler les applaudiſſemens. WHIDDON. 1586.

On ne douta point que l'Eſpagne ne ſe reſſentît vivement d'une injure ſi éclatante; d'autant plus qu'il y avoit alors d'autres ſujets de mécontentement entre les deux Couronnes. Auſſi la Reine Eliſabeth fut-elle bientôt informée que la Cour de Madrid faiſoit équiper une puiſſante Flotte, dans le deſſein d'attaquer immédiatement l'Angleterre. Elle ne perdit pas un moment pour raſſembler toutes ſes forces. Le Chevalier François *Drake*, dont le courage & l'habileté s'étoient déja fait connoître avec éclat, fut nommé pour commander une Flotte de trente Vaiſſeaux, qui furent équipés à Plymouth. On en nomme quatre, d'une grandeur & d'une force extraordinaire : la *Bonne Avanture*, que Drake devoit monter lui-même; le *Lyon*, commandé par *William Borough*; le *Dreadnought*, par Thomas DRAKE. 1587.

Flotte de trente Vaiſſeaux, équipée à Plymouth.

DRAKE. 1587.

Venner, & le *Rainbow*, par Henry *Bellingham*. Les autres, quoique moins conſidérables, étoient en état de ſervir dans toutes ſortes d'expéditions.

Cette Flotte ayant quitté Plymouth au mois d'Avril, pour s'avancer vers les Côtes d'Eſpagne, rencontra le 16, au quarantiéme degré de latitude, deux Vaiſſeaux de Midelbourg, qui revenoient de Cadiz. Drake apprit d'eux, qu'à Cadiz, & dans les lieux voiſins, on avoit ramaſſé une prodigieuſe quantité de munitions de guerre, qu'on ſe diſpoſoit à tranſporter au Port de Lisbonne. Il hâta ſi vivement ſa navigation, que dès le 19 il entra dans le Port de Cadix. Six Galeres, qui entreprirent de lui diſputer l'entrée, furent bientôt forcées de ſe retirer ſous le canon du Château. Il ſe trouvoit, dans le même azile, environ ſoixante Bâtimens, deſtinés à tranſporter les munitions. Drake, ſans examiner s'ils étoient Eſpagnols, attaqua ſi furieuſement celui qui ſe trouva le premier à la portée de ſon artillerie, qu'il le fit couler à fond dans un eſpace très-court. C'étoit un Vaiſſeau Raguzien, de mille tonneaux, monté de quarante pieces de canon & richement chargé. Il ſe préſen a quatre autres Galeres, deux venues de

Elle entre dans le Port de Cadix.

On s'y canonne.

Port Sainte-Marie, & deux de *Port Real*, qui canonnerent bruſquement les Anglois ; mais ayant reçu plus de mal qu'elles n'en cauſerent, elles furent auſſi-tôt forcées de prendre le large. Vingt Bâtimens François, qui étoient dans le Port, ſe retirerent à Port Real, ſans que la Flotte Angloiſe entreprît de s'oppoſer à leur paſſage. DRAKE. 1587.

Avant la fin du jour, Drake avoit déja pris, ou brûlé, ou coulé à fond, trente Bâtimens Eſpagnols. Quoique la plûpart ne fuſſent que des Vaiſſeaux de tranſport, il y en avoit un neuf, d'une grandeur ſinguliere, qui appartenoit au Marquis de Santa-Cruz, alors Grand-Amiral d'Eſpagne ; & cinq autres de ſept ou huit cens tonneaux, qu'on chargeoit actuellement de munitions pour Lisbonne. Quatre furent brûlés, & le cinquiéme, qui ne portoit que des clous, des barres de fer, des grilles, des fers à cheval, & d'autres inſtrumens du même métal, pour le ſervice des Indes Occidentales, tomba entre les mains des Anglois. Ils prirent auſſi un Bâtiment de deux cens cinquante tonneaux, chargé de vins pour la bouche du Roi, qu'ils brûlerent après avoir tranſporté le vin ſur leurs propres bords ; & trois *Flibots*, de trois cens tonneaux, char-

Dommage que Drake cauſe aux Eſpagnols.

DRAKE. 1587. gés de biſcuit & d'autres proviſions ; qu'ils brûlerent encore, après s'être accommodés d'une partie de leur dépouille ; enfin continuant de prendre ou de brûler juſqu'au lendemain, ils détruiſirent à l'Eſpagne le port d'environ dix mille tonneaux. Ce n'eſt pas que leur Flotte n'eût rien à ſouffrir pendant cette exécution. Elle fut expoſée continuellement au canon des Galeres, des Forts, du rivage, & au feu de quantité d'autres batteries que les Eſpagnols renouvelloient à chaque moment dans tous les lieux d'où elles pouvoient produire plus d'effet. D'ailleurs, auſſi-tôt qu'ils perdoient l'eſpérance de pouvoir défendre plus long-tems un Vaiſſeau, ils y mettoient eux-mêmes le feu, & le précipitoient vers la Flotte Angloiſe, qui avoit quelquefois beaucoup de peine à s'en défendre. L'embarras fut encore plus grand à l'heure du reflux, lorſque la Mer, venant à ſe retirer, pouſſa d'elle-même, au milieu de la Flotte, pluſieurs de ces Bâtimens embraſés. Drake, aſſez ſatisfait d'une victoire dont les difficultés commençoient à rebuter ſes gens, prit enfin le parti de ſe retirer. Mais le ravage qu'il avoit fait dans le Port dut être bien terrible, puiſque le Marquis de

La Flotte Angloiſe ſouffre beaucoup.

Le Marquis

Santa-Cruz, étant mort quelques mois après, on attribua ſa maladie & ſa mort au chagrin qu'il avoit conçû de cette diſgrace.

DRAKE. 1587. de Santa-Cruz meurt de chagrin.

Les Anglois ſortirent du Port, chargés pour pluſieurs mois de proviſions qui leur avoient peu coûté ; car ils n'avoient pas perdu 50 homme dans un ſi long combat. Mais en ſe retirant, ils furent ſuivis par les deux Galeres Eſpagnoles qui leur cauſerent quelque deſordre par le feu redoublé de leur artillerie. L'Auteur de cette Relation, qui étoit ſur la Flotte, prétend avoir reconnu par expérience, que les Galeres ne ſont redoutables dans un combat, que lorſqu'elles ſervent à défendre d'autres Bâtimens; & qu'étant ſeules, quatre Vaiſſeaux de guerre en battroient vingt aſſez facilement. Auſſi celles d'Eſpagne n'eurent-elles point la hardieſſe de s'approcher de la Flotte; & la voyant prête à faire face, elles regagnerent le Port à force de rames. Drake, après avoir dépêché un de ſes Capitaines en Angleterre, pour y porter la premiere nouvelle de ſon expédition, tourna ſes voiles vers le Cap Sagro. Dans ce paſſage il prit encore un grand nombre de Barques, de Caravelles, & d'autres petits Bâtimens chargés pour l'Armada.

Les Galeres peu utiles, lorſqu'elles ne ſont point avec d'autres Vaiſſeaux.

DRAKE. 1587. de Lisbonne. Il les brûloit à meſure qu'ils tomboient entre ſes mains, mais en prenant ſoin de faire conduire les hommes ſur la Côte. Il détruiſit de même tous les Vaiſſeaux pêcheurs qui ſe trouverent à ſa rencontre. Enfin, étant arrivé au Cap Sagro, il y prit terre ; & pour ſe rendre le pillage plus libre, il s'empara du Château & de pluſieurs Forts.

Exploits de Drake au Cap Sagro.

Il ſe rendit de-là devant le Port de Lisbonne, où il jetta l'ancre près de *Caſcais*. Le Marquis de Santa-Cruz y étoit avec ſes Galeres ; mais ne ſe trouvant point aſſez fort pour oſer paroître, il ſe laiſſa enlever à ſes yeux quantité de Barques & de Caravelles. Le Général Anglois lui fit dire qu'il étoit venu pour meſurer ſes forces avec lui. Sa réponſe fut, qu'il étoit lié par les ordres du Roi ſon maître ; mais qu'il ſe préſenteroit d'autres occaſions dont il profiteroit volontiers. Comme on ne pouvoit entreprendre de le forcer dans le Tage, Drake, pour ne pas s'amuſer inutilement ſur cette Côte, prit vers les Iſles Açores. Sa bonne fortune lui fit rencontrer, à vingt ou trente lieues de Saint-Michel, une Caraque Portugaiſe nommée le *Saint-Philippe*, qui revenoit des Indes Orientales. Il s'en ſaiſit preſque

Propoſition qu'il fait au Marquis de Santa-Cruz.

Il prend une Caraque Portugaiſe.

ſans réſiſtance ; & mettant l'Equipage dans quelques petits Bâtimens dont il trouva l'occaſion de s'emparer, il le renvoya fort civilement à Lisbonne avec une juſte quantité de proviſions. La priſe de cette Caraque parut d'un mauvais augure en Portugal ; par ce que c'étoit la premiere à laquelle cette diſgrace fût arrivée au retour des Indes, & qu'elle portoit d'ailleurs le nom du Roi. Drake y trouvant aſſez de richeſſes pour récompenſer les ſervices de ſes gens, prit la réſolution de retourner en Angleterre, où il arriva heureuſement avant la fin de l'Eté. On y vit avec admiration la Caraque Portugaiſe ; & ce ſpectacle produiſit deux effets d'un égal avantage pour la Nation : l'un, de faire connoître que cette ſorte de Bâtimens n'étoit pas auſſi redoutable qu'on ſe l'étoit imaginé ſur leur réputation ; & l'autre, d'augmenter l'ardeur du commerce, en faiſant ouvrir plus que jamais les yeux ſur les richeſſes que les Portugais tiroient des Indes Orientales.

DRAKE. 1587.

Il revient en Angleterre avec la Caraque.

CHAPITRE XI.

Voyage à Benin en 1588.

BIRD & NEWTON. 1588.

ON n'approchoit que par degrés du terme de tant d'eſpérances ; & l'opinion qu'on s'étoit formée de la puiſſance des Portugais dans des Régions qui leur fourniſſoient de ſi riches tréſors, arrêtoit encore les entrepriſes des Marchands d'Angleterre. Cependant il s'en trouva deux qui réſolurent de pouſſer du moins leur navigation au-delà des bornes que la plûpart des Anglois ſembloient s'être impoſées. Windham étoit le ſeul qui eût pénétré juſqu'à Benin. Deux Marchands de Londres entreprirent le même voyage après le retour de Drake, avec un ſeul Vaiſſeau, le *Richard d'Arundell* & une Pinace. Leurs noms étoient *Bird* & *Newton*.

Départ de deux Vaiſſeaux Anglois ſous Bird & Newton.

Le vent leur fut ſi contraire, qu'étant partis de Ratcliff le 12 d'Octobre 1587, ils n'arrïverent que le 2 de Janvier à la vûe des Côtes de Rio del Oro. Ils ſe trouverent par leurs obſervations à vingt-deux degrés quarante-ſept minutes de latitude. Le 19, ils étoient à la hauteur de la riviere de Seſtos, &

le jour ſuivant à quatre lieues en mer du Cap dos Baixos. Dans le cours de l'après-midi, il leur vint une Almadie conduite par quelques Négres qui les preſſerent par leurs ſignes de s'approcher du rivage; mais la défiance qu'ils avoient de leurs forces, à ſi peu de diſtance des Etabliſſemens Portugais, leur fit prendre le parti de continuer leur navigation. Ils comprirent que le lieu où ils étoient appellés, ſe nommoit *Tabano*. Le 21, ayant jetté l'ancre à la vûe d'une colline fort verte, qui leur donnoit l'eſpérance de trouver de l'eau fraîche aux environs, ils virent arriver au même lieu un Vaiſſeau François, dont ils tirerent des éclairciſſemens ſur cette Côte. Il y avoit à peu de diſtance du rivage une Ville nommée *Ratire*, & quelques lieues au-deſſous une autre Ville qui ſe nommoit *Crua*. Les Habitans de ces deux lieux recevoient volontiers tout ce qui n'appartenoit point au Portugal, & mieux encore ceux qui ſe faiſoient connoître pour ennemis de cette Couronne. Le Capitaine François avoit reçu des Habitans toutes ſortes de faveurs à ces deux titres, & preſſa les Anglois d'en faire auſſi l'expérience. Mais il pouvoit arriver que les Portugais y vinſſent

BIRD & NEWTON. 1588.

Tabano.

Ratire.

Crua.

BIRD & NEWTON. 1588.

d'autant plus naturellement, qu'ils n'étoient point accoutumés à laiſſer longtems tranquille une Nation dont ils n'étoient point aimés. Bird & Newton avancerent le 25 de Janvier à la hauteur de la Baye, qui eſt à l'Oueſt du Cap *Tres Puntas*. Les Courans étoient Eſt-Nord-Eſt; & la Pinace ayant peine à les ſurmonter, on fut obligé de l'attendre à l'ancre dans le même lieu. Elle parut le 30; & les Courans ſe trouverent changés à l'Eſt vis-à-vis le milieu du Cap. Le lendemain, on découvrit une terre haute qui s'avançoit en rondeur, & qu'on prit pour la partie Orientale du Cap. Elle s'ouvre par une grande Baye, dans laquelle on apperçoit une Iſle.

La Flotte jette l'ancre près du Cap de Tres Puntas.

Elle arrive à Mina.

Ce fut le 2 de Février, qu'ils virent fort diſtinctement le Château de Mina. Ils ne s'en croyoient point ſi proches, & cette vûe leur inſpira quelque frayeur. Elle redoubla, vers midi, lorſque voyant approcher une Barque, avec un Portugais & quelques Négres, ils ne purent douter qu'on ne les eût apperçus. Cependant ils offrirent au Portugais de le recevoir à bord; mais les remerciant de leur offre, il ne fit que les obſerver, ſans faire même de réponſe à la plûpart de leurs queſtions. Ils

Frayeur des Anglois.

découvrirent, ſur le rocher qui eſt au-deſſus du Château, deux maiſons de Garde, qui paroiſſent fort blanches. Enfin, dans l'impatience d'être obſervés ſi curieuſement, ils prirent tout-d'un-coup le large à l'Eſt-Nord-Eſt, après avoir déliberé s'ils ne ſe ſaiſiroient point du Portugais, qui continuoit de les ſuivre. Le lendemain, s'étant rapprochés de la terre, ils ſe trouverent à vingt lieues au Sud-Eſt de Mina, & fort près, ſuivant leurs calculs, de *Monte Rotundo*, qu'ils paſſerent en effet le même jour. Ils rencontrerent, le 6, une Caravelle Portugaiſe, qui leur donna moins de crainte qu'elle n'en parut recevoir. Mais, de part & d'autre, on étoit fort éloigné de ſe nuire, lorſqu'on faiſoit toutes ſortes d'efforts pour s'éviter. La navigation fut aiſée juſqu'au 10, au long d'une Côte qui ne préſente que de grandes Forêts, & quelquefois ſi épaiſſes qu'il paroît impoſſible d'y pénétrer. Le jour ſuivant, ils trouverent l'eau ſi baſſe, & tant de bancs de ſable, qui n'étoient pas marqués ſur la Carte de Windham, que la défiance leur fit prendre le large; mais, en s'éloignant de la Côte, ils découvrirent l'embouchure de la Riviere de Jaya, où ils allerent jetter l'ancre ſur cinq braſſes de fond.

BIRD & NEWTON. 1588.

Monte Rotundo.

Riviere de Jaya.

BIRD & NEWTON. 1588.

Ils laiſſerent paſſer la nuit, pour ne rien donner au hazard, dans un Pays qui étoit peu connu des Anglois. Le jour ſuivant, ils envoyerent quelques Marchands dans la Pinace. On apperçut des Négres, mais ſi peu diſpoſés au commerce, qu'il fut impoſſible de les faire approcher volontairement. La Riviere, qui eſt fort large, n'a pas plus de quatre braſſes de profondeur du côté de l'Oueſt; & ſa rive, du même côté, eſt beaucoup plus baſſe que l'autre. Le 13, on remit à la voile, en portant au Sud-Sud-Eſt. Le rivage, dont rien ne portoit à s'éloigner, eſt couvert de forêts, auſſi unies que ſi l'on s'étoit efforcé de raſer le ſommet des arbres à la même hauteur. On fit dix-huit lieues au long de cette Côte; &, vers le ſoir, on jetta l'ancre ſur trois braſſes & demie, à l'entrée d'une Riviere qui eſt celle de Benin.

Deſcription des Pays.

Riviere de Benin.

Les Anglois n'avoient pour guide qu'une copie imparfaite du Journal de Windham; &, ſi l'on en juge par celui que j'ai donné ſous ſon nom, l'original même ne leur auroit point apporté beaucoup plus de lumieres. Telle a toujours été la négligence ou la groſſiereté des Négocians Anglois, que ne s'attachant preſque jamais qu'à la deſcrip-

Négligence des Anglois dans leurs voyages.

tion des vents & des braſſes de profondeur, ils s'embarraſſent peu de faire entrer dans leurs Journaux ce qui appartient au lieu même de leur commerce ; comme ſi les ſoins de leur eſprit ne regardoient que la navigation, & qu'après s'être rendus au terme, ils n'euſſent plus qu'à s'occuper ſordidement de l'intérêt. Ici la Relation du voyage de Benin ne contient plus que le détail des marchandiſes dont le Vaiſſeau Anglois fut chargé. Mais Hackluyt nous a conſervé une Lettre Originale d'Antoine *Ingram*, principal Facteur du Vaiſſeau, qui renferme quelques circonſtances curieuſes de leur ſéjour à Benin. BIRD & NEWTON. 1588.

La Riviere, quoiqu'aſſez large, n'avoit point aſſez d'eau pour le Richard d'Arundel, qui étoit un Bâtiment de trois cens tonneaux. Il demeura à l'embouchure, tandis que la Pinace & la Chaloupe, chargés des principales marchandiſes, entrerent dans le Canal. Elles remonterent juſqu'à *Goto*, Ville ſituée ſur le rivage ; & la derniere où l'on peut arriver par eau. Ce voyage prit cinq jours, ſans que l'Auteur nous apprenne ſi les deux Bâtimens furent arrêtés par quelque obſtacle, ou ſi l'éloignement eſt en effet de cinq jour-

Remarques ſur le Pays de Benin.

BIRD & NEWTON. 1588.

nées. Benin étant plus loin dans les terres, Ingram fit partir quelques Négres pour annoncer au Roi ſon arrivée, & les motifs de ſon voyage. Ils revinrent le jour ſuivant, avec un Seigneur Négre que ce Prince envoyoit pour le conduire à ſa Cour, & deux cens Négres pour tranſporter les marchandiſes.

Elles furent livrées aux Facteurs du Roi, avec autant de confiance que les Marchands de l'Europe en auroient mutuellement dans leur commerce. Ingram ſe rendit le 25 à Benin, dont il admira la grandeur. Il y fut reçu avec beaucoup de civilité. Le 26, s'étant préſenté à la Cour, pour obtenir l'Audience du Roi, il fut renvoyé au jour ſuivant, parce qu'on étoit occupé d'une Fête ſolemnelle. Cependant il parla au *Veidore*, c'eſt-à-dire, au principal Officier qui eſt chargé des affaires du commerce, & qui lui promit autant de poivre & de dents d'éléphans qu'il en pouvoit deſirer.

La Ville de Benin eſt très-grande.

Les Anglois furent admis deux jours après à l'Audience du Roi. Ce Prince leur fit un accueil gracieux, & confirma les promeſſes de ſon Miniſtre. Le jour ſuivant, on leur fit voir du poivre verd, & du poivre ſec, mais ſi mal nettoyé, qu'Ingram demanda, pour premiere

Audience du Roi, & conditions du commerce.

premiere condition, qu'il fût préſenté en meilleur ordre. On lui répondit que le tems ne le permettoit pas pour cette année, mais que les Anglois ſeroient plus ſatisfaits l'année ſuivante; & pour excuſer la négligence des Négres, le Veidore ajouta que depuis le régne préſent il n'étoit pas venu de Chrétiens à Benin pour le commerce du poivre. On en fit livrer, dès le premier jour, douze boiſſeaux; & l'on continua d'en fournir une certaine quantité les jours ſuivans; de ſorte que le 9 de Mars Ingram avoit déja reçu ſoixante-quatre boiſſeaux de poivre & vingt-huit dents d'éléphans. BIRD & NEWTON. 1588.

Les marchandiſes que les Anglois avoient portées étoient des étoffes de laine, de la toile, des ouvrages de fer de différentes ſortes, des bracelets de cuivre, des grains de verre & de corail &c. Outre le poivre & l'yvoire, ils prirent en échange de l'huile de palmier & des étoffes d'un tiſſu de coton & d'écorce de palmier. Ils ne virent dans le Pays ni or ni argent. La monnoie eſt une eſpece de petit coquillage, plus ou moins précieux, ſuivant certaines qualités que les Négres y diſtinguent. Le coton étoit en abondance aux environs de Benin. Le pain eſt compoſé de la

Marchandiſes des Anglois, & ce qu'ils reçoivent en échange.

Propriétés du Pays de Benin.

BIRD & NEWTON. 1588.

poudre d'une racine, nommée *Inamia*, qui eſt de la groſſeur du bras, & d'un goût ſi agréable, que lorſqu'elle eſt paitrie avec ſoin, l'Auteur la trouve préférable au pain de l'Europe. Les palmiers ſont en ſi grand nombre, que l'eſpece de vin qu'on en tire eſt à fort bon marché. L'occupation de la plûpart des Habitans eſt à faire des nattes, des paniers, des cuillieres & d'autres inſtrumens d'ivoire, qui ſont travaillés fort curieuſement. Ils ont des oranges & quantité d'autres fruits, du miel en abondance, des beſtiaux, & toutes ſortes de poiſſon.

Leur caractere eſt doux & ſociable. Ils ſont nûds, hommes & femmes, juſqu'au tems du mariage; mais ils ſe couvrent enſuite, depuis la ceinture, juſqu'aux genoux. Leur ſanté ſe défend contre l'intempérie des ſaiſons dans un climat ſi chaud. Le tonnerre & les éclairs y ſont ſi fréquens & ſi terribles, que pendant les premiers jours, il n'y avoit point d'Anglois qui n'eût le ſang glacé par la crainte. Mais les effets n'en ſont pas dangereux. L'eau eſt ſi bonne à Benin, & l'habileté des Négres ſi ſinguliere à la conſerver, que le Vaiſſeau s'en étant fourni pour ſa route, avec les précautions ordinaires aux Habi-

Bonté ſinguliere de ſon eau.

tans, elle ſe trouvoit encore pure & fraîche après ſix mois de navigation. BIRD & NEWTON.

1588.

Cependant, ſoit la qualité de l'air, ou celle des alimens, un grand nombre d'Anglois furent attaqués d'une fiévre maligne qui en fit périr pluſieurs en peu de jours. Ingram atteint du même mal, fut renvoyé à Goto par le Capitaine du Vaiſſeau, qui l'étoit venu joindre à Benin. Il y trouva tous les gens de la Pinace dans un ſi triſte état, qu'à peine eurent-ils la force de conduire juſqu'au Vaiſſeau les marchandiſes qu'il avoit fait apporter. Il perdit cinq ou ſix Matelots en deſcendant la riviere; & ſe trouvant lui-même trop affoibli pour retourner à Benin, il y envoya le Chirurgien du Vaiſſeau, dans l'opinion que ſes ſecours y ſeroient néceſſaires. En effet, non-ſeulement la plûpart des Anglois y étoient accablés de langueur; mais dans un intervalle ſi court, le Capitaine étoit mort. Les malades & ceux qui avoient réſiſté à la maladie, n'eurent plus d'empreſſement que pour regagner le Vaiſſeau. Envain le Veidore leur fit eſpérer quelque ſoulagement dans la ſaiſon qui s'approchoit; ils partirent, avec la réſolution de mettre immédiatement à la voile. Leur nombre ſe trouva ſi diminué, que ne pouvant

Les Anglois ſont ataqués de maladies.

Extrémité à laquelle ils ſont réduits.

BIRD & NEWTON. 1588.

ſuffire pour la conduite des deux Bâtimens, ils prirent le parti d'abandonner la Pinace.

Ils ſe remirent en mer, le 13 d'Avril. Leur retour n'eut rien de plus fâcheux que la foibleſſe qu'ils avoient emportée, & dont ils ne purent ſe délivrer pendant ſix mois de navigation. Ils arriverent le 25 de Juillet aux Iſles Açores, où leurs maladies ſe renouvellerent. Ceux que la mort épargna, eurent le bonheur de rencontrer au-delà du Cap Verd, un Vaiſſeau Anglois qui les ſecourut, en leur donnant quelques hommes frais de ſon bord. Cette rencontre fut une faveur du Ciel pour des gens qui n'avoient plus la force de remuer le moindre cordage. Ils étoient ſi foibles en arrivant à Plymouth le 8 de Septembre, qu'ayant eu beſoin de trois ſemaines de repos, ils n'arriverent à Londres que le 2 d'Octobre.

Leur triſte état en arrivant à Londres.

Table des latitudes obſervées dans ce voyage.

	deg.	*min.*
Rio del Oro	24	47
Cap Verd	14	43

Un ſecond voyage des mêmes Capitaines ne contenant que des noms pluſieurs fois repetés, & les événemens les plus communs de la Mer, il ſuffira

de lui donner, par cette remarque, le rang qu'il doit occuper dans l'ordre des années.

BIRD & NEWTON. 1588.

CHAPITRE XII.

Voyage du Comte Georges de Cumberland aux Iſles Açores en 1589.

CUMBERLAND. 1589.

UNE entrepriſe dont l'Hiſtorien (*a*) n'explique ni le but ni les motifs, pourroit recevoir tout autre nom que celui qu'elle porte ici dans le titre. Ce fut le hazard ſeul qui conduiſit le Comte de Cumberland aux Iſles Açores, & l'ennui de l'oiſiveté qui lui fit quitter l'Angleterre. Il avoit équipé à ſes propres frais une Flotte de quatre voiles, avec leſquels il réſolut de ſignaler ſon nom. Quantité de jeunes gens, excités par la ſingularité de ſon deſſein, s'offrirent volontairement à le ſuivre. Il ſe vit ainſi à la tête de quatre cens hommes, dont la plûpart étoient moins conduits par l'intérêt que par l'honneur. Il en prit le plus grand nombre ſur ſon propre Vaiſſeau, qu'il nomma la *Victoi-*

Remarque ſur ce voyage, & motif qui le fait entreprendre.

(*a*) Cette Relation eſt d'un homme célebre par une invention qui regarde les cartes, & qui porte en Angleterre le nom de *Mercator's projection*. Il ſe nommoit *Wright*, habile Mathématicien. Il a compoſé un Livre ſous le titre de *Vulgar Errors*.

CUMBERLAND. 1589.

re. Les trois autres n'en approchoient pas pour la grandeur & la force. C'étoient deux petits Bâtimens, nommés le *Mog* & la *Marguerite*, avec une Caravelle commandée par le Capitaine Pignon.

Premier exploit de Mylord Cumberland.

Cette troupe d'Avanturiers étant partie de Plymouth le 18 de Juin 1589, rencontra, deux jours après, trois Bâtimens François qui revenoient de Terre Neuve. Ils s'en saisirent, sans approfondir les droits. Deux furent envoyés en Angleterre avec la charge des trois; & le troisiéme eut la liberté de retourner en France pour y conduire tous les gens des trois équipages.

A la hauteur de 39 degrés, ils firent une rencontre plus importante, mais qui ne donna guères plus d'exercice à leur courage. Onze Vaisseaux Marchands, qui s'étoient rassemblés pour doubler les Caps d'Espagne, se présenterent au Chevalier Monson, Capitaine du Mog; &, loin de paroître disposés à se rendre, sur quelques volées de canon dont il les salua, ils s'apprêtoient à lui disputer la victoire; lorsque la vûe des trois Anglois dont il étoit suivi, leur fit prendre le parti de baisser leur pavillon. Les Commandans se rendirent à bord de la Victoire, & montrerent leurs

passe-ports, des Villes de Hambourg, de Lubeck, de Breme &c. On leur promit de ne pas punir avec trop de rigueur, l'intention qu'ils avoient eue de se défendre : mais en faisant la visite de leurs Vaisseaux, on s'accommoda de tout ce qui pouvoit être utile à la Flotte Angloise ; & sous le prétexte de quelques adresses à divers Juifs de Lisbonne, on se saisit de certains sacs de poivre & de canelle, qui furent partagés entre les quatre Vaisseaux Anglois. Juste ou non, cette confiscation n'étoit pas si mépriſable que l'Historien la représente ; puisqu'avant la fin de son récit, il la fait monter à 4500 livres sterling. Les Bâtimens furent remis en liberté ; mais ce ne fut qu'après avoir offert aux Matelots Allemans de recevoir ceux qui voudroient passer sur la Flotte Angloise. Il y en eut sept, qui accepterent cette offre.

CUMBERLAND. 1589.

Il pille une Flotte marchande.

En s'abandonnant au cours du vent, dont ces Avanturiers se reposoient sur la fortune, ils se trouverent le premier d'Aoust à la vûe de l'Isle Saint-Michel, la plus orientale des Açores. Ils s'en approcherent pendant le jour ; & prenant le pavillon Espagnol, ils observerent d'assez prés le Port & la Ville pour y découvrir à l'ancre trois Vaisseaux &

Il arrive aux Açores.

CUMBERLAND. 1589.

quelques petits Bâtimens, dont ils réſolurent de ſe ſaiſir pendant la nuit. A dix heures du ſoir ils envoyerent leurs Chaloupes avec quelques Soldats bien armés pour couper les cables, dans l'eſpérance que le ſeul cours de la marée leur ameneroit leur proie. Les Soldats reconnurent en approchant du plus grand des trois Vaiſſeaux, que c'étoit un Bâtiment Anglois nommé le *Faucon de Londres*, conduit par un Pilote Ecoſſois; mais ils couperent les cables des deux autres qui étoient Eſpagnols, & qui ne purent éviter leur infortune. Ils étoient chargés de vin & d'huile. Les Eſpagnols de l'Equipage, perdant l'eſpérance de réſiſter au vent & à la marée qui les entraînoient, ſe jetterent la plûpart à la nage avec de grands cris, & répandirent l'allarme dans le Château. L'artillerie ſe fit entendre preſqu'auſſi-tôt; mais des coups tirés au hazard ne pouvoient beaucoup nuire aux Anglois dans l'obſcurité. L'Ecoſſois tira auſſi trois coups, pour faire croire aux Eſpagnols qu'il prenoit part à leur diſgrace; ce qui ne l'empêcha point de ſe rendre promptement à bord de la Victoire, & d'offrir ſes ſervices au Comte de Cumberland.

Autres piratiques.

Après une victoire ſi facile, il ne re-

ſtoit d'inquiétude que pour la Caravelle qui avoit diſparu dans l'aprèſmidi. Mais elle vint augmenter la joie en ſe montrant le lendemain accompagnée d'une Caravelle Eſpagnole qu'elle avoit priſe de l'autre côté de l'Iſle. On y avoit trouvé des lettres qu'elle apportoit de Tercere, & qui donnoient avis au Gouverneur de Saint-Michel, que les Caraques en devoient partir dans peu de jours. Nouvelle ſatisfaction pour les Avanturiers qui voyoient augmenter leurs eſpérances. Ils apperçurent dans le jour un petit Vaiſſeau, auquel ils donnerent la chaſſe, & dont ils ſe ſaiſirent vers le ſoir. Ils y trouverent trente tonneaux du meilleur vin de Madere & quantité d'étoffes de ſoie & de laine.

CUMBERLAND. 1589.

Le 14 ils aborderent à l'Iſle de Flores, dans le ſeul deſſein d'y renouveller leur proviſion d'eau ; mais ne voulant rien devoir qu'à leur courage, ils mirent dans les Chaloupes cent vingt hommes bien armés pour leur rendre ce ſervice. A leur approche les Habitans arborerent l'enſeigne de paix. On leur rendit le même ſignal ; & le Comte de Cumberland leur fit déclarer que loin de penſer à leur nuire, il étoit ami de *Dom Antonio* leur Roi, & qu'il ne leur de-

Les Anglois relâchent dans l'Iſle de Flores.

CUMBERLAND. 1589.

mandoit que des rafraîchiſſemens en échange pour de l'huile, du vin & du poivre qu'il leur offroit. Ils y conſentirent volontiers ; & les Chaloupes firent ce commerce, tandis que la Flotte jetta l'ancre à quelque diſtance de l'Iſle. Quelques ſoldats Anglois, curieux de viſiter l'Iſle, y pénétrerent l'eſpace d'un mille au Sud juſqu'à la Ville de *Santa-Cruz* qu'ils trouverent abandonnée par ſes Habitans. La crainte leur avoit déja fait chercher d'autres aſiles avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils ſe ſouvenoient d'avoir vû brûler leur Ville environ deux ans auparavant, par quelques Vaiſſeaux de guerre Anglois ; & leur ſituation les expoſoit continuellement au même ſort. Auſſi cette partie de l'Iſle eſt-elle la moins habitée. La qualité du terroir ne contribue peut-être pas moins à la rendre deſerte. On n'y voit que des rochers & des montagnes ſtériles.

Ils y répandent la frayeur.

Wright, qui avoit été chargé du commandement d'une Pinace, raconte qu'en retournant le ſoir vers la Flotte, il fut pourſuivi pendant plus d'un mille par un poiſſon monſtrueux qui n'étoit qu'à la longueur d'une picque de la Pinace, & qui s'en approchoit quelquefois juſqu'à la heurter fort rudement.

Poiſſon monſtrueux.

Ses nageoires, qui paroiſſoient ſouvent ſur l'eau, n'avoient pas moins de cinq ou ſix aunes de large, & ſa tête étoit d'une groſſeur ſurprenante. Il étoit à craindre qu'il ne renverſât la Pinace; & cette raiſon ne permit point à Wright de l'irriter en tentant de le tuer à coups de fuſils & de crocs. Mais il diſparut, lorſqu'on fut plus proche du Vaiſſeau. CUMBERLAND. 1589.

Un petit Bâtiment, qui venoit de Tercere à Flores, & qui ne put échapper aux Anglois, leur apprit que les Caraques n'avoient point encore mis à la voile. Cette confirmation d'une nouvelle qui ſurpaſſoit toutes leurs eſpérances, leur fit lever l'ancre dès la même nuit. Ils s'avancerent vers l'Iſle de Fyal, dans la double vûe d'augmenter leur butin par la priſe des Vaiſſeaux qu'ils y pourroient trouver, & de couper le paſſage aux Bâtimens de Saint-Michel ou de Flores, par leſquels ils ne doutoient point que les Gouverneurs de ces deux Iſles ne donnaſſent avis de leur approche à Tercere. Le 27 au ſoir, ils découvrirent dans la rade de Fyal pluſieurs Bâtimens à l'ancre. Les Chaloupes furent auſſi-tôt détachées avec les mêmes précautions qui avoient réuſſi à Saint-Michel. Mais pour aſſurer le ſuccès de l'entrepriſe,

Les Anglois cherchent les Caraques Portugaiſes.

CUMBERLAND. 1589.

les Capitaines Liſter & Monſon reçurent ordre de les ſoutenir avec deux Caravelles. Le vent, qui étoit de terre, ne permit point aux deux Caravelles de s'approcher du rivage auſſi près que les Eſpagnols. L'honneur de l'action étoit reſervé aux Chaloupes qui attaquerent d'abord un Vaiſſeau de deux cens cinquante tonneaux, monté de quatorze pieces de canon. On combattit l'eſpace d'une heure ; & l'ennemi ſe défendit vaillamment. Mais deux Eſquifs, qui ſurvinrent de la Flotte, acheverent le combat. Les Anglois étant montés à bord d'un côté, les Eſpagnols ſauterent de l'autre, pour gagner la terre à la nage. Il n'y reſta que le Capitaine Jean de Palma avec deux ou trois de ſes gens. Pendant l'action, l'artillerie du Château avoit joué continuellement ſans cauſer beaucoup de mal aux Anglois. Le Vaiſſeau ſe trouva chargé de ſucre, de gingembre & de cuirs, arrivés nouvellement de Saint-Jean de Puerto Rico. Après l'avoir mis à couvert, ils retournerent avec la même ardeur pour enlever quelques petits Bâtimens. Il en tomba cinq entre leurs mains, un chargé de cuirs ; un autre de dents d'éléphans, de poivre de Guinée, & de peaux de boucs ; le troiſiéme de bois

Ils attaquent pluſieurs Vaiſſeaux à Fyal.

& de poiſſon ſec. Mais avant cette expédition, ils avoient été joints par deux petits Vaiſſeaux de guerre Anglois, commandés par les Capitaines *Davis* & *Markesbury*.

CUMBERLAND. 1589.

Ils ſe joignent à deux autres Bâtimens Anglois.

Ils s'avancerent le 30 d'Août vers Tercere ; & découvrant l'Iſle à neuf ou dix lieues en mer, ils furent ſurpris d'appercevoir une petite barque qui venoit vers eux dans cet éloignement, ſans qu'il parût aucun Vaiſſeau à qui elle pût appartenir. C'étoient huit Anglois, qui ſe trouvant priſonniers à Tercere, avoient pris la réſolution de riſquer leur vie pour gagner la Flotte. Ils n'avoient point d'autre voile qu'un drap de lit, ſoutenu par un cercle à tonneau, & lié des deux côtés, ni d'autres proviſions que ce qu'ils avoient emporté dans leurs poches. On les reçut à bord de la Victoire ; & le Comte de Cumberland apprit d'eux que les Caraques étoient parties depuis huit jours. Le chagrin de perdre une ſi belle eſpérance, lui fit naître la penſée de retourner à Fyal, & de ſurprendre la Ville.

Réſolution deſeſpérée de quelques priſonniers.

Cependant il fut arrêté le même jour par des vents contraires, & le lendemain par un calme qui ne lui permit de faire que ſept ou huit lieues vers l'Iſle

CUMBERLAND. 1589. de Pico. Ce retardement dura juſqu'au dix. Enfin ſe retrouvant dans la rade de Fyal, il chargea le Capitaine Liſter, accompagné d'un Priſonnier Eſpagnol, d'aller déclarer ſes intentions à la Ville. Il laiſſoit le choix aux Habitans, ou de recevoir paiſiblement les Anglois, & de compoſer avec eux pour leur rançon, ou d'eſſuyer tous les hazards de la guerre.

Ils répondirént que le ſerment d'obéiſſance par lequel ils étoient ſoumis au Roi d'Eſpagne, ne leur permettoit pas de ſe rendre ſans s'être défendus. Le Comte fit diſpoſer auſſi-tôt toute ſon artillerie pour battre la Ville, tandis que deſcendant lui-même à la tête de ſes plus braves gens, il s'avança par terre vers la plate-forme, qui étoit la ſeule fortification de Fyal. Il découvrit ſur une colline quelques Compagnies de cavalerie & d'infanterie. Une autre troupe de gens à pied ſe montra dans une vallée; & deux Compagnies ſortant de la Ville, enſeignes déployées, marcherent quelque tems avec l'apparence de vouloir tenter le combat. Mais effrayées ſans doute par le nombre, elles gagnerent bien-tôt la campagne. Les Anglois s'approcherent de la plate-forme, malgré le feu de quelques pie-

Les Anglois entreprennent de forcer Fyal.

ces de canon, qui ne leur tuerent pas un ſeul homme. Ils trouverent les portes de la Ville fermées ; mais la Garde ayant pris la fuite, & la plate-forme n'étant pas mieux défendue, ils eſcaladerent les murs ſans la moindre réſiſtance. Leur artillerie, qui n'avoit pas ceſſé de battre la Ville pendant leur marche, ceſſa lorſqu'elle eut apperçu la croix rouge d'Angleterre ſur la plate-forme.

CUMBERLAND 1589.

Ils ſe ſaiſiſſent de la Ville de Fyal.

Le Comte de Cumberland, ſe voyant maître de la Place à ſi peu de frais, défendit le pillage à ſes gens, & mit une Garde aux Egliſes, & aux Communautés Religieuſes. Mais le Soldat échauffé, reſpecta peu ſes ordres. Toute la Ville eſſuya les dernieres violences de la guerre, & les Anglois tranſporterent ſur leurs Vaiſſeaux juſqu'aux meubles des maiſons. Leur fureur ayant voulu s'étendre à la Campagne, ils furent maltraités dans quelques endroits par les Habitans.

Ils la ſaccagent.

Fyal eſt la Capitale de l'Iſle du même nom. Elle eſt ſituée directement vis-à vis la haute montagne de l'Iſle de *Pico*, qui n'en eſt ſéparée que par deux ou trois lieues de mer. A l'Oueſt-Nord-Oueſt, elle contient environ trois cens familles. Les maiſons y ſont fort belles,

Situation de cette place.

CUMBERLAND. 1589.

& bâties de pierre. Elles ont toutes une citerne & un jardin. Le raiſin & le tabac ſont les principales productions de l'Iſle ; mais elle a toutes ſortes d'excellens fruits & de bois aromatiques. Le bois de cédre y ſert à brûler & à bâtir.

Il y a dans la Ville un Couvent de Franciſcains qui eſt fort nombreux, mais où le goût de ſçavoir eſt ſi mal établi, qu'il ne s'y trouvoit pas un ſeul Religieux qui ſçût parler la langue Latine.

Les Anglois demeurerent dans l'Iſle, depuis le Mercredi, juſqu'au ſoir du Samedi ; & ne ſe contentant point du pillage qu'ils avoient fait de la Ville, ils en exigerent deux mille ducats, qui furent payés de l'argenterie des Egliſes. De cinquante-huit pieces de canon qu'ils trouverent ſur la plate-forme & dans les autres poſtes, ils en emporterent cinquante. Enſuite ayant détruit la plate-forme, ils retournerent à bord. Mais le Comte de Cumberland ne voulut point quitter l'Iſle, ſans avoir adouci par ſes politeſſes les juſtes ſujets de haine qu'il laiſſoit aux Habitans. Il fit inviter à diner ſur ſa Flotte tous ceux qui voudroient accepter cette invitation, n'en exceptant que le Gouverneur *Diego Gomez*, parce qu'il n'avoit

Rançon que les Anglois exigent.

CUMBERLAND. 1589.

voulu paroître que pour regler la rançon de la Ville. Perſonne ne marqua d'empreſſement pour cette Fête, & la plûpart des Habitans la regarderent comme une inſulte. Cependant il s'en trouva quatre, qui ne firent pas difficulté de ſe rendre à bord de la Victoire, où le Comte les traita magnifiquement, au bruit du canon & des inſtrumens de guerre. Il leur donna une lettre ſignée de ſa main, par laquelle il prioit tous les Commandans Anglois, qui pourroient aborder à l'Iſle de Fyal, de ne pas cauſer de nouveaux chagrins aux Habitans, & de n'exiger d'eux que de l'eau fraîche & des vivres.

Plaiſante faveur qu'il accordent à la Ville.

Pendant le ſéjour que les Anglois avoient fait à Fyal, ils avoient exercé les droits de la victoire juſqu'à viſiter les priſons, pour connoître à quel titre pluſieurs miſérables s'y trouvoient renfermés. Ils y laiſſerent ceux qui étoient coupables de quelques crimes odieux: mais entre ceux à qui ils rendirent la liberté, & qu'ils emmenerent même avec eux, ils traiterent avec diſtinction, un Domeſtique du Roi Dom Antoine, qui avoit été tranſporté à Fyal de l'Iſle de San-Jago, & qui ſe trouvoit parent d'un Marchand Eſpagnol établi à Londres. On ne lui reprochoit point

Priſonniers à qui ils rendent la liberté.

CUMBERLAND. 1589.

d'autre crime que d'avoir ſervi trop fidellement ſon Maître. Diego Gomez croyoit faire ſa cour au Roi d'Eſpagne par cette affectation de zele, ſurtout dans un tems où l'inclination de tous les Habitans de ces Iſles s'étoit déclarée pour Dom Antoine. Le Comte de Cumberland apprit du Priſonnier pluſieurs circonſtances de la ſuite & de la ſituation de ce malheureux Prince.

Le mauvais tems les arrête à Fyal.

Les vents d'Oueſt-Sud-Oueſt, qui ſont furieux dans cette ſaiſon, forcerent la Flotte Angloiſe de demeurer à l'ancre juſqu'au premier d'Octobre. Dans cet intervalle, ils deſcendirent librement au rivage, & les Habitans s'accoutumerent à les y ſouffrir. Le Comte ayant défendu ſous les plus rigoureuſes peines, que les hoſtilités fuſſent pouſſées plus loin, il s'établit une ſorte de commerce entre la Flotte & la Ville. Les Anglois payoient argent comptant le vin, les viandes, & les autres rafraîchiſſemens dont ils avoient beſoin; & les Habitans leur apportoient volontiers des ſecours dont ils recevoient fidellement le prix. Une tempête furieuſe vint arracher enfin les Vaiſſeaux Anglois de deſſus leurs ancres. Le Comte eut beaucoup d'embarras à raſſembler ſa Flotte diſperſée. Il les re-

trouva néanmoins ſans aucune perte à la hauteur de Tercere, vis-à-vis le Promontoire de *Brazil*, qui eſt proche d'*Angra*, Ville principale de cette Iſle. CUMBERLAND. 1589.

La crainte qu'il eut apparemment de trouver trop de réſiſtance à Tercere, lui fit prendre le parti de s'approcher de *Gracioſa*, où il envoya le Capitaine Liſter, avec ordre d'y demander ſeulement des vivres & de l'eau, & d'aſſurer les Habitans qu'il ne penſoit point à leur nuire. Mais ils répondirent qu'ils ne pouvoient rien accorder ſans avoir conſulté leur Gouverneur, qui étoit à quelque diſtance du lieu. Ce refus irrita ſi vivement le Comte, qu'il fit avancer auſſi-tôt deux Vaiſſeaux de ſa Flotte, accompagnés de toutes les Chaloupes. Il comptoit que dans une attaque ſi bruſque, ſes gens devoient trouver peu de réſiſtance. Mais ils furent ſurpris d'être reçus avec une volée de canon, qui emporta un de leurs mâts, & qui leur tua pluſieurs hommes. Ils virent en même-tems ſur la Côte quelques Compagnies d'Infanterie, qui les attendoient d'un air ferme; & lorſqu'ils entreprirent de débarquer avec les Chaloupes, le rivage ne leur offrit point un ſeul endroit d'où elles puſſent approcher ſans péril. Le feu de l'artille-

Ils attaquent l'Iſle de Gracioſa, & ſont repouſſés.

CUMBERLAND. 1589.

rie continuant d'incommoder beaucoup les deux Vaiſſeaux, ils furent obligés vers le ſoir de rejoindre la Flotte, avec des nouvelles fort oppoſées à l'eſpérance du Comte.

Ils veulent renouveller leur attaque.

Il ſe prépara pendant toute la nuit à renouveller ſon attaque le jour ſuivant. Dès la pointe du jour, il ſe mit en mouvement avec toute la Flotte. Mais le vent lui devint contraire juſqu'au milieu de l'après-midi ; & lorſqu'il ſe fut approché de la Ville, il ne trouva point de fond commode pour y jetter l'ancre. La diſpoſition des Côtes ne lui permettant pas non plus de hazarder un débarquement, il revint au parti d'envoyer Liſter, pour recevoir la réponſe que les Habitans avoient fait eſpérer de leur Gouverneur. Ils l'aſſurerent en effet, que loin de ſouhaiter la guerre, ils étoient diſpoſés à traiter les Anglois avec amitié : que le premier coup de canon qu'ils avoient tiré à l'approche des deux Vaiſſeaux, avoit été à poudre ſeule, pour avertir leurs Gardes-Côtes, de ſe tenir prêts à tout événement; & que l'artillerie Angloiſe ayant répondu plus ſérieuſement, le combat s'étoit engagé contre leurs intentions : qu'ils demandoient encore juſqu'au lendemain, pour attendre les

CUMBERLAND.

ordres du Gouverneur, & qu'ils promettoient de les faire porter eux-mêmes à la Flotte. Sur cette réponſe, le Comte alla jetter l'ancre au-deſſus de l'Iſle. Le jour ſuivant il vit arriver une Barque, avec trois des principaux Habitans, qui portoient l'enſeigne de la paix. Ils apportoient le conſentement du Gouverneur pour les vivres néceſſaires à la Flotte; mais ils en excluoient l'eau, parceque l'Iſle en manquoit pour elle-même, & qu'elle pouvoit fournir plus aiſément deux tonneaux de vin qu'un ſeul d'eau fraîche. Ils exigerent auſſi que les Anglois ne débarquaſſent point, en promettant de faire tranſporter ſur la Flotte toutes les proviſions dont on ſeroit convenu.

1589.

Ils compoſent avec les habitans.

Tandis que ce traité s'exécutoit, il arriva un Vaiſſeau Anglois nommé le *Weïmouth*, qui avoit pris peu de jours auparavant un Bâtiment Eſpagnol eſtimé ſeize mille livres ſterling. Il avoit appris de ſes Priſonniers, que la Flotte des Indes Occidentales étoit en mer, & qu'elle ne pouvoit tarder long-tems à paroître. Le Comte de Cumberland, partagé entre l'eſpérance & la crainte, voulut ſe faire confirmer cette nouvelle par la bouche même des Eſpagnols. Il fit paſſer ſur ſon bord le Capitaine,

Jonction d'un autre Vaiſſeau Anglois, & nouvelles qu'il apporte.

CUMBERLAND. 1589.

qui ſe nommoit *Pertingas*; mais ſe défiant d'un ſeul témoignage, il voulut interroger ſéparement le Pilote, & quelques-uns des principaux Matelots. En effet, après avoir entendu de Pertingas ce qu'il venoit d'apprendre du Capitaine Anglois, il fut ſurpris de ne pas trouver de conformité entre ſon récit & celui du Pilote. Cette différence lui fit comprendre que les Eſpagnols s'étoient accordés à le tromper, ſans avoir eu la précaution de convenir enſemble ſur le détail de leurs informations. Pertingas lui parloit de la Flotte des Indes, comme d'une proie preſqu'aſſurée; & faiſoit même entendre, que dans le chagrin de ſa perte, il n'étoit pas fâché que d'autres Marchands de ſa Nation partageaſſent ſon malheur. Au contraire le Pilote s'efforçoit de relever les forces de la Flotte Eſpagnole, & menaçoit les Anglois de ſa rencontre. Le dernier de ces deux récits parut le plus ſincere; & le Comte jugea que Pertingas cherchoit à l'abuſer, dans l'eſpérance d'un combat deſavantageux pour les Anglois, qui le remettroit peut-être en poſſeſſion de ſon Vaiſſeau. Cependant ne pouvant douter que l'un ou l'autre du moins, ne fût coupable d'impoſture, il donna ordre qu'ils fuſſent

Artifice des Eſpagnols.

mis tous deux à la queſtion. C'étoit une menace qu'il n'avoit deſſein, ſi l'on en croit l'Auteur, de faire ſervir qu'à ſe procurer un éclairciſſement d'importance. Elle eut cet effet ſur le Capitaine Eſpagnol. Il fit des aveux ſi ſemblables à ceux du Pilote, que le Comte y crut reconnoître le langage de la vérité; & ne voulant point expoſer un butin auſſi riche que le ſien, aux hazards d'un combat trop inégal, il réſolut, non de fuir la Flotte, mais d'éviter ſa rencontre, & de la ſuivre à quelque diſtance, pour lui enlever peut-être quelque Vaiſſeau plus lent que les autres.

CUMBERLAND. 1589.

On leur arrache la vérité par la crainte.

Après avoir renouvellé ſes proviſions à Gracioſa, il continua d'errer quelque tems entre les mêmes Iſles. Le 4 d'Octobre, il prit un Vaiſſeau de Saint-Malo, qui revenoit de Terre-Neuve, chargé de poiſſon, & qui ayant été ſi maltraité par la tempête, qu'il avoit été forcé de couper ſon grand mât, venoit à Gracioſa pour s'y radouber. Il en tira les principaux Matelots pour remplacer ceux qu'il chargea de le conduire en Angleterre. Trois jours après, un coup de vent qui le rapprocha de Tercere, lui fit découvrir, à quatre ou cinq lieues en mer, vingt

La Flotte Eſpagnole paroît, & ſert à l'évaſion d'un Vaiſſeau François.

CUMBERLAND. 1589.

voiles, dont la Flotte Eſpagnole étoit compoſée. Ayant continué de les obſerver, il les vit entrer dans le Port d'*Angra*. Mais cette attention lui couta la perte du Vaiſſeau François, qui ne s'étoit point encore ſéparé des ſiens. Les Matelots qu'il avoit tirés de ce Bâtiment, abuſerent de la liberté qu'on leur laiſſoit d'y viſiter leurs amis, pour s'en rendre maîtres, & pour s'éloigner dans l'obſcurité. Le Comte, occupé d'un objet plus important, négligea de les pourſuivre.

Il ne penſoit point à ſe préſenter aux Eſpagnols, dont ſes propres yeux lui avoient appris les forces; car de leurs vingt voiles, huit étoient des Vaiſſeaux de guerre, qui ſervoient d'eſcorte à douze Galions richement chargés. Mais ayant recours à l'artifice, il envoya une Pinace ſur la Côte de Tercere, avec ordre de ſe tenir cachée au long du rivage, & de le rejoindre promptement au départ de la Flotte. La Pinace revint quelques jours après: elle avoit vû les Eſpagnols plier leurs voiles, & baiſſer leurs mâts; ce qui lui avoit fait conclure que ſur les informations qu'ils avoient reçues à Tercere, ils ne vouloient point s'expoſer à la rencontre des Anglois, & qu'ils étoient réſolus de ſe

Ruſe des Anglois pour ſurprendre les Eſpagnols.

tenir

tenir à couvert dans le Port d'Angra. Cet avis fit lever l'ancre au Comte, pour continuer ſes courſes. CUMBERLAND. 1589.

Le nombre des Priſonniers, joint à celui de ſes propres gens, le mettant ſouvent dans la néceſſité de renouveller ſes proviſions, il ſe rendit à la Baye de *Saint-Michel*, où il comptoit de ſe procurer de l'eau & des vivres. Il n'y fut pas mieux reçu que dans celle de *Villa-Franca*, où il ſe préſenta ſucceſſivement. Mais il trouva dans celle-ci trois Bâtimens Ecoſſois, auſquels il enleva cinq ou ſix tonneaux de vin, & quelques barils d'eau. Ce ſecours étoit fort éloigné de lui ſuffire. Il envoya une barque longue au rivage, vers l'embouchure d'un torrent qui ſe déchargeoit dans la Baye; mais les Habitans s'y firent voir au nombre d'environ deux cens; & les Anglois de la Barque, après avoir inutilement épuiſé leur poudre, revinrent ſans avoir oſé deſcendre. Toutes les autres parties de la Côte ne paroiſſant pas plus ſûres, le Comte fit tourner les voiles vers Sainte-Marie, où il étoit informé qu'on étoit moins capable de lui reſiſter, & prit la réſolution de retourner de-là vers les Côtes d'Eſpagne.

Les Capitaines *Liſter* & *Preſton* fu-

CUMBERLAND. 1589.

rent envoyés dans une Pinace, & dans la Chaloupe de la Victoire, avec cinquante ou ſoixante Soldats pour demander honnêtement aux Inſulaires la permiſſion de prendre de l'eau & d'acheter des vivres. Mais le deſir du pillage, qui animoit tous ces Avanturiers, leur fit oublier leur commiſſion à la vûe de deux Vaiſſeaux qu'ils apperçurent à l'ancre fort près de la Ville. Ils ſentirent redoubler leur ardeur en voyant pluſieurs perſonnes nues, qui travailloient à tirer ces deux Bâtimens à ſec, & l'agitation de quantité d'autres Habitans, qui ſembloient ſe préparer à ſe défendre. Liſter, ne doutant point qu'on ne le reçût fort mal, rompit auſſitôt toutes meſures. Il donna ordre à ſes trompettes de ſonner l'attaque, & les Anglois des deux Bâtimens firent bruſquement leur décharge. La maniere dont on leur répondit, fit connoître aux deux Capitaines qu'ils étoient attendus. Ils eurent deux hommes de tués, & ſeize bleſſés de ce premier feu; ce qui ne les empêcha point de monter comme autant de furieux ſur les deux Vaiſſeaux, & d'en chaſſer quelques Eſpagnols qui gagnerent la terre à la nage. Ils comptoient d'emmener ces deux priſes, malgré les coups qui tomboient

Attaque qui réuſſit mal aux Anglois.

ſur eux de toutes parts. Mais un des Vaiſſeaux ſe trouvoit déja ſi engagé dans le ſable, qu'ils furent obligés de l'abandonner. Ils ſe retirerent avec l'autre & leurs propres Bâtimens, ſur leſquels ils continuerent d'eſſuyer une grêle de balles, qui leur tuerent encore huit hommes; & dans leur retraite même, ils reçurent, de la batterie de la Ville, un boulet qui perça leur priſe. Ce Vaiſſeau étoit arrivé nouvellement du Bréſil, avec ſa cargaiſon de ſucre. CUMBERLAND. 1589.

Le Comte reconnut, à cette vigoureuſe défenſe, qu'il avoit été trompé par ſes informations. Cependant le beſoin d'eau ſe faiſoit ſentir particulierement ſur ſon propre bord. Il réſolut de s'approcher, pendant la nuit, de l'Iſle de Saint-Georges, où la pauvreté des Habitans ne devoit pas faire ſoupçonner qu'il penſât au pillage, & d'aborder, avec ſa Chaloupe, dès la pointe du jour, avant qu'ils fuſſent préparés à le recevoir. Cette ruſe lui réuſſit pour ſix tonnes d'eau; mais les Habitans, qui n'étoient pas moins ſoupçonneux ni moins armés, pour être pauvres, furent bientôt raſſemblés, au premier bruit d'une deſcente ſur leurs Côtes; & les Anglois de la Chaloupe ne ſe ſauverent qu'avec peine. Toutes ces diffi- Beſoin d'eau qui les porte à la révolte.

CUMBERLAND. 1589.

cultés ſe joignant avec le deſir qu'ils avoient de retourner dans leur patrie, ils commencerent à ſe plaindre du Comte, dont l'avidité ne ſe propoſoit pas de bornes, & qui ne leur faiſoit chercher de l'eau avec tant de riſques, que pour les engager dans de nouvelles fatigues ſur les Côtes d'Eſpagne. N'étoit-il pas tems de tirer quelque fruit des richeſſes qu'on avoit amaſſées, & d'aller prendre un peu de repos dans les plaiſirs de l'Angleterre ? Le Comte de Cumberland ſentit l'effet de ces murmures par la réſiſtance qu'il trouva bientôt à ſes ordres. En vain preſſa-t-il les mêmes Soldats de retourner, pendant la nuit, au ruiſſeau qu'ils devoient connoître, & dont il n'y avoit pas d'apparence que les bords fuſſent gardés dans les ténebres. Il s'en trouva d'aſſez hardis pour lui répondre, qu'on avoit aſſez d'eau juſqu'en Angleterre. Dans la réſolution où il étoit de n'y pas retourner ſi-tôt, il ne trouva point d'autre remede à ces commencemens de ſédition, que d'aſſembler tous les Officiers de la Flotte, & de leur propoſer ſon deſſein. Il feignit de les conſulter ; mais il donna tant de force à ſes exhortations & à ſes motifs, que les ayant fait entrer dans toutes ſes idées, il ne

Le Comte de Cumberland les fait rentrer dans leur devoir.

reſta plus qu'à trouver le moyen de ſuppléer au défaut des proviſions. Comme il n'y avoit point d'eſpérance de forcer les Iſles à la vûe de la Flotte Eſpagnole, & que ſa nouvelle courſe ne devoit pas être d'une longueur infinie, il demanda le conſentement de l'Aſſemblée pour réduire tout le monde à la moitié de la ſubſiſtance ordinaire, n'exceptant que les malades, & promettant de donner l'exemple. Perſonne n'ayant oſé le contredire, le réſultat du conſeil fut auſſi-tôt publié ſur toute la Flotte. On ſe détermina le 31, à renvoyer en Angleterre le Mog, auquel il s'étoit fait pluſieurs voies d'eau, avec la priſe du Bréſil; & le Capitaine Monſon paſſa ſur la Victoire. Le Comte de Cumberland profita de cette occaſion pour ſe défaire non-ſeulement de la plûpart des bleſſés & des malades, mais encore de quelques mutins dont il appréhendoit les intrigues.

CUMBERLAND. 1589.

A quoi le beſoin d'eau les réduit.

On mit enſuite à la voile pour les Côtes d'Eſpagne, avec un vent plus favorable qu'on ne l'avoit encore eu depuis le commencement du voyage. Le troiſiéme jour on apperçut un Vaiſſeau, qui s'avançoit peſamment, quoiqu'à pleines voiles, devant la Flotte Angloiſe. Il fut pris ſans réſiſtance. C'é-

Ils tournent vers les Côtes d'Eſpagne, & prennent un Vaiſſeau.

CUMBERLAND.

toit un Portugais de 120 tonneaux, qui revenoit de Fernanbuck au Bréſil, chargé de quatre cens caiſſes de ſucre, & de cinquante quintaux de bois de Bréſil. On le joignit au 29 degré de Latitude, environ deux cens lieues à l'Oueſt de Lisbonne. Le Capitaine Breſton fut nommé pour le conduire, avec quelques Matelots & quelques Soldats de la Flotte, qui furent remplacés par autant de Portugais. On apprit d'eux qu'ils avoient vû le même jour un autre Bâtiment qui tenoit la même courſe. Le Capitaine David fut commandé avec deux Vaiſſeaux, pour lui donner la chaſſe. Il le pourſuivit pendant vingt-quatre heures, ſans le pouvoir découvrir; mais l'ayant apperçu le troiſiéme jour, il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. C'étoit encore un Portugais du Bréſil, chargé de ſucre & de bois. Tandis qu'on faiſoit l'échange de l'Equipage, le Comte de Cumberland parut avec le reſte de la Flotte; & par une faveur ſinguliere de la fortune, on apperçut dans le même moment un Vaiſſeau de quatre cens tonneaux, qui auroit cauſé de l'embarras, par ſa réſolution, au Capitaine David. Il étoit bien armé; & ſe tenant déja prêt à combattre, il s'étoit fait un mur

1589.

Ils prennent un autre Vaiſſeau Portugais.

si épais de ses cuirs, qui étoient sa principale cargaison, qu'il auroit été à couvert du mousquet; mais il perdit courage à la vûe de la Flotte. Il venoit de S. Jean d'Ulua au Mexique; sa charge étoit d'environ mille cuirs, six quintaux de cochenille, plusieurs caisses de sucre, quantité de porcelaine de la Chine, & quelques lingots d'argent. Le Capitaine, homme d'esprit & de courage, déclara qu'il étoit Italien, & qu'il avoit, pour sa part, la valeur de vingt-cinq mille ducats sur son bord. Il fut transporté sur la Victoire avec une partie de ses gens, & le Capitaine Lister prit possession de son Vaisseau avec le même nombre de Soldats Anglois.

CUMBERLAND. 1589.

Sa cargaison.

Ces trois prises, & l'embarras de conduire tant de Prisonniers Portugais, Espagnols & François, firent abandonner au Comte de Cumberland le projet d'aller tenter quelque descente, ou croiser sur les Côtes d'Espagne. Il avoit acquis assez de richesses pour s'assurer une situation brillante en Angleterre, & pour récompenser libéralement tous ceux qui l'avoient suivi. L'avidité du gain n'est pas toujours insatiable. Il prit la résolution de retourner à Londres. Cette nouvelle fut reçûe avec de grandes acclamations sur toute la Flotte.

Motifs qui font retourner le Comte en Angleterre.

CUMBERLAND. 1589.

Pour comble de joie, on prit vers le 39 degré, à la diſtance d'environ quarante-ſix lieues du Rocher de Lisbonne, un des vingt Vaiſſeaux de la Flotte Eſpagnole, qu'on croyoit toute entiere au Port d'Angra. C'étoit un Marchand particulier, qui, dans l'impatience de ſe voir retenu à Tercere, & s'imaginant avec aſſez de vraiſemblance que les Anglois occupés d'un plus grand objet ne s'appercevroient point de ſon départ, avoit pris au Sud de l'Iſle, pour hâter ſon retour en Eſpagne. Il étoit chargé des plus précieuſes marchandiſes de l'Amérique. Dans ſon chagrin, il marqua de la ſurpriſe au Comte, de le voir en ſi bon ordre avec toute ſa Flotte. L'Amiral Eſpagnol ne s'étoit point arrêté au Port d'Angra dans l'intention d'y demeurer oiſif. Tandis que les Anglois étoient errans entre les Iſles, il avoit fait radouber les quatre meilleurs de ſes Vaiſſeaux de guerre, ſur chacun deſquels il avoit mis deux cens hommes; & ſon deſſein étoit d'attaquer le Comte de Cumberland pendant la nuit, en allant droit à l'abordage : mais la Flotte Angloiſe étoit partie avant qu'il eût fini ſes préparatifs.

Il prend un Vaiſſeau de la Flotte Eſpagnole.

Il ne manquoit rien à la ſatisfaction des Anglois. Le vent continuoit d'être

favorable ; & dans la confiance de revoir bientôt les Côtes d'Angleterre, chacun s'occupoit déja du bonheur qu'il eſpéroit pendant l'Hyver : mais ils étoient condamnés à le paſſer plus triſtement. Le vent changea preſque tout d'un coup à l'Eſt, c'eſt-à-dire, qu'il devint le plus contraire de tous ceux que la Flotte avoit à redouter. Dans l'impoſſibilité de gagner aucune partie de l'Angleterre, on fut obligé de diminuer les ſubſiſtances, & ſur-tout la portion d'eau, qui étoit déja réduite à la moitié. On n'en accorda plus qu'une demie-pinte par tête, encore commençoit-elle à ſe corrompre. Cette ſituation même étoit heureuſe, en comparaiſon de celle qui ſuivit bientôt. De la demi-pinte, on fut réduit au quart. Enfin, l'eau manquant tout-à-fait, on ne vit point d'autre reſſource que de relâcher en Irlande ; mais lorſqu'on eſpéroit d'en approcher, on fut pouſſé ſi loin à l'Oueſt, qu'il fallut prendre le parti de lutter contre les flots, pour attendre le moyen de gagner l'Angleterre ou l'Irlande. La boiſſon dans cet intervalle conſiſtoit dans quelques cuillerées de vinaigre, qu'on diſtribuoit chaque jour. Il reſtoit quelques tonneaux de vin ; mais la crainte d'en manquer auſſi, ne

CUMBERLAND. 1589.

Extrémité où les Anglois ſont réduits à leur retour.

CUMBERLAND. 1589.

permettoit d'en donner qu'une fois en deux jours, dans la même meſure, c'eſt-à-dire par cuillerées.

Détail de leur miſere.

Cette fâcheuſe extrémité dura quinze jours, ſans autre adouciſſement que celui de quelque grêle, & de quelques petites pluies, qu'on s'efforçoit de recueillir avec une ardeur incroyable. On tendoit les draps, les ſerviettes, en tenant ſoigneuſement les quatre coins, & mettant au milieu quelque poids, pour recevoir ce précieux ſecours avec plus d'abondance. On léchoit juſqu'à la moindre goutte qui reſtoit ſur les ponts, on ſuçoit les voiles; le Matelot qui, par ſon adreſſe, avoit pû ramaſſer une cruche d'eau, étoit careſſé, ſupplié, & faiſoit envie à ſes Officiers mêmes. Ceux qui ne trouvoient point à ſe deſaltérer, mettoient dans leur bouche des balles de plomb, dont ils reſſentoient quelque ſoulagement; pluſieurs en avalerent: mais le rèmede d'un jour n'étoit qu'une conſolation paſſagere, puiſque le même mal ne manquoit pas de ſe renouveller le lendemain. On n'entendoit de tous côtés que des invocations & des cris. Les Malades étoient encore plus à plaindre. Il en mouroit quelques-uns chaque jour; & la Flotte n'avoit pas perdu tant de monde dans

toutes ſes expéditions, qu'il en périt dans cette funeſte aventure. CUMBERLAND.

Le ſecond jour de Décembre fut un jour de Fête pour tant de Malheureux. Il tomba une pluie fort abondante; & l'expérience ayant appris les meilleures méthodes pour la recueillir, on en fit une petite proviſion qui s'étendit juſqu'au lendemain. On trouva même le moyen de purifier celle qui s'étoit ſalie ſur les ponts, & de la rendre agréable, en y mêlant quelques morceaux de ſucre. Mais tandis qu'on s'applaudiſſoit de cette faveur du Ciel, on tomba dans d'autres périls. Une affreuſe tempête fit voir la mort ſous des faces encore plus terribles. Des Matelots qui ſervoient depuis vingt ans, proteſterent qu'ils n'avoient jamais vû la Mer ſi furieuſe, & s'engagerent par des ſermens redoutables à n'y retourner jamais. Il ne reſtoit pas une voile entiere. Les Vaiſſeaux s'entreheurtoient ſouvent avec un horrible fracas. L'agitation ſembloit venir autant du fond des flots, que de la fureur du vent. Il s'étoit fait tant de voies d'eau à la Victoire, que les pompes ne ſuffiſoient plus pour ſoulager ce grand Bâtiment. Il avoit toujours ſurpaſſé la Mer de 20 pieds; mais s'affaiſſant à vûe d'œil, ſes bords étoient preſqu'à

1589.

Il eſt réduit à recueillir la pluie.

Tempête affreuſe, comble de tant de maux.

CUMBERLAND. 1589.

fleur d'eau, & l'on ne s'attendoit plus qu'à le voir abîmer tout d'un coup. Le Comte de Cumberland, qui ne pouvoit ſe déguiſer le péril, avoit été vingt fois ſur le point de faire jetter ſa cargaiſon dans la Mer; & ce triſte remede commençoit à devenir ſi néceſſaire, qu'il s'y étoit enfin déterminé, lorſque le calme lui donna le tems de reſpirer. Il fut obligé de mettre la main lui-même au travail, pour vuider l'eau qui avoit prévalu de tous côtés. Ce ſoin & celui des réparations l'occuperent pendant deux jours. La Flotte ſe raſſembla dans cet intervalle; & le Ciel permit, par pitié pour tant de Miſérables, qu'il paſsât deux Vaiſſeaux Anglois, qui partagerent avec eux l'eau & le vin qu'ils avoient de reſte à la fin d'une longue navigation. Ce foible ſecours ne les auroit pas ſoulagés long-tems, ſi vingt-quatre heures après, ils n'euſſent tiré parti des débris de leurs voiles, pour ſe ſervir d'un vent qui les fit tomber ſur la Côte d'Irlande.

Les Anglois arrivent en Irlande.

Ils jetterent l'ancre aſſez près de Saint Kelmes, dans un lieu couvert, d'où ils envoyerent ſonder le rivage, avec le deſſein d'aborder au premier lieu dont ils pourroient s'approcher. Mais il ne s'en trouva point d'aſſez sûr, & les

Chaloupes mêmes furent expoſées à quelque péril. Il fallut tourner vers le Port de *Ventre*, au riſque d'être repouſſés en Mer dans ce dangereux paſſage. Cependant on ſurmonta heureuſement les difficultés ; & le ſoir du même jour, toute la Flotte entra dans le Port. Le Comte de Cumberland, pour éviter les deſordres qu'il craignoit de tant de gens affamés, défendit ſous de rigoureuſes peines, que les Matelots & les Soldats quittaſſent leur bord. Il deſcendit le premier dans ſa Chaloupe ; &, par les ſoins qu'il prit auſſi-tôt, l'abondance régna deux heures après ſur chaque Vaiſſeau. Il avoit ſouffert lui-même autant que le moindre Matelot. Un pot d'eau fraîche, que ſes gens lui conſervoient, ayant été briſé pendant la tempête, il avoit ſenti les plus cruelles extrémités de la ſoif. Sa propre expérience lui fit comprendre ce qu'il devoit à tant de gens, qui ne s'étoient expoſés à ces excès de miſere, que pour le ſuivre. Il ne ménagea rien pour leur faire oublier leurs peines. Tout ce que le Canton avoit de meilleur en alimens & en liqueurs de toute eſpece, fut prodigué ſur la Flotte. La nuit fut un feſtin continuel ; & le ſommeil qui ſuccéda au plaiſir de boire & de manger, fut ſi

CUMBERLAND. 1589.

Le Comte avoit partagé la miſere commune.

Rafraîchiſſemens qu'il procure à ſes gens.

CUMBERLAND. 1589.

profond, que pendant tout le jour ſuivant, la Flotte parut immobile & comme abandonnée.

On fit enſuite tranſporter les Malades à *Dingenacush* ou *Dingle Trouch*, qui eſt à trois lieues de Ventrehaven. Le Comte y fit venir à grands frais tous les Chirurgiens de cette Province de l'Irlande. Il n'y eut preſque perſonne qui ne crût avoir beſoin de ſe faire tirer du ſang ; & jamais la Chirurgie n'eut tant d'exercice en peu de jours. Les Irlandois de ce Canton jouent preſque tous de la harpe ; le Comte les paya libéralement, pour venir ſoulager ſes Malades, & réjouir les autres par le ſon de cet inſtrument.

Ville de Dingenacush.

Sa ſituation & ſes propriétés.

Dingenacush eſt la principale Ville de la Province. Elle conſiſte dans une grande rue, qui en a des deux côtés quelques petites, avec une porte à chaque bout, & un Château qui paroît avoir été capable de défenſe. Les maiſons pourroient devenir autant de Forts dans le beſoin : car elles ſont bâties de groſſes pierres, qui en rendent les murs fort épais ; & les fenêtres ſont ſi étroites, qu'avec cette épaiſſeur, elles donnent peu de jour. Dans un ſiége que la Ville ſoutint autrefois contre le Comte de Deſmond, tous les édifices furent

brûlés, à la reſerve de quatre maiſons où les Habitans ſe fortifierent, & firent une défenſe ſans exemple. Ils y furent réduits à manger juſqu'aux cadavres de leurs morts ; & ce ne fut que la faim qui les contraignit de ſe rendre. Quoique la Ville ait été rebâtie, il y reſte un grand nombre de mazures, qui rendent encore témoignage à cet événement. Les maiſons y ſont ſans cheminées, parce qu'on n'y brûle que de la tourbe ; mais cette raiſon n'empêche point que la fumée n'y ſoit fort incommode. Le Canton n'a point de bois, ni aucune ſorte de terre qui puiſſe ſervir de mortier ou de ciment ; ce qui fait que les édifices n'y ſont compoſés que de groſſes pierres, placées ſans liaiſon l'une au-deſſus de l'autre. Mais auſſi la pierre y eſt en ſi grande abondance, que les Habitans l'emploient, au lieu de hayes, pour entourer leurs champs ; de ſorte qu'avec une meilleure forme, elle leur feroit les plus beaux murs du monde. Elle ſe trouve ſous la premiere couche de terre, à ſi peu de profondeur, qu'il doit paroître étonnant que l'herbe, les légumes & le bled même puiſſent croître ſi bien dans un terrain de cette nature. Cependant avec un peu de culture on en tire une récolte

CUMBERLAND. 1589.

CUMBERLAND. 1589.

assez abondante. Les Bestiaux s'y engraissent, presque sans soin; & l'Angleterre n'a point de Provinces où les moutons soient meilleurs, ni en plus grand nombre. Ce qui manque aux Habitans, est l'industrie & le goût du travail. Le peuple est naturellement si paresseux, que sa prévoyance ne s'étend jamais d'une semaine à l'autre. L'argent est fort rare dans le Pays, parce qu'il n'y est presque d'aucun usage. Cependant il s'y trouve des Mines d'alun, d'étain, de cuivre, de fer, & quantité d'autres biens qui pourroient faire le fond d'un riche commerce. La paresse des Habitans n'empêche pas qu'ils ne soient robustes, hardis & capables de toutes sortes de fatigues dans les occasions où la nécessité les y force : cette disposition leur vient de l'enfance, qui est presqu'aussi dure parmi eux, que dans les Pays les plus sauvages de l'Amérique. Au milieu de l'Hyver, ils laissent les enfans nue tête & nuds pieds, le corps à peine couvert d'un mauvais drapeau, dont les deux bouts se joignent sur l'estomac sans aucune forme. Une preuve de leur hardiesse, c'est qu'ils sont sans cloches, sans tambours, sans trompettes; & qu'étant prêts à tout événement, ils ne paroissent connoître aucun

Pratiques singulieres d'un Canton d'Irlande.

péril. Ils donnent à leur principal Officier le nom de leur Souverain ; & ſon emploi ne répond néanmoins qu'à l'Office de Maire. Ce Souverain ne marche jamais ſans être accompagné de Sergens, & précédé par des Maces. La cérémonie de ſon inſtallation ſe fait dans une des quatre maiſons qui ſervit autrefois de Fort contre le Comte de Deſmond, & que cet événement a comme conſacrée. Il n'y a rien dans la Religion du Pays qui la diſtingue de celle d'Angleterre, excepté que les Prieres publiques s'y font en Latin, quoiqu'elles ſoient au fond les mêmes que celles de l'Egliſe Anglicane. Le Baptême s'y donne auſſi dans les mêmes termes ; mais le Miniſtre plonge l'enfant dans l'eau par les deux extrémités du corps ; d'abord par le bas, juſqu'à la cheville des pieds ; enſuite par la tête, juſqu'aux oreilles ; & l'Hyver ne diſpenſe point de cette cérémonie.

CUMBERLAND. 1589.

Cérémonie du Batême.

Après avoir pris juſqu'au 20 de Décembre pour réparer ſes Vaiſſeaux, & rétablir tous ſes gens, le Comte de Cumberland ſe diſpoſoit à remettre en Mer, lorſque le Chevalier Edouard Dennie, Gentilhomme de la Province, accompagné de ſa femme & de ſes

Affaire du Chevalier Dennie.

CUMBERLAND. 1589.

deux fils, vint lui demander le paſſage ſur ſon Vaiſſeau juſqu'à Londres. C'étoit une faveur fort ſimple. Cependant on fut ſurpris que toute une famille de ce rang quittât l'Irlande avec ſi peu de préparation. Le miſtere de ce voyage fut bientôt éclairci. Le Chevalier *Dennie* étoit proche parent du Capitaine Liſter, un des plus braves Officiers du Comte de Cumberland, & qui commandoit après lui ſur la Flotte. Depuis peu de jours Liſter étoit parti avec ſon Vaiſſeau par l'ordre du Comte, pour ſe rendre d'avance à Plymouth, où la Flotte devoit relâcher ; mais après avoir échappé à tant de dangers, il avoit eu le malheur de faire naufrage près d'*Als Efferne* en Cornwall. Il s'étoit noyé avec tout l'Equipage, dont il ne s'étoit ſauvé que trois Anglois & trois Eſpagnols. Le Chevalier François Godolphin, dont les Terres étoient ſur cette Côte, avoit recueilli les débris du Vaiſſeau, avec la meilleure partie de la cargaiſon ; & connoiſſant M. Dennie pour le principal héritier de Liſter, il l'avoit informé auſſi-tôt de cette triſte avanture, en lui conſeillant de ne pas ſe remettre de ſes droits au Comte de Cumberland, qui s'en attribueroit peut-être auſſi ſur une ſucceſſion de

Le Capitaine Liſter périt ſur la Côte de Cornwall.

cette nature, mais d'aller faire valoir ſes prétentions en Angleterre. Le Comte n'eut pas plutôt appris par d'autres voies la mort de ſon Capitaine, qu'il pénétra les vûes du Chevalier Dennie; & loin de les condamner, il ſe plaignit de la défiance qu'on avoit de ſa droiture & de ſa généroſité. Il ajouta, que loin de faire tort aux héritiers de Liſter, il auroit donné volontiers toutes les richeſſes qu'il avoit lui-même acquiſes, pour racheter la vie d'un ſi brave homme; & dès le même moment il admit par un écrit de ſa main le Chevalier Dennie à tous les droits du mort.

CUMBERLAND. 1589.

Généroſité du Comte de Cumberland.

La Flotte aborda heureuſement à Plymouth, après avoir couru de nouveaux dangers en doublant pendant la nuit le Cap de Ramhead, à l'Oueſt de ce Port. Mais le Comte fut dédommagé de tant d'inquiétudes, par les nouvelles qu'il reçut à ſon arrivée. Le Capitaine Preſton, qu'il avoit renvoyé depuis plus de deux mois en Angleterre, pour y conduire quelques priſes, n'avoit touché que depuis peu de jours au Port de Plymouth; mais, avec les priſes dont il avoit eu la conduite, il y avoit amené un Bâtiment Eſpagnol, chargé d'argent, qu'il avoit pris à la hauteur du Cap de Finiſterre. D'un au-

CUMBERLAND. 1589.

tre côté les Capitaines Martin Frobisher & Reymond amenoient deux Vaisseaux de la Flotte qui s'étoit arrêtée à Tercere ; & quoique cette derniere prise n'eût aucun rapport à l'Expédition du Comte, il en partagea la joie. Mais quelques éloges qu'on doive ici à la valeur & à la générosité du Comte de Cumberland, il est fâcheux pour sa gloire que ce voyage ne puisse porter que le nom de Pyraterie & de Brigandage.

Fruits de ce voyage qui n'est qu'une pyraterie.

CHAPITRE XIII.

Voyage de Sir Richard (a) *Greenwill aux Isles Açores en* 1591.

GREENWILL. 1591.

ON ne peut refuser le titre de Voyage à toute Navigation dans des Pays éloignés, par quelques motifs qu'elle paroisse entreprise. Mais il me semble, comme je viens de le faire observer dans l'article précédent, qu'on ne doit pas regarder du même œil les Expéditions de la haine & celles de la curiosité ou du Commerce. Cependant, comme elles tendent ici au même but, & qu'il s'agit toujours, pour les An-

Réflexion préliminaire.

(a) Ce Voyage porte son nom, parce qu'il y fit le principal rôle.

glois, ou de s'ouvrir l'accès des Indes, ou d'écarter les obſtacles qui continuoient encore de les en éloigner, on ne fait pas difficulté de mettre au rang des Voyageurs les Capitaines qui ont entrepris de longues courſes, dans la double vûe de découvrir de nouvelles Régions, & de combattre les Nations ennemies qui s'oppoſoient à leurs découvertes. Le célébre *Walter Raleigh*, qui nous a donné l'Hiſtoire du Voyage de Greenwill aux Iſles Açores, regarde cette Expédition comme une des plus puiſſantes cauſes de l'établiſſement des Anglois aux Indes Orientales, par la confiance qu'elle inſpira aux Marchands de ſa Nation, contre les redoutables Armées de l'Eſpagne & du Portugal.

GREENWILL. 1591.

Mylord Thomas *Howard* avoit reçu le Commandement d'une Flotte conſidérable, non-ſeulement pour incommoder les Eſpagnols pendant la guerre qu'ils avoient alors avec les Anglois, mais pour frayer de nouvelles routes au Commerce de l'Angleterre, qui ne s'étendoit point encore juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. Il avoit ſous ſes ordres ſix Vaiſſeaux de guerre, avec quantité d'autres Bâtimens de grandeur inégale, Marchands ou de tranſport, juſqu'au nombre de trente. Les ſix Vaiſ-

Départ d'une Flotte ſous l'Amiral Howart.

GREENWILL. 1591. seaux se nommoient la *Défiance*, montée par l'Amiral; la *Vengeance*, par le Chevalier Greenwill, Vice Amiral; la *Bonne-Aventure*, commandé par le Capitaine *Croſſ*; le *Lion*, par *Fenner*; le *Foreſight*, par *Vavaſour*; & le *Crane*, par *Duffield*.

Quoiqu'il ne manquât rien à cette Flotte en mettant à la voile, les vents contraires, qui retarderent long-tems ſa courſe, & les maladies qui ſe répandirent entre les Matelots, forcerent l'Amiral de relâcher aux Iſles Açores. On comptoit quatre-vingt-dix Malades ſur la Vengeance. Les autres Vaiſſeaux n'en avoient pas moins à proportion de leur grandeur. D'ailleurs, l'eau & les autres proviſions commençoient à manquer. L'Amiral ayant mouillé l'ancre à l'Iſle de Flores, qui eſt des plus avancées à l'Oueſt, ſe procura une partie des rafraîchiſſemens dont il avoit beſoin; mais le refus qu'on fit d'abord de ſon argent, & la néceſſité où il ſe vit d'employer la violence, lui firent juger que les Habitans attendoient quelque ſecours. Ce ſoupçon fut confirmé, deux jours après, par le retour du Capitaine Middleton, qui avoit été détaché pour obſerver les Iſles voiſines. Il montoit un excellent Voilier. Dès le premier

Elle arrive aux Açores.

jour il avoit découvert une Flotte ſi puiſſante d'Eſpagnols & de Portugais, que tous ſes ſoins n'avoient pû lui en faire connoître exactement le nombre. Elle approchoit à pleines voiles, couverte de l'Iſle, qui la déroboit encore aux Anglois ; mais elle parut ſi ſubitement, qu'ils eurent à peine le tems de lever leurs ancres, & que pluſieurs même furent obligés de laiſſer couler les cables. Le Chevalier Greenwill demeura le dernier, pour prendre une partie de ſon Equipage, qui étoit dans l'Iſle, & qu'il ne pouvoit conſerver autrement ; tandis que l'Amiral & le reſte de la Flotte, ayant gagné le vent avec beaucoup de difficulté, ſe ſervirent de toutes leurs voiles pour s'éloigner.

GREENWILL. 1591.

Rencontre d'une puiſſante Flotte d'Eſpagne.

Greenwill, arrêté trop long-tems pour eſpérer de les rejoindre, fut preſſé par ſes gens de couper ſon grand mât, & de s'abandonner au hazard de la Mer avec toutes ſes voiles. Cette reſſource pouvoit encore lui réuſſir, mais il la crut honteuſe ; & déclarant qu'il aimoit mieux périr que de ſe deshonorer par une fuite ouverte, il s'efforça de perſuader à ſes Compagnons qu'il n'étoit pas impoſſible de s'ouvrir un paſſage au travers des Ennemis. Cette réſolu-

Greenwill prend le parti de combattre ſeul.

GREENWILL. 1592. tion prévalut en un moment dans tout l'Equipage. Les Malades mêmes oublierent leurs infirmités, pour ſe prêter à cette audacieuſe entrepriſe. On traverſa effectivement pluſieurs Vaiſſeaux, dans un eſpace ſi étroit, que la crainte de ſe nuire les uns aux autres, ne leur permit pas de ſe ſervir de leur canon. Mais le *Saint Philippe*, Vaiſſeau d'une grandeur demeſurée, ayant le vent pour s'approcher, couvrit tellement celui des Anglois, que toutes leurs voiles demeurerent tout d'un coup ſans mouvement, comme dans le calme le plus profond. Cette prodigieuſe maſſe, qui n'étoit pas de moins de quinze cens tonneaux, devint un obſtacle inſurmontable; & quatre autres Eſpagnols s'étant avancés dans le même moment, Greenwill ſe trouva ſerré de ſi près, que ſon gouvernail même ne pouvoit plus recevoir de mouvement. Dans cette ſituation, qui ne lui permettoit pas d'éviter l'abordage, il déclara que ſon deſſein étoit de ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir. Ses gens animés par ſon courage, lui promirent tous de mourir les armes à la main. On vit commencer un combat ſans exemple. Les Eſpagnols du Saint Philippe s'avancerent d'abord avec peu de précaution, & moins

Combat ſans exemple.

moins préparés au combat qu'au pillage ; mais ils reconnurent bientôt ce qu'ils avoient à craindre du deſeſpoir. L'action dura quinze heures, avec un carnage ſi effroyable, qu'ils furent obligés de faire venir de leurs autres Vaiſſeaux un renfort de Soldats, pour remplacer leurs bleſſés & leurs morts. D'environ deux cens hommes, ſains ou malades, les Anglois en perdirent cent quarante ; & quoique leur poudre fût épuiſée, les armes en pieces, le Vaiſſeau preſqu'abîmé, ce reſte, couvert de ſang & de bleſſures, rejettoit encore toute ombre de compoſition, lorſque le Chevalier Greenwill fut bleſſé à la tête d'un coup de mouſquet. Ce n'étoit pas le premier coup qu'il eut eſſuyé ; mais celui-ci le mettant hors de combat, il propoſa auſſi-tôt d'employer le peu de poudre qui lui reſtoit à ſe faire ſauter, ou d'élargir aſſez les ouvertures du Vaiſſeau, pour le faire couler à fond. Une partie de ſes Compagnons applaudirent à ce deſſein. D'autres lui repréſenterent qu'il ne pouvoit ſacrifier inutilement ſa vie & celle du petit nombre de braves gens qui reſtoient, ſans offenſer le Ciel, & ſans faire tort à la patrie. Le Capitaine & le Pilote embraſſerent ce ſentiment. Ils lui firent

GREENWILL. 1591.

Greenwill eſt bleſſé.

Son deſeſpoir.

GREENWILL. 1591.

eſpérer que les Eſpagnols ne ſeroient pas inſenſibles à la valeur, & qu'après avoir connu ſi parfaitement la ſienne, ils le traiteroient moins en priſonnier qu'en Héros. A l'égard du ſerment qu'il avoit fait, de ne point ſouffrir, tant qu'il lui reſteroit une goutte de ſang, que ſon Vaiſſeau pût être employé au ſervice des Ennemis de l'Angleterre, ils lui firent conſidérer que dans l'état où ce Bâtiment étoit réduit, il ne falloit plus craindre qu'il ſervît à perſonne. Greenwill parut ſourd à toutes ces raiſons; & dans l'opinion qu'il avoit du caractere des Eſpagnols, il demandoit à ceux qui vouloient ménager ſa vie, s'il ne valoit pas mieux la perdre glorieuſement, que de la paſſer à la rame, ou dans les horreurs d'un cachot. Mais pendant ce débat, le Pilote ſe fit conduire vers *Dom Alfonſe Bacan*, Amiral de la Flotte Eſpagnole. Il lui déclara que dans le deſeſpoir où les Anglois étoient réduits, il ne falloit pas s'attendre à leur faire abandonner les armes ſans une compoſition honorable; & proteſtant qu'ils n'attendoient que ſon retour pour ſe faire ſauter avec leur Vaiſſeau, il demanda deux articles, qui lui furent accordés: l'un, qu'ils ſeroient exempts de toutes ſortes de

Il demande des conditions qui lui ſont accordées.

violences, & même d'empriſonnement; l'autre, qu'on conviendroit d'une rançon raiſonnable, pour laquelle on ſe contenteroit de la parole du Chevalier Greenwill & des autres Officiers Anglois. En conſentant à ces deux propoſitions, Dom Alfonſe marqua la plus haute eſtime pour de ſi braves Ennemis; il s'engagea même à leur en donner d'autres témoignages par le ſoin qu'il feroit prendre des bleſſés, & par les honneurs qu'il vouloit rendre à leur Chef. On ne ſçauroit douter que dans le cœur d'un Gentilhomme Eſpagnol le ſeul goût de la vertu ne fût capable de produire ces ſentimens: mais ſon propre intérêt ne lui auroit pas permis, au milieu de ſa Flotte, de s'expoſer à la derniere violence dont il étoit menacé.

GREENWILL. 1591.

Raiſons qui portent les Eſpagnols à les accorder.

Le Pilote ayant rapporté cette réponſe au Vaiſſeau, on eut beſoin de beaucoup d'efforts pour la faire goûter à Greenwill, qui inſiſtoit toujours à prendre le parti de la mort. Le Maître Canonnier, plus opiniâtre encore, voulut ſe tuer d'un coup d'épée; & ce ne fut pas ſans peine qu'on le fit renoncer à cette réſolution. Ceux à qui la vie étoit moins odieuſe, ſe hâterent de paſſer ſur les Vaiſſeaux Eſpagnols, dans

Furieux deſeſpoir des Anglois.

GREENWILL. 1591.

la crainte que le deſeſpoir de Greenwill ſe réveillant tout d'un coup, il ne ſe trouvât quelqu'un qui mît le feu à la poudre, pour entrer dans ſes vûes. Enfin Dom Alfonſe chargea quelques-uns de ſes Officiers d'aller prendre le Général Anglois, qui n'étoit plus en état de ſe tranſporter ſans ſecours. Les reſpects avec leſquels cet ordre fut exécuté, ſemblerent faire quelque impreſſion ſur ſon cœur. Cependant en acceptant les ſervices de ceux qui s'offrirent à le ſoutenir, il leur dit amérement qu'ils pouvoient emporter ſon corps, dont il ne faiſoit aucun cas. Les Eſpagnols eurent ſoin de nettoyer le Vaiſſeau, qui étoit ſouillé de ſang & couvert de cadavres. Cette vûe fit pouſſer un ſoupir à Greenwill, comme s'il eût regretté le ſort de ceux qui n'avoient point à ſupporter la fierté des Vainqueurs. En ſortant du Vaiſſeau, il s'évanouit un moment; & revenant auſſitôt à lui-même, il ſe recommanda à la protection du Ciel.

Greenwill eſt conduit priſonnier.

Ces agitations venoient ſans doute de la défiance qu'il avoit des Eſpagnols. Elles ſe changerent en reconnoiſſance, après l'accueil qu'il reçut de Dom Alfonſe. Non-ſeulement cet Amiral donna des louanges extraordinaires à ſa va-

Il eſt conſolé par la généroſité des Eſpagnols.

leur ; mais joignant la tendreſſe à l'eſtime, il n'épargna rien pour le conſoler de ſa diſgrace, & pour hâter le rétabliſſement de ſa ſanté. Tous les Officiers Eſpagnols firent éclater les mêmes ſentimens, & lui compoſerent une Cour où ſa valeur étoit rappellée continuellement avec admiration. C'eſt à leur témoignage même qu'on eſt redevable d'une partie de ces circonſtances. Dom Alfonſe de Bacan étoit frere du Marquis de Santa-Crux, & paſſoit pour un des plus braves Eſpagnols de ſon tems. Les autres Généraux de ſa Flotte étoient *Britandona*, Chef de l'Eſcadre Baſque ; le Marquis d'*Aremberg*, Chef de l'Eſcadre de Seville, & *Dom Louis Coutinho*, qui commandoit les Vaiſſeaux de tranſport. Ils perdirent dans cette action près de mille hommes, & deux Officiers conſidérables, *Dom Louis de Saint Jean*, & *Dom George Prunaria de Mallaga*. Quoique la *Vengeance* fût le ſeul Vaiſſeau qui ſe trouva engagé dans la Flotte ennemie, le *Foreſight*, & pluſieurs autres dont le nom ne s'eſt pas conſervé, eſſuyerent quelques volées de canon, & les rendirent avec uſure au commencement du combat. L'exemple de l'Amiral fut enſuite celui qu'ils imiterent ; & l'on croit appercevoir dans le Récit de

GREENWILL. 1591.

Qui étoit l'Amiral Bacan.

GREENWILL. 1591.

Raleigh, qu'il eſt embarraſſé à les juſtifier. Cependant la conduite de Mylord Thomas Howart fut approuvée à Londres; & ſi l'on en croit l'Auteur de cette Relation, non-ſeulement l'Amiral fut loué d'avoir ménagé les Vaiſſeaux de l'Angleterre, qui n'étoient point en état de réſiſter à des forces ſupérieures, mais on auroit volontiers diſpenſé le Chevalier Greenwill d'un témoignage de valeur qui couta ſi cher à la Nation.

Divers ſentimens ſur la conduite de l'Amiral Howart.

Mort de Greenwill.

Ce brave homme mourut quelques jours après de ſes bleſſures à bord de l'Amiral Eſpagnol, ſans qu'on ait ſçu ſi ſon corps fut jetté à la Mer, ou s'il fut conſervé pour l'honneur de la ſépulture. Mais ſa mort fut ſuivie par des événemens fort extraordinaires. Les priſonniers Anglois ayant été diſtribués ſur différens Vaiſſeaux, il en reſta ſept ſur la *Vengeance*, avec environ deux cons Eſpagnols que Dom Alfonſe y fit paſſer, après l'avoir fait radouber dans l'Iſle de Flores. Pendant que le Ciel paroiſſoit fort ſerain, il s'éleva une horrible tempête qui diſperſa la Flotte, & qui fit périr quatorze Vaiſſeaux, au nombre deſquels la *Vengeance* alla ſe briſer contre l'Iſle de Saint-Michel. Raleigh aſſure que d'autres Flottes d'Eſpa-

gne ne furent pas moins maltraitées par la même tempête, & que les Eſpagnols perdirent plus de cent Vaiſſeaux dans divers endroits de cette Mer. Il cite des Lettres de l'Iſle Tercere, par leſquelles il paroît que les flots jetterent ſur la Côte de cette Iſle plus de trois mille cadavres ; & les Eſpagnols, dit-il, confeſſent eux-mêmes qu'il leur en coûta dix mille hommes. En ſuppoſant la vérité de ce récit, il n'y auroit point de plainte à faire de l'Ecrivain, s'il ne panchoit à regarder cet événement comme une eſpece d'expiation pour la mort du Chevalier Greenwil, ou pour la perte de ſon Vaiſſeau.

GREENWILL. 1591.

Elle eſt vangée par une tempête furieuſe.

Le même Auteur s'étend beaucoup ſur ce qu'il appelle l'artifice que les Eſpagnols employerent pour éluder les deux promeſſes que leur Amiral avoit faites aux Anglois. La plûpart des priſonniers ayant demandé d'être laiſſés dans les Iſles, pour attendre l'occaſion de retourner en Angleterre, un Gentilhomme Irlandois nommé *Maurice Fitz-John*, fils du fameux Comte de Deſmond, offrit de les engager au ſervice d'Eſpagne. Comme ils étoient Catholiques, & qu'avec une paye plus conſidérable ils devoient trouver la liberté de vivre dans leur Religion, ils ne pa-

Irlandois au ſervice d'Eſpagne.

GREENWILL. 1591. roîtra pas fort ſurprenant qu'ils puſſent ſe rendre à cette propoſition. Cependant l'Ecrivain s'emporte contre eux & contre Fitz-John, juſqu'à leur prodiguer des noms fort odieux. Il y joint l'hiſtoire infortunée d'une illuſtre Maiſon qu'il croit deshonorer par des événemens qui font ſa gloire à d'autres yeux que les ſiens. La Maiſon de Deſmond, une des plus nobles des Iſles Britanniques, ayant eu le malheur de ſe trouver mêlée dans les guerres civiles d'Angleterre, la qualité de Catholique attira ſur le Comte Jean de Deſmond, Palatin de Kerry, & ſans contredit le plus grand Seigneur d'Irlande, toutes les rigueurs de la Cour de Londres. Il fut condamné au dernier ſupplice avec pluſieurs Seigneurs du même Sang. Maurice Fitz-John, qui ſervoit alors ſur la Flotte Eſpagnole, s'étoit refugié en Eſpagne pour la même cauſe.

Nobleſſe & malheur de la Maiſon de Deſmond.

CHAPITRE XIV.

Voyage aux Iſles Açores en 1591 *par le Capitaine Robert Flyke.*

FLYKE. 1591. SI le chagrin d'une perte eſt proportionné aux eſpérances qu'elle détruit, l'Angleterre n'avoit point eſſuyé

de coup plus ſenſible que dans le dernier voyage. Il faut juger des eſpérances que les Anglois en avoient conçues, par les nouvelles Sociétés que leurs Marchands s'empreſſerent de former, dans l'opinion que la route alloit être ouverte aux plus grandes entrepriſes, & que rien ne pouvoit plus les arrêter dans une ſi belle carriere. Six Vaiſſeaux Marchands de Londres furent les premiers qui crurent la Mer libre ſur les traces de Mylord Thomas Howard & du Chevalier Greenwill. Ils partirent de Plymouth le 17 d'Août, ſous le commandement du Capitaine *Flyke*. On nous a conſervé les noms des quatre principaux : le *Coſtely*, le *Centurion*, le *Cherubin*, & le *Marguerite-Jean*. Mais l'Auteur ne nomme, avec le Commandant, que deux Capitaines, *Brothus* & *Furtho*.

FLYKE. 1591.

Eſpérances perdues pour les Anglois.

Départ d'une Flotte Angloiſe.

Cette Flotte marchande ayant été informée par la Cour des ordres que la Flotte Royale avoit reçus pour ſa navigation, devoit la chercher entre le 30 & le 38 degré de latitude ; & ſi elle ne la rencontroit point à cette hauteur, elle devoit s'avancer juſqu'aux Iſles de Flores & de Cuervo, où l'on ſuppoſoit que Mylord Howard auroit pû ſe trouver dans la néceſſité de chercher des

FLYKE. 1591.

rafraîchiſſemens. Le 28, Flyke eut la vûe des Côtes de Portugal ; & le 29, ayant trouvé le vent ſi favorable à la hauteur de *Panicho*, qu'il ne pût douter que la Flotte Royale ne fût bien loin devant lui, il en profita pour continuer ſa navigation. Le 30 il rencontra le *Dragon d'or*, commandé par le Capitaine *Reyden*, que la tempête avoit ſéparé du Comte de Cumberland. Il apprit de ce Vaiſſeau qu'une Flotte Eſpagnole de plus de cinquante voiles avoit pris vers les Iſles ; mais il ne reçut aucune nouvelle de celle d'Angleterre.

Rencontre du Dragon d'or.

Le 4 Septembre, étant arrivé aux Terceres, il viſita toutes ces Iſles au Sud & au Nord, pendant quatre jours, ſans trouver un ſeul Vaiſſeau qui lui pût rien apprendre de Mylord Howard & de la Flotte d'Eſpagne. Alors il prit à l'Oueſt de Fyal, pour ſe conformer aux inſtructions qu'il avoit reçues de la Cour. Vers le ſoir il découvrit un Vaiſſeau ; mais un calme qui ſurvint, l'empêchant d'en approcher, il ſe contenta d'envoyer deux Chaloupes bien armées qui le perdirent bientôt de vûe ; ce qui lui fit juger que c'étoit quelque Bâtiment Eſpagnol. Le vent ſe leva pendant la nuit. Flyke remit à la voile auſſi-tôt. Le Centurion, qui avoit jetté

Flyke cherche la Flotte de l'Amiral Howart.

l'ancre à quelque diſtance, ne parut pas le lendemain, & donna pendant tout le jour beaucoup d'embarras à le chercher. Enfin, les autres comptant qu'il ſe ſouviendroit du rendez-vous, qui étoit les Iſles Flores & Cuervo, continuerent de porter à l'Oueſt juſqu'à la hauteur qu'on leur avoit marquée. Ils ne purent y tenir long-tems contre le vent & les tempêtes ; mais ils furent pouſſés fort heureuſement vers l'Iſle de Flores, où ils rejoignirent le Centurion qui leur donna un juſte ſujet de frayeur. Il avoit rencontré deux jours auparavant quarante-cinq Vaiſſeaux de la Flotte Eſpagnole. Flyke jetta l'ancre dès le ſoir entre Flores & Cuervo, pour aſſembler tranquillement le Conſeil. On y prit la réſolution d'envoyer d'abord les Chaloupes à terre, ſous la conduite du Capitaine Brothus, qui fut chargé de prendre des informations, & de ſe procurer de l'eau pour toute la Flotte, enſuite de ranger toutes les Iſles voiſines, dans l'eſpérance d'y rencontrer Mylord Howard ; &, ſi l'on ne tiroit aucun fruit de ces deux tentatives, de remettre directement à la voile pour le Cap Saint-Vincent.

FLYKE. 1591.

Il tient conſeil à bord.

Les Chaloupes étant parties pour gagner le rivage, un ſimple mouvement

FLYKE. 1591.

de curioſité porta le Coſtely à s'approcher de la Côte. Il y découvrit deux Voiles, & cette vûe lui fit tirer auſſi-tôt un coup de canon, pour avertir le reſte de la Flotte & les Chaloupes ; c'étoient deux Barques de Briſtol, qui avoient cherché inutilement Mylord Howard. Mais leur rencontre devint un bonheur extrême pour les Chaloupes, qui étoient retournées à bord, après avoir reçu le ſignal du canon ; car à peine y furent-elles arrivées, qu'il s'éleva une furieuſe tempête, qui dura trois jours entiers ; & dans l'agitation terrible des flots, leur perte étoit infaillible. Flyke fut ſéparé du reſte de ſa Flotte avec le Cherubin & le Coſtely. Il ne rejoignit les autres qu'à Tercere, où, par une diſpoſition fort étrange de la Providence, le vent les pouſſa tous enſemble, tandis que Mylord Howard, arrivant aux Açores, venoit y tomber malheureuſement dans la Flotte Eſpagnole. Ce n'eſt pas qu'il eût pû tirer beaucoup de ſecours, contre une Armée ſi puiſſante, de ſix Vaiſſeaux Marchands, qui ne le cherchoient au contraire que pour recevoir le ſien. Mais il n'en eſt pas moins ſurprenant que de part & d'autre ils euſſent été ſi long-tems dans cette Mer, ſans avoir pû ſe rencontrer.

Il eſt ſéparé de ſa Flotte avec deux Vaiſſeaux.

FLYKE.

1591.

Il prend deux Vaiſſeaux Eſpagnols.

Flyke rencontra pluſieurs Bâtimens Eſpagnols que la tempête avoit diſperſés avant le combat du Chevalier Greenwill, & dont il ne put tirer par conſéquent la moindre information. Il en prit deux dans la Rade de Tercere; la *Conception*, commandée par le Capitaine François *Spinoſa*, chargée de cuirs, de cochenille, & de ſoie crue. L'autre étoit un Portugais, déja ſi maltraité par la tempête, qu'avec tous les ſoins qu'on prit pour le ſauver, on ne put l'empêcher de couler à fond la nuit ſuivante. La Conception n'étoit gueres en meilleur état; & dans la crainte du même malheur, Flyke ſe hâta d'en faire tranſporter la cargaiſon ſur ſa Flotte. Elle conſiſtoit en quarante-deux Caiſſes de cochenille, quarante balles de ſoie, & quatre mille ſept cens cuirs; mais en ouvrant tous les réduits de la chambre du Capitaine, on y trouva une groſſe ſomme d'argent, qui devint une ſource de diſcorde pour les Anglois. Flyke perſuadé qu'elle devoit tourner au profit de la Compagnie qui l'employoit, déclara qu'il n'en pouvoit faire d'autre uſage; & ſes gens au contraire, réſolus de la partager entr'eux, lui firent entendre que ce qu'il n'accorderoit pas volontairement, ils l'obtiendroient par la vio-

L'avarice diviſe les Anglois.

FLYKE. 1591. lence. Cette menace n'ayant pû l'ébranler, ils ſe jetterent en effet ſur la caiſſe où l'argent étoit renfermé. La crainte qu'une ſi criminelle ſédition n'eût d'autre ſuite, ſur-tout à la vûe des Eſpagnols, qui étoient en aſſez grand nombre pour ſaiſir l'occaſion de ſe révolter, força Flyke de céder aux mutins. Mais ce relâchement de la diſcipline, joint à la nouvelle qu'il reçut bientôt du malheur de Greenvill & de la Flotte Angloiſe, lui fit prendre le parti de retourner en Angleterre. Il apprit par diverſes informations que les Eſpagnols, avant que d'arriver à l'Iſſe de Flores, avoient déja perdu un grand nombre de Vaiſſeaux, ſans y comprendre les deux dont il s'étoit ſaiſi. Les tempêtes qui ſuccederent, & qu'il évita heureuſement dans une petite Rade de Tercere, le rendirent témoin d'une partie des naufrages que j'ai rapportés dans le Voyage du Chevalier Greenwill. Il tira de ſes Priſonniers un état de la Flotte Eſpagnole, qui mérite le ſoin qu'*Hackluyt* a pris de le conſerver. Le voici dans les mêmes termes.

Perte des Eſpagnols.

Etat de leurs Flottes en 1591, tiré de leurs propres Mémoires.

La Flotte de la nouvelle Eſpagne, en quittant l'Europe, étoit compoſée de cinquante-deux Voiles. L'Amiral & le Vice-Amiral, de ſix cens tonneaux, un Vaiſſeau de mille, quatre ou cinq de

neuf cens, plusieurs de quatre & de cinq cens, & les moindres de deux cens. De ce nombre, dix-neuf périrent sur les Côtes de la nouvelle Espagne, & la perte des hommes fut estimée à 2600 ; de sorte qu'il n'en arriva que trente-trois à la Havane. FLYKE. 1591.

La Flotte de *Terra-Firma* étoit de cinquante Vaisseaux à son départ pour *Nombre de Dios*. Après y avoir déchargé, les maladies l'obligerent de retourner à Carthagene ; mais avant qu'elle se remît en Mer pour l'Europe, plusieurs de ses Vaisseaux partirent séparément, de sorte qu'en arrivant à la Havane, elle étoit réduite au nombre de vingt-trois. Elle y trouva les trente-trois Bâtimens de la nouvelle Espagne, douze de Saint Domingue, & neuf de Honduras, ce qui formoit ensemble une Flotte de soixante-treize Voiles, qui partit de la Havane le 17 Juillet 1591. Elle arriva le 10 d'Août à la hauteur d'environ 35 degrés ; & ce fut là que le vent ayant changé tout-d'un coup du Sud-Ouest au Nord, souleva si furieusement la Mer, que tous les Espagnols se virent en danger de périr. L'Amiral fut submergé avec cinq cens hommes qu'il avoit à bord ; & cinq ou six autres gros Vaisseaux eurent le même sort. Trois ou quatre jours après

FLYKE. 1591. il s'éleva une autre tempête auſſi terrible que la premiere, & qui cauſa la perte de quatre Bâtimens. Vers la fin d'Août, au 38 degré de latitude, il s'en éleva une troiſiéme, qui réduiſit la Flotte au nombre de quarante-huit Vaiſſeaux.

Nombre des Vaiſſeaux qui reviennent en Eſpagne.

Elle étoit dans cet état, lorqu'elle arriva aux Iſles Açores le 5 ou le 6 de Septembre, à la reſerve de quelques Marchands, que le vent, ou d'autres raiſons avoient conduits plutôt à Tercere, deux deſquels tomberent entre les mains de Flyke. Mais après avoir battu les Anglois à Flores, elle eſſuya une nouvelle tempête, & d'autres diſgraces, qui la diminuerent preſque de la moitié; de ſorte que de cent trente-trois Vaiſſeaux qui étoient partis cette année de l'Eſpagne pour les Indes Occidentales, il n'en revint que vingt-cinq.

Le même Ecrivain raconte, ſur la foi des Eſpagnols qui avoient été pris dans la Conception, qu'un Religieux Franciſcain, Aumônier de l'Amiral Eſpagnol, prédit les tempêtes dont la Flotte étoit menacée. Mais les raiſons qui avoient échauffé ſon zèle juſqu'à le rendre capable de pénétrer dans l'avenir, ne font pas beaucoup d'honneur à la diſcipline qui regnoit alors ſur les Vaiſſeaux d'Eſpagne. Ce ſaint Religieux re-

Prédiction d'un Moine, fondée ſur les débauches des Matelots Eſpagnols.

marquant avec ſurpriſe que dans tout l'Equipage il n'y avoit preſque perſonne qui fît uſage de ſon miniſtere, entreprit d'approfondir la cauſe de ce relâchement. Il découvrit qu'entre les Eſclaves qui étoient ſur les Vaiſſeaux, il y en avoit un grand nombre qui faiſoient un infâme trafic de leur corps, & que la plûpart des Eſpagnols y trouvoient de l'amuſement. N'ayant point aſſez d'autorité pour arrêter le deſordre, il s'adreſſa d'abord aux principaux Officiers; mais la plûpart étant ſouillés du même vice, il les trouva peu diſpoſés à l'écouter. Il prit le parti de porter ſes plaintes à l'Amiral, qui lui répondit froidement qu'il y avoit des maux néceſſaires, que la prudence & la charité même devoit faire ſupporter. Alors n'écoutant plus que ſon zèle, il réſolut d'attaquer ouvertement ceux qu'il avoit reconnus les plus coupables. Ses invectives tomberent indifféremment ſur les Officiers & les Matelots. Mais la honte du reproche ne toucha pas fort vivement des pécheurs endurcis. Ce fut à cette extrémité que le Franciſcain s'armant d'un Crucifix, déclara non-ſeulement aux coupables, mais à ceux-mêmes qui ſouffroient le crime avec le pouvoir de l'empêcher, qu'ils étoient à la veille d'eſſuyer les plus

FLYKE. 1591.

FLYKE. 1591. rudes châtimens du Ciel. En effet, au milieu de la plus heureuſe navigation, la Flotte eſſuya une affreuſe tempête, qui fut accompagnée de tous les malheurs que j'ai rapportés.

Elle ſe vérifie.

L'Auteur Anglois conclud que les mêmes vices devoient être répandus ſur plus d'un Vaiſſeau, puiſqu'il en périt un ſi grand nombre. Cette refléxion peut être vraie, quoiqu'elle paroiſſe peu ſérieuſe; mais il n'y a pas plus de vérité que de décence dans celle qu'il fait enſuite ſur le ſort du Franciſcain, qui ne fut pas excepté du châtiment du Ciel dans le naufrage de ſon Vaiſſeau. Ce Religieux, effrayé lui-même de l'exécution d'un oracle qui n'étoit peut-être dans ſes propres idées qu'un excès de zèle, s'efforça d'abord de fléchir le Ciel par ſes prieres; mais lorſqu'il vit le Vaiſſeau prêt à s'ouvrir, & ſa perte inévitable, il oublia le danger, pour ſe livrer à tous les exercices de la charité. Quelques Matelots échapés au naufrage, à la faveur de pluſieurs poutres qui leur firent gagner un autre Vaiſſeau, rendirent témoignage qu'il avoit ſoutenu juſqu'au dernier moment le caractere d'un Héros Chrétien. Il paroît ſurprenant qu'après avoir rapporté toutes ces circonſtances, le même Ecrivain puiſſe en pren-

Zele & charité du même Moine.

dre droit de ravaller, par de froides railleries, une action qui a peut-être plus de grandeur & de véritable nobleſſe que la valeur deſeſperée du Chevalier Greenwill. FLYKE. 1591.

CHAPITRE XV.

Diverſes Expeditions des Anglois, pour s'ouvrir l'entrée des Indes Orientales

LOin d'être abattus ou refroidis par l'infortune de leur Flotte Royale, j'ai déja fait remarquer que les Anglois y crurent trouver un avantage conſidérable, en apprenant à mieux juger des forces de l'Eſpagne, & de ces redoutables Flottes dont l'idée ſeule avoit effrayé juſqu'alors leurs Marchands & leurs Matelots. La glorieuſe défenſe de Greenwill étoit une exemple qui ſembloit propoſé à la Nation, pour lui faire comprendre qu'avec du courage & de la conſtance, rien ne lui ſeroit impoſſible à nombre égal, puiſqu'un ſeul Anglois, armé de ces deux vertus, avoit été capable de diſputer ſi long-tems la victoire aux Eſpagnols. C'eſt du moins l'idée que les Etrangers mêmes nous donnent alors des diſpoſitions de l'An- Remarques ſur les entrepriſes des Anglois.

LINSCHOTEN. 1589. Qui étoit Linschoten.

gleterre. Un Ecrivain Hollandois, qui revenoit de Goa dans le même tems, & que le haſard rendit témoin d'une partie des événemens que j'ai rapportés dans les derniers articles, en a publié la relation, avec la naïveté qui fait ſon caractere. Il étoit ſur la Flotte Eſpagnole & Portugaiſe. Son témoignage, dans ce point de vûe, eſt d'autant plus important, que non-ſeulement il ſert à confirmer la narration des Anglois, mais qu'il ſupplée à leurs omiſſions, par un grand nombre de circonſtances hiſtoriques.

Il arrive de Goa aux Iſles Açores.

Linſchoten, parti de Goa en 1589, avec les Portugais, arriva le 22 de Juillet à la hauteur des Iſles de Flores & de Cuervo. Il étoit dans le Vaiſſeau la *Santa-Cruz*, accompagné de trois autres; la *Santa-Maria*, la *Conception* & le *Saint-Chriſtophe*. Ils découvrirent, à la vûe de ces Iſles, trois Vaiſſeaux, qui s'avançoient vers eux, & qu'ils reconnurent bientôt pour des Anglois; mais le plus fort ne paroiſſant point au-deſſus de ſoixante tonneaux, ils continuerent leur navigation ſans crainte, quoique les Anglois ne ceſſaſſent point de les ſuivre. Le jour d'après, ils apperçurent entre l'Iſle de *S. Georges* & *Gracioſa*, trois autres Vaiſſeaux de la même Nation. La

Flotte Portugaiſe, richement chargée, & trop affoiblie par une longue navigation pour chercher l'occaſion de combattre, ne ſongea qu'à ſe mettre à couvert dans l'Iſle de Tercere. Elle y arriva heureuſement, malgré quelques volées de canon que les Anglois envoyerent au Santa-Cruz. Le Portugal étant alors réuni ſous la domination d'Eſpagne, il ſembloit, dit Linſchoten, que des Portugais duſſent ſe préſenter ſans défiance dans tous les lieux où la Cour d'Eſpagne avoit ſes Gouverneurs. Cependant, ne voyant paroître aucune Chaloupe Portugaiſe, & ne recevant aucune marque qu'ils fuſſent regardés comme amis, ils n'approcherent du Château qu'avec crainte. La cauſe de cette froideur, du côté des Habitans de l'Iſle, étoit leur propre défiance. Ils ſçavoient que leurs Mers étoient infeſtées de Bâtimens Anglois, & que l'Amiral Drake les menaçoit d'une deſcente. Toute l'Iſle étoit armée. Ils envoyerent néanmoins deux Caravelles vers la Flotte, & dès qu'elle fut reconnue, les inquiétudes ſe changerent en témoignages de joie.

LINSCHOTEN. 1589.

Défiance entre les Eſpagnols & les Portugais.

Les Portugais de la Flotte apprirent avec étonnement les révolutions qui étoient arrivées dans leur Pays; mais

Etat de la Mer à l'arrivée de Linſchoten.

LINSCHOTEN. 1589. leur ſituation les rendit beaucoup plus ſenſibles au récit de la guerre préſente avec l'Angleterre ; à la ruine de la grande Flotte que l'Eſpagne avoit envoyée contre l'Angleterre ; à l'inſulte récente que Lisbonne avoit reçue des Anglois ; en un mot à tous les dangers qui menaçoient le reſte de leur navigation, & dont ils n'étoient pas même exempts à à Tercere. On leur déclara que l'ordre du Roi, pour tous les Vaiſſeaux qui venoient des Indes Orientales, étoit qu'ils demeuraſſent à l'ancre dans ce Port. C'étoit un azile ; mais combien d'exemples avoient appris qu'il n'étoit pas impénétrable aux Anglois ? Le Comte de Cumberland étoit alors à croiſer entre les Iſles. Il s'étoit préſenté plus d'une fois à l'entrée de la rade. On reconnut même que cette retraite n'étoit pas à l'abri des diſgraces de la Mer. Un Vaiſſeau fort riche de Malaca y périt bientôt, malgré tous les ſecours. Cependant, comme le préſent n'offroit point d'autre reſſource, les Portugais prirent le parti de s'y arrêter. Ils y demeurerent juſqu'au 12 d'Août, que le Comte de Cumberland ayant paſſé à la vûe de l'Iſle, parut s'en éloigner pour d'autres entrepriſes. La Flotte profita de cet intervalle ; & prenant pour ſa ſûreté qua-

tre cens hommes des Garniſons de Tercere, elle ſe remit en Mer avec tant de bonheur, que dans l'eſpace d'onze jours elle gagna l'embouchure du Tage. Un jour plus tard, elle auroit rencontré l'Amiral Drake, qui vint ſe préſenter devant Caſcaïs avec quarante Vaiſſeaux. LINSCHOTEN. 1589. Journal de Linſchoten.

Mais, tandis qu'elle étoit à Tercere, il s'étoit paſſé quantité d'événemens que Linſchoten prit ſoin de recueillir, à meſure qu'il en étoit informé. Le Comte de Cumberland fit une deſcente à Sainte Marie, pour y prendre des rafraîchiſſemens; & malgré les aſſurances qu'il avoit données de ſes intentions, il y fut attaqué, bleſſé & chaſſé par les Habitans. Il fut reçu plus civilement à Gracioſa, où il ne s'étoit préſenté qu'avec ſept ou huit hommes. Ayant fait la même tentative à Fyal, il y trouva d'abord de la réſiſtance; mais quelque démêlé qui ſurvint dans cette Iſle entre les Eſpagnols & les Portugais, lui donna occaſion d'y pénétrer. Il raſa le Château juſqu'aux fondemens, & détruiſit pluſieurs Bâtimens Eſpagnols qui étoient dans la Rade. Le Gouverneur de Tercere exerça des punitions rigoureuſes ſur les auteurs du démêlé qui avoit favoriſé la deſcente des Anglois. Confirmation de pluſieurs détails précédens.

LINSCHOTEN. 1589.

Il fit rebâtir le Château, dans lequel il mit une Garniſon compoſée uniquement d'Eſpagnols; & les Portugais furent traités comme une Nation à laquelle on prenoit peu de confiance en Eſpagne.

Linſchoten continue de raconter qu'il arriva au Port de Tercere quatorze Vaiſſeaux des Indes Occidentales, chargés de cochenille, de cuirs, d'or, d'argent, de perles, & d'autres marchandiſes précieuſes. Cette Flotte n'étoit que le reſte de cinquante Vaiſſeaux qui étoient partis de la Havane. Onze avoient été ſubmergés, en ſortant de ce Port, par une tempête ſi furieuſe, que le ſouvenir s'en conſerve encore en Eſpagne; & les autres ſe trouvoient diſperſés dans l'immenſe étendue des Mers. Il en revint quelques-uns au Port d'Angra, mais ſi maltraités par les flots, qu'il en périt un à l'entrée de la Rade, ſans qu'on pût rien ſauver de ſa cargaiſon, qui étoit eſtimée deux cens mille ducats. D'autres furent pris par les Anglois. Le corps de la Flotte remit à la voile avec de meilleures eſpérances; mais en approchant de la Côte d'Eſpagne, elle tomba dans celle de l'Amiral Drake qui en prit douze; de ſorte que d'un ſi grand nombre de Vaiſſeaux, il n'en arriva que deux en Eſpagne.

Le

Le Comte de Cumberland paroiſſoit ſouvent ſi proche de Tercere, & de la Rade même d'Angra, qu'on pouvoit compter ſes gens ſur les ponts. Les Eſpagnols & les Portugais ſembloient craindre de l'irriter par les moindres hoſtilités; & ne ſe croyant point en ſûreté dans le Port, ils éviterent avec une attention continuelle tout ce qui pouvoit lui faire naître la réſolution de les y forcer. Quel avantage les Anglois n'auroient-ils pas tiré de leur conſternation, s'ils en avoient été mieux informés? Mais ils ſe figuroient au contraire que c'étoit pour eux-mêmes qu'ils avoient des périls à redouter; & parmi tant de Vaiſſeaux ennemis, il s'applaudiſſoient du courage qui leur faiſoit riſquer d'être accablés par le nombre, pour en prendre quelques-uns qu'ils trouvoient écartés, ou maltraités par la Mer. Cette erreur fut ſi favorable aux Eſpagnols, qu'elle ſervit à leur faire ſauver quantité de richeſſes. Peu de jours après que le Comte de Cumberberland eut quitté Fyal, il y arriva ſix Vaiſſeaux des Indes, ſous la conduite de *Don Juan Dorives*, qui y débarquerent quatre millions en or & en argent. Enſuite, craignant le retour des Anglois, ils prirent le parti de ſe remet-

LINSCHOTEN. 1589.

Erreur favorable aux Eſpagnols.

LINSCHOTEN. 1589. tre en Mer avec leurs tréſors, & la fortune leur fit gagner heureuſement San-Lucar. Leur bonheur fut d'autant plus étrange, que deux jours après, le Comte reparut à Fyal avec toute ſa Flotte.

Deux riches Vaiſſeaux Eſpagnols. Il arriva au Port de Tercere deux grands Vaiſſeaux, qui étoient l'Amiral & le Vice Amiral d'une Flotte diſperſée, tous deux chargés d'une prodigieuſe quantité d'or & d'argent. Ils avoient été ſéparés de leur Flotte par de ſi affreux orages, que de leur propre aveu ils avoient ſouhaité mille fois de tomber entre les mains des Anglois, & d'y pouvoir racheter leur vie au prix de toutes leurs richeſſes. Le Comte de Cumberland, qui n'avoit point alors d'autre occupation que de croiſer entre les Iſles, n'eut pas le bonheur de tomber ſur une proie ſi riche. Après des peines incroyables, ils entrerent dans le Port d'Angra, où la crainte de ne pouvoir réſiſter plus long-tems aux flots ſi près même du rivage, leur fit prendre le parti de ſe ſoulager auſſi-tôt de leur cargaiſon. Linſchoten rend témoignage que le quai ſe trouva couvert de ce qu'il y avoit de plus précieux au monde en or, en argent, en perles, & en toutes ſortes de pierreries. L'Amiral, qui ſe nommoit *Dom Alvaro Flores*

L'Amiral atteint du mal de Naples.

de Quinnes, étoit attaqué du mal de Naples, & les fatigues de la Mer avoient achevé de ruiner ſon tempérament. Cette raiſon, autant que la crainte des Anglois, lui fit abandonner le deſſein de continuer ſa navigation. Il convint avec le Gouverneur de Tercere d'envoyer les deux Vaiſſeaux en Eſpagne, après y avoir fait quelques réparations, & de demander une eſcorte au Roi pour y conduire le tréſor. On mit deux cens ſoldats ſur chaque bord, dans l'eſpérance que cette garde ſeroit ſuffiſante contre les Anglois; mais ils étoient menacés par d'autres ennemis. L'Amiral s'ouvrit en pleine mer, & fut ſubmergé ſans qu'il pût s'en ſauver un ſeul homme. Le Vice-Amiral, après avoir été réduit à couper ſes mâts, crut pouvoir ſe mettre à couvert du côté de Setuval; mais il ſe briſa contre des rochers; & de tout l'équipage il n'échappa que dix hommes pour aller porter la nouvelle de leur infortune. LINSCHOTEN. 1589.

Sept ou huit mois auparavant il étoit venu à Tercere un Bâtiment Anglois, portant pavillon de France, dans la vûe peut-être d'obſerver les forces de l'Iſle, mais ſous prétexte d'y demander des rafraîchiſſemens. Soit artifice ou néceſſité, il avoit été reconnu & ſaiſi par les

Avanture d'un Vaiſſeau Anglois & de ſon Equipage.

LINSCHOTEN. 1589.

Habitans. L'équipage, qui n'étoit composé que de dix-huit ou vingt hommes, avoit été condamné aux travaux pénibles; & l'habitude de les voir, avoit accoutumé les Eſpagnols & les Portugais de l'Iſle à les traiter avec aſſez d'indulgence. Trois d'entre eux, qui étoient Catholiques, s'étoient mariés à des Portugaiſes, ſans que le Gouverneur s'y fût oppoſé. Ils ſubſiſtoient du fruit de leur travail, lorſqu'on apprit à Tercere l'arrivée du Comte de Cumberland avec une Flotte Angloiſe. Les priſonniers, auſquels on ne refuſoit pas la liberté d'aller dans toutes les parties de l'Iſle, trouverent le moyen de ſe ſaiſir d'une Barque de Pêcheurs, derriere certaines montagnes qui ſe nomment *Bréſil*. L'induſtrie ne leur manqua point pour ſe faire des voiles. Ils ſe flaterent de rencontrer quelque Vaiſſeau Anglois aux environs de l'Iſle, & dans cette eſpérance ils ne balancerent point à ſe livrer aux vents; mais ils furent jettés, malgré eux, dans une des deux petites Iſles qui ſont à la portée du canon de Tercere. Comme ils étoient partis avec peu de proviſions, ils ne regarderent point comme un malheur de ſe trouver dans un lieu rempli de Chévres & d'autres Beſtiaux, que les Ha-

itans de Tercere y font élever. Ils en uerent pluſieurs, ſans que les Bergers ui en ont la garde, oſaſſent leur de- nander qui ils étoient. Cependant le ruit de leur fuite s'étant bientôt répan- lu, on fit partir une Caravelle armée our les ſuivre. Une partie s'étoient cartés dans la petite Iſle, lorſque ceux ui étoient demeurés au rivage apper- urent la Caravelle. Ils n'attendirent oint leurs compagnons pour recom- nencer à fuir; & la fortune leur fut ſi avorable, qu'ils joignirent enfin le Comte de Cumberland. Il en étoit ref- é ſept dans l'Iſle, qui furent pris par es gens de la Caravelle. Les trois ma- is étoient du nombre. Ils ſe trouvoient coupables & du crime de leur fuite, & le celui d'avoir trompé leurs femmes. Le Gouverneur panchoit d'abord à les envoyer au ſupplice; mais après quel- que déliberation, il jugea que ce ſeroit ouvrir la porte à des repréſailles dan- gereuſes, & que les Anglois ne regar- leroient pas comme un crime digne de nort, la trahiſon d'un mari pour ſa emme. D'un autre côté, ceux qui voient rejoint le Comte de Cumber- and, lui apprirent que leurs compa- gnons avoient été moins heureux dans eur fuite. Il s'en trouva un qui étoit

LINSCHOTEN. 1589.

Anglois qui trompent leurs femmes.

LINSCHOTEN. 1589.

parent d'un Pilote du Comte. C'étoit aſſez pour lui faire prendre la réſolution de ſecourir ces Malheureux. Il s'approcha de la rade d'Angra, où il rencontra bientôt deux Vaiſſeaux Eſpagnols, qu'il prit après quelque réſiſtance. Cette priſe fut eſtimée trois cens mille ducats. Mais le Comte, qui portoit plus loin ſes vûes, garda ſur ſon bord les deux Capitaines Eſpagnols avec leurs principaux Officiers ; & faiſant conduire civilement le reſte de l'Equipage à Tercere, il fit déclarer au Gouverneur que s'il ne renvoyoit pas ſur le champ les Priſonniers Anglois, les ſiens alloient être envoyés en Angleterre. Cette déclaration produiſit l'effet qu'il s'en étoit promis. Cependant il reſtoit une difficulté qui ſembloit demander quelque exception. Le Comte de Cumberland, à qui l'on renvoya d'abord les Anglois qui n'étoient pas mariés, apprit d'eux-mêmes la raiſon qui faiſoit retenir les trois autres. Il ne put condamner la conduite du Gouverneur ; mais il exigea qu'on fît dépendre des trois maris le choix de demeurer à Tercere avec leurs femmes, ou de prendre leurs femmes avec eux ſur la Flotte Angloiſe. On s'attendoit qu'ils prendroient le dernier de ces

leux partis. Cependant, après avoir balancé entre le desir de revoir l'Angleterre, & l'établissement qu'ils avoient à Tercere, ils se déterminerent à vivre sous la domination du Roi d'Espagne. LINSCHOTEN. 1589.

Linschoten n'ayant point quitté Tercere, continua d'observer une variété d'événemens qui se succedoient tous les jours. Il arriva au mois de Janvier 1590, un Vaisseau des Indes Occidentales, avec la triste nouvelle qu'une Flotte de cent Vaisseaux partie de *Terra Firma*, avoit été jettée par la tempête sur les Côtes de la Floride, où quantité de Bâtimens avoient fait naufrage, avec la perte d'une infinité d'hommes, & d'une immense quantité de richesses. Linschoten remarque que l'année 1589 fut extrémement funeste à l'Espagne & au Portugal. De plus de deux cens Vaisseaux qui partirent dans cet intervalle, de la nouvelle Espagne, le Saint-Domingue, de la Havane, du Cap Verd, du Brésil, de la Guinée, &c. pour retourner dans l'un ou l'autre de ces deux Royaumes, il n'y en eut pas plus de quatorze ou quinze qui échapperent à la fureur des flots, ou aux armes de leurs ennemis. 1590. Naufrage d'un grand nombre de Vaisseaux.

Dans le cours du même mois, Linsch- Bâtimens

LINSCHOTEN. 1590.

choten vit arriver quinze Vaiſſeaux de Seville, la plûpart Hollandois & Anglois, qui avoient été arrêtés en Eſpagne. Ils étoient chargés de troupes & de munitions, pour eſcorter le tréſor de l'Amiral Dom Alvaro *Flores de Quinnes*. Ce Seigneur Eſpagnol étoit retourné en Eſpagne, où il n'avoit pris terre que pour entrer au tombeau. On remarqua comme un effet extraordinaire de l'aſcendant des paſſions ſenſuelles, qu'il ne renonça qu'à l'extrémité de ſa vie au commerce d'une femme qu'il aimoit, quoiqu'il ne pût douter qu'elle ne fût la cauſe de ſa mort, ayant des preuves certaines qu'elle étoit atteinte avant lui du même mal. La Flotte de Seville arrivoit dans une ſaiſon où les vents ſont ſi impétueux à Tercere, qu'elle eut beaucoup de peine à gagner le Port. Elle prit un petit Bâtiment Anglois, qu'elle amena comme en triomphe. Cette conquête n'auroit pas mérité une remarque particuliere, ſi elle n'étoit devenue l'occaſion d'un accident fort extraordinaire. Linſchoten, qui en rapporte toutes les circonſtances, laiſſe douter à quelle cauſe il doit être attribué; mais les Eſpagnols ne manquerent point de le mettre ſur le compte de l'amour. Les Anglois qui avoient été pris

Anglois arrêtés en Eſpagne.

Accident fort tragique.

dans le Bâtiment étoient gardés sur leur propre bord. Tandis qu'ils y attendoient tranquillement la loi du Vainqueur, un Espagnol monta parmi eux; & de huit qui se présenterent à sa rencontre, il en poignarda six, avec un mouvement si prompt & si furieux, qu'il n'eurent pas le tems de se reconnoître. Les deux autres, menacés du même sort, sans aucun moyen de l'éviter, s'embrasserent étroitement, & se précipiterent dans la mer. Une tragédie si sanglante, ne causa pas moins d'horreur aux Espagnols qu'aux Anglois. Le Meurtrier fut chargé de chaînes; & dans l'étonnement de son crime, le Gouverneur de Tercere résolut de l'envoyer au Roi d'Espagne. Linschoten paroît persuadé qu'il n'avoit conçu tant de haine contre les Anglois, que sur le récit d'un de ses parens, qui avoit eu quelque chose à souffrir de cette Nation. Mais comme une raison si légere auroit manqué de vraisemblance, on prit soin dans les informations qui furent envoyées à la Cour d'Espagne, de supposer des outrages violens contre sa femme & sa sœur. Il s'obstina lui-même à ne pas découvrir la cause de sa fureur, sans qu'on s'apperçût néanmoins que sa raison fût altérée. Philippe II. qui regnoit alors sur

LINSCHOTEN. 1590.

Cause de l'accident.

LINSCHOTEN. 1590.

l'Eſpagne & le Portugal, interrogea lui-même ce farouche Eſpagnol ; & n'ayant pû tirer le moindre éclairciſſement de ſa bouche, il prit le parti de l'envoyer en Angleterre, en faiſant déclarer à la Reine Eliſabeth, qu'il lui abandonnoit la punition d'un crime auquel il ne pouvoit impoſer de juſte châtiment, parce qu'il n'avoit pû le pénétrer. Cependant, ſur les inſtances de pluſieurs perſonnes, il changea de réſolution, pour condamner le coupable à perdre la tête ; & cette Sentence même fut révoquée, à la priere de quelques Prélats qui lui firent obtenir ſa grace entiere. Quoique ce trait n'appartienne point à l'Hiſtoire des Voyages, il s'y trouve lié dans la ſuite par les plaintes que les Anglois firent retentir contre les Eſpagnols, pour juſtifier à leur tour les violences dont ils furent accuſés. Hackluyt a cru même qu'il ne pouvoit apporter trop de ſoin à vérifier que l'aſſaſſin n'avoit eu que les reproches communs de la guerre à faire aux Anglois. Il traite d'impoſture les informations qui ſuppoſoient de juſtes cauſes de haine, fondées ſur l'amour conjugal, ou ſur l'amitié fraternelle. En effet il ſeroit ſurprenant que Linſchoten, témoin oculaire de cette tragique avanture, en eût déguiſé la ſource, s'il l'eût

Sort du coupable.

crue bien avérée. Mais ce qui n'eſt pas moins étrange, c'eſt que dans l'opinion apparemment qu'un crime de cette nature n'avoit aucun rapport à la guerre, les Anglois n'en prirent pas droit de traiter leurs Priſonniers avec plus de rigueur, & qu'ils ſe repoſerent de leur vengeance ſur la juſtice du Roi d'Eſpagne. LINSCHOTEN. 1590.

La Flotte qui devoit eſcorter les tréſors de l'Amiral Quinnes, partit enfin avec ce précieux dépôt. Elle ſe trouvoit augmentée de quatre Vaiſſeaux, & compoſée par conſéquent de dix-neuf, auſquels il ne manquoit ni troupes ni munitions. Elle mit à la voile pour San-Lucar; mais le vent, plus favorable qu'elle ne ſe l'imaginoit, la pouſſa vers Lisbonne, malgré l'art & tous les efforts des Pilotes. Ce changement de courſe lui fit éviter la rencontre d'une Flotte Angloiſe de vingt Vaiſſeaux qui l'attendoit au Cap de Saint-Vincent. Les richeſſes de l'Amiral furent débarquées à Lisbonne & tranſportées par terre à Seville. Flotte d'Eſpagne qui évite les Anglois.

Le 7 d'Août, l'Iſle Tercere fut effrayée par la vûe de ces mêmes Vaiſſeaux Anglois, qui cherchant encore la Flotte Eſpagnole, s'étoient avancés juſqu'aux Iſles Açores. Ils étoient com- Vaines menaces d'une Flotte Angloiſe.

LINSCHO-TEN. 1590.

mandés par l'Amiral Martin *Frobisher*, avec le double deſſein d'ouvrir le paſſage aux Marchands de leur Nation, & de le fermer aux Flottes d'Eſpagne. La ſituation & les forces de Tercere mettoient cette Iſle aſſez à couvert; mais les autres, & ſurtout celle de Fyal, où l'Amiral Anglois s'adreſſa pour obtenir des proviſions, furent menacées de toutes les horreurs de la guerre, pour avoir non-ſeulement rejetté la demande des Anglois, mais tiré ſur leurs gens, & leur en avoir tué pluſieurs. Cependant le Gouverneur de Tercere y fit paſſer ſi heureuſement du ſecours, que Frobisher remit à d'autres tems une vengeance douteuſe, qui lui auroit fait interrompre ſa commiſſion.

Secour accordé par l'Eſpagne à la ligue de France.

On reçut avis le 30, à Tercere, qu'il étoit parti de *Carumbo* (ou *Troin*) une Flotte de quatre-vingt voiles, qui devoit aller faire une deſcente en Bretagne, pour ſecourir le parti de la ligue contre le Roi de Navarre. Dans le même tems deux *Ourques* des Pays-bas rencontrerent entre le Portugal & Tercere quatre Vaiſſeaux Anglois, qui les laiſſerent paſſer ſans leur nuire; mais de qui elles apprirent que l'Amiral Drake avec quarante Vaiſſeaux de guerre, attendoit la Flotte de Carumbo à l'entrée

le la Manche. Ces deux nouvelles, ar- LINSCHO-TEN.
ivées preſqu'enſemble à Tercere, y
épandirent d'autant plus d'effroi, que 1590.
i la Flotte Angloiſe manquoit les Eſpa-
gnols, on ne douta point qu'elle ne
înt fondre ſur les Iſles, pour ne pas
etourner en Angleterre ſans avoir tiré
uelque fruit de ſa courſe. Les Côtes
irent gardées & fortifiées avec de nou-
veaux ſoins.

Le 1 de Septembre, il arriva dans
'Iſle de Saint-Michel un Vaiſſeau Por-
ugais de Fernambuck au Breſil, qui
aconta que l'Amiral de la Flotte Por-
ugaiſe des Indes Orientales ayant man-
ué l'Iſle de Sainte-Helene, étoit venu
nouiller au Port de Fernambuck, mal-
gré les défenſes expreſſes de la Cour
'Eſpagne. La raiſon qui faiſoit défen-
re d'entrer dans ce Port, venoit de la
ultitude de Vers qui s'y attachoient Vers de Fer-
ux Vaiſſeaux. On craignoit l'approche nambuck.
es Bâtimens qui en étoient ſortis, com-
ne on craint celle des malades dans un
ems de contagion. Le même Vaiſſeau,
ue l'Amiral Portugais nommé *Bernar-
in Ribero*, ramena heureuſement à
isbonne, ayant entrepris l'année ſui-
ante de retourner aux Indes, périt
ans un tems fort tranquille, ſans qu'on
ût ſe figurer d'autre cauſe de ſon mal-

LANSCHOTEN. heur que les vers, qui l'avoient insensiblement consumé.

1590. Le 5 du même mois, on vit arriver à Tercere une Caravelle de Cuervo, chargée de cinquante hommes, qui étoient l'Equipage d'un Vaisseau Espagnol des Indes Occidentales, pris nouvellement par les Anglois. Ils avoient été mis à terre dans l'Isle de Cuervo, parce que les Flottes Angloises n'aimoient point à se charger d'un si grand nombre de prisonniers. Mais ils étoient alors en si grand nombre dans ces mers, qu'il leur échappoit peu de Vaisseaux Espagnols ou Portugais. La Flotte de Goa, pour éviter leur rencontre, ne trouva point d'autre moyen que de prendre au quarantiéme & jusqu'au quarante-deuxiéme degré. Le Roi d'Espagne, informé de tant de pertes, donna ordre que la Flotte de la Havane attendît l'année suivante pour mettre à la voile. Mais les incommodités qu'un si grand nombre de Vaisseaux essuyoient dans un lieu où souvent toutes sortes de provisions manquoient pendant l'hiver, en forcerent plusieurs de courir les hazards du voyage. La plûpart tomberent entre les mains des Anglois; & Linschoten assure que pendant des jours entiers, on ne voyoit arriver à Tercere

Grandes pertes des Espagnols.

que des Eſpagnols pris ſur tant de Bâ- LINSCHOTEN.
imens, dont les Anglois ne manquoient
oint de mettre l'Equipage à terre dans 1590.
quelqu'une des Iſles voiſines. Ainſi l'Eſ-
agne perdoit la meilleure partie de ſes
icheſſes par le peu de ſoin qu'elle pre-
noit de les défendre ; tandis que l'An-
gleterre, n'épargnant rien pour armer
es Flottes, s'enrichiſſoit doublement
ar le butin qu'elle enlevoit à ſes enne-
nis, & par la facilité qu'elle procuroit
à ſes Marchands pour exercer le com-
nerce.

Linſchoten étoit arrêté à Tercere par Raiſon qui arrêtoit Linſchoten à Tercere.
'intérêt qu'il avoit à la cargaiſon du
Vaiſſeau de Malaca qui avoit péri dans
e Port de cette Iſle, en arrivant avec
a Flotte des Indes Orientales. La Cour
le Madrid, dont on attendoit les or-
lres ſur cet événement, envoya dans
ne Caravelle un Officier qui arriva le
19, chargé des volontés du Roi. Dans
e même tems une Flotte puiſſante étoit
artie de Carumbo, pour venir atten-
lre aux Iſles Açores les Flottes Eſpa-
gnoles & Portugaiſes des deux Indes,
& pour les eſcorter juſqu'au Tage. Mais
lle fut tellement diſperſée par la tem-
pête, qu'il n'en arriva que deux Vaiſ-
eaux à Tercere. Ce fut cette nouvelle
liſgrace qui fit prendre à la Cour d'Eſ-

LINSCHOTEN. 1590.

pagne le parti de faire demeurer ſes Marchands à la Havane juſqu'à l'année ſuivante. La cargaiſon du Vaiſſeau de Malaca, qui devoit revenir ſous la même eſcorte, fut arrêtée à Tercere par la même raiſon, & Linſchoten obligé par conſéquent d'y paſſer l'hyver.

Le 23 d'Octobre, on fut informé par une Caravelle arrivée de Portugal, que de cinq Vaiſſeaux qui étoient partis au commencement de l'année pour les Indes Orientales, quatre étoient revenus au Port de Lisbonne, après avoir erré pendant quatre mois dans les mers ; & que le cinquiéme, qui portoit le Vice-Roi Dom Mathias d'Albuquerque, avoit eſſuyé toutes ſortes de diſgraces & de miſeres avant que d'arriver à Malaca. Suivant la relation qu'il envoya lui-même de ſon voyage, il perdit deux cens quatre-vingt hommes dans le cours de ſa navigation. Linſchoten raconte, ſur le témoignage des Eſpagnols au milieu deſquels il vivoit, que ce Seigneur ne s'étoit engagé dans cette infortune que par un excès d'ambition. La crainte qu'il avoit d'être dépouillé de ſon emploi, s'il retournoit en Eſpagne avec les quatre autres Vaiſſeaux, lui avoit fait jurer, qu'il arriveroit aux Indes, ou qu'il périroit dans ſon Bâtiment. Sa

Malheurs de Mathias d'Albuquerque.

vanité n'étoit pas moins exceſſive. Avant que de quitter Lisbonne, il ſe fit peindre derriere la Galerie de ſon Vaiſſeau, avec ſon bâton de commandement à la main, vis-à-vis de la Fortune, à laquelle il adreſſoit ces mots, en Eſpagnol: *je veux te vaincre.* Linſchoten, qui l'avoit connu dans l'Inde avant ſon élévation, lui attribue les plus grandes qualités d'un homme de guerre, & les qualités les plus aimables de la ſociété; mais il ajoute qu'à peine eut-il été revêtu de la dignité de Vice-Roi, qu'il changea de caractere, & que ſon orgueil le fit déteſter, même avant ſon départ de Lisbonne.

LINSCHOTEN. 1590. Son orgueil.

Le 20 de Janvier 1591, on reçut avis de Portugal que les Anglois avoient pris un Vaiſſeau, envoyé au Vice Roi des Indes Orientales après le retour des quatre Bâtimens qui l'avoient abandonné dans ſa navigation. Cette priſe avoit fait une réſiſtance proportionnée à ſa richeſſe. Elle étoit chargée des plus précieuſes marchandiſes de l'Europe, & de cinq cens mille ducats en eſpeces. Les Anglois l'avoient menée directement à Londres, d'où ils avoient renvoyé l'Equipage à Lisbonne; & dans le chagrin d'une perte ſi conſidérable, le Roi fit faire le procès au Capitaine.

1591. Priſe d'un riche Vaiſſeau par les Anglois.

LINSCHOTEN. 1591. Un autre Vaiſſeau, chargé de poudre d'or, tomba dans la Flotte Angloiſe, en revenant du Château de Mina dans la Guinée. Deux Bâtimens chargés de poivre eurent le même ſort, & leur cargaiſon fut eſtimée cent ſoixante mille ducats. Des événemens ſi favorables aux vûes de l'Angleterre, furent mêlés de quelques pertes ; mais elle n'eut à les reprocher qu'à la nature. Pluſieurs Vaiſſeaux de ſes Flottes, qui n'avoient pas ceſſé de croiſer aux environs des Iſles Açores, ſe reſſentirent de l'effroyable orage qui menaça toutes ces Iſles de leur ruine. Il commença le 26 du mois de Juillet par un tremblement de terre, qui dura dans l'Iſle de Saint-Michel juſqu'au douze du mois ſuivant. Tercere & Fyal furent agitées le lendemain avec tant de violence, qu'elles paroiſſoient tourner. Mais ces affreuſes ſecouſſes n'y recommencerent que quatre fois ; au lieu qu'à Saint-Michel, elles ne ceſſerent point un moment pendant plus de quinze jours. Les Inſulaires ayant abandonné leurs maiſons, qui tomboient d'elles-mêmes à leurs yeux, paſſerent tout ce tems expoſés aux injures de l'air. Une Ville entiere, nommée *Villa-Franca*, fut renverſée juſqu'aux fondemens, & la plupart de

Orage terrible aux Iſles Açores.

ſes Habitans écraſés ſous ſes ruines. Dans pluſieurs endroits, les plaines s'éleverent en collines; & dans d'autres, quelques montagnes s'applanirent, ou changerent de ſituation. Il ſortit de la terre une ſource d'eau vive, qui coula pendant quatre jours, & qui parut enſuite ſécher tout d'un coup. L'air & la mer, encore plus agités, retentiſſoient d'un bruit qu'on auroit pris pour le mugiſſement d'une infinité de bêtes féroces. Pluſieurs perſonnes moururent d'effroi. Il n'y eut point de Vaiſſeau dans les Ports mêmes, qui ne ſouffrît des atteintes dangereuſes; & ceux qui étoient à l'ancre ou à la voile, à vingt lieues aux environs des Iſles, furent encore plus maltraités. Les tremblemens de terre ſont fréquens aux Açores. Vingt ans auparavant, il en étoit arrivé un dans l'Iſle de Saint-Michel, qui avoit renverſé une montagne fort haute. LINSCHOTEN. 1591.

Arrivée d'une Flotte d'Eſpagne ſous l'Amiral Bacan.

Linſchoten ajoute ici l'arrivée de la grande Flotte d'Eſpagne, ſous le commandement de l'Amiral Dom Alphonſe de Bacan, & celle de Mylord Thomas Howard avec la Flotte Angloiſe. Quoiqu'il y ait quelque différence entre ſon récit & celui de Walter Raleigh, l'amour de la vérité ne me permet pas

LINSCHOTEN. 1591. d'en ſupprimer la moindre circonſtance. Il me ſemble au contraire qu'un Hiſtorien doit ſaiſir une occaſion de cette nature, pour relever le prix de ſon travail, en faiſant ſentir à ſes Lecteurs, combien la vérité eſt quelquefois difficile à démêler, dans l'oppoſition de deux témoignages qui paroiſſent porter ſur les mêmes fondemens.

Les Anglois, dit Linſchoten, s'étoient flattés qu'une partie des richeſſes Eſpagnoles paſſeroient ſur leur Flotte. Mais l'Amiral Howard voyant les forces de l'Ennemi ſi ſupérieures aux ſiennes, donna ordre à tous ſes Vaiſſeaux de ne pas s'éloigner du ſien; ce qui n'empêcha point le Chevalier Richard Greenwill, qui commandoit la Vengeance, de s'engager parmi les Eſpagnols. Il eſpéroit que ſes Compagnons ne balanceroient point à le ſuivre. Mais l'Amiral Anglois diſparut avec toute ſa Flotte, ſans qu'on ait pû pénétrer la raiſon de cette retraite. Greenwill n'en ſoutint pas ſon entrepriſe avec moins d'audace. Son artillerie, qu'il fit jouer furieuſement, coula d'abord deux Eſpagnols à fond, l'un de ſix cens tonneaux qui étoit l'Amiral des Flybots, & l'autre de l'Eſcadre Baſque. Il fut bientôt environné de ſept ou huit

Les Anglois attaquent avec perte.

Bravoure de Greenwill.

Vaiſſeaux qui s'avancerent bruſquement à l'abordage. L'attaque & la défenſe furent ſi animées, qu'il perdit cent hommes ; mais il en tua plus de quatre cens. Enfin ſe trouvant accablé par le nombre, il reçut à la tête un coup de balle, dont il mourut peu de jours après. LINSCHOTEN. 1591.

Il fut porté vivant ſur le Saint-Paul, qui étoit le Vaiſſeau de Dom Alphonſe Bacan, Amiral de la Flotte d'Eſpagne. Sa bleſſure fut panſée par les Chirurgiens Eſpagnols, ſans que Dom Alphonſe voulût le voir ni lui parler. Maîs tous les Capitaines & les Gentilshommes de la Flotte s'empreſſerent de le viſiter, en joignant à l'admiration de ſon courage, toutes ſortes de careſſes & de conſolations. Il les reçut avec une conſtance héroïque, auſſi éloigné de l'affectation de fierté que d'aucune marque d'abbatement ; & ſentant que l'heure de ſa mort approchoit, il leur dit en Eſpagnol : « Richard Greenwill » eſt mon nom ; je meurs avec un cœur » joyeux & tranquille, car je finis ma » vie comme il convient à un Soldat, » après avoir combattu pour ma Rei- » ne, mon Pays & ma Religion. Mon » ame doit quitter ce corps avec joie, » puiſque je laiſſe après elle l'honneur Sa mort glorieuſe.

LINSCHOTEN. » immortel d'avoir été un brave Sol-
» dat, qui ai fait mon devoir juſqu'au
1591. » dernier ſoupir.

Son caractere. Le Chevalier Greenwill étoit un Gentilhomme Anglois, riche & de bonne Maiſon; mais d'un caractere ſi martial & ſi hardi, qu'il avoit offert volontairement ſes ſervices à la Reine. Il s'étoit diſtingué par quantité d'actions fort braves, qui l'avoient fait connoître & redouter de tout le monde; car il avoit en même tems l'humeur difficile, & les Anglois mêmes avoient pour lui preſqu'autant d'averſion que d'eſtime. Lorſqu'il s'étoit engagé dans la Flotte Eſpagnole, ſa grande voile étoit prête; & ſon Vaiſſeau qui étoit un des meilleurs voiliers d'Angleterre, auroit pû s'échapper s'il y eût conſenti; mais voyant ſes gens diſpoſés à ſuivre l'ordre de ſon Amiral, il menaça de faire pendre quiconque oſeroit parler de fuite.

Les Anglois qui ſurvécurent à leur défaite, furent diſtribués ſur la Flotte Eſpagnole, où ils devinrent l'occaſion d'un nouveau combat entre les Portugais & les Baſques, qui ſe diſputoient l'honneur d'avoir été les premiers à

Traitement que les Anglois vaincus l'abordage. Les uns avoient pris la premiere enſeigne, les autres le Pavillon;

de part & d'autre chacun s'attribuoit principale gloire. A la vérité, tous eux qui avoient abordé le Vaiſſeau de reenwill, portoient des marques ho- orables de leur courage, ſoit dans urs bleſſures, ſoit dans le deſordre de urs Bâtimens, dont pluſieurs relâ- ierent à Tercere pour ſe radouber. nſchoten eut la curioſité de ſe rendre bord d'un Vaiſſeau de Biſcaye, mon- par *Bartandona*, qui avoit comman- l'Eſcadre Baſque dans la Flotte de 88. Son Bâtiment étoit fort gros, & nombre de ceux que les Eſpagnols pelloient les douze Apôtres. Bartan- na étoit alors à dîner avec le Capi- ine du Vaiſſeau Anglois, qui étoit ſis près de lui en habit de velours oir. Il traita fort civilement Linſcho- n, & lui accorda même la permiſſion emmener pour quelques jours le Ca- taine Anglois dans la maiſon qu'il oit à Tercere. Le Gouverneur de ſle invita cet illuſtre Captif à dîner, lui rendit toutes ſortes d'honneurs. nſchoten reçut auſſi chez lui le Pilo- du Vaiſſeau de Greenwill, qui n'a- oit pas moins de dix ou douze bleſſu- s. Le Capitaine lui laiſſa une lettre i contenoit le récit de l'action, & 'il le pria de faire remettre au Grand

LINSCHOTEN. 1591.

reçoivent des Eſpagnols.

LINSCHOTEN. 1591.

Amiral d'Angleterre. Il fut conduit enſuite à Lisbonne, où il fut traité avec honneur, & de-là renvoyé ſous une Eſcorte en Angleterre, avec le reſte des Priſonniers.

Tempête furieuſe & ſes effets.

La Flotte d'Eſpagne demeura ſur ſes ancres à Cuervo, pour donner le tems à quantité d'autres Vaiſſeaux Eſpagnols & Portugais de ſe raſſembler autour d'elle. En y comprenant les Vaiſſeaux de l'Inde, elle ſe trouva compoſée à la fin de cent quarante Bâtimens; mais lorſqu'elle ſe diſpoſoit à mettre à la voile, il s'éleva une tempête ſi furieuſe, que les Habitans des Iſles ne ſe ſouvenoient point d'en avoir jamais vû de ſemblable. Quoique leurs montagnes ſoient ſi hautes qu'elles cauſent de l'étonnement, la Mer lança ſes flots juſqu'au ſommet, & quantité de poiſſons y demeurerent. Ce terrible orage dura ſept ou huit jours ſans un moment d'interruption. Sur les ſeules Côtes de Tercere, il périt douze Vaiſſeaux. Linſchoten, qui étoit témoin de ce triſte ſpectacle, en fait une peinture fort touchante. Pendant plus de vingt jours, on fut occupé à pêcher les cadavres, que les flots portoient continuellement ſur le rivage. La Vengeance, ce glorieux Vaiſſeau du Vice-Amiral Greenwill,

Greenvill, fut un de ceux qui se briserent en mille pieces contre les rochers. Il fut submergé tout d'un coup, avec soixante Espagnols qu'il avoit à bord, & quelques Prisonniers Anglois, dont un seul eut le bonheur de se sauver; mais avec tant de contusions & de meurtrissures, qu'ayant demandé en arrivant les secours de la Religion Catholique, il mourut presqu'aussi-tôt. La Vengeance avoit un grand nombre de beaux canons de fonte, que les Insulaires ne desespéroient pas de pêcher l'Eté suivant. LINSCHOTEN. 1591.

Entre plusieurs Bâtimens Hollandois, qui avoient été arrêtés dans les Ports d'Espagne pour le service de cette Couronne, il y avoit un Flybot de six cens tonneaux, sur lequel on avoit embarqué cent Soldats Espagnols, qui faisoient environ cent quarante hommes avec l'Equipage Hollandois. Le Pilote, qui se nommoit *Cornelius Marlinson*, de *Schidam* en Hollande, après s'être conduit avec une habileté extrême pendant une partie de la tempête, se trouva poussé à la vûe de Tercere; & le Capitaine Espagnol croyant que sa sûreté consistoit à gagner la rade, le pressa d'y entrer malgré toutes ses résistances. En vain le Pilote lui représenta-t-il que

Exemple de tendresse & de courage dans un vieillard Hollandois.

LINSCHOTEN. 1591.

c'étoit ſe perdre ſans reſſource ; il n'en reçut que des inſtances & des menaces injurieuſes. Ce bon vieillard appella ſon fils, qui étoit un jeune homme de vingt ans. « Sauve-toi, lui dit-il en l'embraſſant, & ne penſe point à moi, » dont la vie ne mérite plus d'être conſervée ». Enſuite obéiſſant au Capitaine, il tourna vers la rade, tandis qu'un grand nombre d'Habitans qui étoient au long des Côtes, préparoient des cordes, ſoutenues avec du liége, pour les préſenter aux malheureux qu'ils s'attendoient à voir bientôt lutter contre les flots. En effet, le Vaiſſeau fut lancé ſi rapidement ſur les rocs, qu'il ſe briſa d'un ſeul coup, ſans qu'il reſtât deux planches unies. De cent quarante hommes, il ne s'en ſauva que quatorze, entre leſquels étoit le fils du Pilote Hollandois. Ceux que les flots jetterent ſur le rivage, ou qui furent pêchés après la tempête, avoient la tête, les bras & les jambes briſées ou diſloquées.

Suite de la même tempête.

Dans les autres Iſles, la perte ne fut pas moindre qu'à Tercere. Il périt deux Vaiſſeaux à *Saint-Georges*, deux à *Pico*, trois à *Gracioſa*. Les flots d'ailleurs apporterent les débris de quantité d'autres Bâtimens, qui avoient fait nau-

frage en pleine Mer, ſoit en ſe briſant l'un contre l'autre, ſoit en s'ouvrant d'eux-mêmes après avoir été fracaſſés par la violence des vagues. Il en périt trois de cette maniere à la vûe de l'Iſle Saint-Michel, d'où l'on entendit les cris lamentables des Matelots, ſans en pouvoir ſauver un ſeul. La plupart des autres errerent aſſez long-tems ſans mâts, avec des peines qui ne peuvent être exprimées; & d'une ſi grande Flotte, on prétend qu'il n'en arriva que trente-deux ou trente-trois dans les Ports d'Eſpagne.

LINSCHOTEN. 1591.

CHAPITRE XVI.

Premier Voyage des Anglois aux Indes Orientales ſous le Capitaine Jacques Lancaſter en 1591.

CE fut dans cette ſituation de la marine d'Eſpagne & de Portugal, que les Anglois crurent s'être ouvert un paſſage aſſez libre aux Indes Orientales; & qu'après avoir fait tant de dépenſes & d'efforts pour diminuer les obſtacles, ils jugerent que le tems étoit venu d'en recueillir les premiers fruits. On ne nous apprend point ſi ce voyage ſe fit au nom d'une Compagnie, ou ſur

LANCASTER. 1591.

Motifs des Anglois.

Etat de la Flotte.

LANCASTER. 1591. un ordre de la Cour, ou par le ſeul mouvement & aux frais des trois Capitaines qui commanderent les trois Vaiſſeaux dont la Flotte Angloiſe étoit compoſée. Ils ſe nommoient Georges *Raymond*, Abraham *Kendal*, & *James*, c'eſt-à-dire Jacques, *Lancaſter*. Les noms des trois Bâtimens étoient la *Penelope*, le *Royal Marchand*, & l'*Edouard Bonaventure*. Quoique le Capitaine Raymond fût parti avec la qualité d'Amiral, ſon Vaiſſeau ayant diſparu dans le cours du voyage, ſans qu'on ait jamais ſçu quel fut ſon ſort; l'honneur d'avoir exécuté une ſi grande entrepriſe eſt reſté au Capitaine Lancaſter, comme celui d'en avoir publié la relation eſt attribué à ſon Lieutenant *Edmond Barker*.

Son départ & ſa navigation.

La Flotte étant ſortie du Port de Plymouth le 10 d'Avril 1591, arriva aux Canaries le 25. Elle ſe trouva le 2 de May à la hauteur du Cap Blanco. Le 5 elle paſſa le Tropique du Cancer, & le 8 elle étoit à la hauteur du Cap Verd. Un vent Nord-Eſt qui ne l'abandonna point juſqu'au 13, la mit à huit degrés de l'Equateur; enſuite un vent contraire, la retarda juſqu'au 6 de Juin: enfin elle paſſa la ligne, mais ce ne fut qu'après s'être ſaiſie d'une Caravelle

Portugaiſe qui alloit de Lisbonne au Breſil, chargée de 60 tonneaux de vin, d'huile, de capres, & de pois. La priſe d'un Vaiſſeau chargé d'or auroit été moins agréable aux Anglois. Ils avoient commencé à ſe reſſentir des incommodités du climat, dont les qualités ſont extrémement dangereuſes dans cette ſaiſon, entre le huitiéme degré de latitude du Nord & l'Equateur. La plus grande partie des trois Equipages étoit attaquée de diverſes maladies. LANCASTER. 1591.

Après avoir paſſé la ligne, ils continuerent d'avoir le vent à l'Eſt-Sud-Eſt, & preſque toujours ſi violent, qu'il les pouſſa vers le Bréſil, juſqu'à cent lieues des Côtes. Enfin lorſqu'ils furent arrivés au vingt-ſixiéme degré de latitude du Sud, le vent changea au Nord. Là, ils jugerent que le Cap de Bonne-Eſpérance étoit Eſt par Sud, à la diſtance d'entre neuf cens & mille lieues. Dans cette longue navigation, ils eurent les vents variables, mais tels néanmoins qu'ils purent toujours s'avancer vers leur terme.

Le 28 de Juillet ils arriverent à la vûe du Cap; & juſqu'au 31, ils lutterent contre des vents contraires, dans l'eſpérance de le pouvoir doubler, pour gagner, 70 lieues plus loin, l'*Aguada de*

LANCASTER. 1591.

S. Blaz, où ils ſe flattoient de trouver des rafraîchiſſemens ; mais la langueur qui étoit répandue ſur les trois Vaiſſeaux les força de chercher un lieu moins éloigné. Ils s'approcherent de la Côte au Nord du Cap ; & ſuivant le rivage, ils trouverent l'*Aguada de Saldanna*, Baye fort commode, qui préſente une Iſle à ſon entrée. Ils y jetterent l'ancre le 1 d'Août, & l'empreſſement des ſains & des malades fut égal à débarquer.

Les Anglois relâchent à Saldanna.

Il ſe préſenta d'abord quelques Sauvages fort noirs & fort farouches, qui ſe retirerent au même moment. Pendant plus de quinze jours, il n'en parut point d'autres ; & les Anglois ne trouverent pour rafraîchiſſement que des grues & des oies, dont ils tuerent pluſieurs à coups de fuſil. Ils ne virent pas non plus d'autre poiſſon que des moules & diverſes eſpeces de coquillage, qu'ils ramaſſoient ſans peine au long des rocs. L'Amiral réſolut enfin de gagner l'Iſle avec ſa Pinace. Il y trouva des *Pangouins* & des veaux marins, dont il rapporta une proviſion fort abondante ; & les Chaloupes, qui y furent envoyées deux fois, en revinrent chargées. Quelques jours après, les Chaſſeurs ſe ſaiſirent d'un Négre, qu'ils forcerent de pénetrer avec eux dans le

Rafraîchiſſemens qu'ils s'y procurent.

Pays, en lui faiſant connoître par leurs ſignes qu'ils avoient beſoin de beſtiaux. Ils marcherent inutilement ; & n'ayant rencontré aucun autre Sauvage, ils renvoyerent celui qu'ils avoient arrêté, après lui avoir fait beaucoup de careſſes & quelques préſens. Cette conduite leur réuſſit. Trente ou quarante Négres parurent bientôt, avec quarante jeunes bœufs & autant d'agneaux, dont ils donnerent une partie pour quelques uſtenciles. Un bœuf ne fut vendu que deux couteaux, une geniſſe & un agneau le même prix. Les bœufs de ce canton ſont fort gros & fort charnus ; mais ils n'en ſont pas moins maigres. Le mouton au contraire y eſt aſſez gras. Il a ſur le dos du poil au lieu de laine, & la queue extrémement groſſe, comme les moutons de Syrie. Le Capitaine Lancaſter tua un animal ſauvage, qui ſe nomme, (*a*) *Antilope*, de la grandeur d'un jeune poulain, & ſemblable au daim pour la couleur & la taille. Les Anglois virent un grand nombre d'autres bêtes qui leur étoient inconnues ; mais les ſinges, dont l'abondance & la groſſeur les étonna, ſervirent beaucoup à les amuſer, par les difficultés autant que par l'agrément de cette chaſſe.

LANCASTER. 1591.

Différentes eſpeces d'animaux.

(*a*) Autrement Gazelle.

LANCASTER. 1591.

Dans l'état où les maladies reduiſoient les Equipages, on crut qu'il valoit mieux ſe borner à deux Vaiſſeaux bien remplis, que d'en conſerver trois ſans le nombre des matelots néceſſaires. De deux cens quarante hommes que le mal avoit épargnés, on en mit 101 dans l'Amiral, & 90 dans l'Edouard. Le reſte, dont la ſanté commençoit à s'alterer, fut renvoyé en Angleterre dans le Royal Marchand. C'étoit le ſcorbut qui cauſoit les plus grands ravages : les Soldats, n'étant point accoutumés à la Mer, en étoient preſque tous attaqués. Les Matelots s'en défendoient mieux, ou du moins guériſſoient plus promptement lorſqu'ils pouvoient trouver des viandes fraîches ; ce qui fait juger à l'Auteur qu'ils s'en garantiroient entiérement, ſi la nourriture étoit meilleure ſur les Vaiſſeaux.

Reſolution que les maladies font prendre aux Anglois.

Six jours après le départ du Royal Marchand, les deux autres Vaiſſeaux quitterent la Baye de Saldanna, & doublerent promptement le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais en arrivant le 14 de Septembre au Cap de *Corientes*, ils furent ſurpris d'une furieuſe tempête, avec des tourbillons ſi violens, que l'Amiral fut ſéparé de l'*Edouard*. Jamais on n'a eu d'autre nouvelle de ſon ſort. Lan-

Naufrage d'un Vaiſſeau de la Flotte.

caſter, qui demeuroit avec ſon ſeul Vaiſſeau, fit long-tems des recherches inutiles. Il eſſuya lui-même toutes les fureurs de la Mer, & des coups de tonnerre ſi terribles, qu'ils lui tuerent quatre hommes, & n'en laiſſerent aucun ſans quelque marque étrange de leur violence. Les quatre qui perdirent la vie eurent la tête tournée, comme ſi l'on eût pris plaiſir à leur tordre le col. D'autres eurent les bras & les jambes meurtries. Pluſieurs furent atteints à la poitrine, & vomirent le ſang pendant deux jours. Quelques-uns, après avoir été renverſés par terre ſans mouvement & ſans connoiſſance, ne revinrent de cet état que pour ſouffrir long-tems de vives douleurs, qui parcouroient ſucceſſivement tous leurs membres. Le grand mât fut comme rongé dans quelques endroits; & dans d'autres, il s'en détacha pluſieurs parties. Des broches de fer qui étoient enfoncées de dix pieds dans le bois furent fondues, & coulerent ſans brûler les parties de bois voiſines.

LA 1591.

Terribles effets du tonnerre.

La Mer étant devenue plus tranquille, Lancaſter continua ſa navigation au Nord-Eſt, & tomba quelques jours après à l'extrémité Nord-Oueſt de l'Iſle Saint-Laurent. Il ne s'en croyoit point ſi proche; & ce fut par hazard qu'un de

Lancaſter continue ſa navigation.

LANCASTER. 1591.

ſes gens découvrit pendant la nuit à la clarté de la Lune, une blancheur extraordinaire, qu'on reconnut bientôt pour l'écume des vagues qui ſe briſoient contre les rochers de l'Iſle. On évita heureuſement le danger. Dans une Mer encore ignorée des Anglois, on paſſa de même près de Mozambique ſans s'en être apperçu, & l'on alla tomber, deux lieues au-deſſus, dans une Baye nommée *Quitangone*, où l'on prit trois ou quatre barques du Pays, qui s'appellent *Pangaies*. Elles étoient chargées de millet, de poules, de canards; & les Négres avoient parmi eux un jeune Portugais, qui conduiſoit cette proviſion à Mozambique. Lancaſter profita de cette rencontre comme d'une faveur du Ciel; & remettant à la voile auſſi-tôt, il ne fut pas long-tems à gagner l'Iſle de *Comore*, qui eſt à cent lieues de la même Baye, au Nord-Eſt de Mozambique. Il y fut reçu par un grand nombre de Mores, & l'Iſle lui parut extrémement peuplée. Seize hommes, qu'il y envoya dans ſa Chaloupe, obtinrent tranquillement la liberté de prendre de l'eau. Le Roi de l'Iſle lui fit demander celle de ſe rendre ſur ſon bord. Il y vint, accompagné de pluſieurs Mores d'une belle taille, & vêtu d'une robe de ſatin cramoiſi. Les

Iſle de Comore.

Anglois le traiterent civilement ; & le jeune Portugais qu'ils avoient pris leur ſervant d'interprete, ils eurent avec lui une longue conférence ſur l'état de ſon Pays, & ſur la nature de ſes marchandiſes. Mais ces apparences d'amitié couvroient un noir deſſein de la part des Mores. Un Officier Anglois nommé *Mace*, prenant confiance aux offres du Roi, deſcendit au rivage avec trente hommes, contre le ſentiment de Lancaſter. A peine eut-il fait cent pas ſur la terre, qu'une troupe de Barbares fondant ſur eux avec toutes ſortes d'armes, les tuerent à la vûe du Vaiſſeau, d'où l'on ne pouvoit leur donner aucun ſecours, & ſous les yeux mêmes du Roi qui ſembloit n'être retourné à terre, que pour autoriſer cette perfidie par ſa préſence.

LANCASTER. 1591.

Perfidie de ſes habitans.

Les Anglois partirent, avec la douleur de ne pouvoir ſe venger d'un ſi cruel outrage, mais bien inſtruits de la défiance qu'ils devoient garder ſans ceſſe avec les Mores. Ils prirent le 7 de Septembre vers Zanjibar, où ils arriverent bientôt, avec la précaution de relâcher à quelque diſtance du Port. Ils avoient perdu leur Chaloupe à Comore. Quelques planches, qu'ils avoient ſur le Vaiſſeau, ſervirent à réparer cet-

Douleur des Anglois.

LANCASTER. 1591.

te perte. Le Port de Zanjibar ne préſentant rien qui fût capable de les effrayer, ils croiſerent ſur cette Côte pendant plus d'un mois, en donnant la chaſſe à toutes les Barques ou les Pangaies qu'ils pouvoient découvrir. Ils ſe trouverent ainſi dans l'abondance de toutes ſortes de proviſions, ſans s'expoſer au riſque de les chercher dans l'intérieur du Pays. Mais ils virent un jour ſortir du Port une Barque Portugaiſe, de laquelle il ſe détacha un More dans un Canot, avec une lettre pour le Capitaine Anglois. Elle venoit de quelques Portugais qui avoient un petit Comptoir dans cette Ville. Ils demandoient de quelle Nation étoit le Vaiſſeau qui s'arrêtoit ſi près d'eux, ſans leur donner aucun avis de ſon arrivée, & quelles étoient ſes intentions. Lancaſter répondit qu'il étoit Anglois, ami de leur Roi Dom Antoine, & chargé de ſa part d'une commiſſion dans les Indes. La Barque rentra dans le Port, après cette réponſe, & l'on n'en reçut point d'autre explication. Quelques jours après, on ſe ſaiſit d'une Pangaie chargée de Mores, qui accompagnoit un de leurs Prêtres. Lancaſter le traita civilement. Cette conduite fut ſi agréable au Roi de la Nation, qu'il fit offrir aux Anglois des témoignages de

Ils croiſent aux environs de Zanjibar.

Ils ſe lient avec le Roi & la Nation.

ſa reconnoiſſance. Ils accepterent des vivres pour deux mois ; mais ils prirent le parti, dans cet intervalle, de garder le Prêtre à bord, en continuant de lui faire les mêmes careſſes. Les Mores qu'ils virent alors plus familiérement, leur raconterent que les Portugais du Comptoir n'avoient rien épargné pour leur inſpirer d'affreuſes idées de la Nation Angloiſe. Ils avoient repréſenté l'Equipage du Vaiſſeau comme une troupe de monſtres qui ne ſe nourriſſoient que de chair humaine, & qui s'étoient approchés de la Côte pour dévorer les Habitans. Lancaſter comprit que n'ayant rien à craindre de lui dans la Ville, ils vouloient ſeulement lui ôter le moyen de s'informer de leur commerce. LANCASTER, 1591.

Le Port de Zanjibar peut recevoir des Bâtimens de cinq cens tonneaux, & les mettre à couvert de toutes ſortes de dangers. Il ſe trouve d'excellente eau ſur la Côte, avec une grande abondance de beſtiaux, de volailles, de poiſſon & de fruits. L'Auteur recommande aux Anglois qui doivent faire le même voyage après lui, de relâcher dans un lieu ſi commode, mais de s'y défier beaucoup des Portugais. Tandis que le Vaiſſeau étoit à l'ancre, & qu'on ſe contentoit d'envoyer la Chaloupe pour viſiter Situation du Port de Zanjibar.

LANCASTER. 1591. les Bayes voiſines, l'Inſpecteur Portugais des Côtes depuis Melinde juſqu'à Mozambique, s'approcha furtivement dans une Frégate de dix tonneaux, & chercha l'occaſion d'enlever leur Chaloupe aux Anglois. Lancaſter reçut cet avis d'un More, que le Roi de Zanjibar envoya pluſieurs fois viſiter ſon Prêtre. Cependant il paroît aſſez douteux ſi l'artifice n'étoit pas du côté même des Mores, qui ſe flattoient peut-être de contenir les Anglois par de fauſſes informations. Lancaſter ne pouvant approfondir ce ſoupçon, parce que ſes forces ne lui permettoient pas de chercher querelle aux Portugais, ſe contenta de retenir, avec le Prêtre du Roi, les principaux Mores qui tomberent entre ſes mains, & de les traiter avec aſſez de civilité pour mettre le Roi & toute la Nation dans ſes intérêts.

Jalouſie des Portugais.

Il obtint ſi parfaitement leur confiance, que malgré la jalouſie des Facteurs Portugais, les Habitans de la Côte lui apporterent ce qu'ils avoient de plus précieux. Il ne reçut rien d'eux qu'il ne payât de quelques marchandiſes de l'Europe; & leur faiſant eſpérer beaucoup plus qu'il n'étoit en état de leur offrir, il les mit dans la diſpoſition de voir deſcendre parmi eux les Anglois, & de leur

laiſſer prendre quelque connoiſſance du Pays. Lancaſter ne fit pas difficulté lui-même de pénétrer à quelques milles dans les terres. Il trouva les champs cultivés, & des beſtiaux en fort grand nombre ; mais nulle induſtrie pour chercher des mines, quoiqu'en apparence les montagnes ne doivent pas être ſans or, à ſi peu de diſtance de pluſieurs endroits où les Portugais en ont de fort riches. Il fut conduit par les Mores dans une eſpece de Ville, nommée *Paraygone*, où les maiſons ſont de fort belles pierres, mais ſans aucune liaiſon de chaux ou de ciment. Les Habitans ont l'art de les rendre fort polies, en les frottant contre d'autres pierres beaucoup plus dures, & de les joindre ſi parfaitement qu'elles ne paroiſſent compoſer qu'une ſeule maſſe. Dans la même Ville, Lancaſter fut abordé par une femme Portugaiſe, qui s'y étoit retirée, pour fuir ſon mari qui étoit un des Facteurs de Zanjibar. Les Mores ſembloient l'avoir priſe ſous leur protection. Elle verſa des larmes en parlant au Capitaine Anglois ; & quoiqu'il ne pût entendre parfaitement ſes plaintes, il comprit qu'elle lui demandoit en grace d'être reçue ſur ſon bord. L'impatience qu'il eut d'être aſſez inſtruit, pour juger ſi elle méritoit ſes ſer-

LANCASTER. 1591.

Les Anglois délivrent une femme Portugaiſe.

LANCASTER. 1591.

vices, lui fit renvoyer au Vaiſſeau deux de ſes gens, qui amenerent l'Interprete Portugais. Elle parut charmée de voir un homme de ſa Nation, ſans en avoir rien à redouter. Son malheur conſiſtoit à ſe trouver la femme d'un homme voluptueux, dont le goût s'exerçoit indifféremment ſur la premiere Indienne qui picquoit ſes deſirs. Elle avoit ſouffert ce déréglement pendant plus de ſix mois; mais, ſuivant le témoignage qu'elle rendoit d'elle-même, elle avoit cru pouvoir chercher de la conſolation dans les complaiſances de quelques Mores qui l'avoient dédommagée de l'indifférence de ſon mari. La jalouſie n'en avoit pas été moins vive dans un cœur qu'elle ne poſſédoit plus. Elle avoit été forcée, pour en éviter des effets ſanglans, de fuir avec un More dont elle avoit reconnu la probité. Le Roi de Zanjibar avoit favoriſé ſa fuite. Elle attendoit l'arrivée de quelque Flotte Portugaiſe pour demander juſtice à l'Amiral; & dans l'impatience du retardement, elle vouloit devoir ſa liberté aux Anglois. Lancaſter comprit qu'elle avoit eu pour un More quelque foibleſſe dont ſon mari l'avoit voulu punir. Il ne refuſa point de la recevoir ſur ſon Vaiſſeau; mais il lui demanda ſi elle ne deſiroit cette

Avanture de cette femme.

faveur que pour elle-même. L'Interprete, qui avoit rendu juſqu'alors cet entretien, ſans pénétrer au-delà des apparences, ouvrit les yeux à cette queſtion. Non-ſeulement il aſſura le Capitaine que ſes conjectures étoient juſtes, mais il le ſupplia pour l'honneur de ſa Nation, de ne pas recevoir une miſérable qui avoit été capable d'un ſi infâme libertinage. Lancaſter ignoroit la langue Portugaiſe. Il n'employoit avec l'Interprete qu'un langage mêlé d'Anglois & d'Eſpagnol, qui pouvoit à peine lui faire exprimer la moitié de ſes idées. Mais lorſqu'il crut reconnoître à ſes inſtances qu'il étoit mal diſpoſé pour cette malheureuſe femme, il s'efforça de la conſoler par ſes ſignes & par les marques de compaſſion qu'il fit éclater dans ſes yeux. Enfin l'ayant conduite à bord, ſans écarter un More d'aſſez belle taille, qui ne ceſſa point de la ſuivre, il déclara bruſquement à l'Interprete qu'il étoit réſolu de la ſecourir. Outre la pitié qui l'intéreſſoit pour elle, il comprit qu'à meſure qu'il ſe feroit mieux entendre de cette femme, il pourroit ſe la rendre utile par l'aſcendant qu'elle paroiſſoit conſerver ſur ſon More, & que de l'un ou de l'autre il tireroit divers avantages dans les occaſions de voir

LANCASTER. 1591.

Motifs de Lancaſter pour la ſecourir.

LANCASTER. 1591. des Portugais ou des Indiens. Le More la ſuivit juſqu'au Vaiſſeau, où elle s'étoit laiſſée conduire avec joie. Elle paroiſſoit s'attendre à l'y voir monter avec elle; mais après quelques diſcours que les Anglois ne purent entendre, il tourna le dos au rivage. Elle parut ſupporter ſon départ avec beaucoup de tranquillité. L'Interprete charmé de la voir renoncer à cette indigne inclination, ne balança plus à lui rendre toutes ſortes de ſervices.

Lettre du Mari à Lancaſter.

On eſt embarraſſé dans cette narration à deviner ce qui pouvoit arrêter ſi long-tems Lancaſter ſur la Côte de Zanjibar. Cependant il ſe diſpoſoit à lever l'ancre, lorſqu'une Barque ſortie du Port, lui apporta une lettre, dont il eut peine à comprendre le ſens, avec le ſecours même de ſon Interprete. Elle étoit du Mari de la Portugaiſe, qui étoit déja informé de la réſolution de ſa femme, & qui s'étendoit beaucoup ſur le ſujet de leurs plaintes mutuelles. Mais il finiſſoit d'une maniere plus intelligible, en priant le Capitaine de lui faire préſent de quelques bouteilles de vin de l'Europe, d'une certaine quantité d'huile, & de deux ou trois livres de poudre. Cette grace parut ſi légere aux Anglois pour un homme qui ſembloit

eur abandonner ſa femme, que Lan- LANCASTER.
caſter lui envoya le double de ce qu'il 1591.
lemandoit. Mais il retint un des Négres
le la Barque, qui en s'ouvrant à l'In-
erprete Portugais avoit paru connoître
liverſes contrées de l'Inde, où il ſe
antoit d'avoir fait pluſieurs voyages.
On apprit de lui qu'il étoit entré depuis
eu dans le Port de Zanjibar une Bar-
ue de trente tonnéaux, que les Mores
ppellent *Junko*, venue de Goa avec
a cargaiſon de poivre pour le Comptoir
ortugais. Lancaſter en quittant cette
ôte, renvoya au Roi le Prêtre & quel-
ues Mores, qui lui avoient ſervi d'ota-
es juſqu'au jour de ſon départ.

Il remit à la voile le 15 de Février, 1592.
ans le deſſein de gagner le Cap de Co- Les Anglois
orin, mais d'éviter les Vaiſſeaux qui remettent à la voile.
evenoient, dans cette ſaiſon, de Cey- Leur deſſein.
an, de Saint-Thomas, de Bengale, de
egu, de Malaca, des Moluques, de
a Chine & du Japon. Les courans l'é-
oignerent beaucoup de ſes vûes, en le
ouſſant juſqu'à l'entrée de la Mer rou-
e. Il reprit à l'Eſt lorſqu'il ſe fut ap-
erçu de ſon erreur; mais il fut encore
epouſſé vers le Nord, à quatre-vingt
ieues de l'Iſle de *Socotora*. Cependant
es proviſions ne lui manquerent point,
arce qu'il trouva toujours quantité de

LANCASTER. 1592. Dauphins, de Bonites, & de Poiſſons volans. Se voyant ſi loin hors de ſa courſe, & la ſaiſon étant ſi avancée, il ſe déterminoit à relâcher dans quelque Port de la Mer Rouge, ou à Socotora, lorſque le vent devint tout d'un coup ſi favorable, qu'il fut porté directement vers le Cap de Comorin. Avant que de le doubler, il ſe propoſa de toucher à quelqu'une des Iſles *Mamales*, qui ſont au douziéme degré de latitude du Nord, & qui fourniſſent des proviſions. Mais il les manqua par la faute de ſon Pilote. La veille du jour qu'il eſpéroit d'y arriver, le vent tourna au Sud-Oueſt, ce qui lui fit changer ſa courſe; &, le voyant tourner de plus en plus au Sud, il craignit de ne pouvoir doubler le Cap, & d'être jetté avec beaucoup de danger ſur la Côte de l'Inde, parce que la ſaiſon de l'hyver & les Mouſons (*a*) d'Oueſt, qui durent ſur cette Côte juſqu'au mois d'Août, étoient déja arrivés. Cependant il paſſa heureuſement le Cap, au mois de Mai.

Ils arrivent au Cap de Comorin.

Ils le doublent.

Il ne paroît pas que le Capitaine Lancaſter ſe fût propoſé d'autre but que de traverſer ces mers, pour en porter la connoiſſance en Angleterre, ou peut-

(*a*) Mot Arabe dans ſon origine, qui ſignifie le cours du vent.

être pour s'attribuer la gloire d'être le premier Anglois qui les eût parcourues. Du moins l'Auteur de la Relation ne lui ſuppoſe nulle part aucune intention déterminée. Après avoir doublé le Cap de Comorin, il dirigea ſes voiles vers les Iſles de *Nicobar*, qui ſont au Nord & Sud de la partie occidentale de Sumatra, à ſept degrés de latitude du Nord. Avec un vent des plus favorables, il y arriva le ſixiéme jour; mais pour n'avoir pas bien obſervé l'Etoile du Sud, il tomba le 1 de Juin au Sud de ces Iſles, à la vûe de celles de (*a*) *Gomez-Pulo*. Ayant continué ſa courſe au Nord-Eſt de celle-ci, il fut ſurpris par un calme qui dura deux ou trois jours, & pendant lequel il ne ſuivit que les courans juſqu'à deux lieues de la Côte de Sumatra. L'hyver commençoit, & de jour en jour le tems devenoit plus incommode. Il tourna vers les Iſles *Pinacu*, où il arriva au commencement de Juin. Le lieu qu'il choiſit pour jetter l'ancre, fut une grande Rade au ſixiéme degré trente minutes du Nord, à cinq lieues de la Côte de Malaca. Ce fut là qu'il réſolut de paſſer l'hyver, & de débarquer ſes gens, qui étoient preſque tous malades. Il lui en mourut vingt-ſix; de

LANCASTER, 1592.

Iſles de Nicobar.

Gomez Pulo.

Pulo Pinacu.

Mort d'un grand nombre d'Anglois.

(*a*) Pulo en Indien ſignifie Iſle.

LANCASTER. 1592. forte qu'en partant de l'Iſle, ſon Equipage ſe reduiſoit à trente-trois hommes, dont il n'y en avoit pas vingt-deux qui fuſſent propres au travail. Les rafraîchiſſemens qu'ils trouverent dans un lieu ſi deſert, ne furent point capables de les rétablir : c'étoient des huitres & d'autres coquillages, avec une petite quantité de poiſſons qu'ils ne pêchoient point ſans peine. L'Isle d'ailleurs eſt aſſez agréable par le grand nombre d'arbres dont elle eſt couverte. Ils ſont d'une hauteur prodigieuſe, & ſi droits qu'il n'y en a preſque point qui ne pût ſervir de mât.

A la fin de l'hyver, c'eſt-à-dire vers celle du mois d'Août, les Anglois partirent, après avoir employé une partie du tems à radouber leur Vaiſſeau. Ils vouloient chercher un lieu plus commode pour ſe remettre des fatigues mêmes de leur repos. Ils traverſerent juſ-

Côte de Malaca. qu'à la Côte de Malaca ; & le jour ſuivant ils mouillerent dans une Baye, ſur un fond de ſix braſſes, à deux lieues du rivage. Le Capitaine accompagné de ſon Lieutenant & de quelques autres, prit terre dans la Chaloupe. Ils découvrirent les traces de quelques Habitans; & voyant des feux allumés, ils s'en approcherent avec beaucoup d'aſſuran-

e ; mais ils n'apperçurent aucune créature animée, à la reſerve d'une eſpece d'oiſeaux de mer qui s'appelle (*a*) *Oxird*, & qui eſt fort privée. Ils en tuerent huit douzaines. Etant retournés le ſoir au Vaiſſeau, ils virent le lendemain un Canot chargé de ſeize Indiens nuds, qui tournerent quelque tems autour d'eux, mais ſans vouloir s'approcher. Cependant le Lieutenant du Vaiſſeau les ſuivit juſqu'à terre dans la Chaloupe ; & s'étant mêlé ſans crainte avec eux, il les engagea par ſes careſſes à lui promettre des vivres. Le jour ſuivant, Lancaſter découvrit trois Bâtimens de ſoixante ou ſoixante-dix tonneaux, à l'un deſquels il donna la chaſſe avec ſa ſeule Chaloupe. Il le prit enfin ; & trouvant par le témoignage d'un Boulanger Portugais, qui étoit à bord, que la cargaiſon appartenoit à des Jéſuites établis dans cette contrée, il s'en mit en poſſeſſion ; mais il ceſſa de pourſuivre les deux autres, en apprenant qu'ils étoient à quelques Marchands de Pegu. Le Portugais lui dit qu'à peu de diſtance il y avoit une Ville nommée *Martaban*, qui étoit le principal Port de la grande Ville de Pegu. C'étoit l'avertir que ce lieu n'étoit pas ſûr pour des An-

LANCASTER. 1592.

Vaiſſeau pris aux Jéſuites.

Martabam, Port du Royaume de Pegu.

(*a*) Ce mot ſignifie *Oiſeau-bœuf*.

LANCASTER. 1592.

glois ; & leur crainte augmenta la nuit ſuivante, lorſqu'ils ſe furent apperçus que les Matelots Indiens s'étoient dérobés dans leurs Canots. Cependant Lancaſter fit tranſporter leur cargaiſon ſur ſon Vaiſſeau, & paſſa le reſte du jour dans la même Baye. Il vit le ſoir un autre Bâtiment de Pegu, chargé de poivre ; mais loin de l'arrêter, il affecta de faire toutes ſortes de civilités aux Matelots.

Les Anglois ayant trouvé ſur leur priſe de quoi rétablir un peu leurs forces, ne penſerent qu'à continuer leur navigation. Ils mirent à la voile au commencement de Septembre, pour gagner les Détroits ; & ſans être trop ſûrs de leur courſe, ils arriverent aux Iſles de *Sambilam*, à quarante-cinq lieues au Nord de la Ville de Malaca. C'eſt un lieu où paſſent néceſſairement tous les Vaiſſeaux Portugais, qui vont de Goa & de Saint-Thomas aux Moluques, à la Chine & au Japon. Auſſi Lancaſter ne s'en approcha-t-il point ſans précautions. Après avoir croiſé pendant cinq jours aux environs des Iſles, il découvrit un Bâtiment de deux cens cinquante tonneaux, qui paroiſſoit fort chargé, mais auſſi mal pourvu d'armes que de Matelots. Il ne balança point à l'attaquer ;

Pulo Sambilam.

LANCASTER.

1592.

iquer ; & la facilité qu'il eut à le pren- re, juſtifia l'opinion qu'il s'en étoit ormée. C'étoit un Portugais chargé de iz pour Malaca. Il venoit de Nagopa- in, Port de l'Inde vis-à-vis Ceylan. es Portugais, accoutumés à voyager ins obſtacles dans ces Mers, négli- eoient alors toutes ſortes de précau- ons pour leur défenſe. Lancaſter fit aſſer l'Equipage ſur ſon bord, & le emplaça par ſept Anglois, pour gar- er ſa priſe pendant la nuit. Le lende- ain, s'étant accommodé de tout ce ui pouvoit convenir à ſes beſoins, il emit les Portugais dans leur Vaiſſeau, la reſerve du Pilote qu'il garda avec uatre Mores, & les fit échouer ſur le vage. Dans les ténebres, il arriva un utre Bâtiment Portugais, de quatre ens tonneaux, qui jetta l'ancre incon- dérement à fort peu de diſtance de la riſe. Les Anglois l'ayant découvert ttendoient le jour, dans l'eſpérance de en ſaiſir auſſi facilement. Mais il les pperçut de ſon côté ; & levant l'ancre uſſi-tôt, il s'éloigna ſi promptement, ue l'Edouard, appeſanti comme il :oit par quantité de réparations infor- es, ne put faire aſſez de diligence pour joindre.

Priſe d'un Vaiſſeau Portugais.

Rencontre d'un autre Vaiſſeau Portugais.

L'ancrage eſt ſi bon à trois ou quatre

LANCASTER. 1592.

lieues des Iſles, qu'après avoir croiſé pendant tout le jour, Lancaſter revenoit mouiller au même lieu pendant la nuit. Le 6 d'Octobre, entre onze heures & minuit, il y arriva un Vaiſſeau de Malaca, d'environ ſept cens tonneaux, qui jetta l'ancre ſi proche des Anglois, qu'ils entendoient le bruit des voix & de la manœuvre. A toutes ſortes de hazards ils ſe diſpoſerent à l'attaquer; & lorſqu'ils ſe furent mis en état de le commander par leur artillerie, ils y envoyerent leur Chaloupe avec dix hommes, pour avertir le Capitaine du péril auquel il étoit expoſé, s'il balançoit à ſe rendre. La frayeur produiſit tout l'effet que Lancaſter en avoit eſpéré. Le Capitaine s'offrit à paſſer ſur le bord Anglois. Il y confirma ce qu'il avoit promis en quittant le ſien; mais ayant reconnu que ſi l'artillerie Angloiſe étoit capable de le couler à fond, il n'y avoit point aſſez de monde ſur le Vaiſſeau pour lui donner d'autres craintes, il demanda la liberté de retourner à ſon Bâtiment, ſous prétexte que ſes gens feroient difficulté de ſe rendre ſans combat, s'ils n'en recevoient l'ordre de ſa bouche. Lancaſter y conſentit d'autant plus facilement, qu'à la diſtance où il étoit, le Bâtiment Portugais ne

Vaiſſeau de Malaca.

Artifice du Capitaine.

pouvoit lui échapper. Cependant auſſi- LANCASTER.
tôt que le Capitaine fut retourné à ſon 1592.
bord, les Portugais au nombre de plus de deux cens cinquante, tant hommes que femmes & enfans, profiterent du reſte de la nuit pour deſcendre dans deux grandes Chaloupes, avec ce qu'ils avoient apparemment de plus précieux, & gagnerent heureuſement le rivage. Ils avoient eu ſoin de lier les dix Anglois qui avoient reconduit le Capitaine; de ſorte qu'à la pointe du jour, lorſque Lancaſter inquiet de leur retardement, penſoit à faire jouer ſon artillerie, il les apperçut qui l'appelloient à leur ſecours par des ſignes. Il ne reſtoit plus à bord qu'un vieux Portugais, ſi malade qu'il n'avoit pû ſuivre les autres, & qui s'empreſſa néanmoins, après leur fuite, de délier les Anglois, pour ſe faire auprès d'eux un mérite de ce ſervice. Lancaſter trouva ſur le Vaiſ- Butin des Anglois.
ſeau quinze pieces de canon de fonte, trois cens barils de divers vins, des Merceries de toutes les ſortes, telles que des chapeaux, des bas de laine d'Eſpagne, des velours, des taffetas, du riz, des glaces de Veniſe; de fauſſes pierreries, que les Portugais emploient à tromper les Indiens; des cartes à jouer, & trois ou quatre balles de papier de

LANCASTER. 1592.

France. Il n'y reſtoit ni or, ni argent, par les ſoins que les Fugitifs avoient eu d'emporter leurs plus précieuſes richeſſes. L'Edouard ne pouvant contenir un butin ſi conſidérable, on ſe contenta de ce qui pouvoit ſervir aux commodités de la navigation, ou à ſe concilier les Indiens par des préſens; & pour ne ſe pas rendre trop odieux, ſi l'on ſubmergeoit le reſte, on prit le parti d'abandonner le Vaiſſeau ſur ſes ancres.

Cependant Lancaſter comprit que ſes Expéditions ne pourroient être ignorées long-tems dans les Etabliſſemens Portugais, & qu'il avoit à redouter les forces de Malaca; ſon Vaiſſeau d'ailleurs avoit beſoin d'être calfeutré, & les Iſles voiſines ne fourniſſent point de poix. Il alla mouiller dans une Baye du Royaume de *Junſaloom*, entre Malaca & Pegu. Le Portugais de la derniere priſe, dont on avoit rétabli la ſanté à force de ſoins & de bons traitemens, parloit la langue Malayenne. Il offrit lui-même de s'employer à faire trouver de la poix. On s'en procura deux ou trois quintaux ſur la Côte. Lancaſter ſe ſervit auſſi de ce Vieillard pour échanger quelques marchandiſes avec le Roi du Pays, contre de l'ambre gris & des cornes de Rhinoceros, que les Indiens

Les Anglois vont à Junſaloom.

nomment *Abath*. Il obtint deux ou trois de ces cornes, avec une assez grosse quantité d'ambre gris, dont le commerce est reservé au Roi seul. Mais ce Prince fit saisir tout d'un coup le Portugais, & quelques Anglois dont il étoit accompagné, avec toutes leurs marchandises. On ignore quelles eussent été ses résolutions, si le Vieillard Portugais n'eût trouvé l'art de le tromper, en lui disant que les Anglois avoient sur leurs Vaisseaux quantité d'armes dorées, de cuirasses & de hallebardes. La passion qu'il avoit pour tous ces instrumens de guerre, lui fit relâcher ses Prisonniers, dans l'espérance de leur voir apporter ce qu'ils lui promettoient.

LANCASTER. 1592.

Ils s'en sauvent difficilement.

Lancaster s'éloigna aussi-tôt de cette Côte ; & passant par Sumatra, il se rendit, suivant son premier dessein, aux Isles de Nicobar. Les Habitans s'empresserent de lui apporter toutes sortes de rafraîchissemens dans leurs Canots. Ils lui vendirent aussi de fort beaux calicots, qu'ils avoient retirés des débris de deux Vaisseaux Portugais qui avoient fait naufrage depuis peu sur leurs Côtes. Les bestiaux, la volaille & le poisson se trouvent en abondance aux Isles de Nicobar.

Ils reviennent aux Isles de Nicobar.

Le 21 de Novembre, les Anglois

LANCASTER. 1592. partirent pour l'Isle de Ceylan, où ils arriverent le 3 de Décembre. Ils mouillerent d'abord au Sud de l'Isle sur six toises de fond; mais ils y perdirent leur ancre, au milieu d'une infinité de petits rocs qu'ils n'avoient point apperçus. Cette disgrace leur fit prendre au Sud-Ouest de l'Isle, vers un lieu que les Portugais avoient nommé *Puntagallo*, dans le dessein d'y attendre les Vaisseaux de Bengale & de Pegu, dont ils espéroient d'enlever quelques-uns au passage. Ils sçavoient d'ailleurs, par les récits du Vieillard Portugais, que la Flotte de *Tanaseri*, grande Baye du Royaume de Siam, au Sud de Martaban, devoit passer par le même lieu dans l'espace de quatorze jours, avec des marchandises pour les Caraques, qui partent ordinairement de Cochin pour le Portugal vers le milieu du mois de Janvier. Les Vaisseaux de Bengale apportent des étoffes & des toiles précieuses, avec de grosses provisions de riz, & font ce voyage deux fois l'année. Ceux de Pegu joignent à des marchandises de la même nature, des rubans, des diamans, des perles & d'autres pierres précieuses. Ceux de Tanaseri portent principalement du riz & du vin de Nipar, qui est d'une force & d'une chaleur extraordinaire.

Ils se rendent à Ceylan.

Espérances des Anglois.

Ce grand projet manqua par deux accidens, qui découragerent extrémement les Anglois. Il ne leur reſtoit qu'une ancre, dont ils puſſent faire uſage; ils la perdirent, en mouillant encore ſur un mauvais fond, devant Puntagallo. Lancaſter, qui n'avoit jamais ſçu ménager ſa ſanté, fut attaqué d'une maladie dangereuſe. L'Equipage allarmé de ces deux malheurs, ne parla plus que de retourner en Angleterre. En vain le Lieutenant, prêtant ſa voix au Capitaine languiſſant, leur repréſenta toutes les eſpérances auſquelles ils vouloient renoncer. La crainte, plus forte que l'honneur & l'intérêt, leur fit beaucoup mieux ſentir à quels dangers ils alloient être expoſés, en perdant un Chef dont le courage & l'intelligence étoient leur unique reſſource. Les deux ancres qu'ils avoient encore étoient démontées; il falloit des commodités qu'ils n'avoient pas, pour les mettre en état de ſervir. D'ailleurs, quelle apparence de trouver toujours des Ennemis auſſi faciles à vaincre que ceux qu'ils avoient rencontrés? Les Marchands Portugais étoient mal armés; mais c'étoient des Flottes entieres qu'on attendoit de Tanaſeri, de Bengale & de Pegu. Avec ſi peu de monde, que pré-

LANCASTER. 1592.

Ce qui les fait manquer.

Embarras de

LANCASTER. 1592. quelques Matelots dans une riviere.

tendre contre des Ennemis ſi nombreux? ſans compter que la poudre commençoit à diminuer, & que le Vaiſſeau même s'affoibliſſoit ſenſiblement. Pour groſſir toutes ces terreurs, il arriva que dix hommes, chargés d'apporter de l'eau ſur la Chaloupe, entrerent avec trop peu de précautions dans une Riviere, qui eſt ſix lieues au-deſſous de Puntagallo. Ils y furent découverts par quelques Habitans, qui s'approcherent bientôt en plus grand nombre ſur les deux rives, & qui leur tirerent quantité de fleches. Loin de pouvoir ſe retirer, ils étoient menacés d'être ajuſtés de plus près, en regagnant la mer, parce que les deux bords de la Riviere ſe rapprochoient beaucoup au-deſſous du lieu juſqu'où ils s'étoient avancés. Cependant comme il leur étoit impoſſible de ſe ſoutenir dans la même ſituation juſqu'à la nuit, ils continuerent de remonter au milieu du Canal vers une petite Iſle qui pouvoit les mettre à couvert. Ils y aborderent ſans peine; mais quoique de l'un & de l'autre côté ils fuſſent hors la portée des fleches, rien ne les aſſuroit que l'envie ne prendroit point aux Mores de les forcer dans cette retraite. Tout le jour ſe paſſa dans la crainte. A l'entrée de la nuit, la Lune

ſe trouva ſi claire, que dans le doute s'ils n'étoient point encore attendus ſur les bords, ils laiſſerent paſſer le tems du reflux ; de ſorte que l'obſcurité venant enſuite les favoriſer, ils eurent à combattre la marée pour ſortir de la Riviere avant le jour. Tous leurs efforts ne purent les faire avancer ſi vîte, que les Mores n'euſſent le tems de leur tuer quatre hommes à coups de fleches. Ils ſe vangerent en tuant un beaucoup plus grand nombre de ces Barbares ; mais n'ayant point apporté aſſez de poudre pour leur inſpirer long-tems de la crainte, ils remarquerent que les Mores s'appercevoient de l'épuiſement de leurs munitions ; & que pour les railler de leur embarras, ils les couchoient en joue avec leurs arcs, comme on le fait pour tirer un fuſil. *Baker*, Lieutenant du Vaiſſeau, s'étoit chargé indiſcrettement de cette malheureuſe commiſſion. Ainſi les Anglois ſe virent menacés de perdre tout à la fois leur Capitaine & leur Lieutenant.

LANCASTER. 1592.

Le 8 de Décembre, Lancaſter, forcé juſques dans ſon lit par les inſtances de tous ſes gens, conſentit enfin à mettre à la voile pour le Cap de Bonne-Eſpérance. On paſſa aux Iſles Maldives, où l'occaſion n'auroit pas manqué de faire

Les Anglois retournent vers l'Europe.

LANCASTER. 1592.

quelque nouveau butin, ſi le deſir de retourner en Europe ne fût devenu l'unique paſſion de tout l'Equipage. Cependant on avoit beſoin d'eau, & cette néceſſité fit prendre le parti à Lancaſter, qui commençoit à ſe rétablir, de deſcendre à Montereis, petit Port, dont la Ville n'étoit compoſée que d'environ quinze maiſons. Il ſe trouva ſi bien d'y avoir paſſé trois jours, que ſes gens, par l'attachement qu'ils avoient pour lui, furent les premiers à le preſſer de s'y arrêter quelques jours de plus. Il y vint dans cet intervalle un Commis du Comptoir Portugais, à cheval, avec un domeſtique de ſa Nation, & deux Mores qui le ſuivoient à pied. Etant tombé entre les mains des Anglois, il confeſſa au Capitaine que ſur le bruit qui étoit allé au Comptoir, de l'arrivée d'un Vaiſſeau Européen à Montereis, les Facteurs n'ayant pas eu le moindre ſoupçon que ce pût être un autre qu'un Portugais, avoient été ſurpris de n'en recevoir directement aucune nouvelle, & l'envoyoient pour ſçavoir les raiſons de ce ſilence. Lancaſter comprit qu'il ne falloit point attendre d'autres éclairciſſemens d'un homme ſi intéreſſé à le tromper : mais en le traitant fort civilement, il lui déclara que s'il ne vouloit

Montereis, Port des Maldives.

Les Anglois y profitent de la rançon d'un Commis.

pas être aſſocié ſur le Vaiſſeau Anglois à quelques autres perſonnes de ſa Nation, pour retourner en Portugal par la voie de l'Angleterre, il devoit compoſer de bonne grace pour ſa rançon. Cette propoſition lui parut juſte. Il ne ſe défendit que ſur ſa pauvreté, & ſur ſa qualité de ſimple Commis, dont il n'étoit même revêtu que depuis quelques mois, & qui ne le mettoit point encore en état d'offrir plus de cinquante ducats. Lancaſter ſe contenta d'en exiger cent. Il lui laiſſa même ſon cheval, qui étoit d'une beauté admirable, mais dont il ne jugea point à propos d'embaraſſer ſon Vaiſſeau; & n'ayant plus d'utilité à tirer de la Dame Portugaiſe, ni du Vieillard de *Sambilam*, il prit auſſi cette occaſion de s'en défaire, après leur avoir fait quelques préſens. LANCASTER. 1592.

Il continua de voguer avec des vents aſſez favorables juſqu'à l'Iſle de Madagaſcar ou de Saint-Laurent, qu'il laiſſa au 26e degré de latitude. Entre cette Iſle & l'Afrique il trouva un prodigieux nombre de Bonites & d'Albicores. Ce dernier poiſſon eſt fort gros & ſi facile à prendre, que Lancaſter, dont la ſanté étoit fort bien rétablie, ſe faiſant un amuſement de cette pêche, en prenoit aſſez, dans l'eſpace de deux ou trois 1593.

Grand nombre de Bonites & d'Albicores.

LANCASTER. 1593.

heures, pour nourrir pendant tout un jour quarante perſonnes. Il continua pendant cinq ou ſix ſemaines de ſe procurer ce rafraîchiſſement qui ſuppléoit à quantité de beſoins. Au mois de Février 1593, il tomba dans la Baye d'*Agoa*, cent lieues au Nord du Cap de Bonne-Eſpérance. Mais les vents étant devenus contraires, il fut un mois ou cinq ſemaines ſans le pouvoir doubler. Dans le cours du mois de Mars, il fit voile vers Sainte-Helene, où il arriva le 3 d'Avril. L'abondance des proviſions qu'il y trouva, l'y retint pendant dix-neuf jours. Quelques Matelots étant deſcendus au rivage, s'approcherent d'une maiſon proche de la Chapelle. Ils y trouverent un Anglois nommé Jean *Segas*, de *Bury*, dans le Comté de Suffolk, qui avoit appartenu à l'Equipage du Royal Marchand, & qu'une maladie dangereuſe dont il étoit atteint au retour de ce Vaiſſeau, c'eſt-à-dire dix-huit mois auparavant, avoit forcé de demeurer à Sainte-Helene pour y rétablir ſa ſanté. Il ſe portoit mieux qu'il n'avoit fait de ſa vie. Mais dans la joie exceſſive qu'il eut de revoir ſes compagnons, il perdit tout d'un coup la raiſon ; & n'ayant pris aucun repos pendant huit jours, il mourut de la violen-

Lancaſter arrive à Sainte-Helene.

ce de ce tranſport. L'air eſt ſi bon à Sainte-Helene, que deux Matelots de Lancaſter, dont l'un ſouffroit beaucoup du ſcorbut, & l'autre étoit atteint d'un flux depuis neuf mois, furent guéris preſqu'auſſi-tôt. L'Iſle produit toutes ſortes d'excellens fruits, & n'eſt pas moins abondante en beſtiaux & en gibier. LANCASTER. 1593.

L'intention de Lancaſter étoit d'aller à Fernambuck au Bréſil, pour joindre à la gloire qu'il avoit eue de viſiter les Indes Orientales, celle d'avoir touché à quelque partie de l'Amérique. Il y avoit fait conſentir ſes Matelots à force d'inſtances & de promeſſes. Mais étant parti dans cette vûe le 12 d'Avril, il s'apperçut dès le lendemain que ſes voiles ne pouvoient plus ſoutenir une ſi longue navigation. Les Matelots, après avoir travaillé inutilement à les réparer, recommencerent hautement leurs murmures. On revint à la ferme réſolution de retourner directement en Angleterre ; & pendant ſix ſemaines, les voiles y furent tournées juſqu'à 8 degrés au Nord de la Ligne. Mais la longueur de cette courſe qui avoit été retardée par des vents contraires & par pluſieurs calmes, épuiſa la plus grande partie des proviſions. La crainte d'en

Il veut aller au Bréſil.

Raiſons qui le font retourner en Angleterre.

LANCASTER 1593.

manquer tout-à-fait, fit naître d'autres idées. Lancaſter apprenant d'un Matelot, qui avoit fait le voyage de la *Trinidada* avec le *Docteur Chidly*, que les proviſions étoient en abondance dans cette Iſle, ſe détermina, de l'avis de tous ſes gens, à gagner cet aſile. Mais il ne connoiſſoit point aſſez les courans pour regler ſa navigation. Malgré toute l'attention du Pilote, le Vaiſſeau fut porté au commencement de Juin vers le Golfe de Paria. On fut obligé d'y paſſer huit jours, ſans pouvoir ſurmonter la force des courans pour en ſortir; & ce ne fut qu'en s'approchant de la terre à l'Oueſt, & ſuivant le rivage, où cet obſtacle ne ſe faiſoit point ſentir, qu'on parvint à rentrer en mer vers le Nord. D'ailleurs on fut aidé par un vent de terre, qui ſouffloit régulierement toutes les nuits. En ſortant du Golfe, on rencontra deux Barques d'Indiens, dont la plûpart étoient armés d'arcs & de fleches, mais qui n'étant que ſeize ou dix-ſept, ne parurent pas fort redoutables aux Anglois. Cependant, loin de marquer de la frayeur à la vûe du Vaiſſeau, ils s'en approcherent fierement; & leurs ſignes firent entendre qu'ils ſouhaitoient d'être reçus à bord. Lancaſter ne jugea point qu'il y

Il eſt jetté au Golfe de Paria.

Indiens qu'il rencontre.

eût de ſûreté à les recevoir en ſi grand nombre. Mais ayant fait paroître ſur les ponts une partie de ſes gens avec leurs fuſils, il ſouffrit qu'ils attachaſſent leurs Barques au pied du Vaiſſeau, & que leur Chef y montât avec trois autres. Quoiqu'il lui fût impoſſible de rien entendre à leur langage, il comprit par leur hardieſſe & par leurs ſignes, qu'ils ne voyoient point des Européens pour la premiere fois, & qu'ils en avoient été bien traités. Il leur préſenta des inſtrumens de fer, pour reconnoître à la maniere dont ils les recevroient, s'ils avoient à lui propoſer quelque commerce. Ils montroient leurs mains vuides & leurs Côtes, pour faire entendre apparemment qu'ils n'avoient rien avec eux, mais qu'à terre ils ne manquoient point de marchandiſes. Leur douceur tenta Lancaſter d'en faire l'eſſai, d'autant plus qu'ils paroiſſoient ſi gras & ſi robuſtes, qu'on pouvoit s'imaginer que les proviſions n'étoient ni rares ni mauvaiſes parmi eux. Cependant quelques Matelots, qui n'avoient pas fait difficulté de deſcendre dans les Barques, tandis que les Chefs étoient à bord, n'y trouverent que des racines & du poiſſon ſec. Cette montre de leurs richeſſes dégoûta auſſi-tôt les Anglois. Lan-

LANCASTER. 1593.

LANCASTER. 1593. Il communique avec eux.

caſter préſenta au Chef & à ſes trois Indiens quelques verres de vin de Nipar, qu'ils avallerent avidement. Mais il fut ſurpris qu'après avoir bu, celui qui paroiſſoit le Chef, s'approcha du bord du Vaiſſeau, & qu'en faiſant quelques ſignes pour faire approuver ſon deſſein aux Anglois, il invita par un langage fort doux deux perſonnes de ſa Barque à monter avec lui. Lancaſter ne s'y étant point oppoſé, on reconnut que les deux perſonnes qu'il appelloit, étoient deux femmes Indiennes, nues juſqu'à la ceinture comme les hommes, mais les cheveux treſſés & le ſein fort bien fait. Cette remarque fit juger que tout ce qu'il y avoit de perſonnes ſans armes dans les deux Barques, étoient du même ſexe ; & Lancaſter par un mouvement de galanterie y fit deſcendre ſon Lieutenant pour les inviter toutes à monter à bord. De ſix qu'elles étoient encore, trois monterent ſans crainte. Les autres, qui étoient aſſiſes au fond de leur Barque, ne firent pas même de mouvement pour ſe lever. Lancaſter leur fit porter quelques rafraîchiſſemens qu'elles accepterent. Mais celles qui étoient dans le Vaiſſeau, parurent fort ſenſibles à toutes les civilités qu'elles y reçurent ; & les Indiens

furent encore plus ſatisfaits de les voir ſi bien traitées. Comme le vin manquoit beaucoup moins aux Anglois que l'eau, on leur en donna quelques flacons & diverſes bagatelles qui furent reçues avec des tranſports de joie. Enfin le Chef en rentrant dans ſa Barque, parut regretter beaucoup que des amis ſi civils & ſi généreux refuſaſſent de le ſuivre. Mais les ſecours qu'on pouvoit en attendre, étoient une reſſource qui reſtoit toujours à tenter ſur la Côte. La proviſion la plus eſſentielle, c'eſt-à-dire celle de biſcuit, commençoit à manquer. Quatre jours après, on tomba ſur l'Iſle de Mona, dont on n'oſa d'abord s'approcher trop ouvertement. On fut apperçu néanmoins de quelques Barques Indiennes qui apporterent des rafraîchiſſemens, mais d'une nature à n'être acceptés que dans l'extrémité du beſoin. Lancaſter n'auroit pas penſé à relâcher dans cette Iſle, s'il n'y eût été forcé par une voie d'eau qui demandoit des réparations preſſantes. Il entra dans une petite Baye où la Providence ſembloit l'avoir conduit; car il y trouva un Bâtiment François, de Caen en Normandie, commandé par un Gentilhomme qui ſe nommoit M. *de Barbotieres*. La ſituation des Anglois toucha ce généreux

LANCASTER. 1593.

Il relâche dans l'Iſle de Mona.

Services qu'il reçoit de M. de Barbotieres.

LANCASTER. 1593. Capitaine. Il leur vendit une ancre, du biſcuit & quelques autres alimens dont il étoit fort bien pourvû. Outre le prix accordé, Lancaſter ſe crut obligé par reconnoiſſance à lui faire préſent de quelques tonneaux de ſon vin de Nipar.

Les Anglois s'étoient remis à la voile, ſans que l'Auteur nous apprenne quel étoit leur deſſein, lorſqu'un furieux orage formé vers le Nord, les jetta au Sud de Saint-Domingue. Ils ſouffrirent pendant pluſieurs jours tout ce que la Mer a de plus redoutable; & la derniere nuit ils n'éviterent le naufrage que par un miracle du Ciel, ſur la côte d'une Iſle nommée *Savona*, qui eſt environnée de rocs & de bas-fonds. Après s'en être délivrés avec autant de peine que de danger, ils dirigerent leur courſe vers l'Oueſt de Saint-Domingue; & doublant le Cap de *Fiberon*, ils paſſerent l'ancien Canal entre cette Iſle & celle de Cuba, pour gagner le Cap de Floride. A la hauteur de ce dernier Cap ils eurent le bonheur de rencontrer encore le Vaiſſeau de Caen; mais le Capitaine n'étoit plus en état de leur accorder des vivres. Etant ſortis du Canal de Bahama, ils réſolurent de prendre vers le Banc de Terre-neuve, ſans que dans toutes ces courſes l'Auteur

Il eſt jetté vers l'Iſle de Cuba, enſuite aux Bermudes.

prenne ſoin d'expliquer quelles étoient leurs vûes. Ils avancerent à la hauteur de 36 degrés, & vers l'Eſt juſqu'aux Iſles Bermudes, où le vent étant devenu contraire à leurs eſpérances, ils s'arrêterent deux ou trois jours. 1593.

Il faut ſuppoſer néceſſairement dans une narration dont la fidélité n'eſt pas ſuſpecte, que Lancaſter & tous ſes gens s'étoient abandonnés comme au hazard ſans aucune connoiſſance d'une Mer qu'ils voyoient pour la premiere fois; & qu'ignorant même la ſituation des Iſles qu'ils avoient traverſées, la crainte les empêchoit d'y chercher les ſecours dont ils avoient un beſoin ſi preſſant. Ils n'étoient point à la fin de leur courſe. A peine eurent-ils quitté les Bermudes le 17 de Septembre, qu'il s'éleva un furieux vent de Nord, qui ne fit qu'augmenter continuellement l'eſpace de vingt-quatre heures. Non ſeulement il emporta leurs voiles qui étoient ferlées, mais il jetta ſix pieds d'eau dans le Bâtiment. Tandis qu'ils étoient occupés d'un ſi dangereux embarras, un coup du même vent leur enleva leur mât de miſene. La tempête ceſſa, mais e vent demeura contraire. Leurs proviſions étoient tellement épuiſées, qu'ils urent réduits à manger des cuirs qu'ils

Tempête qui le met en danger.

LANCASTER. avoient à bord. Ils s'efforcerent de gagner la Dominique ou quelqu'autre Iſle voiſine; mais avant qu'ils y puſſent arriver, le vent leur manqua. Ils rabattirent tout d'un coup ſur les Iſles *Nueblas*, où ils trouverent des crabes de terre & de l'eau fraîche. Ce ſort leur parut ſi heureux, après l'excès de leur miſere, qu'ils demeurerent à terre pendant dix-huit jours. Vers le tems de la pleine lune, ils apperçurent quantité de tortues qui viennent alors ſur le rivage. Non ſeulement ils en mangerent avec avidité, mais ils en firent ſécher un grand nombre au feu pour leur ſervir de proviſion. Qui s'attendroit enſuite de leur voir prendre la réſolution de retourner à l'Iſle de Mona! Tel fut néanmoins le réſultat de leur Conſeil, à la reſerve de cinq Matelots qui refuſerent abſolument de les ſuivre, & qui aimerent mieux demeurer ſur un rivage, alors deſert, où la fortune leur amena quelque tems après un autre Vaiſſeau de leur Nation.

1593.

Il relâche aux Iſles Nueblas.

Il retourne à l'Iſle de Mona.

Lancaſter arriva le 15 de Novembre à Mona. Les ſecours qu'il y avoit trouvés dans la petite Baye l'y reconduiſirent avec les mêmes eſpérances. Il y rencontra un vieil Indien, accompagné de ſes trois fils, qui le reconnurent.

La confiance fut égale de part & d'autre. Les Anglois ne balancerent point à deſcendre ſur le rivage ; & ſe livrant à leurs guides, ils s'employerent pendant trois jours à la chaſſe. Mais quelle fut leur ſurpriſe, au retour, de ne pas retrouver leur Vaiſſeau dans la Baye ! Le Charpentier, & ſix autres Anglois du Bâtiment, qui étoient demeurés à le garder, avoient coupé le cable, & s'étoient abandonnés aux flots. L'Auteur ne dit point ſi ce fut par accident, ou par une trahiſon préméditée. Lancaſter crut ſes malheurs au comble. Il ſe trouvoit avec vingt-deux hommes, qui compoſoient le reſte de ſes gens, dans une Iſle où la terre ſuffiſoit à peine pour nourrir ſes Habitans. Avec des fatigues incroyables, il n'avoit tué dans l'eſpace de trois jours qu'un petit nombre d'oiſeaux de différentes eſpeces, ſans avoir rencontré la moindre bête à quatre pieds. Les Inſulaires mêmes étoient peu raſſurés contre ſes deſſeins par la familiarité qu'ils lui voyoient avec le vieillard & ſes trois fils, que lorſqu'il étoit préſenté dans leurs habitations, s avoient pris la fuite vers les Montagnes. D'ailleurs il ne s'étoit pourvû de poudre, lui & ſes gens, que pour une paſſe de quelques jours. Le préſent,

LANCASTER, 1593.

Il eſt abandonné de ſes propres gens.

LANCASTER. 1593. l'avenir, lui offroient des images ſi funeſtes, que rien ne ſembloit pouvoir le garantir des derniers effets du deſeſpoir. Il paſſa vingt-neuf jours dans cette ſituation. Ses alimens furent des coquillages d'une mauvaiſe eſpece, la ſeule qui ſe trouvoit ſur les Côtes. Il auroit peu ſervi de pénétrer dans les Montagnes à la ſuite des Sauvages; parce que les racines & les ſerpens dont ils ſe nourriſſoient ordinairement, ne faiſoient pas juger que des lieux preſqu'inacceſſibles, où la frayeur les avoit pouſſés, leur fournîſſent une meilleure nourriture. Un jour qu'ils étoient à la pêche, vers l'extrémité occidentale de l'Iſle, ils découvrirent un Vaiſſeau; & de grands feux qu'ils allumerent auſſi-tôt, l'attirerent ſur la Côte. C'étoit un Bâtiment François de Dieppe, qui ſe nommoit la *Louiſe*. Lancaſter qui n'avoit alors avec lui qu'onze de ſes Compagnons, avec le Vieillard Indien & ſes trois fils, raconta ſa triſte avanture au Capitaine François, & demanda d'être reçû à bord. Il obtint cette grace, pour lui & les quatorze hommes qui étoient actuellement à ſa ſuite; mais la qualité du Vaiſſeau ne permettoit pas d'augmenter ſa charge à l'infini. Il ne reſtoit que ſept Anglois à tranſporter, car il en

Son deſeſpoir.

Il eſt ſecouru par un Vaiſſeau François.

étoit mort quatre dans l'Iſle. Lancaſter mit en délibération s'il devoit abandonner les quatre Indiens, qui lui avoient rendu de ſi importans ſervices, & qui demandoient inſtamment à le ſuivre. Dans cette incertitude il arriva le ſoir un ſecond Vaiſſeau Dieppois, qui conſentit à ſe charger des autres. Mais ils ne parurent point dans tout le cours de la nuit, ni le jour ſuivant. On alluma des feux, on tira inutilement pluſieurs coups de canon. Enfin les deux Vaiſſeaux, qui étoient appellés par leurs propres beſoins, partirent avec les Anglois qui s'étoient préſentés. Ils arriverent au Nord de l'Iſle de S. Domingue, où ils s'arrêterent juſqu'au mois d'Avril de l'année ſuivante. Un Vaiſſeau de Newhaven, qui relâchâ au même lieu dans cet intervalle, leur apprit le ſort des ſept Anglois de Mona. Deux s'étoient tués malheureuſement en allant ſur les Montagnes à la chaſſe des oiſeaux. Les Eſpagnols, venus de Saint-Domingue ſur l'avis qu'ils avoient reçu de ceux qui avoient deſerté avec l'Edouard, en avoient maſſacré trois; & les deux autres venoient ſur le Vaiſſeau de Newhaven, qui avoit touché à l'Iſle de Mona.

LANCASTER. 1593.

Son retour à Saint-Domingue.

Lancaſter, que ſon courage rendoit

LANCASTER. 1593. ſupérieur à l'infortune, partit de Saint-Domingue avec ſon Lieutenant, ſur un troiſiéme Vaiſſeau de Dieppe, commandé par le Capitaine *la Noüe*, & laiſſa le reſte de ſes Compagnons ſur la Louiſe & le Newhaven. Il débarqua heureuſement à Dieppe le 19 de Mai; & paſſant auſſi-tôt la Manche, il arriva dans ſa patrie le 24 du même mois. Il avoit employé trois ans ſix ſemaines & deux jours, dans un voyage où les Portugais mettent la moitié moins. Sa principale faute étoit d'avoir manqué la ſaiſon ordinaire du départ; ce qui l'avoit expoſé à ſe voir long-tems le jouet des flots, & la victime des juſtes craintes qu'il avoit conçues de la cruauté des Eſpagnols.

Il arrive à Dieppe ſur un Vaiſſeau François, & de-là en Angleterre.

Remarque de Baker.

Baker ajoûte, pour finir ſa Relation, qu'il avoit appris aux Indes Orientales, de certains Portugais que les Anglois avoient faits Priſonniers, qu'un Vaiſſeau de leur Nation avoit pouſſé nouvellement les découvertes au long des Côtes de la Chine juſqu'au 55 degré de latitude, ſans avoir ceſſé de trouver la Mer ouverte vers le Nord; ce qui donna aux Anglois de grandes eſpérances de découvrir un paſſage au Nord-Eſt, ou au Nord-Oueſt.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Second Voyage des Anglois vers les Indes en 1591, *qui ſe termine malheureuſement aux Côtes d'Afrique.*

RAYNOLDS. 1591.

TAndis que Lancaſter combattoit tous les Elémens pour pénétrer dans les Indes Orientales, une Société de Marchands moins hardis, mais diſpoſés à profiter de ſes découvertes, équipoit à Londres un Vaiſſeau nommé le *Nightingale*, ou le *Roſſignol*, avec une Pinace de quarante tonneaux, pour exécuter la même entrepriſe ſur ſes traces. Ils avoient obtenu de la Reine Eliſabeth, en (*a*) 1588, des Lettres Patentes, qui leur accordoient le Privilége du Commerce au long des Côtes d'Afrique, depuis la Riviere du Senegal juſqu'à celle de Gambra incluſivement. Mais excités par de plus hautes eſpérances, ils ne regardoient plus le Commerce d'Afrique que comme un voile, pour déguiſer le véritable but

Lettres Patentes pour le commerce d'Afrique.

(*a*) On doit juger par cette date, qu'il s'étoit fait au moins deux autres Voyages aux Côtes d'Afrique juſqu'en 1591; mais il ne s'eſt conſervé aucune trace du premier.

RAYNOLDS. 1591. de leur navigation, qui étoit les riches Contrées des grandes Indes.

Cependant on voit par les Lettres de la Reine, que reſpectant encore les anciennes prétentions des Portugais, on ſe bornoit en apparence aux lieux dont on étoit comme en poſſeſſion. Les Places nommées pour le Commerce étoient :

Places nommées pour le commerce.

La *Riviere du Senegal*, où l'on ſe promettoit de trouver des cuirs, des gommes, des dents d'éléphans, du poivre, des plumes d'autruches, de l'ambre gris, & une petite quantité d'or.

Beſegulache, ou *Barzaguiche*, Ville près du Cap Verd, à vingt-huit lieues de la Riviere du Senegal; des cuirs & des dents d'éléphans.

Reſiska viego, Ville à quatre lieues de Beſegulache; des cuirs, & quelquefois des dents d'éléphans.

Palmerin, Ville à deux lieues de Ruſisko; de petits cuirs, & quelquefois des dents d'éléphans.

Portodali, Ville à cinq lieues de Palmerin; de petits cuirs, des dents d'éléphans, de l'ambre gris, & une petite quantité d'or. Cette Ville étoit dangereuſe par le grand nombre de Portugais qui s'y étoient établis, ou qui ne manquoient pas de s'y rencontrer.

Kandimal, Ville à une lieue de Portodali ; de petits cuirs, & quelquefois des dents d'éléphans. RAYNOLDS. 1591.

Palmeran, Ville à trois lieues de Kandimal ; petits cuirs & dents d'éléphans.

Joala, Ville à ſix lieues de Palmeran ; cuirs, cire, dents d'éléphans, riz, & une petite quantité d'or. Lieu dangereux par le grand nombre d'Eſpagnols & de Portugais.

La *Riviere de Gambra* ; or, riz, cire, cuirs, dents d'éléphans.

Les François de Dieppe commercent aux mêmes lieux depuis plus de trente (*a*) ans, & n'y envoyoient pas, chaque année, moins de quatre ou cinq Vaiſſeaux. Ils remontoient ordinairement la Riviere du Senegal dans deux Barques, tandis que leurs Chaloupes alloient à Portodali, & dans cinq ou ſix autres Villes. L'avantage particulier de leur Nation eſt d'avoir acquis l'amitié des Négres, & d'en être auſſi bien reçûs que s'ils étoient nés dans le Pays. Pluſieurs de ces Barbares font ſouvent le voyage de France ; & comme ils ont la liberté d'en revenir, il ſe forme de ce commerce un lien encore

Commerce des François de Dieppe en Afrique.

(*a*) On trouvera dans la ſuite des éclairciſſemens plus juſtes.

RAYNOLDS. 1591.

plus étroit. Depuis que les Anglois ont fréquenté la même Côte, les Vaiſſeaux François ſe tiennent à Rufisko viejo, & ſouffrent que ceux d'Angleterre fréquentent Portodali. Ils ne s'approchent point de la Riviere de Gambra, ou *Rio d'oro*, parce que les Portugais ſont extrémement jaloux de cette poſſeſſion, & qu'ils s'efforcent d'en cacher les avantages. Une Barque Françoiſe étant une fois entrée dans cette Riviere, y fut ſurpriſe & enlevée par deux Galeres Portugaiſes.

Au ſecond Voyage de (*a*) la Compagnie Angloiſe, quarante-deux Anglois furent tués ou pris, & la plus grande partie de leurs biens confiſquée, à Portodali & à Joala, par la trahiſon des Portugais & d'un Roi Négre; & l'on verra dans le Voyage ſuivant, que le Capitaine *Thomas Daſſel* n'auroit pas échappé plus heureuſement à celle de *Pedro Conſalve*, Officier de Dom Antoine Roi de Portugal, ſi la conſpiration n'eût été découverte.

Depuis le côté du Nord de la Riviere du Senegal, juſqu'aux environs de Palmerin, toute la Côte eſt ſoumiſe au même Roi Négre, qui ſe nommoit alors

(*a*) Cette mention d'un ſecond Voyage confirme la note précédente.

alek-Zamba. Sa réſidence étoit dans RAYNOLDS.
s terres, à deux journées de Ru- 1591.
ko.

§. II.

CE fut le 12 de Novembre 1591, Départ de Raynolds.
que Richard *Raynolds* (*a*) Capi-
ine du *Nightingale*, pour la Compa-
nie d'Afrique, & Thomas *Daſſel*, Com-
andant de la Pinace, arriverent, près
i Cap Verd, à la petite Iſle qui ſe nom-
e *la Liberté*. Ils y apprirent que les Por-
igais, ou les Eſpagnols, car ces deux
ations étoient alors réunies ſous le
ême Roi, ſe trouvoient en grand nom-
re à Portodali & à Joala. C'étoit aſſez
our interrompre les principales vûes
es Anglois. Cependant la paix étant ré-
ablie entre l'Eſpagne & l'Angleterre,
s ſe flatterent que leurs nouveaux al-
és accepteroient des propoſitions de
ommerce dans l'un ou l'autre de ces
eux lieux. Daſſel ſe chargea de cette
ntrepriſe avec ſa Pinace, tandis que la
haloupe du Nightingale iroit ſe préſen-
er aux Négres de la Côte.

Raynolds ne fit pas difficulté de ſe Il fait des propoſitions de commerce aux Négres d'Afrique.
nettre lui-même dans la Chaloupe. Vis-

(*a*) Ce Capitaine a publié lui-même la Relation de ſon Voyage, qui nous a été conſervée dans Hackluyt.

RAYNOLDS. 1591. à-vis de l'Iſle où il avoit jetté l'ancre ; on trouve une Ville, ou une Habitation de Négres, nommée *Beſegulache*, dont le Gouverneur eſt en poſſeſſion de lever quelques droits pour l'ancrage. Il vint au-devant de la Chaloupe Angloiſe, avec un grand nombre de canots ; & n'y voyant point de Portugais, il en témoigna beaucoup de ſatisfaction au Capitaine. Il l'exhorta même à ne pas ſe mêler avec cette Nation, mais à ſuivre l'exemple des François, qui étoient toujours bien reçus, lui dit-il, parce qu'ils paroiſſoient être ſans liaiſon avec les Portugais. Raynolds, pour ſe concilier l'affection des Négres, leur offrit divers rafraîchiſſemens de l'Europe, & fit en particulier quelques préſens au Gouverneur. Enſuite, ayant reçu, à ſa priere, & donné quelques otages, il ne balança point à deſcendre avec lui ſur le rivage. La guerre étoit alors allumée entre ce Gouverneur & celui d'une Province voiſine ; mais en faveur de l'arrivée des Anglois, dont l'un & l'autre devoit partager les avantages, ils firent une tréve d'une certaine durée. Raynolds fut conduit fort civilement à l'habitation du Gouverneur de Beſegulache. Il y fut traité à la maniere des Négres ; & le ſoir il retourna fort ſatisfait

Il eſt conduit à Beſegulache.

ſur ſon bord. Le jour ſuivant, il y vit arriver encore le Gouverneur, qui le pria d'envoyer ſa Chaloupe au rivage avec du fer & d'autres marchandiſes, en l'aſſurant qu'il pouvoit aller de ſon côté à Rufiſco avec le Vaiſſeau. Il obſerva que le Gouverneur avoit été ſuivi juſqu'à ſon canot par un certain nombre de Négres armés; ce qui ne lui cauſa point d'inquiétude, parce qu'il ſçavoit qu'en faveur de la tréve, quantité de Négres de la Province voiſine étoient venus pour voir le Vaiſſeau, & que cette précaution lui parut juſte. La plûpart des Négres, qui s'approchoient du Gouverneur, ſe mettoient à genoux devant lui, & lui baiſoient le dos de la main. RAYNOLDS. 1591.

Exercice du commerce.

Comme il n'y avoit point de Vaiſſeau François à Rufiſco, Raynolds ne fit pas difficulté de s'avancer dans la rade. Il fit avertir de ſon arrivée le Chef de cette Ville, qui lui envoya ſes Interpretes, pour ſe faire payer les droits de l'ancrage, & lui accorder la permiſſion du Commerce. Les échanges commencerent auſſi-tôt. On donna du fer & d'autres marchandiſes de peu de valeur, pour des cuirs & des dents d'éléphans. Dans toutes ces occaſions, les Négres furent ſi doux & ſi traitables, que Raynolds ne balança point à pénétrer juſ-

RAYNOLDS. 1591. qu'à la Ville de Rufiſco, qui eſt à trois ou quatre milles dans les terres. Il y fut reçû avec toutes ſortes de careſſes & fort bien traité par le Gouverneur. Un jeune Seigneur Négre, nommé *Konde Amar-Pattay*, lui préſenta un bœuf & quelques chevreaux, en l'aſſurant que le Roi apprendroit volontiers l'arrivée d'un Vaiſſeau de Blancs; c'eſt le nom que les Négres donnent aux Européens, & particulierement aux Anglois.

Civilité d'un jeune Seigneur Négre.

Ce jeune homme venoit tous les jours au bord de la Mer avec un petit cortége de gens à cheval, & ne ceſſa point de faire des civilités aux Anglois. Le 5 de Decembre, il ſe rendit à bord avec ſon train, qui s'étonna beaucoup d'une hardieſſe dont on n'avoit gueres vû d'exemple. Il dit à Raynolds qu'un Courier qu'il avoit envoyé au Roi étoit arrivé, avec des témoignages de la joie de ce Prince, qui voyoit volontiers les Anglois dans ſes Etats, & qui étoit diſpoſé à leur accorder toutes ſortes de facilités pour le Commerce; que le Vaiſſeau de Raynolds étant le premier de la Nation Angloiſe qui fût arrivé ſur cette Côte, il étoit juſte qu'il y fût bien reçû; & que ceux qui y viendroient à l'avenir, y ſeroient toujours vûs du même œil. Zonde joignit à ce compliment de vives inſ-

tances, pour engager le Capitaine à retourner au rivage, où il ſouhaitoit de ſerrer l'amitié par une nouvelle conférence. Raynolds y conſentit; mais ce ne fut qu'après avoir donné à bord une fête très-galante au Prince Négre. Il l'auroit même ſalué de toute ſon artillerie, ſi Zonde ne l'eût prié d'arrêter ſes Canonniers, dans l'admiration mêlée de frayeur que lui inſpiroit la ſeule vûe de ces terribles machines. RAYNOLDS. 1591.

La nuit du 13 de Décembre, Raynolds leva l'ancre & ſe rendit le 14 à Portodali. Cette Ville eſt d'un autre Pays, dont le Roi nommé *Malek-Amar*, étoit fils de *Malek-Zamba*, Roi du Pays voiſin, & tenoit ſa Cour à une lieue & demie du Port. Auſſi-tôt que les Anglois furent entrés, le Gouverneur, proche parent de ce Monarque, vint à bord, pour y recevoir les droits établis, & donner la permiſſion du Commerce. Il demanda s'il n'y avoit aucun Portugais dans le Vaiſſeau, en ſe plaignant beaucoup des infidélités de cette Nation, & particulierement de celles d'un certain *Franceſco Coſta*, Officier du Roi Dom Antoine, qui avoit ſouvent trompé le Roi Malek-Amar par de fauſſes promeſſes. Il ajoûta que les Eſpagnols & les Portugais avoient une mortelle averſion Les Anglois vont à Portodali.

Haine de Négres con-

RAYNOLDS. 1591. tre les Eſpagnols & les Portugais.

pour les Anglois : que *Pedro Gonzalez*, Officier Portugais, qui étoit venu à Portodali ſur un Vaiſſeau Anglois, commandé par *Richard Helley de Darmouth*, avoit annoncé au Peuple de cette Côte que Raynolds & ſes gens étoient des fugitifs d'Angleterre, prêts d'arriver en Afrique pour exercer leurs pillages & leurs cruautés ſur les Négres & les Portugais ; & que Thomas Daſſel avoit maſſacré Coſta dans un Vaiſſeau ſur lequel il venoit de la part de Dom Antoine, avec de riches préſens pour Malek-Amar : que ſur ces odieuſes accuſations Gonzalez avoit demandé que les Anglois & toutes leurs marchandiſes fuſſent ſaiſis à l'arrivée de leur Vaiſſeau ; mais que Malek-Amar avoit rejetté cette demande avec indignation, parce l'experience lui avoit appris quelle étoit la bonne-foi des Portugais : enfin, que ce Prince avoit un regret extrême de la captivité & du meurtre de certains Anglois, dont il ne falloit accuſer que les Portugais & les Eſpagnols, qui avoient ſoulevé ſes Peuples par des impoſtures. Raynolds rendit graces au Gouverneur de ſes favorables intentions, & ne manqua pas de l'aſſurer que pour la fidélité dans les promeſſes il trouveroit toujours beaucoup de différence entre les An-

Les Anglois ſont trahis par les Portugais.

glois & leurs accuſateurs. Il paya les droits ſans aucune conteſtation ſur la ſomme. Portodali étant le principal lieu du Commerce, il déclara au Gouverneur qu'il ſe propoſoit d'aller faire ſa cour à Malek-Amar, & lui offrir quelques préſens qu'il avoit apportés d'Angleterre. Les Facteurs du Vaiſſeau avoient pris cette réſolution de concert, dans la double vûe de faire honneur à leur patrie, & de confirmer les Négres dans de ſi favorables diſpoſitions. RAYNOLDS. 1591.

Pendant que Raynolds traitoit avec les Rois, la Pinace s'étoit rendue à *Joala*, dans les Etats de *Jokoel Lamiokeric*, où Daſſel avoit lié quelque commerce avec les Eſpagnols & les Portugais. Il y avoit trouvé, ſuivant les avis du Gouverneur de Portodali, Pedro Gonzalez avec d'autres Marchands Anglois, auſquels il ſervoit de guide ſur le Vaiſſeau de Richard Kelly. On ne ſçauroit douter ici, que par un article de la paix avec l'Eſpagne, il ne fût ſtipulé entre les deux Couronnes, que les Anglois n'iroient point en Afrique, ſans avoir un Portugais à bord; & que ce fut la violation de cet article qui porta bientôt l'Eſpagne à ne rien épargner pour la ruine de leur Commerce. Il doit paroître étrange que l'Hiſtoire d'Angleterre n'offre au- Convention avec le Portugal.

RAYNOLDS. 1591.

Intrigue embarrassante pour les Anglois.

cune trace de cette convention ; mais outre que les Eſpagnols y rappellerent ſouvent les Anglois, l'occaſion que j'ai de faire ici cette remarque renaîtra dans pluſieurs autres endroits des Relations ſuivantes, qui ne peuvent être ſoupçonnées d'erreur ſur un point qui n'eſt pas fort honorable à l'Angleterre. Ainſi Kely même, qui étoit dans les termes du Traité, devoit prendre Raynolds & ſes gens, quoiqu'Anglois comme lui, ſinon pour autant de Pyrates, du moins pour des rivaux incommodes, qui venoient partager ſans droit les avantages de ſon commerce, & trouver moins étrange que Gonzalez cherchât ſi ardemment à leur nuire. De l'autre côté, Raynolds qui ſe trouvoit employé par une Compagnie autoriſée de la Reine Eliſabeth, & qui ſçavoit ſans doute que la Cour d'Angleterre vouloit ſecouer le joug du Traité, ſe plaignit avec raiſon de n'y pas trouver aſſez de facilité de la part des Eſpagnols & des Portugais. Mais ſi ſes plaintes étoient juſtes, en prenant la regle de juſtice du zele qu'il avoit pour l'exécution des ordres de la Reine & pour les intérêts de ſa Compagnie ; on ſçut qu'il y avoit de l'exagération & même de la fauſſeté dans les reproches qu'il faiſoit aux Sujets de la Couronne

d'Eſpagne, puiſqu'ils avoient alors un Traité, c'eſt-à-dire, des raiſons beaucoup plus juſtes en elles-mêmes, pour ſoutenir leur conduite. Sans un éclairciſſement ſi néceſſaire, on trouveroit beaucoup d'obſcurité dans le reſte de cette Relation. 1591.

Perfidie d'un Portugais nommé Gonzalez.

Gonzalez n'ayant pû faire réuſſir ſes deſſeins à Portodali, réſolut, avec le conſentement des Anglois mêmes qu'il avoit accompagnés, de perdre à Joala, Daſſel & ſes Compagnons, ou du moins de ſe ſaiſir d'eux & de leur Pinace. Il avoit déja fait entrer dans ſon projet les principaux Négres, lorſque Daſſel en fut informé par un Domeſtique Anglois de Kelly, à qui l'on n'avoit pû cacher cette conſpiration. Il ſe hâta de quitter la Ville, pour remonter dans ſa Pinace; & le haſard fit qu'en ſe rendant au rivage avec ſes gens, il rencontra trois Portugais qu'il força de le ſuivre à bord. Là, s'étant plaint amerement de la trahiſon de Gonzalez, que ſes Priſonniers mêmes ne purent deſavouer, il en renvoya deux à terre; & retenant le troiſiéme, qui ſe nommoit *Villa-nova*, il déclara aux deux autres que pour obtenir la liberté de leur Compagnon, il falloit qu'ils trouvaſſent moyen, le jour ſuivant, de lui amener Pedro Gonzalez

RAYNOLDS. 1591. dans ſa Pinace. Le pouvoir ou la volonté leur manqua pour cette entrepriſe. Mais Daſſel apprit le même jour que dans le chagrin de voir ſon artifice éventé, Gonzalez avoit eu le crédit de faire partir à cheval tous les Portugais de la Ville de Joala, pour ſe ſaiſir de Raynolds, qu'il croyoit encore à terre dans celle de Portodali. Cette nouvelle l'allarma d'autant plus, qu'il connoiſſoit l'inconſtance des Négres, à qui les liqueurs fortes font changer aiſément de réſolution. Il partit auſſi-tôt pour rejoindre ſon Collegue, & ſe fortifier par leur union contre toutes ſortes de ſurpriſes. A peine l'eut-il rejoint, qu'il fut informé par les avis d'un de ſes gens, qui avoit été arrêté à Joala avec les marchandiſes qu'il avoit à terre, que Gonzalez étoit allé lui-même à Portodali pour ſe faire rendre Villa-nova. Raynolds ſe croyant aſſez fort pour braver ſes Ennemis, prit le parti de rentrer dans la Rade & de deſcendre avec une bonne eſcorte. Il demanda une conférence, avec les principaux Négres, à laquelle quelques Eſpagnols aſſiſterent. Après une longue diſcuſſion, les Négres perſuadés de la trahiſon de Gonzalez, déclarerent qu'il méritoit la mort, ou quelque châtiment qui ſervît d'exem-

Les Négres veulent qu'il ſoit puni de mort.

ple. Les Portugais mêmes, qui ne ſe trouvoient pas les plus forts, reconnurent la juſtice de cette Sentence. Mais Raynolds & tous les Anglois demanderent ſa grace. Cependant il fut conduit à bord de la Pinace, & préſenté à Daſſel, pour lui faire de juſtes ſoumiſſions. Les Eſpagnols, qu'il avoit offenſés par quelques expreſſions libres contre la Cour d'Eſpagne, furent les plus ardens à l'humilier par leurs reproches; & ſans le ſecours des Anglois, peut-être auroit-il reçu quelque traitement plus dur des Négres ou des Eſpagnols. Villa-nova fut rendu; mais Gonzalez, après avoir demandé pardon à Daſſel, lui proteſta qu'il n'avoit rien fait que par des ordres particuliers de ſon Roi, qu'il avoit reçûs à Darmouth avant que de s'embarquer: que ce Prince étoit fort irrité de voir exercer aux Anglois le Commerce de Guinée ſans être accompagnés d'un Portugais; & que François de Coſta, alors Agent du Portugal à Londres, l'avoit chargé particuliérement d'arrêter en Guinée Daſſel & toutes ſes marchandiſes.

RAYNOLDS. 1591.

Les Anglois demandent grace pour lui.

Raynolds, pour ſe garantir d'une nouvelle inſulte, ſe détermina de l'avis de ſes gens, à garder Gonzalez à bord juſqu'au départ du Vaiſſeau Anglois qui

Ils le gardent à bord.

RAYNOLDS. 1591. l'avoit amené; & faisant valoir le droit de sa commission, il exigea du Capitaine Kelly, qu'après avoir terminé ses affaires, il partiroit immédiatement avec ce dangereux Emissaire du Portugal. Les Négres applaudirent à cette résolution, & la haute faveur qu'ils marquerent pour les Anglois, força les Espagnols & les Portugais à dissimuler leur jalousie. En effet, la Nation de Malek-Amar se trouvoit bien mieux du commerce de France & d'Angleterre que de celui du Portugal. Les Vaisseaux Anglois & François leur apportoient depuis long-tems du fer, de bonnes étoffes de laine, & d'autres marchandises utiles; au lieu que les Portugais accoutumés dans l'origine à ne leur fournir que des bagatelles, prétendoient soutenir cet usage & s'attachoient continuellement à les tromper.

Raynolds se défie des Négres. Dès le commencement de ces démêlés, Malek-Amar avoit envoyé à Raynolds, son Secretaire & trois chevaux, pour le conduire à sa Cour: mais quoiqu'on lui eût offert en même tems des Otages, les Facteurs lui représenterent qu'il étoit dangereux de s'éloigner du Vaisseau dans une conjoncture qui demandoit sa présence. Il ne laissa point de remettre au Secretaire du Roi les pré-

ſens qu'il avoit deſtinés pour ce Prince; & deux Anglois qui entendoient quelque choſe au langage des Négres, furent nommés pour l'accompagner à ſon retour. Amar n'apprit point ſans indignation que des Etrangers qui exerçoient un commerce utile à ſes Etats, euſſent été outragés preſqu'à ſes yeux. Il fit déclarer par une proclamation publique, que ceux qui entreprendroient de nuire aux Anglois dans toute l'étendue de ſon domaine, ſoit Eſpagnols, Portugais ou Négres, ſeroient punis rigoureuſement, avec ordre à ſes Sujets de ſecourir & de défendre une Nation qu'il vouloit protéger. En général les Négres de cette Côte ſont de meilleure foi que les Européens, & ſeroient même plus conſtans dans leurs promeſſes, ſi les liqueurs de l'Europe n'altéroient trop facilement leur raiſon, & ne corrompoient la bonté naturelle de leur caractere.

RAYNOLES. 1591.

Leur bonne foi.

Les Eſpagnols & les Portugais n'ont aucun trafic ſur la Riviere du Senegal; mais on ignore par quelle avanture il s'en trouvoit un, nommé *Ganigoge*, qui demeuroit depuis long-tems ſur le bord de cette Riviere, & qui avoit épouſé la fille d'un Roi Négre. Il affectoit d'avoir oublié la langue & les uſages de ſa patrie, juſqu'à demeurer ſans répondre

Avanture d'un Portugais qui épouſe la fille d'un Roi Négre.

RAYNOLDS. 1591. lorſqu'on lui parloit Portugais. Il ne portoit point d'autre habillement que celui du Pays ; & dans toutes ſes actions, il s'efforçoit d'imiter ceux dont il avoit embraſſé la vie & les uſages. La curioſité porta Raynolds à chercher l'occaſion de le voir ; mais il ſe donna des mouvemens d'autant plus inutiles, que Ganigoge ayant appris ſon deſſein affecta de l'éviter. Il y a beaucoup d'apparence que la honte de ſa ſituation y contribuoit autant que le goût de la ſingularité.

Lieux où les Portugais & les Eſpagnols exercent le commerce.

Du côté de *Portodali* & de *Joala*, qui ſont les principaux lieux de cette Région pour le commerce, & vers *Kantor* & & *Kaſſan* ſur la Riviere de Gambra, les Négres ſe ſont accoutumés à ſouffrir des Portugais & des Eſpagnols ; mais c'eſt depuis que ces deux Nations achettent des François & des Anglois le fer & les autres marchandiſes que ceux-ci tranſportent en Guinée, & qu'elles les préſentent pour échange au lieu des anciennes bagatelles dont les Habitans de ce Canton ſont entierement rebutés. Le commerce de cette Riviere eſt fort riche. Quoique les Portugais en ſoient ſi jaloux qu'ils employent toutes leurs forces à ſe le conſerver, il n'eſt pas permis indifféremment à tous les Particu-

liers de leur Nation de l'exercer dans le Pays. Les Gouverneurs de Mina & des autres Places qui ſont au long de cette Côte, ont fixé des bornes au-delà deſquelles un ſimple Négociant ne peut remonter ſous peine de mort. Pour eux, ils envoyent dans divers tems de l'année leurs propres Barques, juſqu'à certains lieux où elles trouvent de riches amas d'or. Le Portugal n'a fait élever des Châteaux & des Forts que ſur la Côte des Pays qui produiſent ce précieux métal. Les Sujets de cette Couronne ſont ainſi parvenus à s'y rendre ſi abſolument les maîtres, qu'en paix comme en guerre, les autres Nations ne peuvent s'en approcher pour le commerce de l'or, ſans ſe déclarer leurs ennemis. RAYNOLDS. 1591.

Dans les autres lieux où ils n'ont point de Forts, ils ne ſont reçus, comme les autres Marchands étrangers, qu'avec la permiſſion des Négres qui ont même établi des droits dont aucune Nation n'eſt diſpenſée. S'il s'y trouve des Portugais, la plûpart ſont des criminels, bannis ou fugitifs, qui s'y ſont retirés comme dans un azile. Raynolds aſſure que toute l'eſpece humaine n'a point de ſcélérats ſi lâches & ſi dangereux. Ils ne ſont point reçus aux autres lieux.

CHAPITRE XVIII.

Voyage du Chevalier Jean Burrough en 1592, pour ouvrir les Indes Orientales aux Anglois.

BURROUGH. 1592.

Le ſentiment de la Reine Eliſabeth.

A Juger des impreſſions que les plaintes de Raynolds firent ſur la Reine Eliſabeth par les meſures qu'elle prit auſſi-tôt pour ſa vengeance, il paroît qu'elle reſſentit fort vivement l'inſulte qu'il avoit reçu en Guinée, ou plutôt les obſtacles qui l'avoient empêché de pouſſer plus loin ſon voyage. Elle fit

Départ d'une Flotte Angloiſe.

équiper à ſon retour une Flotte de quinze Vaiſſeaux ; c'eſt-à-dire, pour en donner une idée plus juſte, qu'elle joignit deux de ſes Vaiſſeaux de guerre, le *Garland* & le *Foreſight* à douze ou treize Marchands qui n'avoient attendu que l'arrivée de Raynolds pour ſe mettre en mer ſur ſes informations. Tandis qu'on étoit occupé de ces préparatifs, Sire Walter *Raleigh*, nommé pour commander la Flotte, monta ſur le Garland, & ſe rendit à l'Oueſt de l'Angleterre, ſous prétexte d'y raſſembler mille choſes néceſſaires à ſon voyage. Le vent devint ſi contraire à ſon retour, que la ſaiſon

s'étant fort avancée, la Reine lui écrivit, non-seulement pour le rappeller, mais pour donner, à sa place, la conduite de la Flotte aux Chevaliers Burrough & Martin Frobisher. Cette lettre fut confiée à Frobisher, qui la remit à Raleigh le 7 de Mai. Celui-ci jugeant qu'il ne pouvoit perdre son emploi sans quelque tache pour son honneur, ou du moins sans nuire aux intérêts de quantité d'amis, qui lui avoient avancé des sommes considérables, feignit que la Cour lui laissoit le choix de quitter la Dignité de Vice-Amiral ou de la conserver ; & montant sur la Flotte en cette qualité, il mit aussi-tôt à la voile. BURROUGH. 1592.

Burrough commande la Flotte, & prend des informations.

Deux ou trois jours après, il rencontra quelques Vaisseaux Espagnols. La paix durant encore en Europe, il en aborda un qui appartenoit au Gouverneur de Calais, sur lequel il trouva un Gentilhomme Anglois, nommé Nevil Davies, qui avoit souffert pendant douze ans une rude captivité dans les cachots de l'Inquisition. Il apprit de lui, que l'accès des deux Indes seroit également difficile cette année, parce que le Roi d'Espagne informé de l'armement qui s'étoit fait en Angleterre, avoit envoyé ordre dans les Ports à tous les

BURROUGH. 1592. Vaiſſeaux Eſpagnols & Portugais de remettre leur départ à l'année ſuivante. Raleigh n'en fut pas plus refroidi pour ſon entrepriſe. Mais une tempête qui le ſurprit à la hauteur du Cap de Finiſtere, ayant diſperſé ſes Vaiſſeaux & ſubmergé la plupart des Barques & des Pinaces, il eut beſoin d'un eſpace aſſez long pour raſſembler les débris de ſa Flotte. Ce fut dans cet intervalle qu'il fut informé par quelques Barques Eſpagnoles, que l'Amiral d'Eſpagne l'attendoit au Sud de ce Royaume pour obſerver ſa navigation, & pour aſſurer celle d'une Flotte qui devoit partir inceſſamment des Iſles Açores. Il forma ſur cette nouvelle un Plan fort hardi : ce fut de diviſer la ſienne en deux parties,& d'en laiſſer une ſous le commandement de Frobisher, pour amuſer l'Amiral Eſpagnol ; tandis qu'avec l'autre il iroit lui-même au devant des Caraques, qui étoient les Vaiſſeaux qu'on attendoit des Açores.

Il eſt difficile à comprendre comment deux Nations qui n'avoient encore aucun démêlé en Europe, étoient toujours diſpoſées à ſe traiter en ennemis à la moindre concurrence de navigation & de commerce. Avant que la Flotte Angloiſe fût diviſée, Raleigh rencontra

ſur la Côte d'Eſpagne un Vaiſſeau Baſque de ſix cens tonneaux, nommé le *Santa Clara*, qui fut pris après quelque réſiſtance. Il étoit frété de toutes ſortes de petits inſtrumens de fer, tels que des cloux, des crochets, des fers à cheval, des ſerrures, des verrouils, des ſocs de charrue &c. pour la ſomme de ſix ou ſept mille livres ſterling. Il fut envoyé droit en Angleterre; après quoi la Flotte s'approchant du Cap Saint Vincent, le Chevalier Burrough, Vice-Amiral de la ſeconde diviſion, découvrit un autre Bâtiment auquel il donna longtems la chaſſe, & dont il ſe ſaiſit enfin vers les Côtes méridionales. C'étoit un Flybot, dont le Capitaine lui apprit que le Roi d'Eſpagne avoit équippé une grande Flotte à Cadis & à San-Lucar. C'étoit effectivement le bruit public en Eſpagne; mais la véritable deſtination de cette Armée navale étoit de s'oppoſer au Chevalier Raleigh, dont on croyoit que le deſſein étoit de faire voile en Amérique, & ſur-tout de favoriſer l'arrivée des Caraques Orientales qu'on attendoit à chaque moment. Enſuite la Cour d'Eſpagne s'étant perſuadée que ſi Raleigh alloit en Amérique, les Iſles Açores & les Caraques ſeroient à couvert, elle avoit ordonné

BURROUGH. 1592.

Burrough ſe ſépare avec ſon Eſcadre.

BURROUGH. 1592. à Dom Alphonſe de Bacan, ſon Amiral, de pourſuivre & d'attaquer les Anglois de quelque côté qu'ils puſſent tourner leurs voiles. L'événement montra bien-tôt que c'étoit la vérité ; car à peine Burrough eut-il pris le Flybot, que penſant rejoindre ſa Flotte, il apperçut vers la haute mer celle d'Eſpagne, qui s'étendoit pour lui couper le paſſage. Mais comme il montoit un excellent voilier, il évita par la fuite un péril ſi preſſant.

Il évite un grand péril.

Cependant il lui fut impoſſible de ſe rapprocher de ſes Compagnons ſur une Côte ſi bien gardée. Dans l'incertitude du lieu où il pourroit les rencontrer, il prit, ſuivant le projet de Raleigh, vers les Iſles Açores, où le vent l'ayant bien-tôt conduit à la vûe de Saint-Michel, il obſerva de ſi près *Villa Franca*, qu'il diſtingua juſqu'aux Vaiſſeaux qui étoient à l'ancre dans le Port. Pluſieurs pètites Caravelles, qui s'y rendoient ſans défiance, tomberent entre ſes mains ; mais il n'en put tirer aucune information.

Il arrive aux Iſles de Flores.

En arrivant à *Flores* le 21 de Juin, il s'approcha du Rivage dans ſa Chaloupe, accompagné ſeulement de trois ou quatre de ſes Officiers. Les Habitans de Santa Cruz parurent auſſi-tôt bien

bien armés pour s'oppoſer à ſa deſcente. Burrough qui n'avoit aucun deſſein ſur cette Ville, arbora un drapeau blanc. On lui répondit par le même ſigne. Alors les témoignages de paix & d'amitié commencerent de part & d'autre. On ſe donna mutuellement des Otages. Les Anglois eurent la liberté de ſe pourvoir d'eau fraîche & de toutes les proviſions que l'Iſle produit, avec celle de deſcendre à leur gré ſur le rivage. Ils y apprirent qu'on n'attendoit cette année aucune Flotte de l'Oueſt; mais que trois jours avant leur arrivée, on avoit vû paſſer une Caraque pour Lisbonne, & qu'elle étoit ſuivie de quatre autres qui n'avoient point encore paru. A cette nouvelle, Burrough ſe hâta de remonter à bord; & ſans autres forces que ſon Vaiſſeau, accompagné d'une Barque de Briſtol d'environ ſoixante tonneaux, qui s'étoit jointe à lui dans cette mer, il alla au devant des Caraques à toutes voiles. Bien-tôt il en découvrit une, à laquelle deux autres Vaiſſeaux Anglois donnoient déja la chaſſe; mais un calme qui ſurvint vers le ſoir arrêta tout d'un coup ſes pourſuites. Dans le chagrin d'un ſi cruel obſtacle, il deſcendit dans ſa Chaloupe & fit trois milles pour la reconnoître de près avec le

BURROUGH. 1592.

BURROUGH-
1592.

ſecours des rames. Etant retourné à ſon Vaiſſeau, il ſe diſpoſa pour l'attaque du lendemain. Mais une violente tempête, qui s'éleva pendant la nuit, les força tous de lever l'ancre. La confuſion qui accompagne ces accidens, n'empêcha point Burrough d'obſerver toujours la Caraque. Le tems s'étant remis au matin, il l'apperçut près du rivage, & les Portugais empreſſés à tranſporter à terre tout ce qu'ils pouvoient décharger. Lorſqu'ils virent approcher les Anglois, ils mirent le feu à leur Bâtiment; & ſe retranchant à la portée du fuſil, ils demeurerent dans cette ſituation, au nombre d'environ quatre cens hommes, pour tenir l'Ennemi écarté du rivage juſqu'à ce que la Caraque fût conſumée.

Il attaque une Caraque, & force les Eſpagnols.

Burrough, après avoir fait toutes ces obſervations, ne balança point à mettre à terre cent cinquante de ſes hommes, dont une partie ſe jetta dans l'eau juſqu'à la ceinture. Ils diſſiperent aiſément quelques Compagnies qui étoient demeurées à la garde du rivage; & marchant avec réſolution vers le retranchement, ils ne s'en approcherent que pour être témoins de la retraite des Eſpagnols. Tout ce que le feu avoit épargné devint la récompenſe du

Vainqueur ; mais il étoit échappé peu de richeſſes à l'ardeur des flammes. Entre quelques Priſonniers, il ſe trouva un Portugais, nommé Vincent Fonſeca, Tréſorier de la Caraque, & deux Etrangers, l'un Allemand, & l'autre Hollandois, qu'il fallut menacer de la torture pour leur faire confeſſer la vérité. Ils avouerent enfin que dans l'eſpace d'environ quinze jours, il devoit arriver dans la même Iſle trois Caraques beaucoup plus grandes ; qu'il en étoit parti cinq de Goa, le *Buen Gieſu*, la *Madre de Dios*, le *Saint-Bernard*, le *Saint Chriſtophe* & la *Santa Cruz*, qui étoit celle que les Anglois venoient de forcer : que cette Flotte avoit reçu l'ordre exprès de ne pas toucher à Sainte-Helene, où toutes les Caraques des Indes Orientales ne manquoient point de paſſer pour s'y rafraîchir ; & de s'arrêter plutôt à Angola, mais le moins qu'il ſeroit poſſible, parce qu'on n'ignoroit pas que les Anglois ſe diſpoſoient à pouſſer leur navigation du côté de l'Eſt : enfin que le dernier rendez-vous des cinq Caraques étoit dans l'Iſle de Flores, où les mêmes ordres les obligeoient d'attendre une puiſſante Flotte qui devoit y venir d'Eſpagne pour les eſcorter juſqu'à Lisbonne.

BURROUGH. 1592.

Information qu'il tire des priſonniers.

BURROUGH.

1592.

Les Anglois vont au-devant de plusieurs riches Caraques.

Cette explication ſuffiſoit au Vice-Amiral Burrough pour régler ſes réſolutions. Les deux Vaiſſeaux Anglois qui avoient chaſſé la Caraque, s'étoient joints à lui. La Barque de Briſtol, un Vaiſſeau de la Flotte de Raleigh, qui arriva le même jour, & deux autres Bâtimens nouvellement arrivés de l'Amérique ſous la conduite des Capitaines Newport & Tomſon, lui formoient une Eſcadre aſſez bien compoſée. Il aſſembla tous les Capitaines, pour leur propoſer d'aller ſous ſes ordres au devant des Caraques. Ils y conſentirent. *Sir Robert Croſſ*, qui les joignit le lendemain avec *Foreſight*, Vaiſſeau de guerre de Raleigh, applaudit au projet. Ils partirent enſemble; & s'arrêtant à ſix ou ſept lieues à l'Oueſt de Flores, ils ſe répandirent du Nord au Sud, chaque Vaiſſeau à deux lieues de l'autre; de ſorte que n'occupant pas moins de deux degrés dans leur ligne, ils ſe flatterent de découvrir tout ce qui ſe préſenteroit ſur la Mer dans un ſi long eſpace.

Ils demeurerent dans cette ſituation depuis le 29 de Juin juſqu'au 3 d'Août, que *Tomſon*, Capitaine du *Dainty*, apperçut la Caraque la *Madre de Dios*, une des plus monſtrueuſes maſſes que le Portugal eût ſur mer. Le Dainty, qui

Ils rencontrent la Madre de Dios.

étoit excellent voilier, eut bien-tôt pris l'avance ſur le reſte de l'Eſcadre Angloiſe, & commença l'attaque par quelques volées de canon, qui incommoderent beaucoup les Portugais. Burrough arriva pour le ſeconder, avec le Capitaine *Newport*. Le combat continua quelque tems à la portée du mouſquet, juſqu'à l'arrivée de *Sir Robert Croſſ*, que Burrough conſulta ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Croſſ jugea que ſi l'on ne ſe hâtoit point d'aborder la Caraque, elle gagneroit infailliblement le Rivage, & s'y brûleroit comme la premiere. Sur cet avis, on jetta auſſi-tôt le grapin. Mais les Portugais ſe défendant avec beaucoup de valeur, le Vaiſſeau de Burrough reçut un coup ſous l'eau qui faillit de le faire couler à fond. Dans un danger ſi preſſant, il pria Croſſ de ſe retirer afin qu'il pût auſſi faire ſa retraite. Ils tenoient ſi fortement tous deux à la Caraque, qu'ils ne parvinrent à ſe dégager qu'aprês beaucoup d'efforts. BURROUGH. 1592.

Tandis que Burrough s'occupoit aux réparations de ſon Bâtiment, Croſſ, qui voyoit la Caraque s'approcher de l'Iſle, repréſenta vivement à ſes Compagnons que ſi l'on ne retournoit ſur le champ à l'abordage, il falloit renoncer

BURROUGH. 1592. à l'eſpérance de la prendre. Il eut des objections à vaincre & des craintes à combattre ; mais à la fin les exhortations rendirent le courage à ceux qui l'avoient perdu. Il s'approcha le premier, lorſque la Caraque commençoit à toucher au rivage. Tous les autres, animés par ſon exemple, fondirent avec la même furie ſur cette vaſte machine. Ils y entrerent de toutes parts ; & les Portugais perdirent tant de monde par le ſeul feu de la mouſquetérie, qu'ils ſe laſſerent de leur réſiſtance.

La Caraque eſt attaquée & priſe par les Anglois.

Burrough, qui avoit quitté ſon Vaiſſeau pour paſſer ſur le *Foreſight*, commença par faire deſarmer tous les Priſonniers. Enſuite jettant les yeux à loiſir ſur ſa conquête, il admira le plus grand Bâtiment qu'il eût jamais vû. Son attention fut troublée par le ſpectacle d'une infinité de bleſſés & de mourans, qui ſe traînoient ſur les ponts, & qui imploroient la pitié des Vainqueurs. Il fit appeller tous les Chirurgiens de l'Eſcadre Angloiſe, & les chargea de diſtribuer leurs ſoins entre un ſi grand nombre de malheureux.

L'Amiral des Caraques qui montoit la Madre de Dios, étoit Dom Ferdinand de Mendoza, deſcendu des Mendozas d'Eſpagne, mais établis en Por-

Mendoza, Amiral des Caraques.

tugal où il s'étoit marié. Son âge étoit fort avancé, & ſa fortune répondoit mal à ſon mérite; car avec l'avantage de la naiſſance, il étoit bien fait, d'une phiſionomie agréable, & partagé fort heureuſement de toutes les qualités de l'eſprit. Dans pluſieurs occaſions où l'Eſpagne l'avoit employé contre les Mores, il avoit été deux fois priſonnier, & racheté deux fois par le Roi ſon maître. En revenant des Indes, dans un autre voyage, où il commandoit encore les Caraques, celle qu'il montoit avoit étoit jettée proche de Sofala ſur des ſables où elle s'étoit perdue; & quoiqu'il ſe fût ſauvé de la fureur des flots, il n'avoit pû éviter les mains des Mores, qui lui avoient fait ſouffrir un long & pénible eſclavage. Le Roi d'Eſpagne le conſidéroit beaucoup, & cherchoit l'occaſion de lui faire rétablir ſa fortune. Il le nomma pour conduire, avec la qualité d'Amiral, la Flotte des Indes Orientales, qu'il auroit ramenée avec le même titre, ſi le Vice-Roi de Goa, qui revenoit en Portugal, & qui s'étoit embarqué dans le Bon-Jeſus, n'eût pris le commandement général en vertu de ſa dignité. Burrough plaignant les malheurs d'un homme de ce rang & de ce mérite, lui rendit la

BURROUGH. 1592.

Son mérite & ſes avantures.

BURROUGH. 1592. liberté avec la plus grande partie de ſes gens, & lui fournit toutes les commodités néceſſaires pour retourner dans ſa patrie.

De quelle utilité la Caraque fut aux Anglois.

Tous les Anglois de l'Eſcadre ſembloient s'attendre au pillage de la Caraque ; mais Burrough qui vouloit rendre ſa conquête plus utile, déclara qu'il en prenoit poſſeſſion au nom de la Reine. Enſuite, ſur la revûe générale qu'il fit de ce riche butin, il aſſura tout le monde qu'il y auroit de quoi récompenſer les Soldats & ſatisfaire aux prétentions des Marchands. L'Auteur obſerve ici que la priſe de ce Bâtiment fit pénétrer les Anglois dans tous les ſecrets du commerce des Indes, que le Portugal s'étoit toujours efforcé de cacher avec tant de ſoin ; & que les conjectures qu'ils avoient formées ſur toutes les Relations précédentes, furent changées en véritables lumieres, accompagnées d'une parfaite certitude.

Etat de la Caraque & ſa deſcription.

La Caraque étoit d'environ dix-huit cens tonneaux, dont neuf cens conſiſtoient en richeſſes de toutes ſortes de genre. Le reſte avoit été abandonné pour l'artillerie, qui étoit compoſée de trente-deux groſſes pieces de fonte ; pour les Paſſagers, qui étoient au nombre de ſix ou ſept cens ; & pour les vi-

vres, dont on doit s'imaginer la quantité par celle des Paſſagers & par la longueur de la navigation. La liſte des marchandiſes, qui fut publiée à Londres le 15 Septembre 1592, eſt un monument fort curieux de l'infortune des Portugais. Il n'y a point de tréſors ni de commodités connues dans les Indes Orientales, qui ne faſſent un article conſidérable. Toute la cargaiſon fut eſtimée, ſans aucune exagération, à deux cens mille livres ſterling. Après l'avoir fait diſtribuer ſur les dix Bâtimens de ſon Eſcadre, Burrough envoya la Caraque à Londres, en recommandant, pour la ſatisfaction de la Poſtérité, qu'on en tirât ſoigneuſement le plan & toutes les dimenſions. Sa longueur depuis le *Cap* juſqu'à *l'Arriere* étoit de cent ſoixante-ſix pieds. La plus grande largeur, au ſecond des trois ponts, quarante ſix pieds dix pouces. En partant de Cochin, elle prenoit trente-un pieds d'eau; mais le voyage l'ayant beaucoup affoiblie, elle n'en prenoit plus que vingt-ſix à ſon arrivée à Darmouth. La quille avoit cent pieds de long; le grand mât cent vingt pieds, & dix de tour dans ſa principale groſſeur, &c. Enfin par le plan qui s'en conſerve encore, il paroît que nous n'avons

BURROUGH. 1592.

BURROUGH. aujourd'hui, ni pour la guerre ni pour le commerce, aucun Bâtiment qui en approche. Le Roi d'Eſpagne regreta ſi amérement la *Santa Cruz* & la *Madre de Dios*, que ſans écouter les excuſes de ſon Amiral Dom Alphonſe de Bacan, il le punit de ſa négligence par la perte de ſon emploi. Les trois autres Caraques furent redevables de leur conſervation à la tempête qui diſperſa l'Eſcadre Angloiſe, & qui les fit arriver heureuſement à Tercere.

1592.

Regret que cette perte cauſe à l'Eſpagne.

Mais le même hazard fit tomber entre les mains du Capitaine White, à la hauteur de 36 degrés, deux Bâtimens Eſpagnols, dont la hardieſſe à déployer le pavillon d'Eſpagne lui avoit fait craindre d'abord que ce ne fût deux Vaiſſeaux de guerre. Cependant, comme il ſe trouvoit à la portée du canon, la crainte de ne pouvoir les éviter par la fuite, & l'envie de faire du moins acheter la victoire, lui fit prendre la réſolution de les attaquer. Ils ſe mirent en ordre de bataille, à la longueur d'un cable l'un de l'autre. On ſe canonna pendant cinq heures avec toute la furie poſſible. L'Anglois reçut dans cette eſpace trente-deux boulets, tant dans ſes mâts & ſes voiles, que dans le corps du Navire, & plus de cinq cens balles

Autre combat entre les Anglois & les Eſpagnols.

de mouſquets ou d'arquebuſes. Enfin, jugeant par leur lenteur à s'approcher, qu'ils devoient être moins redoutables par le nombre des hommes que par la quantité de l'artillerie, il ſe détermina tout d'un coup à l'abordage. Les grapins furent jettés ſur le plus gros, qui étoit un Vaiſſeau Baſque; il ſe paſſa près d'une heure avant que White pût s'ouvrir le paſſage à la faveur de ſa mouſqueterie. Mais une partie de ſes gens étant montés à bord, les Eſpagnols demanderent quartier, & le Capitaine Anglois fit ceſſer le carnage. L'autre Vaiſſeau avoit paru s'éloigner, pendant un combat ſi ſerré; mais c'étoit pour prendre l'avantage du vent, & venir aborder de ſon côté les Anglois, qu'il auroit mis entre deux feux. Il arriva trop tard, & ſon deſſein ne ſervit qu'à hâter ſa priſe. White déja maître du Baſque, ſur lequel un petit nombre de ſes gens ſuffiſoient pour garder des Ennemis qu'il avoit fait deſarmer, fit face à ceux qui revenoient ſur lui avec le vent, & leur lâcha une bordée qui les mit dans le dernier deſordre. Ils baiſſerent auſſi-tôt leurs voiles, pour ſe rendre ſans réſiſtance; & les Anglois furent obligés de leur prêter la main contre l'eau qui commençoit à

BURROUGH. 1592.

Priſe des Anglois.

BURROUGH. 1592. les inonder par pluſieurs voies. Leur nombre, ſur les deux Vaiſſeaux, étoit fort inférieur à celui des Anglois ; mais les maladies leur ayant enlevé une partie de leurs gens, ils n'avoient pas laiſſé de conſerver toute la fierté qui convenoit à leur premiere force ; & les deux Capitaines confeſſerent que dans l'eſpérance de prendre le Vaiſſeau Anglois, ils avoient déliberé entr'eux, dès le commencement du combat, s'ils le conduiroient à Lisbonne ou à San-Lucar.

White les fit venir tous deux ſur ſon bord ; & ſe contentant de faire paſſer à leur place deux Officiers Anglois, avec quelques Soldats, dans le nombre qu'il crut ſuffire pour aſſurer ſes priſes, il comptoit de faire continuer la manœuvre aux Matelots Eſpagnols, juſqu'en Angleterre, où il vouloit retourner directement. Mais il fut ſurpris d'entendre qu'on avoit fait jurer aux Matelots d'Eſpagne de ne pas mettre la main aux voiles pour le ſervice des Anglois, & que liés par ce ſerment, ils proteſtoient que la mort même ne les forceroit pas de le violer. D'un autre côté, la prudence ne lui permettant point de faire paſſer tant de Priſonniers dans ſon bord, pour leur ſubſtituer une partie de ſes gens, il fut obligé de recourir aux deux

Capitaines Eſpagnols, & de ſe remettre ſur eux du ſoin de faire agir leurs Matelots. Ainſi la religion de leur ſerment fut ménagée, mais à la faveur néanmoins d'une eſpece d'équivoque; car en recevant les ordres de la bouche de leurs Capitaines, ils ne travailloient pas moins pour le ſervice de l'Angleterre. BURROUGH. 1592.

Les deux priſes étoient chargées de quatre cens caiſſes de vif-argent, ſcellées des armes de Caſtille & de Leon, & de cent muids de vin. Elles portoient auſſi une autre ſorte de richeſſes, qui ne pouvoit ſervir beaucoup à la fortune des Anglois; c'étoit un prodigieux nombre de Chapelets, d'Agnus, de Médailles, & dix balles de Miſſels & de Breviaires. L'Auteur ajoûte que chaque quintal de vif-argent faiſoit perdre au Roi d'Eſpagne un quintal d'argent ſolide, qui lui en devoit revenir des Mines de Pérou, dont les Chefs ont apparemment avec lui cette convention. Il eſt fâcheux qu'elle ne ſoit pas mieux expliquée. A l'égard des Chapelets & des Agnus, &c. on conçoit que ſi le nombre étoit de deux millions ſoixante-douze mille, comme l'Auteur ne fait pas difficulté de l'aſſurer, & qu'il les faille compter à deux réaux piece, cette per-

Cargaiſon des deux priſes.

Dépouilles Eccléſiaſtiques.

BURROUGH. 1592. te étoit encore fort conſidérable pour le Roi d'Eſpagne. Enfin, ſans compter, dit-il, les Breviaires & les Miſſels, cette priſe montoit à plus de ſeptante mille livres ſterling. Il nous apprend auſſi, ſur le récit des deux Capitaines Eſpagnols, que les Chapelets, &c. étoient pour les Provinces de la nouvelle Eſpagne, de Jucatan, de Guatimala, de Honduras, & pour les Philippines. Le prix de deux réaux n'eſt point une ſuppoſition, car il étoit taxé ſur les caiſſes qui contenoient ces inſtrumens de piété.

§. II.

Priſe de pluſieurs Vaiſſeaux Portugais, & de la Caraque Las cinque Llagas, *en 1593.*

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593. Réflexion ſur l'état préſent des Anglois.

SI l'on conſidere avec l'Auteur de cet Ouvrage, les malheurs de l'Eſpagne & du Portugal dans la conduite de leurs Flottes d'Orient, & les avantages que l'Angleterre tiroit de ſes pyrateries, comme autant de degrés qui devoient bientôt aſſurer aux Anglois l'entrée des Mers Orientales, on ne trouvera rien dans ce détail qui n'appartienne au ſujet. La Relation de *Stephens* & le voyage de *Lancaſter* n'avoient point encore produit d'autre effet pour le Commerce de l'Angleterre aux gran-

des Indes, que de faire équiper tous les ans à Londres quantité de Vaiſſeaux, qui avoient pris inutilement cette route; mais les obſtacles qui les en avoient éloignés ſe trouvoient compenſés par les richeſſes qu'ils avoient enlevées aux Portugais. Cet affoibliſſement du principal Ennemi qui leur diſputoit les droits du Commerce, devoit ſervir à lui en ouvrir inſenſiblement les voies; ſans compter qu'elle en tiroit actuellement un profit ſi réel, que ſi le marché eût dépendu de ſon choix, elle auroit volontiers renoncé, dit un Auteur Anglois, à l'avantage de former des Etabliſſemens dans les Indes, pourvû qu'elle eût conſervé celui de prendre les Caraques & les riches Vaiſſeaux Portugais, dont le pillage valoit bien tous les profits du Commerce.

Flotte du Comte de Cumberland, & ſon départ.

Dans le cours de l'année 1593, le Comte de Cumberland, ce même Seigneur qui avoit déja fait gloire du nom de Corſaire, mit en mer de ſon propre bien & de celui de ſes amis, trois Vaiſſeaux de la même grandeur, de la même force, & pourvûs de la même quantité d'hommes & de vivres. Officiers, Soldats & Matelots, le nombre d'hommes montoit à cent quarante ſur chaque Bâtiment. Les noms étoient le *Royal*

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Exchange, Amiral; le *Mayflower*, commandé par le Capitaine *Anthony*; & le *Samſon*, par le Capitaine *Downton*, Hiſtorien du Voyage.

Ils ne partirent qu'au commencement de l'année ſuivante, avec tant de ſecret dans leur deſſein, qu'en mettant à la voile, les Chefs ſeuls en étoient informés. Ils dirigerent leur courſe vers la Côte d'Eſpagne; mais s'étant avancés juſqu'au 43 degré, ils ſe ſéparerent le 24 d'Avril, l'un à l'Eſt, l'autre à l'Oueſt, avec ordre de l'Amiral, qui demeuroit au centre, de retourner vers lui la nuit ſuivante. Cette manœuvre ſuppoſoit quelque vûe d'importance. Cependant elle fut continuée pendant trois jours, ſans autre effet que de ſe rejoindre chaque nuit. Mais, le 27, Anthony, Capitaine du Mayflower, parut accompagné d'une Pinace de vingt-huit tonneaux, chargée de ſeize perſonnes, & de vins de Galice. Il s'en étoit rendu maître ſans combat; & s'étant contenté d'y faire paſſer quelques Soldats pour aſſurer ſa priſe, il avoit remis à la viſiter après avoir rejoint l'Amiral. Il y a beaucoup d'apparence que la curioſité du Comte de Cumberland regardoit le deſſein dont il faiſoit encore myſtere. Il interrogea ſucceſſivement les ſeize Priſon-

Poſition de la Flotte.

Priſe des Anglois.

niers. C'étoient des Portugais, partis de Viane en Portugal, pour Angola dans l'Afrique. Ce qu'il apprit d'eux ne l'ayant point ſatisfait, il étoit tenté de les renvoyer libres, après avoir accommodé ſes trois Vaiſſeaux d'une partie de leurs vins. Ses gens lui repréſenterent qu'il devoit garder du moins un Portugais ſur chaque Bâtiment ; non que la plûpart des Anglois n'entendiſſent aſſez cette Langue, mais pour les occaſions où le beſoin qu'ils pouvoient avoir de quelques rafraîchiſſemens dans les Colonies Portugaiſes ne trouvoit pas toujours beaucoup de faveur dans la bouche d'un Anglois. Ainſi l'Amiral ne ſe rendit à cette propoſition que pour entrer dans des vûes d'une médiocre importance.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Cependant à peine les trois Portugais, qui furent choiſis, ſe virent-ils condamnés à la ſoumiſſion pour des Maîtres étrangers, que penſant à rendre leur ſervitude plus douce, ils découvrirent mille choſes que les menaces n'avoient pû leur arracher. Celui qui étoit tombé dans l'Amiral, apprit au Comte qu'on attendoit inceſſamment à Lisbonne une grande & riche Caraque, nommée *las cinque Llagas*, ou *les cinq Playes*, ſans autre eſcorte que deux Vaiſſeaux de guerre qui l'attendoient aux Iſles

Informations qu'ils tirent des priſonniers.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Açores. On jugea, par la ſatisfaction que le Comte fit éclater, que l'eſpérance de rencontrer ce Bâtiment étoit le but myſterieux de ſon voyage. Il déclara qu'ayant reçu le même avis à Londres, il n'avoit armé que dans cette eſpérance; & que depuis qu'il étoit en Mer ſes recherches n'avoient été que pour s'en procurer la confirmation. Trois Caravelles Portugaiſes, qu'il prit encore le jour ſuivant, ſemblerent moins le rejouir que l'importuner, parce que ces petites expéditions retardoient ſes deſirs. Il arriva le 2 de Juin à la vûe de S. Michel. Le lendemain il envoya ſa petite Pinace, qui étoit de vingt-quatre tonneaux, avec une Caravelle Portugaiſe qu'il avoit conſervée pour les uſages de ſa Flotte, vers les Iſles voiſines, & ſur-tout vers celle de Tercere, dans la vûe de ne laiſſer rien échaper à ſes obſervations. Il leur donna ordre de le joindre à 12 lieues de Fyal, Oueſt-Sud-Oueſt; mais leur courſe fut inutile; elles ne purent retrouver la Flotte au tems marqué, & lorſque leur préſence auroit été néceſſaire.

Ils arrivent aux Açores.

L'Amiral diſperſa ſes trois Vaiſſeaux, ſuivant la méthode qu'il avoit obſervée ſur les Côtes d'Eſpagne. Enfin, le 13 on apperçut la grande Caraque *las cin-*

Ils découvrent la Caraque las Llagas.

que Llagas. Le Mayflower & le Samſon furent près d'elle avant la nuit, & commencerent à lui lâcher chacun leur bordée. Enſuite tournant pour obſerver ſes forces, ils examinerent ſoigneuſement le côté le plus favorable pour l'aborder pendant la nuit. Elle diſpoſoit pendant ce tems-là ſon artillerie. L'Amiral arriva malheureuſement avec trop peu de précaution, & reçut ſa premiere décharge, qui l'incommoda beaucoup. Tandis qu'il remedioit au deſordre, le Mayflower & le Samſon continuerent de faire jouer leurs batteries, juſqu'au retour de l'Amiral, qui ne reparut qu'à minuit. Auſſi-tôt on propoſa d'aller droit à l'abordage; mais le Capitaine Cave repréſenta fortement qu'il valoit mieux attendre le matin; & qu'alors chaque Vaiſſeau, après avoir fait de concert ſes trois décharges, s'approcheroit chacun de ſon côté pour attacher le grapin. Ce conſeil fut approuvé; mais, au matin, divers retardemens firent encore ſuſpendre l'attaque juſqu'à dix heures.

Premiere attaque.

Il paroît par le détail de ce combat, qu'en arrivant aux Iſles, le Comte de Cumberland s'étoit dérobé ſoigneuſement à la vûe des Portugais; ſans quoi l'on ne concevroit pas que les deux Vaiſſeaux de guerre qui étoient à Ter-

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

cere fuſſent demeurés dans l'inaction. L'Amiral aborda le premier au centre de la Caraque. Le Mayflower la prit à *l'arriere*, du côté de *bas-bord ;* mais le brave Anthony, qui en étoit Capitaine, fut tué à la premiere approche ; ce qui jetta tant de confuſion parmi ſes gens, que le Vaiſſeau, heurtant contre la poupe de la Caraque, fut mis par cet accident hors d'état de combattre. Ce fut du moins le prétexte qu'ils employerent pour ſe juſtifier. Le Samſon aborda par l'*avant ;* mais n'ayant point aſſez de place, ſon *arriere* ſe trouva contre le *flanc* de l'Amiral, & ſon *avant* contre l'*avant* de la Caraque.

Seconde attaque.

Difficultés du combat.

Dès les premiers coups, M. Cave, Capitaine de l'Amiral, fut bleſſé tout à la fois aux deux jambes ; & n'ayant pû ſe remettre en état de faire ſes fonctions, il n'y eut perſonne qui eût la hardieſſe de prendre ſa place. Le Samſon ſe rapprocha du *flanc* de la Caraque ; mais il eut dans le même inſtant ſix hommes tués ; & ne voyant point dans l'Amiral toute l'ardeur qui devoit leur ſervir d'exemple, les autres jugerent à propos de ſe retirer, ſans que rien fût capable de les faire retourner à l'aſſaut. Cependant quelques Soldats de l'Amiral ſe comporterent fort bien, & ſembloient

n'avoir beſoin que d'un Chef pour ſuccéder aux fonctions du Capitaine Cave. L'Auteur aſſure que leur Vaiſſeau, malgré l'atteinte qu'il avoit reçue la veille, ne manquoit de rien pour le combat. Mais les Portugais, remarquant ſans peine que la vigueur de leurs Ennemis ſe relâchoit, ſe placerent avantageuſement, & firent des barricades qui les mirent à couvert du feu de la mouſqueterie. Ils lancerent en même tems ſur les Anglois des feux d'artifice ſi bien compoſés, que pluſieurs en furent brûlés ſans pouvoir s'en garantir, & que l'embarras de les éteindre fit perdre aux autres la vûe & le ſoin du combat. Les balles & les dards qu'ils faiſoient pleuvoir en même tems, acheverent d'ôter le courage aux Anglois. Ils ſe retirerent en deſordre; & leur reſſource fut de recommencer à quelque diſtance le jeu de leur artillerie.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Belle défenſe des Portugais.

Mais les mêmes feux qui leur avoient été ſi funeſtes, le devinrent bien plus aux auteurs de cette terrible invention. Les Artificiers dans le trouble du combat negligerent apparemment leur propre ſûreté. Cette explication eſt plus vraiſemblable que celle de l'Auteur, qui attribue leur infortune à l'artillerie du Samſon; car on ne conçoit pas qu'un

CUMBERLAND. II. Voyage.

1593.

seul boulet, comme il l'assure, pût enflammer un Bâtiment de la grosseur qu'il donne à la Caraque. De quelque maniere qu'on doive expliquer cet événement, bientôt le feu devint plus actif que tous les soins, & plus fort que tous les remedes. Il gagna toutes les parties de la Caraque; & la multitude de passagers qu'elle avoit à bord rendant le désordre plus affreux, les Anglois qui étoient témoins d'un si triste spectacle, furent touchés de la plus vive compassion. Ils conçurent que dans le grand nombre de personnes qu'ils voyoient sauter dans la Mer, en tendant les bras vers eux avec des cris lamentables, ils devoient apporter quelque discernement à les secourir. Ce fut un malheur extrême que la Pinace & la Caravelle ne fussent point encore arrivées. Les Chaloupes ne pouvoient suffire à tant de misérables; & l'ordre des Capitaines étant de faire quelque distinction des personnes, la difficulté même de ce choix causa la perte d'une infinité d'honnêtes gens. La Chaloupe du Samson tira des flots deux Gentilshommes d'une haute distinction, dont l'un qui étoit fort âgé, se nommoit *Nunno Velo Pereyra*. Il avoit été Gouverneur de Mozambique & de Sofala; & le Vaisseau sur

Le feu prend à la Caraque.

Déplorable sort des Portugais.

Malheurs de Velo Pereyra.

lequel il étoit parti pour retourner en Portugal ayant fait naufrage près du Cap de Bonne-Eſpérance, il avoit regagné par terre Mozambique, où il s'étoit embarqué ſur la Caraque. L'autre, nommé *Bras Carrero*, avoit été Capitaine d'une Caraque qui avoit péri auſſi ſur les Côtes d'Afrique; & la même fortune l'attendoit ſur celle où il étoit remonté. La Chaloupe du Samſon ſauva trois autres perſonnes d'un rang moins conſidérable. L'Amiral & le Mayflower rendirent le même ſervice à deux femmes & à pluſieurs hommes de différentes conditions. Mais tandis qu'on s'empreſſoit à ſecourir les autres, le feu ayant gagné les poudres fit ſauter la Caraque en mille pieces, avec un fracas épouventable.

Ce malheur arriva le 14 de Juin 1593, à ſix lieues au Sud de Fyal & de Pico. Le petit nombre de Portugais qui furent ſauvés raconterent que la raiſon qui les avoit empêché de ſe rendre, étoit que la Caraque & toute ſa cargaiſon appartenoit au Roi. Le Capitaine qui avoit fondé l'eſpérance de ſa fortune ſur les recompenſes auſquelles il s'attendoit, & qui aſpiroit même à la Vice-Royauté des Indes, avoit mieux aimé périr que de ſurvivre à ſes ambitieux projets. La

Raiſonnemens ſur la perte de la Caraque.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Caraque étoit d'ailleurs en fort bon état, & capable de défenſe comme le meilleur Vaiſſeau de guerre. Elle avoit augmenté ſon artillerie à Mozambique, de celle de deux autres Caraques qui s'étoient briſées ſucceſſivement ſur cette Côte. Cependant les maladies qui s'étoient répandues dans l'Equipage, à Angola, où l'air eſt toujours fort mauvais, avoient réduit le nombre des Blancs à cent cinquante perſonnes. Mais celui des Négres montoit preſqu'au double. Comme on ne manque point dans ces triſtes accidens de groſſir tout ce qui peut inſpirer de la compaſſion, les Portugais peignirent avec les plus vives couleurs l'infortune de trois Dames, qui balançant entre la néceſſité de périr par le feu ou de de ſe précipiter dans la Mer, avoient imploré par leurs cris des ſecours qu'elles ne devoient attendre de perſonne; & ſurpriſes enfin par les flammes, avoient été ſuffoquées & brûlées à la vûe d'une infinité de gens que leur propre péril rendoit comme inſenſibles au deſaſtre d'autrui. Tous les Priſonniers qu'on retira de l'eau furent mis à terre dans l'Iſle de Fyal, à la reſerve de *Velo Pereyra* & *Bras Carrero*, qui furent conduits en Angleterre, & de quelques Négres d'une belle taille que l'Amiral garda pour ſon ſervice. Quoi-

Trois Dames ſuffoquées.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Quoique l'attaque des Anglois n'eût pas bleſſé les regles de la guerre, & qu'eux mêmes, ils euſſent payé leur entrepriſe aſſez cher, l'Auteur ajoûte qu'après avoir cauſé inutilement la perte de tant de malheureux, ils ne devoient pas s'attendre aux faveurs du Ciel dans le reſte de leur voyage. Cette réflexion eſt d'un Chrétien plus que d'un homme de Mer. Mais il eſt vrai qu'ayant continué de croiſer juſqu'à la fin du mois, ils rencontrerent le premier jour de Juin un autre Vaiſſeau Eſpagnol d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'ils le prirent d'abord pour le *Saint Philippe*, Amiral d'Eſpagne. C'étoit encore une Caraque. Après l'avoir ſaluée de quelques volées de canon, ils la firent preſſer de ſe rendre. Mais la voyant diſpoſée au combat, & la mort ou les bleſſures d'une partie de leurs Officiers ne leur donnant pas beaucoup de confiance à l'abordage, ils prirent le parti de ſe borner aux menaces. Le deſordre de leurs trois Bâtimens leur fit perdre auſſi la penſée d'aller plus loin. Ils s'arrêterent quelque tems aux environs de Flores & de Cuervo, pour attendre les Vaiſſeaux des Indes Occidentales. Cette reſſource n'eut pas un ſuccès plus heureux. Enfin les vivres commençant à leur manquer, & n'en pou-

Les Anglois rencontrent une autre Caraque.

Ils la manquent.

Leur retour.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593. vant eſpérer des Iſles que par des voies qu'ils n'étoient plus en état de tenter, ils tournerent leurs voiles vers Plymouth, où ils arriverent le 28 du mois d'Août.

CHAPITRE XIX.

Voyage infortuné du Capitaine Benjamin Wood vers les Indes Orientales en 1596.

WOOD. 1596. MAlgré tant de pertes que les Anglois avoient cauſées à l'Eſpagne & au Portugal, il falloit que ces deux Puiſſances réunies leur paruſſent bien redoutables, puiſque s'amuſant à les braver ſur des Mers ouvertes à tous les Vaiſſeaux de l'Europe, ils différoient encore à les chercher dans celle des Indes, c'eſt-à-dire dans le lieu même qui excitoit leur jalouſie & leur convoitiſe. Cependant il s'échappoit par intervalle quelques Marchands de Londres, qui s'expoſoient à tous les riſques d'une ſi dangereuſe entrepriſe. En 1596, trois Vaiſſeaux, le *Bear*, le *Bearwhelp*; & le *Benjamin*, équipés aux frais de Sire *Robert Dudley*, partirent ſous le commandement du Capitaine *Benjamin Wood*. Les deux autres Capitaines étoient *Ri-*

Départ de trois Vaiſſeaux.

chard Allot & *Thomas Bromfield*. Dans le deſſein de pénétrer juſqu'à la Chine, ils avoient obtenu des Lettres de la Reine Eliſabeth pour l'Empereur de cette vaſte Région ; mais la fortune ſeconda ſi mal leur courage, qu'ils périrent miſérablement dans le cours de leur navigation. Les ſeules lumieres qu'on ait pû ſe procurer ſur leur ſort, viennent d'une lettre au Roi d'Eſpagne, & à ſon Conſeil des Indes, écrite par le Licentié *Alcazar de Villa Sennar*, Auditeur de la Cour Royale de Saint-Domingue, Juge de la Commiſſion à Porto-Ricco, & Capitaine général de la nouvelle Andalouſie. Cette lettre datée le 2 Octobre, fut interceptée dans ſon paſſage en Europe, & trouvée par *Purchas* entre les papiers de Hackluyt. Elle ne contient aucun éclairciſſement ſur le cours même du voyage, ni ſur les accidens qui conduiſirent à l'Oueſt des Vaiſſeaux qui avoient fait voile aux Indes Orientales, ni ſur la nature des maladies qui avoient réduit l'Equipage à quatre Matelots. Elle raconte ſeulement ce qui s'étoit paſſé lorſque ces quatre hommes avoient abordé au Port d'*Utias*.

WOOD. 1596.

Eclairciſſement ſur leur ſort.

Les trois Vaiſſeaux Anglois ayant rencontré, ſans qu'il paroiſſe en quel lieu, un Bâtiment Portugais qui revenoit de

Vol qu'ils font aux Portugais, maladie qu'ils en reçoivent.

WOOD. 1596. Goa, s'en étoient ſaiſis ſans réſiſtance. Ils y avoient trouvé un diamant d'une groſſeur extraordinaire, qui étoit deſtiné pour le Roi d'Eſpagne; de l'argent monnoyé, pour la paye d'une Garniſon frontiere; une grande quantité d'or & d'argent en poudre & en lingots; des pierreries & d'autres marchandiſes précieuſes, qu'ils avoient tranſportées ſoigneuſement ſur leurs propres bords. Mais en leur abandonnant leurs richeſſes, les Portugais leur avoient communiqué une fatale maladie, qui les avoit tous emportés ſucceſſivement, à la reſerve de quatre hommes; *Richard*, *David*, *Thomas* & *Georges*. Ces quatre malheureux ne ſuffiſant pas pour la conduite du moindre de leurs Vaiſſeaux, avoient pris le parti de ſe mettre dans une Chaloupe, avec des vivres & les plus précieuſes dépouilles des Portugais. Ils ignoroient eux-mêmes dans quelle Mer ils avoient exécuté cette réſolution. Mais après avoir été longtems le jouet des flots, ils avoient été jettés dans la petite Iſle d'*Utias* à trois lieues de Porto-Ricco. Alcazar confeſſe que n'ayant pû tirer d'autres éclairciſſemens des Matelots Anglois, il ne peut rien ajoûter à ce préambule; mais il rend compte au Roi de ce qui s'étoit

passé à ses yeux & sous son autorité. Wood.

Les quatre Anglois entrerent dans la riviere d'Utias ; & , sans sçavoir dans quel lieu du monde ils étoient, le mauvais état de leur Chaloupe les fit penser d'abord à décharger leurs richesses sur le rivage. Cette précaution étoit si nécessaire, que la Chaloupe s'abîma presqu'aussi-tôt dans la Riviere. Ils apperçurent un Pêcheur avec une petite Barque, dont ils se saisirent; & comme les provisions leur manquoient, ils s'en servirent pour envoyer George à Porto Ricco. Dom Rodrigue de Fuentes étoit alors sur le rivage avec cinq autres Espagnols. George, qui ne put éviter leur rencontre, fut obligé de leur apprendre son aventure, & le lieu où il avoit laissé ses Compagnons. Ils s'y rendirent aussi-tôt, dans une grande Barque, avec la précaution de faire garder George au rivage, & de prendre une Lettre de lui, par laquelle il conseilloit à ses Compagnons de se rendre volontairement. Dom Fuentes trouva bientôt les trois Anglois, & les tréfors qu'ils avoient sauvés. 1596.

Les quatre Anglois entrent dans la riviere d'Utias.

Il partagea leur argent avec les cinq Espagnols qui l'accompagnoient; mais il eut l'art de cacher les pierreries, l'or & d'autres choses précieuses, à l'exception de quelques balles de soie, & d'une

Cruelle friponerie d'un Espagnol.

Wood. 1596. certaine quantité de lingots d'argent, qu'ils réſolurent de faire paroître, pour donner quelque couleur au récit de leur hiſtoire. Les Eſpagnols paſſerent quelques jours à Utias dans une grande familiarité avec les Anglois : mais ſouhaitant à la fin d'enſevelir le ſecret de leur aventure, il prirent le parti de les tuer. Richard & Daniel périrent ainſi par leurs mains. Thomas, plus heureux, trouva le moyen de fuir dans les Montagnes. Fuentes, étant retourné à Porto-Ricco, empoiſonna Georges, & fit partir quelques Brigands pour le délivrer de Thomas. Ils le manquerent.

Etat d'un Anglois dans une Iſle deſerte.

Ce malheureux fugitif ſe laſſant bientôt de vivre dans une Iſle deſerte, eut la hardieſſe de ſe livrer aux flots ſur un ſimple tronc d'arbre, & vint ſe préſenter ainſi devant Porto-Ricco, à la ſurpriſe extrême de tous ceux qui le virent arriver. S'étant fait connoître pour un Anglois, il porta ſes plaintes au Juge de la Commiſſion, mais il le trouva prévenu. Fuentes n'avoit pas manqué de donner un tour favorable à ſon aventure. Il avoit raconté au Gouverneur, qu'ayant découvert dans l'Iſle d'Utias quatre Anglois qui avoient refuſé de ſe rendre, il en avoit tué trois, & qu'il leur avoit trouvé quelques marchandi-

ſes dont il s'étoit ſaiſi. Ses complices avoient atteſté ſon récit avec ſerment. Cependant les accuſations de l'Anglois, & la naïveté de ſes plaintes, parurent capables de balancer leur témoignage. Ils furent arrêtés ; & leurs contradictions ſervirent encore à les rendre ſuſpects. Fuentes, quoique gardé par deux Soldats, trouva le moyen de rompre ſes chaînes ; il ſe retira ſur la riviere de *Toa*, qui n'eſt qu'à deux lieues de Porto-Ricco ; & ſoutenu par le crédit de ſa famille, il demeura conſtamment dans cette retraite, preſqu'à la vûe de la Ville. WOOD. 1596.

Cependant la crainte du châtiment délia la langue à ſes Compagnons. Ils confeſſerent ce qui leur étoit arrivé dès le premier moment. La mort des Anglois ne paſſa point pour un crime ; parce que la guerre étant rallumée entre l'Eſpagne & l'Angleterre, le crédit de la famille de Fuentes les fit regarder comme des Ennemis tués dans une juſte attaque. Mais leurs tréſors venant d'un Vaiſſeau Portugais, devoient retourner au Tréſor Royal, & cette prétention devint l'unique matiere du procès. Fuentes acheva de ſe mettre à couvert, en reſtituant une partie de l'argent qu'il s'étoit attribué, & faiſant uſage du reſte

Le crime de Dom Fuentes ſe découvre.

Il ſe met à couvert du châtiment.

Wood. 1596. pour corrompre un de ſes principaux Juges. Mais il proteſta toujours contre la déclaration du Matelot, qui nommoit entre ſes dépouilles le gros diamant deſtiné pour le Roi, pluſieurs autres pierreries, & quantité de poudre ou de lingots d'or. Dans cet intervalle, un de ſes principaux complices trouva le moyen de s'échapper auſſi de ſa priſon, & ſe ſauva dans l'Egliſe Cathédrale, d'où la Juſtice ſéculiere entreprit de le tirer. Cette difficulté fit la matiere d'un nouveau procès, qui traîna fort en longueur; ce qui n'empêcha point que les Priſonniers, pour n'avoir pû reſtituer, à l'exemple de Fuentes, ce qu'ils reconnoiſſoient avoir pris au préjudice du Roi, ne fuſſent condamnés à mort. Mais on ignore quel fut le dénouement des deux procès.

Alcazar écrivit en Eſpagne, pour informer de cette affaire la Cour & le Conſeil des Indes; ſa Lettre, comme je l'ai fait obſerver, fut priſe avec le Vaiſſeau qui l'apportoit. Mais le Juge de Porto-Ricco ajoûtoit à ſon récit quelques circonſtances qui ne regardent pas moins l'Angleterre, & qu'on ſeroit tenté de rapporter au Voyage du Capitaine Lancaſter, ſi la date des années pouvoit s'accorder. Il étoit arrivé depuis

Autres circonſtances du même fait.

deux mois, dit Alcazar, un Vaiſſeau Anglois dans un lieu voiſin de Porto-Ricco, qui, après y avoir paſſé quelques jours ſans avoir été découvert par les Eſpagnols, avoit remis de même à la voile. Mais pluſieurs Matelots avoient refuſé de remonter à bord. Ils étoient reſtés ſur le rivage, d'où ils avoient député deux d'entre eux à Porto-Ricco, pour offrir leurs ſervices aux Eſpagnols, en faiſant repréſenter qu'ils devoient être traités civilement, puiſque leurs offres étoient volontaires. Il ne paroît point en effet que le Gouverneur de Porto-Ricco les voulût punir comme des Pyrates, ni qu'il les regardât comme des Priſonniers de guerre ; mais la plûpart étant hérétiques, il n'avoit reçu au ſervice du Roi d'Eſpagne que ceux qui faiſoient profeſſion de la Religion Romaine ; & la difficulté tomboit ſur les autres, qui étoient au nombre de ſept. Alcazar demandoit au Conſeil des Indes quelle conduite on devoit tenir à l'égard des ſept Proteſtans, qu'on ne pouvoit traiter en Ennemis, & que leur Religion néanmoins rendoit trop odieux & trop ſuſpects pour les recevoir au nombre des Sujets de l'Eſpagne. Il n'expliquoit ni les raiſons qui les avoient portés à quitter leur Vaiſſeau, ni le

Wood. 1596.

WOOD. 1596. nom & les vûes de leur Capitaine. Mais ce récit s'accorde parfaitement avec ce qu'on a lû dans la Relation de Lancaſter. La Réponſe du Conſeil des Indes à cette partie de la Lettre d'Alcazar, auroit été plus curieuſe que celle qui regarde Fuentes & les immunités Eccléſiaſtiques.

CHAPITRE XX.

Voyage du Pilote Davis aux Indes Orientales en 1598, ſur un Vaiſſeau Hollandois.

DAVIS. 1598. LES Anglois ont regardé la Relation de *Davis* comme une des principales clefs qui leur ayent ouvert l'entrée des Indes Orientales, par les nouvelles lumieres qu'elle répandit en Angleterre, & par l'effet qu'elles eurent pour y réveiller l'eſpérance & les deſirs. Davis avoit accepté, pour ſervir ſa patrie, la qualité de Pilote ſur un Vaiſſeau Hollandois, qui partoit pour les Indes avec une Commiſſion du Comte *Maurice*. A ſon retour, il ſe hâta d'envoyer de Midelbourg en Zélande les Mémoires de ſon Voyage à Robert, Comte d'Eſſex, avec une Lettre datée le premier d'Août

Mémoires de ce voyage, adreſſés au Comte d'Eſſex.

1599, que *Purchas* a ſoigneuſement conſervée. Il proteſte au Comte d'Eſſex, que ſes Mémoires ne contiennent que ce qu'il a vû de ſes propres yeux ; mais il lui promet que dans les entretiens qu'il ſe flatte d'avoir bientôt avec lui, il lui communiquera les informatations qu'il s'eſt procurées, non-ſeulement ſur les forces & le commerce des Portugais dans les Indes Orientales, mais ſur le commerce des Nations de l'Inde entr'elles ; qu'à l'égard des poſſeſſions du Portugal, il commenceroit par *Sofala*, qui eſt le premier Etabliſſement des Portugais au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance ; qu'il continueroit de ſuite par *Mozambique*, *Ormuz*, *Diu*, *Goa*, *Coulan*, *Onor*, *Mangalor*, *Cochin*, *Columbo*, *Negapatan*, *Porto-Grande* dans le Royaume de Bengale, *Malaca*, *Macao* dans la Province de Canton à la Chine, & les Iſles *Moluques*. Il obſerve, pour le Commerce, qu'ils trafiquent à *Monomotapa*, à *Melinde*, à *Aden*, à *Cambaye*, ſur les Côtes de *Coromandel*, de *Balagnata* & d'*Orixa* : que le Commerce de *Guzarate* eſt fort conſidérable : que toutes ces Nations ont des Négocians à *Achin*, Ville de l'Iſle de *Sumatra* : qu'il y a auſſi des Arabes, & une Nation

DAVIS. 1598.

Détail de Davis.

DAVIS. 1598. nommée *Rumos* (*a*), venue, dit-il, de la Mer rouge, qui exerce le Commerce à Achin depuis pluſieurs ſiecles : qu'il y vient même des Chinois, qui l'ont traité fort civilement. Pour concluſion, il fait remarquer que les Portugais s'étoient efforcés juſqu'alors de dérober toutes ces connoiſſances aux autres Nations de l'Europe.

Alphabet de la langue d'Achin.

Davis avoit fait entrer dans ſa Lettre un alphabet de la Langue d'Achin, avec différens mots de la même Langue, en obſervant qu'elle s'écrit de gauche à droite, ſuivant l'uſage des Hébreux. Il y parle auſſi des Monnoies du Pays, dont il envoyoit quelques pieces au Comte d'Eſſex ; entr'autres, une piece d'or, nommé *Mas*, qui valoit environ neuf ſols & demi d'Angleterre. Les autres étoient de plomb. Celle qu'il nomme *Kamas*, devoit être d'une valeur bien mince, puiſqu'il en falloit ſeize cens pour faire un mas.

(*a*) Il faut entendre ſous ce nom les Habitans de l'Egypte, qui ont fait partie de l'Empire Romain, comme l'Aſie Mineure & d'autres Provinces, eſt appellée *Rum* par les Orientaux. De-là vient auſſi que les Turcs ſont nommés Rums; & non pas, comme Purchas l'a cru, de ce qu'ils ſont en poſſeſſion de Conſtantinople qui a été nommée la nouvelle Rome ; car le nom de Rum leur étoit donné comme à toutes ces Provinces avant qu'ils fuſſent maîtres de Conſtantinople.

DAVIS. 1598.

La Relation de Davis eſt quelquefois obſcure ; mais elle doit être conſidérée comme l'extrait d'un long Journal, qui n'exiſte plus, & qui avoit été compoſé ſans doute à la hâte. On n'oſe louer ſes latitudes, car il ſemble que la plûpart ayant été priſes à bord ; il y a peu de fond à faire ſur leur juſteſſe, à la reſerve néanmoins de deux ou trois, où l'on remarque qu'il n'a rien négligé. Il doit paroître fort étrange qu'il ne donne aucune obſervation ſur Achin, quoique ce fût le principal objet de ſon Voyage, & qu'il y eût demeuré ſi long-tems.

Départ de deux Vaiſſeaux Hollandois.

Le *Lion* & la *Lionne*, deux Vaiſſeaux Hollandois, le premier de quatre cens tonneaux avec cent vingt-trois hommes à bord, l'autre de deux cens cinquante tonneaux avec cent hommes, partirent de Fleſſingue le 15 de Mars 1598. On doute ſi les Chefs de l'entrepriſe avoient quelque vûe déterminée pour le terme de leur navigation ; mais c'étoient trois riches Marchands de Middelbourg, *Mushrom*, *Clark* & *Monaſs*, qui s'étoient propoſé d'augmenter leur fortune par un nouveau Commerce, & qui avoient confié le principal Commandement de leur Flotte au Capitaine *Cornelius Houteman*, après l'avoir mu-

DAVIS. 1598. ni, contre toutes ſortes de hazards, d'une Commiſſion du Comte Maurice de Naſſau.

Route de la Flotte. Le 22, ils mouillerent à Torbay, ſur la Côte Méridionale d'Angleterre, d'où ils remirent à la voile le 7 d'Avril; & dès le 20 ils arriverent à la vûe de Porto-Santo. Le 23 ils ſe trouverent à la hauteur de Palma, & le 30 à celle des Iſles du Cap-Verd. Le premier de Mai ils relâcherent à Saint Nicolas, une de ces Iſles, au 16 degré 16 minutes de latitude du Nord. Ils s'y arrêterent juſqu'au ſept, pour renouveller leurs proviſions. De-là ſe livrant à la fortune, qui les conduiſoit, ils s'avancerent juſqu'au 7e degré de latitude du Sud, preſqu'à la vûe des Côtes du Bréſil. Mais les vents étant devenus ſi variables qu'il leur fut impoſſibile de doubler le Cap Saint Auguſtin, ils prirent au Nord vers la petite Iſle *Fernando Laronha*, au quatriéme degré de latitude du Sud. Ils y arriverent le quinze de Juin; & l'ancre fut jettée au Nord de l'Iſle, ſur un fond de dix-huit braſſes.

Iſle de Fernando Laronha, délicieux ſéjour. Cette Iſle eſt d'une fertilité extrême. Il s'y trouve de l'eau excellente, avec une grande abondance de Vaches, de Chevres, de Porcs, de Poules, de Bled de Guinée, de Melons, d'Oiſeaux de mer,

& de Poiſſon de toute eſpece. Il n'y avoit pour Habitans que douze Négres, huit hommes & quatre femmes, que les Portugais y avoient laiſſés pour cultiver la terre. Depuis trois ans, aucun Vaiſſeau n'y avoit abordé. Davis repréſente le ſort de ces douze Solitaires, au milieu de la paix & de l'abondance, comme un état digne d'envie, s'ils avoient été capables d'en connoître & d'en ſentir les avantages. Les Matelots Hollandois n'y furent pas inſenſibles, puiſqu'ils ne s'ennuyerent point de les goûter pendant près d'un mois & demi. Ils partirent le 26 d'Août avec un vent Nord-Eſt, & le dernier jour du mois ils doublerent le Cap S. Auguſtin. Le 10 de Septembre, ils paſſerent des lieux dont ils avoient fort appréhendé le danger. Ce ſont les bancs d'*Abrolhes*, qui ſont fort loin dans la mer, vis-à-vis les Côtes du Bréſil, à 21 degrés de latitude du Sud. Davis. 1598.

Ils n'eurent point de plainte à faire du tems, juſqu'à la Baye de Saldanna, où ils tomberent le 11 de Décembre. Cette Baye eſt dix lieues au-deſſous du Cap de Bonne-Eſpérance. Il n'y avoit point alors de lieu ſur la même Côte où les rafraîchiſſemens s'offriſſent avec plus de facilité & d'abondance. Il s'y Baye de Saldanna.

DAVIS. 1598. trouve trois bonnes Rivieres. Le Commerce y étoit ſi avantageux avec les Habitans, que pour quelques cloux, & pour un morceau de fer, qui ne valoit pas deux ſols, on obtenoit d'eux un Mouton gras ou même un Bœuf. Davis remarque que les Bœufs y ont entre les épaules une maſſe de chair, comme les Chameaux l'ont ſur le dos. Au lieu de laine, les Moutons ont une eſpece de crin; & leur queue eſt ſi épaiſſe & ſi graſſe, qu'elle peſe juſqu'à douze ou quatorze livres.

Habitans & animaux de cette Baye.

La couleur des Habitans eſt olivâtre, mais plus foncée que celle des Bréſiliens. Ils ont les cheveux noirs & friſés, comme les Négres d'Angola; mais ils ne ſont pas circoncis. Leur viſage eſt peint de diverſes couleurs. Ils ſont nuds, excepté vers la ceinture, où ils ſe couvrent d'une peau fort courte. Leur chauſſure eſt une ſorte de ſandales, qui ne s'élevent point au-deſſus du pied. La plûpart ſont robuſtes, actifs & extrémement prompts à la courſe. Leur langage eſt mal articulé. Pour armes, ils ne connoiſſent que les dards. Ils ſont ſujets du grand Empereur de Monomotapa; mais, dans l'éloignement où ils ſont de ſa Cour, avec ſi peu de liaiſon dans la forme du Gouvernement, leur

dépendance n'eſt pas fort gênante. Leur ſenſibilité eſt extrême pour les injures. Quelques-uns d'entr'eux ayant été maltraités par les Hollandois, ils s'abſenterent tous pendant trois jours, qu'ils employerent à répandre l'allarme, par des feux allumés dans toutes leurs Montagnes. Le quatriéme jour, ils revinrent avec quantité de beſtiaux; mais tandis que les Hollandois étoient occupés à les marchander, ils fondirent ſur eux avec tant de furie, qu'ils en tuerent treize. Le Capitaine Houteman ne ſe crut point obligé de riſquer ſa vie pour vanger ſes Matelots. Il leur envoya du Vaiſſeau, des épées, des piques & des mouſquets, dont ils ne ſe trouverent pas plus diſpoſés à faire uſage. Un grand Dogue qu'ils avoient avec eux, & qu'ils voulurent lâcher ſur les Sauvages, fit le rétif à ſon tour, comme s'il eût craint de faire honte à ſes Maîtres, en marquant plus de courage. Il ne reſtoit qu'à lever l'ancre après cette fâcheuſe aventure.

DAVIS. 1598. Démêlé des Hollandois avec les Négres.

On partit le 27; & le dernier jour du mois, on doubla le Cap de Bonne-Eſpérance. Le 6 de Décembre, on doubla celui *das Agulhas*, qui forme la pointe la plus Méridionale d'Afrique. Il eſt à 35 degrés de latitude du Sud, & l'Aiguille aimantée n'y reçoit aucune va-

DAVIS. 1598. Isle de Madagascar.

riation. Le 6 de Janvier 1599, on découvrit l'Isle de Madagascar, au-dessous du Cap *Romano*; mais n'ayant pû le doubler, on employa tout le reste du mois à gagner la Baye de Saint Augustin, vers le Sud-Oüest de l'Isle; & l'on y jetta l'ancre le 3 de Février, à 33 degrés 50 minutes.

On y relâche.

A l'arrivée des Vaisseaux Hollandois, quantité d'Insulaires se firent voir sur le rivage; mais ils disparurent au premier mouvement qu'on fit pour débarquer. Leur effroi venoit de quelques insultes qu'ils avoient reçues peu de mois auparavant d'un Capitaine de Vaisseau, qui avoit fait lier un Négre à un poteau, & qui l'avoit tué à coups de fusil dans cette situation. Cependant après avoir refusé de s'approcher pendant sept jours, les caresses qu'on employa pour les gagner commencerent à faire plus d'impression sur eux. Ils amenerent quelques Vaches, que les Hollandois acheterent; mais ils se retirerent aussi-tôt. Ces Peuples ont le corps bien fait & robuste. Ils sont nuds. Leur couleur est celle du charbon le plus noir. Leur langage a des sons fort doux & fort agréables. Ils ont pour armes des demi-piques, garnies de fer, qu'ils entretiennent fort luisant. Le Pays est fertile. Il produit par-

Caractere des habitans.

DAVIS. 1598.

ticulierement beaucoup de tamarins, & une ſorte de pois qui croît ſur de grands arbres, & dont les coſſes ont deux pieds de long. C'eſt une nourriture ſaine & de fort bon goût. L'Iſle a des Caméleons en grand nombre.

Pendant plus d'un mois qu'on paſſa dans cette Baye, il fut ſi difficile de s'y procurer de la viande, ſoit par le commerce des Habitans ou par la chaſſe, que les Hollandois en partirent affamés, après l'avoir nommée la Baye des Faméliques. Ils mirent à la voile le 14 de Mars. Le 29, ils arriverent aux Iſles de Comorre, qui ſont au nombre de cinq; *Mayotta*, *Auſuame*, *Magliaglio*, *San-Criſtophoro* & *Spirito-Santo*. Leur poſition eſt entre douze & treize degrés de latitude du Sud. Houteman choiſit celle de Mayotta, pour y aborder le 30, près d'une Ville dont les Habitans s'empreſſerent beaucoup de venir au-devant de lui & de lui apporter des proviſions. Ils l'inviterent à deſcendre ſur le rivage. Le Roi de l'Iſle vint l'y recevoir, avec un cortége fort galant, & trois timbales qui marchoient devant lui. Il étoit vêtu d'une longue robbe de ſoie brodée; & toute ſa ſuite ne portoit pas des habits moins riches, de la forme à peu près de ceux des Turcs. Après avoir fait une

On arrive aux Iſles de Comorre, & l'on y eſt bien reçu.

DAVIS. 1598. reception fort gracieuſe au Capitaine Hollandois, ce Prince lui donna une Lettre de recommandation pour la Reine d'Auſuame ; car cette Iſle étoit alors ſans Roi.

Reine d'Auſuame & ſon Iſle. La Flotte mouilla le 19 au Port (*a*) d'Auſuame, devant la Ville de *Demos*, dont les ruines annoncent ſon ancienne force & ſon ancienne grandeur. Ce qui reſte, forme encore une fort belle Ville. Toutes les maiſons ſont bâties de belles pierres, liées avec du ciment. La plus grande partie des murs eſt abattue ; mais les endroits qui ſubſiſtent ſont d'une épaiſſeur extraordinaire. La Reine ne fit point l'honneur aux Hollandois de les admettre à l'Audience, quoiqu'elle la donne publiquement à ſes Sujets. Ils ne purent même trouver l'occaſion de la voir ; mais elle les fit traiter avec beaucoup de politeſſe & d'amitié. Les Habitans des Iſles de Comorre ſont noirs ; leurs cheveux ſont doux comme ceux des Indiens. Leur Religion eſt le Mahométiſme. Il n'y a point de Nation voiſine qui ſoit auſſi guerriere, ni mieux armée. Ils ont l'épée, le poignard, des arcs, des fleches, des lances, des dards & des boucliers. Leurs Iſles ſont agréa-

Caractere des Habitans des Iſles de Comorre.

(*a*) D'autres écrivent *Anſuame, Anzoane*, & *Anjuan*. Les Anglois par corruption appellent cette Iſle *Joanna*.

bles & fertiles. Elles produiſent du riz, des vaches, des moutons & des chevres; beaucoup de volaille, des cocos, des oranges, des citrons, & d'autres ſortes de fruits. L'Auteur ne put être informé des autres richeſſes du Pays, quoiqu'il y trouvât des Marchands de l'Arabie & de l'Inde. Mais il remarqua que le Peuple étoit paſſionné pour le fer, les armes & le papier. DAVIS. 1599.

Houteman fit lever l'ancre le 28. On traverſa les Iſles de *Maſcarenhas*, ſans craindre le danger des ſables de *Almirante*; & la navigation n'ayant pas ceſſé d'être favorable, on tomba le 23 de Mai à la vûe des Iſles *Maldives*. Ces Iſles ſont ſi baſſes, & ſi couvertes de cocos, que la perſpective n'offre que de la verdure. Ayant jetté l'ancre à quelque diſtance, on vit paſſer quantité de Barques Indiennes, que rien ne put engager à s'approcher. Le Capitaine prit enfin le parti d'en faire arrêter une. Elle étoit fermée comme nos Bateaux couverts, & l'on y trouva un Gentilhomme Indien avec ſa femme. Il étoit vêtu de toile très-fine, à la maniere des Turcs. Il portoit aux doigts pluſieurs bagues précieuſes. Sa phyſiomie étoit douce, ſa contenance modeſte, & ſon langage gracieux. Le Ca-

Iſles de Maldives.

Homme de qualité de cette Iſle, que les Hollandois prennent avec ſa femme.

DAVIS. 1599. pitaine ne pouvant douter, ſur cette peinture, que ce ne fût un homme de qualité, paſſa dans ſa Barque, pour faire quelques civilités à ſon épouſe. Ce ne fut pas ſans peine qu'il obtint la liberté de la voir. Elle ſe découvrit enfin le viſage, ſans ſe lever, & ſans prononcer une parole. Houteman moins reſpectueux pour ſes bijoux, ouvrit une caiſſe, dans laquelle il trouva quelques diamans & de l'ambre gris. L'Auteur ignore ce qui fut enlevé à la Dame Indienne; mais elle parut peu ſenſible à cette perte; & ſon mari laiſſa voir encore moins d'altération ſur ſon viſage. Il étoit noir & d'une taille médiocre. Davis ne put diſtinguer le nombre des Iſles, mais il apprit qu'on en compte onze (*a*) mille.

Le 27, les Hollandois virent arriver à bord un Vieillard qui parloit un peu la Langue Portugaiſe. Il ſembloit que la ſeule curioſité l'amenât; mais après avoir reçu quelques préſens, dont l'eſpérance avoit été ſon premier motif, il offrit ſes ſervices au Capitaine pour lui ſervir de Pilote au-travers des Iſles. Il conduiſit la Flotte par le véri-

(*a*) C'eſt ſans doute une erreur ou une exagération; mais il eſt vrai que le nombre des petites Iſles eſt fort grand.

table Canal, qui ſe nomme proprement *Maldivia*, à 4 degrés 15 minutes de latitude du Nord. Là, Davis reconnut que l'Aiguille avoit 17 degrés Oueſt de variation. Il étoit fort dangereux de manquer ce Canal, & ſans ceſſe il y paſſe un grand nombre de Vaiſſeaux Indiens. DAVIS. 1599. Canal des Maldives.

La Flotte Hollandoiſe tomba le 3 de Juin ſur la Côte de l'Inde, au 8e degré 40 minutes de latitude du Nord. Après avoir rangé quelque temps le rivage, elle doubla le Cap de Comorin, d'où elle tourna droit vers Sumatra. Le 13, elle en découvrit les Côtes, au 5e degré 48 minutes de latitude; &, le 21, elle mouilla l'ancre au Port d'Achin, ſur un fond de douze braſſes.

Les Hollandois trouverent dans le Port d'Achin quelques Barques d'Arabie & de Pegu, qui venoient chercher du poivre; mais ils y virent avec moins de ſatisfaction trois ou quatre petits Bâtimens Portugais, dont l'arrivée récente leur parut de fort mauvais augure. Cette petite Flotte étoit commandée par *Dom Alphonſe Vincent*, qui étoit parti de Malaca ſur le bruit de leur Voyage, pour s'efforcer d'interrompre leur Commerce. Cependant les Habitans du lieu s'empreſſerent de les rece- Les Hollandois arrivent à Achin.

DAVIS. 1599. voir civilement. Les Officiers du Roi vinrent meſurer leurs Vaiſſeaux, & prendre le compte des hommes & de l'artillerie. Houteman fit partir avec eux deux de ſes gens, avec les préſens qu'il deſtinoit pour le Roi. C'étoit un miroir, un verre à boire, & un bracelet de corail. Ce Prince renvoya les deux Députés, vêtus à la mode du Pays, avec des aſſurances de paix & d'amitié.

Premiere audience que les Hollandois ont du Roi.

Cependant le lendemain, à minuit, le Roi fit demander aux Hollandois leur Capitaine, en leur envoyant un de ſes Officiers pour otage. Houteman ne réſiſta point à cette propoſition. Il ſe préſenta au Roi, qui le reçut avec beaucoup de douceur, & qui lui promit une liberté entiere pour ſon Commerce. Il joignit à cette promeſſe une faveur extraordinaire dans cette Cour. C'eſt le préſent d'une ſorte de poignard qui n'a ni garde, ni pommeau ; mais dont la poignée eſt d'un métal précieux, orné de pierreries. La Loi condamne à mort ceux qui oſent le porter ſans l'avoir reçu du Roi. Celui qui eſt honoré de ce noble préſent, a le droit de prendre toutes ſortes de vivres & de proviſions ſans rien payer, & de traiter tout le monde en Eſclave. Houteman rapporta

porta de la Ville un eſſai de poivre, & ſe loua beaucoup des bontés du Roi. Mais il apprit au petit nombre d'Anglois qu'il avoit à bord, que ce Prince lui avoit demandé s'il étoit de leur Nation ; & qu'apprenant qu'il n'en étoit point, il s'étoit emporté à quelques diſcours peu favorables pour l'Angleterre, juſqu'à dire qu'il auroit voulu pour mille pieces d'or que le Capitaine n'eût point amené un ſeul Anglois. Quelques jours après, les Facteurs de la Flotte deſcendirent à terre avec leurs marchandiſes, & ſe rendirent dans une maiſon que le Roi leur avoit fait préparer. DAVIS. 1599.

Pendant que le Commerce s'exerçoit mutuellement avec beaucoup de tranquillité & de bonne foi, le Capitaine continua de paroître aſſidument à la Cour, & d'y recevoir du Roi les mêmes careſſes. Un jour ce Prince lui déclara que les Portugais n'épargnoient rien pour le perdre dans ſon eſprit ; mais lui promettant de ne pas lui ôter ſon amitié, il lui donna pour gage de ſa parole une bourſe remplie d'or. Dans cette occaſion, il lui demanda encore s'il étoit vrai qu'il fût Anglois, comme les Portugais l'en avoient aſſuré. Houteman proteſta qu'il ne l'étoit point ; Exercice du commerce.

DAVIS. 1599.

Mauvaiſe opinion que le Roi d'Achin avoit des Anglois.

mais étant preſſé d'avouer du moins s'il n'avoit pas quelque Anglois ſur ſa Flotte, il répondit, pour éluder cette queſtion, que s'il en avoit quelques-uns, c'étoient des Anglois qui avoient reçu leur éducation en Hollande. Le Roi lui dit qu'il avoit entendu parler de l'Angleterre, mais qu'il ne connoiſſoit point la Hollande; & pour comble de mortification, raconte l'Auteur, il ajoûta que malgré la haine qu'on lui avoit inſpirée contre les Anglois, il ſouhaitoit de voir quelqu'un de cette Nation. Cet entretien finit par une propoſition fort étrange, que le Roi fit au Capitaine; il lui demanda ſon aſſiſtance contre le Roi de *Jahor*, avec lequel il étoit en guerre, en lui promettant pour ce ſervice ſon entiere cargaiſon de poivre. Houteman, incertain de ce qu'il devoit répondre, ſe réduiſit à des proteſtations générales de zele & d'attachement.

Il ſe paſſa quelques jours, au bout deſquels le Roi parut mécontent qu'après la déclaration qu'il avoit faite au Capitaine, aucun Anglois ne ſe fût encore préſenté devant lui. En effet, Davis & Tomkins, les deux ſeuls Anglois qui fuſſent ſur la Flotte, y avoient été retenus juſqu'alors, ſous prétexte que

les premiers diſcours du Roi devoient donner quelque défiance pour leur sûreté. Mais Houteman s'étant apperçu que la Cour ſe refroidiſſoit pour lui, juſqu'à le ſoupçonner de vouloir partir ſecrettement, pour ſe délivrer de l'engagement où il étoit entré avec le Roi, ſe hâta de conduire Davis au Palais. DAVIS. 1599.

A la vérité, ce Prince mit beaucoup de reſerve & de froideur dans ſon premier accueil. Il parloit aſſez bien la langue Portugaiſe, qui étoit familiere à Davis. La converſation dura quelque tems ſans s'échauffer beaucoup; mais Davis ayant rappellé toutes les forces de ſon eſprit pour la rendre agréable & intéreſſante, elle fit tant d'impreſſion ſur le Roi, qu'après l'avoir prolongée plus d'une heure, il fit appeller ſon *Scha Bandar*, qui revêtit Davis par ſon ordre d'une robe de toile des Indes, lui ceignit la tête d'un linge roulé, & lui mit une écharpe brodée d'or. On lui offrit enſuite des rafraîchiſſemens, & le Roi lui fit l'honneur de boire un verre d'eau-de-vie à ſa ſanté. La vaiſſelle étoit d'or ou de porcelaine; mais il fallut manger à terre & ſans ſerviettes, ſuivant l'uſage du Pays. La converſation continua ſur l'Angleterre, ſur la Reine & ſon Miniſtre, & particulierement ſur

Davis eſt demandé par le Roi.

Faveurs qu'il reçoit de ce Prince.

DAVIS. 1599. la guerre des Anglois contre l'Eſpagne ; dont le Roi marqua d'autant plus de ſurpriſe & d'admiration, que juſqu'alors il avoit regardé le Roi d'Eſpagne comme le Monarque abſolu de toute l'Europe.

Le lendemain Davis reçut une nouvelle invitation pour retourner à la Cour. On le fit monter ſur un éléphant ; & quelques Officiers nommés par le Roi, lui firent voir la Ville & les cours du Palais ſur cette monture. Cette promenade fut ſuivie d'un feſtin où l'on but & l'on mangea exceſſivement. Le même jour, il rencontra un Marchand Chinois qui parloit fort bien la Langue Eſpagnole, & de qui il tira diverſes informations d'importance. La Ville eſt remplie de Négocians étrangers, de la Chine, de l'Arabie, de Guzarate, de Bengale, de Pegu, & d'un grand nombre de Portugais. Chaque Nation a ſon quartier. Mais le Capitaine Hollandois ne goûta point cette liaiſon de Davis avec un Chinois, & lui ordonna de retourner à bord.

Marchands étrangers établis à Achin.

Houteman s'étoit déterminé, de l'avis de ſon Conſeil, à donner au Roi le ſecours qu'il avoit demandé contre ſes Ennemis ; avec la réſolution néanmoins de ne pas trop s'engager dans une

guerre qui touchoit ſi peu les Hollandois, & d'attendre même que ce Prince renouvellât ſes inſtances. Le premier de Septembre, il vit arriver à bord un Officier qui le preſſa de diſpoſer ſes gens & ſon artillerie, pour aller battre la Ville de Jahor. Mais on ne s'imagineroit pas que ce projet n'étoit qu'un artifice; & qu'après avoir traité ſi favorablement les Hollandois, le Roi d'Achin ne penſoit qu'à les faire égorger. L'Auteur n'explique point ce qui avoit été capable d'altérer ſubitement les diſpoſitions de la Cour; mais il laiſſe entrevoir que la Flotte de Hollande, s'étant bornée au commerce, ſans avoir donné le moindre ſujet de mécontentement aux Indiens, on ne peut attribuer ce changement qu'aux pratiques ſecrettes des Portugais.

Davis. 1599.

Artifice du Roi d'Achin.

Les Officiers du Roi, pour mieux déguiſer leur trahiſon, firent ſortir de la riviere tous les Bâtimens & les Pares du Pays, chargés de Soldats armés, qui devoient ſervir comme de guides aux deux Vaiſſeaux de Hollande. Dans le mouvement de ces préparatifs, le Secretaire du Roi & le Scha Bandar ſe rendirent ſur les deux bords Hollandois avec un cortége de Soldats bien armés, ſous prétexte d'y traiter l'Equipage

DAVIS. 1599.

avant que de partir pour la guerre. Ils y avoient fait porter en effet toutes ſortes de rafraîchiſſemens ; mais ſur-tout une liqueur du Pays, qui, par le mélange d'une certaine ſemence, a la force de troubler preſque tout d'un coup l'imagination, juſqu'à faire voir les objets tout différens de ce qu'ils ſont en eux-mêmes, & qui devient un poiſon mortel lorſqu'elle eſt priſe avec excès. Malgré la confiance établie ſur tant de témoignages de paix & d'amitié, une juſte prudence fit prendre aux Hollandois la précaution de s'armer. Cependant leurs ſoupçons ne tombant point ſur la liqueur, ils en burent avidement. Lorſqu'elle eut commencé à produire ſon effet, les Indiens, ſur un ſignal qu'ils ſe donnerent des deux Vaiſſeaux, tirerent leurs armes, & firent main-baſſe ſur tout ce qui étoit autour d'eux. Le Capitaine Hollandois, & pluſieurs autres furent tués dans cette attaque imprévue. Tout le reſte auroit eu le même ſort, ſi la grandeur du péril n'eût diſſipé les vapeurs de l'yvreſſe, dans ceux du moins qui avoient bû avec plus de ménagement. Davis & Tomkins furent du nombre, avec un François qui étoit auſſi de la Flotte. Ils exciterent les autres par les reproches de l'honneur, &

Trahiſon contre les Hollandois.

Maſſacre des Hollandois.

par la conſidération du danger. Les Indiens ſurpris de leur voir reprendre leur ſang froid & leurs forces, n'entreprirent point de réſiſter, & firent voir au contraire par leur fuite, que la lâcheté accompagne toujours la trahiſon. Ceux qui ne purent gagner leurs Barques furent tués ſur les ponts, ou précipités dans l'eau. Le Secretaire & le Scha Bandar périrent des premiers. Davis ayant fait couper auſſi-tôt les cables de ſon Vaiſſeau, s'approcha de l'autre, où les Hollandois avoient été beaucoup plus maltraités; & faiſant jouer auſſi-tôt ſon artillerie, il jetta tant de conſternation parmi les Indiens qui oſoient encore attaquer ou ſe défendre, qu'ils ſe jetterent tous dans les flots, ſans que les Soldats armés qu'ils avoient dans leurs Pares, euſſent la hardieſſe de s'avancer pour les ſecourir. Ce fut une conſolation pour les Hollandois de voir leurs ennemis fuir à la nage, & la plupart périr en fuyant, des coups de mouſquets qu'on leur tiroit des deux bords. Un Indien, qui s'étoit caché dans le tumulte, ſortit tout d'un coup de ſa retraite, pour ſe jetter apparemment dans les flots; & rencontrant Tomkins, il le bleſſa dangereuſement: mais tandis qu'ils luttoient enſemble, Davis, qui

DAVIS. 1599.

Ils ſe ſurvent du peril.

DAVIS. 1599. ſurvint, tua le perfide d'un coup d'épée.

Le Roi d'Achin s'étoit cru ſi sûr du ſuccès de ſa trahiſon, qu'il étoit venu ſur le rivage pour jouir du ſpectacle. Sa fureur fut égale à ſa honte en voyant fuir ſes gens, & ſes eſpérances renverſées. Il fit couper la tête ſur le champ à tous les Hollandois qui étoient à terre, n'en exceptant que huit, qui furent reſervés pour l'eſclavage en faveur de leur jeuneſſe & de leur taille. Toutes les marchandiſes qui avoient été tranſportées à terre, celles que les Facteurs avoient achetées des Habitans, & qu'on n'avoit point encore eu le tems de charger ſur les deux Vaiſſeaux; la Pinace & une Chaloupe, qui étoient au rivage ſans Matelots pour les garder, tomberent entre les mains des Ennemis. Il périt dans cette occaſion ſoixante-huit Hollandois, en y comprenant le Capitaine & ceux qui reçurent la mort à terre par l'ordre du Roi. Les deux Vaiſſeaux ſortirent auſſi-tôt du Port, moins par la crainte des Indiens, qui n'oſerent s'en approcher, que par celle des Portugais, qui avoient obſervé tranquillement juſqu'alors quel ſeroit le ſuccès de leurs intrigues. Ils ne firent aucun mouvement pour troubler la retraite

Le Roi d'Achin fait couper la tête à pluſieurs Hollandois.

des Hollandois ; aſſez contens ſans doute de leur avoir cauſé tant d'inquiétude, & de leur avoir ôté l'eſpérance de pouvoir retourner dans cette Cour. DAVIS. 1599.

Houteman, pendant le ſéjour qu'il y avoit fait, n'avoit pas laiſſé de charger cent quarante tonneaux de poivre ; ce qui confirme encore que les diſpoſitions du Roi avoient d'abord été favorables, & qu'elles n'avoient changé que par les mauvaiſes impreſſions dont on l'avoit rempli. Dans le peu de jours que Davis avoit paſſé parmi les Indiens, il s'étoit attaché à connoître le Pays. L'Iſle de Sumatra eſt riche & fertile. Elle produit quantité d'excellens fruits, & du bois excellent pour la conſtruction des Vaiſſeaux ; mais elle n'a pas d'autre grain que le riz, dont les Habitans font leur pain. Il s'y trouve des mines d'or & de cuivre, des baumes précieux, des gommes, des rubis, des ſaphirs, quantité d'indigo, & d'autres biens d'un grand prix. Le poivre y eſt en ſi grande abondance, qu'il fournit tous les ans à la cargaiſon de vingt Vaiſſeaux, & qu'on en tireroit beaucoup davantage, ſi l'induſtrie des Habitans répondoit à la fertilité du Pays. Il croît comme le houblon, d'une racine qui ſe plante, & qui s'éleve à l'appui d'une

Cargaiſon des Hollandois.

Productions de l'Iſle de Sumatra.

DAVIS. 1599. longue perche, autour de laquelle il s'entortille. Le fruit pend en grappes de trois pouces de longueur, & d'un pouce de groſſeur. Chaque grappe porte environ quarante grains. Outre les minéraux & les végétaux, l'Iſle de Sumatra eſt remplie d'animaux utiles, tels que le cheval, le bœuf, la chevre, le porc, l'élephant & le bufle, qui eſt employé à labourer la terre. L'air d'ailleurs y eſt ſain & tempéré. Une douce roſée & des pluies fécondes y ſont des préſens réguliers de la nature.

Etat de cette Iſle & ſa diviſion.

L'Iſle eſt diviſée en quatre Royaumes, *Achin*, *Pidor*, *Manankabo*, & *Aru*. Les trois derniers ſont tributaires d'Achin; mais le Roi d'Aru, ſoutenu de celui de *Jahor*, avoit ſecoué le joug de la ſoumiſſion. Davis n'entendit parler que de cinq Villes principales, *Achin*, *Pidor*, *Paſem* ou *Piſan*, *Daja*, & *Manankabo*. La ſituation d'Achin eſt dans un bois, dont la Ville eſt ſi couverte, qu'on ne l'apperçoit qu'en y entrant. Elle eſt fort grande, mais ſans ordre & ſans uniformité. Les maiſons y ſont bâties ſur des piliers de huit ou neuf pieds de haut; les murs & les toits ne ſont que de bois, revêtu de nattes. Le nombre des Habitans eſt ſi grand, que les principales rues & les marchés paroiſ-

Situation d'Achin.

DAVIS. 1599.

ſent tous les jours autant de foires. On ſe plaint du Port, dont l'entrée n'a pas plus de ſix braſſes de fond ; quoiqu'on trouve enſuite vis-à-vis du Château un fort beau baſſin, où les Vaiſſeaux peuvent être à l'ancre ſur dix-huit braſſes. Ce Château eſt une des plus étranges Fortereſſes du monde. Il conſiſte dans un terre-plain flanqué de murs, ſans aucune autre fortification.

Le Roi d'Achin ſe nommoit *Sultan Aladin*. On ne lui donnoit pas moins de cent ans. Sa ſanté paroiſſoit encore admirable, mais il étoit d'une groſſeur exceſſive. Dans ſon origine il avoit exercé le métier de Pêcheur. Sa valeur & ſa conduite l'avoient élevé par degrés, ſous le régne précédent, à la dignité d'Amiral ; & ſes ſervices, dans une guerre importante, le rendirent ſi cher au Roi, que ce Prince lui fit épouſer une de ſes plus proches parentes. L'héritage de la Couronne devoit tomber ſur une Princeſſe, fille unique du Roi. Elle fut mariée au Roi de Jahor, de qui elle eut un Fils, qui fut envoyé à Achin pour y être élevé par ſon grand-pere maternel. Après la mort de ce vieux Monarque, l'Amiral qui commandoit alors toutes les forces de l'Etat par mer

Fortune du Roi d'Achin.

DAVIS. 1599. & par terre, prit le jeune Prince ſous ſa protection. La nobleſſe ayant entrepris de s'y oppoſer, il fit donner la mort à mille des principaux Seigneurs, à la place deſquels il ſubſtitua des gens de la plus baſſe extraction. Alors ſon ambition ne connut plus de bornes. Il maſſacra l'Héritier du Trône, & ſe fit proclamer Roi par le droit de ſa femme. Depuis plus de vingt ans, il étoit en guerre contre le Roi de Jahor, pour ſoutenir ſon uſurpation.

Son Palais & ſon faſte. Son Palais eſt ſitué à un demi-mille de la Ville, ſur le bord de la Riviere. Il eſt bâti comme les autres maiſons, mais il s'éleve beaucoup plus. On traverſe trois grandes cours, pour arriver à l'apartement du Roi. Ce Prince reçoit ſes ſujets ſans en être vû. Il les voit, leur parle, & reçoit leurs plaintes ou leurs prieres; mais il leur accorde rarement la faveur de le voir à découvert. Les murs du Palais ſont couverts de nattes. Cependant on les tend quelquefois de drap d'or, ou de velours, ou de damas. Le Roi, & tous ceux qui paroiſſent devant lui, ſont aſſis à terre les jambes croiſées, comme nos Tailleurs. Il porte quatre poignards enrichis de diamans, deux par-devant & deux par-derriere, & un cimetere appuyé ſur le

genou. Environ quarante femmes, qui ſont continuellement derriere lui, s'occupent, les unes à le rafraîchir avec des éventails, d'autres à lui eſſuyer le viſage avec des mouchoirs, d'autres à lui préſenter de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs, d'autres à chanter des chanſons fort agréables. DAVIS 1599.

La paſſion dominante du Roi étoit de boire & de manger. Il paſſoit à table les jours & les nuits ; & lorſqu'il avoit l'eſtomac rempli, il prenoit du betel. (*a*) Cette drogue qui eſt fort en uſage dans les Indes Orientales, excite beaucoup à cracher & renouvelle vivement l'appétit. Dans la même vûe, il alloit ſe baigner ſouvent dans la Riviere, où il avoit fait préparer un lieu particulier pour ſon uſage. Le betel ſert auſſi à rendre les dents noires, & c'eſt une beauté parmi les Indiens. Paſſions de ce Prince. Betel & ſon uſage.

Une marque de reſpect à laquelle on eſt obligé en s'approchant du Roi, c'eſt de ſe mettre les jambes & les pieds nuds, en ôtant ſes bas & ſes ſandales à la porte de ſa chambre. On s'avance enſuite les bras levés, & les mains jointes au- Cérémonies d'Achin,

(*a*) La maniere d'accommoder cette drogue eſt de prendre des feuilles de Betel dont on enveloppe un morceau de noix d'Areka, l'ayant ſaupoudré auparavant de poudre de chaux de coquille, & on le mâche enſuite.

DAVIS. 1599. deſſus de la tête, en baiſſant le corps, & prononçant le mot *doulat ;* après quoi l'on s'aſſied, les jambes croiſées, ſans aucune autre cérémonie. Les plaiſirs du Roi conſiſtent, avec ceux de la table, à vivre au milieu de ſes femmes & à voir des combats de cocqs. A ſon exemple, ſes ſujets font leurs délices des mêmes amuſemens.

Gouvernement. L'Etat eſt gouverné par cinq principaux Miniſtres, avec leurs Officiers inférieurs, auſquels ſont joints le Secretaire & quatre *Scha Bandars*. L'autorité du Roi eſt ſi deſpotique, qu'il eſt le maître abſolu de la vie & des biens de ſes Sujets. Les châtimens ordinaires de ſa juſtice, ſont de faire couper les pieds & les mains aux Criminels, ou de les bannir dans une Iſle nommée *Polouay*. Ceux qu'il condamne à mort ſont empalés, ou déchirés par les éléphans. Outre les Priſonniers qui ſont enfermés dans des cachots, il y en a toujours un grand nombre qui jouiſſent de la liberté de marcher dans la Ville avec les fers aux mains.

Femmes du Pays. Les femmes du Roi ſont preſque l'unique Conſeil de ce Prince. D'un grand nombre de belles Indiennes qui portent ce titre, il y en a trois auſquelles il eſt lié par des cérémonies de Religion, &

toutes les autres ne ſont que des Concubines. Elles ſont gardées dans des lieux où les yeux des hommes ne pénetrent jamais. Outre celles qu'il a le pouvoir de choiſir dans ſes propres Etats, les Marchands Arabes lui amenent des Eſclaves de tous les Pays où s'étend leur commerce. Ainſi toutes les Nations de l'Orient ſervent à l'entretien de ſon incontinence, & les ſommes qu'il y emploie ne ſont pas une des moindres dépenſes de l'Etat. La modeſtie & la ſoumiſſion ſont des vertus ſi néceſſaires pour celles qui ont une fois l'honneur de lui plaire, qu'une faute légere eſt quelquefois punie de mort; ainſi ce qui ſembleroit devoir ſervir à les rendre plus libres & plus indépendantes, ne fait qu'augmenter leur ſervitude. Une Eſclave ne peut être reçue parmi les Concubines du Roi, ſi elle a été expoſée en vente à d'autres yeux que les ſiens, & le Marchand qui oſeroit la préſenter ſeroit puni de mort. Bien moins peut-elle aſpirer à la qualité de Reine, ou de femme avec les cérémonies de la Loi. On comptoit entre les actions tyranniques du Sultan Aladin, de s'être fait amener par un Seigneur de ſa Cour une belle Eſclave dont on lui avoit vanté les charmes. Il prit pour elle une vi-

DAVIS. 1599.

Eſclaves concubines.

DAVIS. 1599.

ve paſſion, quoiqu'elle eût ſervi pendant quelques années aux plaiſirs d'un autre; & le regret de ne l'avoir pas eu dans ſa fleur alluma ſi furieuſement ſa jalouſie, qu'il fit donner la mort à celui qui s'en étoit privé pour lui plaire. Enſuite le dégoût ayant ſuivi de près cette brutale paſſion, il fit mourir auſſi l'Eſclave, pour la punir de l'aſcendant qu'elle avoit pris ſur lui.

Leurs occupations, & ſort de leurs enfans.

L'occupation des femmes, dans leur retraite, eſt d'apprendre le chant, la danſe, & d'autres exercices qui peuvent les rendre agréables à leur Tyran. Leurs enfans ſont élevés loin d'elles, ſans avoir jamais l'occaſion de revoir leur mere; & le ſeul avantage qu'ils tirent de leur naiſſance, eſt d'être employés dans les occaſions les plus périlleuſes de la guerre, parce qu'on leur ſuppoſe plus de zele & de fidélité pour la gloire ou l'intérêt du Roi. Les filles ſont mariées aux principaux Seigneurs du Royaume. Ces deux uſages ne regardent néanmoins que les enfans des Concubines; car ceux qui naiſſent des trois femmes du Roi étant deſtinés ſuivant l'ordre de leur naiſſance à l'héritage de la Couronne, ſont élevés avec plus de diſtinction; & les filles de ces trois mariages, épouſent ordinairement les Rois ou les Princes voiſins.

Le Sultan Aladin, dans le remors, ou du moins dans les allarmes de ſon uſurpation, entretenoit dans ſes Ports cent Galeres, dont quelques-unes pouvoient porter juſqu'à quatre cens hommes; mais ſans pont, ſans artillerie, & peu différentes de nos Barques plates. Leurs rames ont la forme d'une pelle, d'environ quatre pieds de longueur; elles ſont ſi légeres, qu'on ne s'en ſert qu'avec la main, ſans les appuyer ſur le bord de la Galere. C'étoit avec cette Flotte que le Roi d'Achin tenoit ſes Voiſins & ſes Tributaires dans la crainte & la ſoumiſſion. Son Amiral étoit une femme, parce qu'il ne trouvoit pas d'homme à qui il oſât donner ſa confiance. Ses principales forces de terre conſiſtoient dans ſes éléphans. Les armes du Pays ſont l'arc, les fleches, les javelines, l'épée & le bouclier. L'artillerie du Roi étoit nombreuſe, & la plupart des pieces étoient de fonte; mais elles étoient ſans affût; de ſorte que ſe tirant à terre, elles produiſent peu d'effet lorſqu'elles ne ſont pas ſur quelque endroit élevé, tel que j'ai repréſenté le Château, ou la Plate-forme du Port.

DAVIS. 1599. Forces du Roi d'Achin.

La Religion du Royaume d'Achin eſt le Mahométiſme. On y éleve les enfans avec ſoin, & les Ecoles y ſont en grand

Religion de l'Iſle de Sumatra.

DAVIS. 1599. nombre. Davis assure qu'Achin a son Archevêque & d'autres dignités Ecclésiastiques. Mais c'est un nom qu'il emprunte apparemment de la Religion Chrétienne, pour signifier le Chef des Prêtres Musulmans. Il parle aussi d'un Prophete, qui jouissoit alors d'une gloire & d'une distinction extraordinaire, parce qu'on lui attribuoit tous les dons du Ciel.

Richesses des Tombeaux des Rois.

Dans le lieu destiné à la sépulture des Rois, chaque tombeau est orné de deux masses d'or (*a*), l'une à la tête, l'autre aux pieds, qui doivent peser ensemble au moins cinq cens livres. Elles sont travaillées assez curieusement. Davis se procura la vûe de deux de ces masses, qu'on préparoit d'avance pour le tombeau du Roi régnant. Elles pesoient le double des autres, c'est-à-dire mille livres, & les diamans y étoient prodi-

(*a*) Ce fait se trouve confirmé dans l'Ouvrage intitulé, *l'Asie Portugaise*. L'Auteur raconte qu'en 1521, Georges de Brito ayant abordé sur la Côte d'Achin, avec une Flotte de six Vaisseaux & de trois cens hommes, fut informé par un Portugais ingrat, que le Roi d'Achin avoit reçu favorablement après un naufrage, qu'il y avoit une grande quantité d'or aux Tombeaux des Rois du Pays. Après avoir fini quelques affaires, Brito chercha querelle au Roi, & débarqua deux cens hommes pour piller les Tombeaux; mais le Roi venant au secours avec mille hommes & six éléphans, tua une partie des Portugais, & força le reste de remettre à la voile. *Voyez* Faria y Sousa, Asie Portugaise, Tome premier, page 244.

gués. Davis n'épargna rien pour ſe faire conduire au lieu des ſépultures ; mais il ne put obtenir que ſa curioſité fût ſatisfaite. DAVIS. 1599.

Le peuple d'Achin eſt entierement livré au commerce. Il entend fort bien les affaires, & les enfans s'y forment dès leurs premieres années. La Ville ne manque point d'Artiſans. Il s'y trouve un grand nombre d'Orfévres, de Fondeurs, de Tiſſerands, de Tailleurs, de Chapeliers, de Potiers, de Diſtillateurs d'Arrak, c'eſt-à-dire d'une ſorte d'eau-de-vie qui eſt faite de riz ; de Couteliers & de Serruriers. Chaque Famille a ſa ſépulture particuliere. L'uſage eſt de placer la tête du Mort vers la Mecque. Deux pierres, qui ſont aux deux extrémités du tombeau, contiennent des inſcriptions, en forme d'épitaphes, & des figures d'un travail curieux. Arts connus & exercés à Achin.

Achin eſt ſans ceſſe remplie de Marchands étrangers, de la Chine, de Bengale, de Pegu, de Java, de Coromandel, de Guzarate, d'Arabie, &c. Les Habitans prétendent que c'eſt dans cette Ville que Salomon envoyoit ſes Flottes, & que le nom d'Ophir s'eſt changé, par la longueur du tems, en celui d'Achin. Ils donnent celui de *Rums* aux Egyptiens qui viennent commercer chez On croit que Sumatra étoit l'Ophir de Salomon.

DAVIS. 1599. eux ; & depuis le tems de Salomon, ils assurent que c'est ce Peuple qui a toujours continué la même navigation.

Mesures & poids d'Achin. Les Marchands d'Achin vendent leur poivre avec une mesure qu'ils appellent (*a*) *Bahar*, & qui contient trois cens soixante de nos livres. Cette mesure se vend trois livres sterling quatre schellins. Leur poids s'appelle *Catt* ; il revient à vingt & une de nos onces. Leur once est plus forte que la nôtre, dans la proportion de seize à dix. Le poids dont ils se servent pour les pierres précieuses s'appelle *Mass*. Il en faut dix & trois quarts pour faire une once.

Quoique le Royaume d'Achin fasse profession du Mahométisme, la Religion de ces Peuples est mêlée d'un reste d'opinions Judaïques, qui les rendent esclaves d'un grand nombre de superstitions. Une fois l'année, le Roi accompagné de sa Noblesse, se rend à la Mosquée, pour voir si le Messie n'est point arrivé. Cette céremonie s'observa pendant le séjour de Davis à la Cour. Le cortége Royal étoit composé de quarante éléphans, parés d'étoffes d'or &

Cérémonies religieuses.

(*a*) M. Dumas, ancien Gouverneur de Pondichery, aussi estimable par ses lumieres que par son caractere, m'a dit que le Bahar de la Côte de Coromandel pese quatre cens quatre-vingt livres Françoises.

de ſoie. Chaque Seigneur montoit le ſien. Mais il y en avoit un beaucoup plus richement orné que tous les autres, & chargé d'un petit Château d'or maſſif, dans lequel on devoit ramener le Meſſie, s'il étoit arrivé. Le Roi étoit auſſi dans un Château. Une partie des Seigneurs avoient des boucliers d'or ; d'autres de grands croiſſans d'argent, des enſeignes, des timbales, des trompettes & d'autres inſtrumens de muſique ; c'eſt-à-dire, qu'avec le Maître il y avoit ſur chaque éléphant des Officiers ſubalternes qui ſervoient à cette pompe. La Proceſſion prit une marche grave & fort lente. Enfin lorſqu'elle fut à la Moſquée, on y fit de grandes recherches pour trouver le Meſſie, avec quantité de céremonies ſuperſtitieuſes ; après quoi le Roi deſcendant de ſon éléphant, retourna au Palais ſur celui qui étoit deſtiné pour le Meſſie. Le reſte du jour fut employé à toutes ſortes d'amuſemens. 1599.

C'étoit le premier de Septembre que les Hollandois avoient eſſuyé l'attaque des Troupes d'Achin. Après s'être arrêtés un jour entier à l'embouchure de la Riviere, ils allerent mouiller l'ancre devant la Ville de *Pidor*, pour y attendre une Pinace, qu'ils y avoient en-

Les Hollandois ſont pourſuivis par les Galeres d'Achin.

DAVIS. 1599. voyée prendre du riz. Elle ne reparut point; mais ils ſe virent pourſuivis le lendemain par onze Galeres d'Achin, ſur leſquelles ils ſoupçonnerent les Portugais de s'être joints aux Indiens. Ils en coulerent deux à fond, & le reſte prit la fuite. Le même jour ils virent arriver un François nommé le *Fort*, qui étoit au nombre des huit Priſonniers que le Roi d'Achin avoit retenus. Il étoit chargé, par l'ordre de ce Prince, de reprocher aux Hollandois l'imprudence qu'ils avoient eue de s'enyvrer, & la fureur qui les avoit portés dans leur yvreſſe à maſſacrer un grand nombre de ſes Sujets. Le Roi d'Achin demandoit une ſatisfaction proportionnée à l'offenſe; & réglant lui-même les articles, il vouloit que les Hollandois lui donnaſſent le meilleur de leurs deux Vaiſſeaux. A cette condition il promettoit de rendre les Priſonniers, & de ne pas pouſſer plus loin ſa vengeance. En faiſant partir le Fort, il s'étoit engagé à le combler de biens & d'honneurs s'il réuſſiſſoit dans ſa commiſſion. Les Hollandois étoient fort éloignés d'un tel accommodement, puiſqu'ils ſe croyoient en droit d'exiger eux-mêmes des ſatisfactions & des excuſes. Mais comme ils manquoient d'eau, ils gagnerent les Iſles

de *Botum*, vers la Côte de *Gueda*, où ils renouvellerent leurs proviſions. La latitude de ces Iſles eſt de 6 degrés 50 minutes.

DAVIS. 1599. Iſles de Botum.

La Flotte avoit apporté de Hollande trois Lettres qui portoient pour ſuperſcription, *A. B. C.* L'ordre de la Compagnie de Fleſſingue étoit de les ouvrir par degrés, à meſure que les circonſtances en feroient une loi. La Lettre *A.* nommoit pour Succeſſeur du Capitaine *Cornelius Houteman*, *Thomas Quymans*, qui avoit été tué dans l'action d'Achin. On ouvrit enſuite la Lettre *B.* qui nommoit après celui-ci, ce même le *Fort*, que le Roi d'Achin avoit chargé de ſa commiſſion; il fut reçu pour commander la Flotte: & la troiſiéme Lettre ne fut point ouverte.

Méthode des Hollandois pour ſe choiſir des Chefs.

Malgré l'abbatement de l'Equipage, ce nouveau Chef reſolut de retourner au Port d'Achin, dans l'eſpérance de ſauver les ſept autres Priſonniers, d'un eſclavage dont il avoit commencé à ſentir la rigueur. Il arriva le 6 d'Octobre à la vûe de la Ville. Pendant cinq ou ſix jours qu'il demeura ſur ſes ancres, il ne vit ſortir aucun Bâtiment de la Baye. Enfin, rompant toutes meſures, il y entra le 12, ſans être arrêté par l'approche de douze Galeres qui ſor-

DAVIS. 1599. toient pour le chercher. Il fondit ſur la premiere, en la ſaluant d'une volée d'artillerie; mais le tems devint ſi calme, que n'ayant pû l'aborder, il eut le chagrin de la voir échapper à force de rames. Les autres encore plus effrayées chercherent auſſi leur ſalut dans la fuite. Cependant le rivage paroiſſoit ſi couvert de Troupes, que, dans le petit nombre auquel ſes gens étoient réduits, le Fort ne jugea point à propos de riſquer inutilement le reſte de ſes forces.

Ils battent les Galeres d'Achin.

Il tourna ſes voiles le 18, vers *Tanaſſarin*, Ville fort marchande; & le 25 il jetta l'ancre entre les Iſles, qui rempliſſent la Baye, onze degrés vingt minutes du Nord. Le vent devint ſi contraire que n'ayant pû s'approcher de la Ville, qui étoit encore à plus de vingt lieues vers le fond de la Baye, & manquant d'eau & de vivres, il tourna vers les Iſles Nicobar au quatre-vingtiéme degré de latitude du Nord. Il y arriva le 12 de Novembre, dans un état qui lui fit regarder la vûe du rivage comme un bienfait du Ciel.

Ville de Tanaſſarin.

Ces Iſles produiſant en abondance toutes ſortes de fruits & de volaille, la Flotte n'y manqua point de rafraîchiſſemens. Elle y trouva même quelques amas d'ambre-gris, qu'elle ſe procura

Iſles Niccbar & leurs productions.

cura par des échanges fort avantageux. DAVIS.

Le ſéjour des Iſles Nicobar parut ſi agréable aux Hollandois, & la Rade ſi commode pour leurs Vaiſſeaux, qu'ils y paſſerent près d'un mois dans un profond repos. Les Habitans ſont pauvres, & ne vivent gueres que de poiſſon, de volaille & de fruits, ſans prendre la peine de cultiver la terre pour en tirer d'autres biens qui leur manquent. Auſſi n'ont-ils point de riz. Les Hollandois qui ne purent ſe paſſer long-tems de pain, partirent le 6 de Décembre, pour en aller chercher dans l'Iſle de Ceylan. Mais la fortune leur en offrit preſqu'en ſortant du Port. Ils prirent un Vaiſſeau de Négapatan, Ville de la Côte de Coromandel, ſur lequel ils trouverent autant de riz qu'il en falloit pour leur proviſion. Ce Bâtiment, qui étoit chargé pour Achin, portoit plus de ſoixante paſſagers de divers Pays de l'Inde. Le Fort apprit d'eux qu'à Mategalou & Trinquanamale, Villes d'un grand commerce dans l'Iſle de Ceylan, il pourroit charger ſes Vaiſſeaux de Canelle, de poivre & de girofle; que cette Iſle portoit d'ailleurs quantité de perles & de pierres précieuſes avec toutes ſortes de proviſions, & que le Roi haïſſoit mortellement les Portugais. Les Indiens

1599.

Les Hollandois prennent un Vaiſſeau Indien.

DAVIS. 1599. ajoûterent qu'au mois de Janvier, il paſſoit par l'Iſle de Ceylan plus de cent Vaiſſeaux chargés d'épices, d'étoffes & de porcelaine de la Chine, de toiles, de pierres précieuſes & d'autres richeſſes. Le Fort animé par de ſi belles eſpérances, n'épargna rien pour gagner cette Iſle fortunée: mais il fut arrêté par les vents contraires: & n'ayant point de penchant à faire le métier de Pyrate, il réſolut de retourner en Europe. Après avoir gardé pendant ſeize jours le Vaiſſeau de Négapatan, il ſe fit payer par le Capitaine une forte rançon pour ſon Bâtiment & pour le reſte de la cargaiſon qu'il lui laiſſoit; ce qui n'empêcha point que les Matelots, ſans diſcipline, & ſans reſpect pour ſes ordres, ne pillaſſent enſuite tout ce qui reſtoit d'argent & de marchandiſes aux Indiens. Le Fort avoit retenu douze Priſonniers de divers Pays, qu'il ſe propoſoit de conduire en Europe, dans le deſſein d'en tirer de nouvelles lumieres ſur le commerce. Ils aſſurerent Davis, qui commençoit à parler leur Langue, que leur Vaiſſeau portoit un grand nombre de pierres précieuſes, & qu'elles avoient été cachées ſous le bois de la charpente. Mais il étoit alors trop tard pour profiter de cet avis.

Ils prennent le parti de retourner en Europe.

DAVIS. 1600.

La Flotte eut toujours le vent favorable en repaſſant les Mers de l'Inde & d'Afrique. Cependant une ſi belle navigation fut troublée par un accident plus terrible que la tempête. Le 1 de Mars, les alimens qui avoient été préparés pour les Officiers & pour la plus grande partie de l'Equipage, ſe trouverent empoiſonnés. Un Matelot qui en avoit goûté par hazard, fut infecté ſi ſubitement, qu'il mourut ſans pouvoir être ſauvé par aucun ſecours. La doſe du poiſon devoit être extrémement forte, puiſque le Chirurgien du Vaiſſeau en tira une cuillerée d'un ſeul poiſſon qui avoit été mis à part pour les principaux Officiers. Davis obſerve que cette perfidie eſt familiere aux Indiens, & les Hiſtoriens Portugais ont fait pluſieurs fois la même remarque. Cependant la ſource du crime demeura inconnue; & parmi pluſieurs Priſonniers qui étoient à bord, le ſoupçon ne put tomber ſur perſonne. Un Matelot Hollandois ayant accuſé ſans preuve deux Indiens de Pegu, qu'il avoit vû s'entretenir ſouvent à l'écart, ces malheureux s'en plaignirent avec tant de larmes, que le Capitaine ſe crut obligé pour leur conſolation de déclarer qu'il les croyoit innocens. Cette juſtification ne leur parut

Accident qui leur arrive.

Les Indiens le avoient empoiſonnés.

DAVIS. 1600. pas ſuffiſante. Ils demanderent que leur accuſateur fût puni; & ne trouvant pas le Capitaine diſpoſé à les écouter, leurs menaces firent craindre qu'ils ne fuſſent capables de ſe vanger par leurs propres mains. On ne les avoit pas traités juſqu'alors en Eſclaves; & n'étant que cinq ou ſix ſur chaque Vaiſſeau, ils y avoient vêcu ſi librement, que dans le commerce continuel qu'ils avoient avec l'équipage, la plûpart ſe faiſoient déja fort bien entendre. Mais le Fort appréhendant quelque tranſport furieux de la part des deux accuſés, prit le parti de leur faire lier les mains, ſans leur ôter la liberté de ſe promener dans le Vaiſſeau. La rage qu'ils conçurent de cette ignominie les porta tous deux à ſe précipiter dans les flots.

Les Hollandois relâchent à Sainte-Helene.

On arriva le 12 de Mars vers le Cap de Bonne-Eſpérance, où l'on eſſuya une furieuſe tempête, qui fut la premiere dans un ſi long voyage. Cependant le 26, on doubla heureuſement le Cap; & le 13 d'Avril on mouilla dans l'Iſle de Sainte-Helene. Les rochers & les montagnes que cette Iſle préſente à meſure qu'on s'en approche, ne promettent pas l'abondance des proviſions qu'on y trouve. Elle eſt au 16e degré du Sud. L'eau, les fruits & le poiſſon

n'y manquent jamais. Elle porte auſſi quantité de chevres & d'autres animaux utiles à la vie ; mais il eſt extrêmement difficile d'en approcher. Tandis que les Hollandois cherchoient dans la douceur de l'air & dans l'excellence des rafraîchiſſemens un remede contre les maladies dont ils avoient commencé à ſe reſſentir, ils virent aborder à deux portées de fuſil de leur Flotte une Caravelle Portugaiſe qui paroiſſoit fort en deſordre, & qui n'avoit pas une ſeule piece montée. Ils l'attaquerent à coups de canon ; & pendant la nuit ſuivante ils lui envoyerent plus de deux cens boulets. Elle fut environ ſept ou huit heures à s'apareiller : mais vers minuit elle fit jouer ſon artillerie à ſon tour ; & cette repréſaille fut ſi bruſque, que les deux Vaiſſeaux Hollandois, percés chacun de pluſieurs coups, prirent le parti de lever l'ancre au matin. Ils gagnerent l'Iſle de l'Aſcenſion à 8 degrés du Sud. Cette Iſle n'a ni eau, ni bois, ni la moindre apparence de commodité pour les vivres. C'eſt un rocher ſtérile de 5 ou 6 lieues de largeur, que la Flotte, dans le triſte état où le ſcorbut réduiſoit la plûpart des Matelots, fut obligée d'abandonner le jour même de ſon arrivée, pour ſe rendre à l'Iſle *Fernan-*

DAVIS. 1600.

Ils combattent une Caravelle Portugaiſe.

DAVIS. 1600. Isles de l'Ascension & de Loronha.

do Loronha, où elle étoit sûre de trouver l'abondance. Elle y passa deux mois & demi. Les Hollandois en partirent le 6 de Mai, pour retourner en Europe; & sans avoir presque rien à souffrir des vents, ils arriverent le 29 de Juillet à Midelbourg.

LATITUDES.

	deg.	min.	
Isle Saint-Nicolas	16	16	N.
Isle Fernando Loronha .	4	00	S.
Baye de Saldanna	34	00	
Cap das Agulias	35	00	
Baye de Saint-Augustin .	23	50	
Canal de Maldivia	4	15	
Variat. 17. Oueſt.			
Isle ou Pulo Botum . . .	6	50	
Tanassarin	11	20	
Isle Nicobar	8	00	
Isle Sainte-Helene	16	00	S.
Isle de l'Ascension	8	00	

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

Depuis le commencement du XV. Siécle.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE TROISIE'ME.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS

Aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage du Capitaine James Lancaſter en 1601.

LANCASTER. 1601.

Il étoit tems pour les Anglois de recueillir le fruit de tant de dépenſes extraordinaires & de périlleuſes entrepriſes. La Relation de *Davis*, qui fut publiée immédiatement après ſon retour, ne

Nouvelles idées des Anglois & leurs préparatifs.

LANCASTER. 1601.

laiſſant plus de lumieres à deſirer, & devenant un nouveau motif pour les mettre en uſage, il ſe forma auſſi-tôt une puiſſante Société de Marchands, ſous le nom de *Compagnie des Indes Orientales*, avec tous les avantages qu'elle pouvoit eſpérer de la protection de la Cour, & de l'expérience de ſes propres Chefs. Elle donna ce titre à Lancaſter & à Davis. Le premier, qui avoit fait le voyage de l'Inde en 1591, avec les circonſtances qu'on a vûes dans ſa propre Relation, fut choiſi pour premier Capitaine, ou pour Amiral de la Flotte qu'on ſe hâta de faire équiper. Davis encore rempli des idées qu'il venoit de publier, & ſur leſquelles on fondoit les principales eſpérances de l'entrepriſe, fut nommé premier Pilote. La Reine accorda des Lettres Patentes qui ouvroient ſans exception le commerce des Indes Orientales à la Compagnie; & les Négocians dont elle étoit compoſée, firent un fond de 70000 livres ſterling, pour l'équipement des Vaiſſeaux & pour l'achat des marchandiſes.

Lettres Patentes accordées à la Compagnie des Indes Orientales.

La Flotte conſiſtoit en quatre gros Bâtimens, *le Dragon* de ſix cens tonneaux & de deux cens deux hommes, commandés immédiatement par *Lan-*

caſter ; l'*Hector* de trois cens tonneaux & cent huit hommes, par le Capitaine *Jean Middleton ;* l'*Aſcenſion* de deux cens ſoixante tonneaux & trente-deux hommes, par *William Brand ;* la *Suſanne* de deux cens cinquante tonneaux & quatre-vingt-quatre hommes, par *Jean Hayward.* Chaque Vaiſſeau eut trois Facteurs, qui devoient remplacer ſucceſſivement chaque Capitaine en cas de mort. On joignit à cette Flotte un Bâtiment de cent trente tonneaux, nommé le *Gueſt*, pour le tranſport des vivres. Toute la cargaiſon, en y comprenant des proviſions pour vingt mois, ne montoit qu'à la valeur de 27000 livres ſterling; mais le reſte du fonds avoit été employé à l'armement des Vaiſſeaux & des Soldats. Comme les grandes actions demandent une autorité abſolue dans les Chefs, la Reine revêtit Lancaſter de toute la ſienne, ſans en excepter le droit de vie & de mort.

LANCASTER. 1601. Flotte de quatre Vaiſſeaux.

Il partit de Woolwich le 13 de Février 1601. Mais faute de vent il fut arrêté ſi long-tems dans la Tamiſe & aux Dunes, qu'il ne put arriver que vers Pâques à Darmouth, où il employa cinq ou ſix jours à prendre du biſcuit & d'autres proviſions. Il remit à la voile le 18 d'Avril juſqu'à Tolbay, où l'on con-

LANCASTER 1601. Projet de navigation.

vint d'une méthode de navigation, & de divers rendez-vous, dans la ſuppoſition des tempêtes qui pouvoient ſéparer les Vaiſſeaux. Les principaux lieux furent les Calmes de Canane, la Baye de Saldanna, ſi l'on ne parvenoit point à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, le Cap *S. Roman* dans l'Iſle de Madagaſcar, l'Iſle de *Cirne* ou *Diego Rodrigues*, & *Sumatra*, qui étoit le terme.

Le 22 d'Avril, on partit d'un fort bon vent pour les Iſles Canaries; & le 5 de Mai au matin on eut la vûe de celle d'*Allegranza*, qui eſt la plus Septentrionale. Mais ayant pris entre *Forte-Ventura* & la grande Canarie, on fut arrêté au Sud de celle-ci par un calme, qui vient ordinairement de la hauteur des terres au long de cette Côte. Le 7 de Mai un vent Nord-Eſt vint lever cet obſtacle, & l'on avança Sud-Oueſt par Sud & Sud-Sud-Oueſt, juſqu'au vingt-uniéme degré & demi. Depuis le vingtiéme juſqu'à l'onziéme, on porta preſque toujours au Sud, & l'on changea peu juſqu'au huitiéme, parce que le vent ſouffla toujours du Nord ou du Nord-Eſt.

Route de la Flotte.

A cette latitude, les calmes & les vents contraires devinrent ſucceſſivement fort incommodes. C'eſt le propre des Côtes de Guinée dans cette ſaiſon.

Les tonneres, les éclairs, les ouragans, y cauſent des révolutions effrayantes. Auſſi-tôt que ces accidens ſe font preſſentir par quelque altération dans l'air ou dans le Ciel, on ſe hâte de baiſſer toutes les voiles; mais il arrive ſouvent, malgré la vigilance des Pilotes, que le mal eſt plus prompt que tous les ſoins. Depuis le 20 de Mai juſqu'au 21 de Juin, la Flotte fut arrêtée par un calme ſi profond, ou repouſſée par des vents ſi contraires, qu'elle eut beaucoup de peine à parvenir au ſecond degré du Nord. Elle y découvrit un Vaiſſeau, dont elle ſe ſaiſit, après lui avoir donné long-tems la chaſſe. Il appartenoit à quelques Particuliers de Viane en Portugal. Etant parti de Lisbonne avec deux Caraques & trois Gallions, il en avoit été ſéparé par la tempête. Sa cargaiſon conſiſtoit en 146 muids de vin, 150 barils d'huile & 55 de pluſieurs ſortes de liqueurs. Ce ſecours imprévû fut diſtribué ſur la Flotte avec une parfaite égalité.

LANCASTER. 1601.

Elle prend un Vaiſſeau Portugais.

Elle paſſa la ligne le dernier jour de Juin avec un vent Sud-Eſt, & Davis obſerva comment on perdoit par degrés la vûe de l'Etoile du Nord. Enſuite portant au Sud-Sud-Oueſt avec un vent Sud-Eſt, il doubla le Cap Saint Auguſtin à la diſtance de vingt-ſix lieues en

LANCASTER. 1601.

mer. Le 20 de Juillet, il ſe trouva pouſſé à 19 degrés 40 minutes de latitude du Sud ; & de jour en jour le vent s'élargiſſoit vers l'Eſt. Ce fut-là qu'il réſolut de décharger le Bâtiment de tranſport, ſur lequel on avoit embarqué toutes les proviſions qui n'avoient pû trouver place dans les quatre Vaiſſeaux ; après quoi l'ayant dépouillé de ſes voiles & de ſes mâts, & s'étant accommodé de tout le bois propre au chauffage, il l'abandonna aux vents & aux flots. Le 24 il paſſa le Tropique du Capricorne avec un vent Nord-Eſt par Nord ; & la navigation fut continuée Eſt-Sud-Eſt. Pour être parti d'Angleterre cinq ou ſix ſemaines trop tard, on avoit été ſi long-tems ſous la Ligne, que les maladies avoient commencé à ſe répandre dans chaque bord. Lancaſter, à qui ſon ancienne expérience faiſoit redouter ce terrible obſtacle, donna ordre à ſes trois Capitaines de relâcher à la Baye de Saldanna, ou dans l'Iſle de Sainte-Helene, pour y prendre le tems de ſe rafraîchir.

Maladies qui ſe répandent ſur la Flotte.

Cependant ils ne ſe trouverent le premier d'Août, qu'à 30 degrés du Sud ; mais ils eurent le bonheur d'y voir lever un vent Sud-Oueſt qui ſoulagea beaucoup les Equipages. Le ſcorbut

commençoit à faire un ravage ſi affreux, qu'à peine ſe trouvoit-il aſſez de Matelots en bonne ſanté pour fournir à la manœuvre. Le même vent dura juſqu'à deux cens cinquante lieues du Cap de Bonne-Eſpérance. Enſuite changeant à l'Eſt, il y demeura conſtamment pendant 12 ou 15 jours; de ſorte que ceux qui avoient commencé à ſe rétablir, devinrent beaucoup plus malades; ſans parler de la diſette d'eau qui augmenta de jour en jour juſqu'à forcer les Facteurs, dans l'épuiſement abſolu de tous les Matelots, de mettre la main à la voile, & de faire les plus vils exercices du Vaiſſeau. Enfin le vent étant devenu moins contraire, toute la Flotte arriva le 9 de Septembre à la Baye de Saldanna. Lancaſter y jetta l'ancre le premier, pour ſe hâter d'envoyer ſa Chaloupe avec une partie de ſes gens au-devant des trois autres Vaiſſeaux dont les Matelots n'étoient plus capables de ſe remuer. Ceux de l'Amiral avoient conſervé plus de force, & devoient leur ſanté au jus de limon, dont il avoit apporté d'Angleterre un grand nombre de bouteilles. Il leur en avoit fait avaller tous les matins une cuillerée à jeun, en leur défendant de prendre la moindre nourriture juſqu'à

LANCASTER, 1601.

Elle arrive à la Baye de Saldanna.

Regime contre le ſcorbut.

LANCASTER. 1601.

midi. Ce regime les avoit garantis preſque tous du mal, quoique ſon Equipage fût plus nombreux du double que tous les autres ; & l'on eſt perſuadé qu'avec un préſervatif ſi ſimple il y auroit peu de Matelots attaqués du ſcorbut, s'ils pouvoient ſe réduire au biſcuit, & ſe priver de chair ſalée.

L'induſtrie de Lancaſter fit bientôt régner ſur la Flotte toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Il deſcendit lui-même à terre pour chercher les Sauvages. Avec des cloux, des couteaux & de petits morceaux de fer, il ſe procura des bœufs & des moutons en abondance. Sans entendre le langage des Négres, il trouva le moyen de leur faire comprendre ſes beſoins, en imitant le cri des animaux qu'il demandoit. Mais étant réſolu de ne ſe remettre en mer, qu'après avoir rétabli la ſanté de tous ſes gens, il fit apporter les voiles à terre pour en faire des tentes, qui devinrent comme l'Hôpital de la Flotte. Il les fit environner d'un retranchement contre les attaques imprévûes des Négres ; & tandis que ceux qui ſe portoient bien, s'occuperent à la chaſſe, ou à commercer avec les Sauvages, il prit un ſoin paternel de ſes malades.

Les Anglois ſe rétabliſſent.

Leurs pré-

Ses précautions s'étendirent particu-

liérement ſur la méthode du Commerce. Il ſçavoit par le récit de Davis avec combien de facilité les Négres ſe livroient à leurs défiances, & ce qu'il en avoit coûté aux Hollandois dans le Voyage précedent, pour les avoir allarmés mal-à-propos. Le remede qu'il y apporta fut de donner à cinq ou ſix de ſes gens la commiſſion de traiter pour les beſtiaux, & de défendre à tous les autres, ſous de rigoureuſes peines, d'approcher des Négres dans le tems du marché. Cependant, pour tenir auſſi ces Barbares en reſpect, il donna ordre que pendant la vente, & dans toutes les occaſions où l'on ſouffriroit qu'ils s'approchaſſent, il n'y eût jamais moins de trente Anglois ſous les armes. Ces deux Réglemens furent obſervés avec tant de ſoin, que pendant tout le ſéjour qu'il fit dans la Baye, ſes gens n'oſerent attaquer un Négre ſans ſa permiſſion, ni les Négres s'approcher des Tentes & des Chaloupes ſans y être appellés par ſon ordre. Auſſi conſerva-t-on la paix avec eux juſqu'au dernier moment. Douze jours après l'arrivée de la Flotte, on s'étoit déja procuré mille moutons & quarante-deux bœufs. Il n'auroit pas été plus difficile d'en obtenir davantage, ſi l'on en avoit eu be-

LANCASTER. 1601.

cautions contre les Négres.

Reglement de Lancaſter.

LANCASTER. 1601.

ſoin dans le même tems. Lancaſter n'en ayant acheté un ſi grand nombre que pour les engraiſſer dans un Parc, autour de lui, il ſe paſſa quelques ſemaines ſans qu'il parût en deſirer d'autres. Mais lorſqu'il recommença les ſignes pour ſe faire amener quelques bœufs de plus, les Négres lui montrerent de la main ceux qu'il avoit encore dans le Parc, en lui faiſant entendre qu'ils pénétroient ſon deſſein, qui étoit ſans doute de s'établir dans leur Pays. Telle fut du moins l'explication qu'il crut devoir donner à ce ſigne, & à l'obſtination qui les empêcha de revenir. Leurs bœufs ſont auſſi gros que ceux d'Angleterre. Les moutons ſont beaucoup plus gras, & d'un goût plus fin que ceux des Dunes d'Eſſex, dont on vante la bonté. La couleur des Habitans de cette Côte eſt fort bazannée, ſans être noire. Ils ſont communément de fort belle taille, agiles dans tous leurs mouvemens, & très-légers à la courſe. Leur langage eſt ſi guttural & ſi mal articulé, que pendant ſept ſemaines que la Flotte paſſa dans leur Baye, aucun Anglois ne put en diſtinguer une ſeule ſyllabe. Cependant ils répetent aſſez facilement les mots des Langues de l'Europe.

Défiance des Négres.

Leur langage.

L'air & les alimens du Pays furent ſi

ſalutaires aux Malades, qu'à la reſerve de quatre ou cinq, ils recouvrerent tous leurs forces. On en comptoit néanmoins, à leur arrivée, cent cinquante-quatre qui étoient à peine en état de ſe remuer. La joie qu'ils reſſentirent de leur guériſon, & la nouvelle vigueur qu'ils reprenoient dans un climat ſi chaud, les fit tomber dans un déréglement qui faillit de ruiner toutes les précautions de l'Amiral. Les Convaleſcens, moins aſſujettis à ſes loix, avoient la liberté de ſe promener & de ſe faire des amuſemens convenables à leur ſituation. Ils en abuſerent pour attirer quelques femmes Sauvages, qui ne firent pas payer trop cher la complaiſance qu'elles eurent pour eux. Mais les Négres s'en apperçurent; & les marques de leur mécontentement firent juger à l'Amiral que ſes gens les avoient offenſés dans quelque occaſion qu'il ignoroit. Il n'en fut informé qu'après avoir levé l'ancre. Quoique cette raiſon n'eût pas contribué à ſon départ, il ne fut pas fâché que ſes réſolutions ſe fuſſent accordées avec un ſi juſte ſujet d'abandonner leur Côte.

Facilité des femmes ſauvages.

Le 24 d'Octobre, après avoir renouvellé ſa proviſion d'eau & de bois, il fit publier l'ordre de retourner à bord,

LANCASTER 1601.

pour mettre à la voile au premier vent. Dès la nuit ſuivante il ſortit de la Baye, en côtoyant une petite Iſle qui eſt l'entrée, & qui fourniroit ſeule des rafraîchiſſemens à la Flotte la plus nombreuſe, tant il s'y trouve de veaux marins & de *Pengouins*. Au-deſſus de la Baye, on trouve une montagne fort haute, dont le ſommet eſt ſi plat qu'on lui a donné le nom de *Table*. Il n'y a point d'endroit ſur toute cette Côte qui puiſſe être ſi facilement diſtingué, car on l'apperçoit de dix-ſept ou dix-huit lieues en mer.

Le Dimanche 1 de Novembre, la Flotte doubla le Cap de Bonne-Eſpérance avec un bon vent Oueſt Nord-Oueſt. Le 26, elle tomba vers la pointe de l'Iſle de Madagaſcar, un peu à l'Eſt du Cap S. Sebaſtien. Elle ne trouva pas moins de vingt braſſes d'eau à cinq ou ſix milles du Rivage. La variation de l'Aiguille étoit d'environ 16 degrés. Cette obſervation eſt d'un grand uſage dans les Voyages à l'Eſt & à l'Oueſt, mais ſur-tout dans celui des Indes Orientales.

Obſervation importante.

Depuis le 26 de Novembre juſqu'au 15 de Décembre, on s'efforça toujours de porter à l'Eſt, pour gagner l'Iſle de *Cirne*, qui porte dans quelques cartes le

nom de Diego Rodrigues. Mais depuis qu'on fut arrivé à la vûe de Madagaſcar, le vent ne ceſſa point d'être Eſt, ou Eſt-Sud-Eſt, ou Eſt-Nord-Eſt; de ſorte qu'il fut impoſſible de tenir cette route. D'un autre côté, comme il auroît été dangereux de lutter perpétuellement contre le vent, dans l'eſpérance de le voir changer, parce que le ſcorbut recommençoit ſes ravages, on prit la réſolution de relâcher dans la Baye d'Antongile, pour ſe délivrer de cette fâcheuſe maladie avec le ſecours des oranges & des limons. LANCASTER. 1601. Baye d'Antongile.

On découvrit le 17 la partie méridionale de l'Iſle de Sainte-Marie, & le jour ſuivant on jetta l'ancre entre cette Iſle & celle de Madagaſcar. Les Chaloupes qui furent envoyées à Sainte-Marie en rapporterent une fort bonne proviſion de limons & d'oranges; mais à peine furent-elles revenues, qu'une furieuſe tempête enlevant les quatre Vaiſſeaux de deſſus leurs ancres, les agita pendant ſeize heures avec la derniere violence. Cependant ils n'eurent pas de peine à ſe rejoindre lorſque le vent fut appaiſé. L'Iſle de Sainte-Marie eſt une terre haute & couverte de bois. Ses Habitans ſont noirs; mais ils ont le viſage agréable & la taille fort haute. Iſle de Sainte-Marie, ſes habitans & ſes productions.

LANCASTER. 1601.

Leurs cheveux ſont friſés, & le ſoin qu'ils prennent de leurs toupets leur rend le front ſemblable à celui des femmes de l'Europe. Ils ſont nuds, excepté vers le milieu du corps. Leur caractere eſt fort humain, quoiqu'ils paroiſſent vifs & courageux. Ils ſe nourriſſent de riz & de poiſſon; mais comme ils étoient à la veille de leur moiſſon, & que leurs proviſions étoient épuiſées, on ne put obtenir du riz d'eux, qu'en fort petite quantité. Ils ont de l'eau fraîche en pluſieurs endroits de l'Iſle. Les chevres y ſont en abondance, & les Habitans en aiment le lait; mais à la vûe de la Flotte, ils eurent ſoin d'écarter leurs chevres & leurs autres beſtiaux, ſans que les offres des Anglois fuſſent capables de les faire conſentir aux échanges ordinaires. Il auroit été dangereux d'y employer la force. Ainſi voyant peu d'avantage à tirer d'eux, l'Amiral ſe hâta de gagner la Baye d'*Antongile*; d'autant plus qu'étant à la fin de la bonne ſaiſon, les vents d'Eſt & les maladies de ſes gens lui faiſoient craindre beaucoup d'embarras.

Les Anglois entrent dans la Baye d'Antongile.

Il entra dans la Baye le 25 de Décembre. Les quatre Vaiſſeaux y jetterent l'ancre ſur huit braſſes de fond, entre une petite Iſle & la Côte, qui

forme en cet endroit une Rade ſûre & commode. Quelques Anglois étant deſcendus dans l'Iſle y trouverent ſur les rocs une inſcription en langage Hollandois, qui leur apprit que deux mois auparavant, quelques Bâtimens de cette Nation avoient perdu dans la Baye, environ deux cens hommes, par diverſes maladies. Cet avis portoit encore que les Hollandois avoient trouvés beaucoup de ſecours dans l'humanité des Habitans.

LANCASTER. 1601.

Inſcription qu'ils trouvent ſur des rocs.

Il ne ſe paſſa pas deux jours ſans qu'on vît paroître pluſieurs Négres; & ſur la foi de l'Inſcription, l'Amiral fit avancer quelques-uns de ſes gens pour les recevoir. On comprit par leurs ſignes que les Vaiſſeaux Hollandois étoient au nombre de cinq, & qu'ils avoient acheté la plus grande partie des proviſions du Pays. Cependant ils apporterent du riz, des poules, des oranges, des limons, & d'autres fruits, mais en petite quantité; & paroiſſant fort exercés au commerce, ils les mirent à fort haut prix. Le marché étoit ſur les bords d'une grande Riviere: les Anglois y étoient venus dans leurs Chaloupes; mais ils n'avoient fait deſcendre que leurs Marchands, & les autres étoient demeurés à vingt ou trente pas du ri-

Commerce avec les Négres.

LANCASTER. 1601.

vage, armés & prêts à recevoir ou à défendre leurs Compagnons dans le beſoin. Il ſe paſſa pluſieurs jours, ſans qu'on pût s'accorder pour le prix des marchandiſes. L'adreſſe des Sauvages conſiſte à faire avantageuſement leur premier marché, parce qu'enſuite ils ne donnent jamais la même choſe à plus bas prix, quoique ſous divers prétextes ils trouvent ſouvent l'occaſion de le hauſſer; & s'il arrive que pluſieurs Européens achettent à la fois, c'eſt toujours celui qui offre le plus, qui devient la regle de tous les autres. L'Amiral ayant pénétré l'artifice des Négres, trouva le moyen de s'en défendre, en faiſant faire une meſure pour le riz, qui étoit ſon principal beſoin, & réglant combien de grains de verre on donneroit pour cette quantité. Il fit de même un réglement pour les oranges & les limons; &, d'un air ferme, il déclara qu'il ne vouloit point de trafic autrement. Après quelques marques d'incertitude, les Négres y conſentirent, & le commerce ſe fit de bonne-foi dans ces termes. Les Anglois acheterent ainſi quinze tonneaux de riz, cinquante boiſſeaux de pois, un grand nombre d'oranges & de limons, huit bœufs & quantité de poules.

Pendant le ſéjour qu'ils firent dans

cette Baye, ils conſtruiſirent une Pinace de dix-huit tonneaux, dont ils avoient apporté tous les matériaux d'Angleterre. Les arbres du Pays leur fournirent encore des planches pour la revêtir d'un double fond. Elle devoit ſervir dans l'Inde, à précéder la Flotte lorſqu'elle approcheroit de quelque Port. Mais tous ces avantages n'approcherent point des pertes que les Anglois eſſuyerent dans la Baye d'Antongile. Soit que l'air y fut pernicieux à leur tempérament ; ſoit qu'ils ne s'y fuſſent point aſſez ménagés dans l'uſage des alimens, qu'ils trouvoient en abondance, ou que l'eau ne fût pas auſſi ſaine qu'ils ſe l'étoient figurés, la plûpart furent attaqués d'un flux qui devint mortel pour un grand nombre. Le Chirurgien, le Miniſtre, le Contre-Maître & dix Matelots, moururent en peu de jours dans le Vaiſſeau de l'Amiral. Les trois autres Bâtimens ne perdirent pas moins de monde. Un accident encore plus triſte fit périr le Capitaine & le Contre-Maître de l'Aſcenſion. Ils s'étoient mis dans leur Chaloupe pour accompagner quelques morts à la ſépulture ; & comme c'eſt l'uſage en mer de tirer quelques pieces d'artillerie à l'enterrement des Officiers, un Canonnier mit le feu aux

1601.

Les Anglois conſtruiſent une Pinace.

Accidens fâcheux dans la Baye d'Antongile.

LANCASTER. 1601.

siennes sans avoir fait attention qu'elles étoient chargées à boulet. Le Capitaine eut la tête emportée, & le Contre-Maître fut coupé en deux par le milieu du corps : étrange coup du hazard, qui les fit descendre au tombeau en y conduisant les autres. La maladie qui attaqua la Flotte, venoit apparemment de la mauvaise qualité des eaux du Pays. On étoit en hyver. Les pluies continuelles avoient grossi les Rivieres & chargé l'eau d'un limon fort mal sain. On remarqua aussi qu'il étoit dangereux sur cette Côte de se tenir l'estomac nud, comme il arrive aux Matelots lorsqu'ils sont échauffés par le travail.

Isle de Roquepiz & ses agrémens.

L'Amiral ayant quitté la Baye d'Antongile le 6 de Mars, se trouva le 16 à la vûe de l'Isle *Roquepiz*, vers le 10e degré 30 minutes du Sud. Il y envoya sa Chaloupe pour chercher une Rade commode ; mais la profondeur extraordinaire de l'eau lui faisant trouver peu de sûreté sur ses ancres, il côtoya l'Isle sans s'y arrêter. En observant la terre, il trouva la perspective si agréable, qu'il regretta que la difficulté d'y jetter l'ancre, ne permît point d'en faire un lieu de rafraîchissement. Il s'en exhaloit une odeur aussi douce que si l'Isle entiere n'eût été qu'un jardin de fleurs.

Les

Les cocotiers & quantité d'autres arbres couvroient la campagne juſqu'au bord du rivage. Les oiſeaux de toute eſpece y étoient en ſi grand nombre, que venant voltiger au-deſſus des Vaiſſeaux, les Matelots en tuerent pluſieurs avec leurs crocs & leurs rames. Pendant tout le voyage ils n'en avoient point encore trouvé de ſi gras ni d'un goût ſi délicieux. LANCASTER. 1601.

Le 30 de Mars, ils tomberent vers le 6e degré du Sud, ſur une chaîne de rocs qu'ils découvroient clairement à moins de cinq braſſes. Ce danger leur cauſa d'autant plus d'effroi qu'il n'avoit pas été prévû; mais s'étant avancés avec beaucoup de précaution, ils trouverent bientôt huit braſſes, & la crainte s'évanouit à meſure qu'ils s'avançoient à l'Eſt. Un Matelot apperçut du haut de ſon mât une Iſle vers le Sud-Eſt à cinq ou ſix lieues de diſtance. La diſpoſition de la terre qui étoit fort baſſe, la fit prendre pour *Candu*, quoique par eſtimation les Pilotes ne ſe cruſſent point ſi avancés à l'Eſt. Treize ou quatorze lieues plus loin, on tomba ſur une nouvelle chaîne de rocs. On en trouva d'autres encore à douze lieues de-là vers le Sud; de ſorte qu'en examinant bien tous les rapports de cette Dangereuſes chaînes de rocs.

LANCASTER. 1602.

chaîne, on ne douta point que la Flotte n'en fût environnée dans une eſpace qui n'avoit pas moins de cinquante braſſes de fond. Le danger parut d'autant plus grand qu'on ne voyoit aucune voie pour l'éviter. Cependant, après deux jours d'inquiétude, pendant leſquels la Pinace alloit en ſondant ſans ceſſe à la tête des quatre Vaiſſeaux, on trouva une ſortie vers le Nord ſur ſix braſſes d'eau à 6 dégrés 3 minutes. Lancaſter ſe crut ſi heureux d'être délivré de ce péril, qu'il fit éclater ſa joie par une fête publique.

On ſe rafraîchit aux Iſles Nicobar.

La navigation fut lente & les vents fort variables juſqu'au 9 de Mai qu'on eut à quatre heures après midi la vûe des Isles *Nicobar*. On porta droit au Nord du Canal, où l'on mouilla dès le même jour. Mais le vent ayant changé au Sud-Oueſt, on fut forcé de lever l'ancre, & de gagner le côté du Sud, où l'on ſe mit à couvert ſous une petite Isle qui eſt contre le rivage. On trouva dans ce lieu moins de rafraîchiſſemens qu'on ne s'en étoit promis. Cependant les Inſulaires s'approcherent de la Flotte dans de longs canots, dont chacun pouvoit contenir plus de 20 hommes. Ils apporterent des gommes qu'ils vendirent aux Anglois pour de l'ambre;

car tous ces Peuples du Levant ne cherchent qu'à tromper. Ils avoient auſſi des poules & des noix de cocos ; mais ils les firent ſi cher, qu'on en prit fort peu. Comme l'on ne ſe croyoit plus fort éloignés du terme, l'inquiétude étoit médiocre pour les proviſions. L'Amiral ne penſa qu'à réparer un peu ſes Vaiſſeaux, & qu'à diſpoſer ſon artillerie à tout événement. LANCASTER. 1602.

Après y avoir employé dix jours, il partit le 20 de Mai pour faire voile droit à Sumatra. Mais la force des courans & le vent Sud-Sud-Oueſt lui préparoient de nouveaux obſtacles. Pendant que tout l'art de ſes Matelots s'employoit à les vaincre, un de ſes Vaiſſeaux courut le dernier danger par deux voies d'eau qui s'y firent ſubitement. Il ſe vit forcé de relâcher dans l'Isle de *Sombrero*, à dix ou douze lieues au Nord de Nicobar. En mouillant ſur la Côte qui eſt parſemée de rochers, il perdit une de ſes ancres. Cependant il fut conſolé de toutes ces diſgraces par les ſecours qu'il tira des Habitans de l'Isle. Ils ſont ſi doux & ſi timides, qu'ils furent quelque tems ſans oſer prendre confiance aux ſignes qu'on leur fit pour les raſſurer. Mais lorſque cette premiere crainte fut diſſipée, ils ne refuſerent Isle de Sombrero, & ſes habitans.

LANCASTER. 1602.

aucun ſervice à la Flotte. Ils ſont nuds, à l'exception d'une piece de toile qui leur ſert de ceinture, & de laquelle il ſe détache une autre piece qui leur paſſe entre les jambes. Leur couleur eſt fort noire ; mais ils la relevent par diverſes peintures dont ils ont le viſage bigarré. L'Amiral n'ayant pas fait difficulté de pénétrer dans leur Isle avec une bonne eſcorte, vit quelques-uns de leurs Prêtres qui étoient couverts d'habits, mais ſi ſerrés ſur leur corps, qu'il y paroiſſoient confus. Ils avoient deux cornes ſur la tête, le viſage peint de verd & de jaune, & par-derriere une queue qui pendoit juſqu'à terre ; ce qui les rendoit fort ſemblables à nos images du Diable. L'Isle eſt remplie d'arbres qui par leur hauteur & leurs autres proportions pourroient ſervir de mâts aux plus grands Vaiſſeaux. Les Anglois découvrirent ſur le ſable du rivage une petite plante qui croît aſſez pour devenir un arbre, mais qui ſe retire dans la terre lorſqu'on y touche, & qui s'y enfonce aſſez pour n'en être arrachée qu'avec effort. Lorſqu'on l'en a tirée, on trouve avec admiration que ſa racine eſt un ver qui diminue à meſure que la plante s'éleve, & qui prend par degrés la conſiſtence du bois. L'Au-

Affreuſe figure de leurs Prêtres.

Plante ſinguliere.

teur ajoute que cette transformation eſt un des plus étranges phénomenes qu'il ait vûs dans tous ſes voyages ; & le reſte n'eſt pas moins merveilleux, car ſi l'on arrache la plante dans ſa jeuneſſe, elle acquiert en ſéchant la dureté d'une pierre juſqu'à devenir tout-à-fait ſemblable au corail blanc ; de ſorte que le ver ſe change ſucceſſivement en deux natures eſſentiellement différentes. Il ne paroît pas que la vérité de cette obſervation puiſſe être ſuſpecte, puiſque les Anglois de la Flotte prirent pluſieurs de ces plantes, & les rapporterent en Angleterre. LANCASTER. 1602.

A la diſtance où la Flotte Angloiſe étoit de Sumatra, elle n'avoit beſoin que d'un vent favorable, pour gagner en peu de tems le Port d'Achin. Elle remit à la voile le 29 de Mai ; & découvrant les Côtes de l'Iſle le 2 de Juin, elle mouilla le 6, dans la Rade, à deux milles de la Capitale. Il s'y trouvoit dix-huit ou vingt Bâtimens de divers Pays, tels que *Bengale*, *Calecut*, *Guzarate*, *Pegu* & *Patane*. A la vûe de quatre Vaiſſeaux Européens, deux Hollandois qui avoient été retenus l'année précédente, & qui avoient appris dans cet intervalle la Langue & les uſages du Pays, ſe hâterent de venir à bord, & Arrivée des Anglois au Port d'Achin.

LANCASTER. 1602.

n'y apporterent que d'heureuſes nouvelles. Ils avoient été traités par le Roi beaucoup plus favorablement qu'ils ne l'avoient eſpéré. Ce Prince ſouhaitoit de voir des Etrangers dans ſes Ports. La réputation de l'Angleterre s'y étoit répandue, depuis les grandes victoires que cette Couronne avoit remportées ſur l'Eſpagne, & les Anglois devoient s'attendre à toutes ſortes d'avantages pour leur Etabliſſement & pour leur Commerce.

Dès le même jour, l'Amiral fit deſcendre le Capitaine Middleton, accompagné de cinq ou ſix Officiers de la Flotte, pour informer le Roi que l'Amiral d'Angleterre, chargé d'une Lettre de ſa glorieuſe Reine au puiſſant Roi d'Achin & de Sumatra, demandoit la liberté d'entrer dans ſa Ville, & l'honneur de faire une étroite alliance avec lui. Middleton devoit obtenir un ſauf-conduit pour tous les Anglois de la Flotte, ou convenir de recevoir & de donner des otages, ſuivant les Loix établies dans toutes les Nations.

Ils ſont bien reçus du Roi.

Il fut reçu du Roi avec de grands témoignages de joie & d'amitié. Non-ſeulement ſes demandes furent accordées; mais après lui avoir fait quantité de queſtions, ce Prince ordonna qu'on lui

ſervît des rafraîchiſſemens, & lui fit préſent, à ſon départ, d'une robbe & d'un turban brochés d'or. Il le chargea de dire à l'Amiral qu'après les fatigues d'un ſi long voyage, il devoit prendre un jour pour ſe repoſer à bord; mais que le jour ſuivant il étoit libre de venir à l'Audience, & qu'il pouvoit compter d'être auſſi tranquille dans ſes Etats qu'au centre de l'Angleterre: que s'il doutoit néanmoins de ſa parole royale, on lui donneroit des otages, & toutes les sûretés qu'il pourroit deſirer. LANCASTER. 1602.

L'Amiral attendit trois jours pour ſe rendre au rivage. Il y deſcendit avec une eſcorte de trente hommes. Les Hollandois s'y trouverent pour le recevoir, & le conduiſirent à la maiſon qu'ils avoient dans la Ville, parce qu'il n'en voulut point accepter d'autre avant que d'avoir vû le Roi. Il lui vint auſſitôt un Seigneur de la Cour, pour le ſaluer de la part de ce Prince, & lui demander la Lettre de la Reine. Mais l'Amiral refuſa de la remettre, en s'excuſant ſur l'uſage de l'Europe, qui oblige un Ambaſſadeur de rendre ſes Lettres au Prince même à qui elles ſont adreſſées. Le Seigneur Indien demanda là-deſſus à voir la ſuſcription, qu'il lut à haute voix, & dont il tira une copie. Difficultés pour la lettre de la Cour d'Angleterre.

LANCASTER. 1602. Il prit auſſi par écrit le nom de la Reine, & ſa curioſité s'attacha particuliérement à obſerver le Sceau. Enſuite, renouvellant ſes civilités à l'Amiral, il l'aſſura que le Roi ſon Maître recevroit avec joie les éclairciſſemens qu'il alloit lui porter.

Accueil fait aux Anglois. En effet, le Roi n'eut pas plutôt reçu la réponſe qu'il attendoit, que donnant divers ordres à ſes Officiers, il fit partir ſix grands éléphans, avec quantité de trompettes & de tymbales, & un cortége fort nombreux, pour aller au-devant de l'Amiral. Le moindre des éléphans avoit treize ou quatorze pieds de hauteur, & portoit ſur le dos un petit château, de la forme d'un caroſſe, couvert de velours cramoiſi. Au milieu du château, on avoit placé un grand baſſin d'or, couvert d'un drap de ſoie fort richement travaillé, ſous lequel on mit la Lettre de la Reine. L'Amiral monta ſur un autre éléphant. Une partie de ſa ſuite fut invitée à monter auſſi ſur les autres, & le reſte le ſuivit à pied. Mais lorſque le cortége fut arrivé à la Cour, un Seigneur pria l'Amiral d'arrêter, pour ſe donner le tems de prendre les ordres du Roi. Il revint preſqu'auſſi-tôt, en apportant la permiſſion d'entrer.

L'Amiral ſe préſenta devant le Roi

d'un air ferme & modeſte. Il lui déclara qu'il étoit envoyé par la très-puiſſante Reine d'Angleterre, pour le féliciter de ſa grandeur, & lui propoſer un Traité de paix & d'amitié. Sa harangue devoit être plus longue ; mais le Roi l'interrompit, pour lui dire qu'il le croyoit fatigué du long voyage qu'il venoit de finir heureuſement, & qu'il le prioit d'accepter des rafraîchiſſemens. Il ajoûta qu'il pouvoit compter d'être traité favorablement à ſa Cour, par conſidération pour la Reine ſa Maîtreſſe, dont le mérite & la gloire s'étoient répandus juſqu'aux Indes. L'Amiral comprit que le Roi s'ennuyoit de lui entendre parler une Langue étrangere. Il lui préſenta la Lettre de la Reine, que ce Prince reçut avidement, & qu'il remit à quelques Seigneurs Indiens qui étoient derriere lui. Les préſens furent apportés. C'étoit un baſſin d'argent, avec une fontaine, du poids de deux cens cinq onces ; une grande couppe de même métal ; un riche miroir ; un bonnet orné de plumes ; quelques belles épées avec leurs ceinturons, & pluſieurs éventails. Toutes ces richeſſes furent reçues par des Seigneurs de la Cour ; mais le Roi prit entre ſes mains un éventail ; & l'ayant conſidéré avec plaiſir, il le

LANCASTER. 1602.

Cérémonies de l'audience.

LANCASTER. 1602. remit à une de ſes femmes, pour en faire auſſi-tôt l'eſſai. Les Anglois crurent s'appercevoir que de tous ces divers préſens, c'étoit celui qui lui plaiſoit le plus.

Alors on propoſa au Général Anglois de s'aſſeoir à terre, ſuivant l'uſage du Pays. Il le fit, à l'imitation du Roi & de toute ſa Cour. On ſervit auſſitôt un grand feſtin, dans des plats d'or, ou d'un autre métal fort eſtimé aux Indes, qui eſt un mêlange d'or & de cuivre, & qu'on nomme *Tombak*. Pendant ce repas, le Roi qui étoit aſſis un peu plus loin, ſur une eſtrade élevée de deux ou trois pieds, but pluſieurs fois à la ſanté de l'Amiral. Sa liqueur favorite étoit l'*Arrack*, eſpece d'eau-de-vie dont j'ai déja expliqué la compoſition. L'Amiral la trouva ſi forte, qu'il ſe fit donner de l'eau pure avec la permiſſion du Roi.

Tombak, metal Indien.

Arrack, liqueur.

Après un grand nombre de cérémonies, le Roi donna ordre qu'on fît entrer les Danſeuſes; & ſes propres femmes commencerent à jouer des airs de danſe ſur divers inſtrumens. Elles étoient richement vêtues, & parées de bracelets & de pierreries. C'étoit une faveur extraordinaire pour l'Amiral; car le Roi n'accorde la vûe de ſes femmes qu'à

Chanteuſes & Danſeuſes.

ceux qu'il honore d'une conſidération diſtinguée. Il lui fit enſuite préſent d'une robbe de calico, brodée en or, d'une belle écharpe de Turquie, & de deux *Creſſes*, qui ſont une eſpece de poignards, dont un Seigneur arme ſur le champ celui que le Roi diſtingue par cette faveur. L'Amiral fut ainſi congédié, avec de nouvelles careſſes, & la permiſſion de ſe choiſir dans la Ville une maiſon de ſon goût. Mais il ne jugea point à propos d'accepter cette offre; & retournant à bord, il laiſſa au Roi le tems de faire ſes réflexions ſur la Lettre de la Reine. LANCASTER. 1602.

Dans la ſeconde Audience qu'il eut de ce Prince, il s'expliqua fort au long ſur l'objet de ſon voyage. Les réponſes avoient été préparées comme les demandes. Le Roi proteſta que ſi les ſentimens de la Reine étoient auſſi ſinceres qu'elle l'en aſſuroit dans ſa Lettre, elle trouveroit un retour fidele dans les ſiens: que pour le Traité d'alliance qu'elle lui propoſoit, il y conſentoit avec joye: enfin, qu'à l'égard du Commerce, il avoit déja donné ordre à deux de ſes principaux Officiers d'en conférer avec l'Amiral, & d'entrer ſans exception dans toutes les intentions de la Reine. Cette réponſe fut ſuivie d'un Seconde audience & ſes effets pour le commerce.

LANCASTER. 1602.

nouveau feſtin. Le jour ſuivant, l'Amiral envoya demander aux deux Seigneurs que le Roi lui avoit nommés, quel tems ils avoient choiſi pour la Conférence. L'un étoit le grand Pontife du Royaume, homme d'eſprit & d'honneur, qui méritoit l'eſtime que le Roi & toute la Nation avoient pour lui. L'autre étoit un des Chefs de la Nobleſſe, perſonnage fort grave, mais moins propre aux affaires que le Prélat.

Commiſſaires Indiens & leurs conférences.

On prit un jour pour s'aſſembler. La Conférence ſe tint en Langue Arabe, que le Prélat & le Seigneur Indien entendoient parfaitement. L'Amiral ſe ſervit pour Interprete, d'un Juif qu'il avoit amené d'Angleterre, & qui parloit fort bien cette Langue. Sa premiere propoſition regarda la liberté du Commerce pour les Marchands Anglois. Le Prélat, ſans répondre directement, lui demanda quels motifs il avoit à faire valoir pour engager le Roi à lui accorder cette grace. L'Amiral ſaiſiſſant volontiers cette idée, allégua d'abord les offres d'amitié de ſa Reine, le mérite éclatant de cette Princeſſe, ſon courage & ſes forces pour réſiſter au Roi d'Eſpagne, qu'elle regardoit comme l'Ennemi commun de l'Angleterre & des

Rois de l'Inde ; la conſidération extrême qu'elle s'étoit acquiſe dans toute l'Europe, & qui avoit déja porté l'Empereur de Turquie à rechercher ſon alliance. Il s'étendit enſuite ſur les raiſons tirées en général des avantages mêmes du Commerce. Le Roi ne pouvoit ignorer que c'étoit pour tous les Princes une ſource continuelle de richeſſes & de proſpérités : que la puiſſance d'un Etat croiſſant à meſure que les Sujets devenoient plus riches, il n'y avoit que le Commerce qui pût augmenter leurs biens & leurs commodités ; & que pour rendre le Commerce floriſſant, il falloit recevoir & traiter favorablement les Etrangers : qu'à l'égard d'Achin en particulier, la ſituation du Port étoit admirable pour le Commerce de Bengale, de Java, des Moluques & de la Chine : que l'eſpérance d'y vendre leurs marchandiſes y ameneroit bientôt tous les Négocians de ces diverſes Régions : qu'en peu de tems le Roi d'Achin verroit croître ſes forces, & diminuer celles des Eſpagnols & des Portugais : que s'il avoit beſoin d'Ouvriers & d'Artiſtes, il pouvoit s'aſſurer d'en recevoir d'Angleterre, à la ſeule condition de leur faire recueillir quelque fruit de leur voyage, & de leur laiſſer la liberté de retourner

LANCASTER. 1602.

LANCASTER. 1602.

dans leur patrie, lorſqu'il ſeroit ſatisfait de leurs ſervices : qu'il trouveroit de même toutes ſortes de commodités & de ſecours dans les Etats de la Reine, qui conſentiroit volontiers à toutes ſes propoſitions, lorſqu'elles n'auroient rien de contraire à ſon honneur, aux loix de ſon Royaume, & à ſes Traités avec les Princes Chrétiens.

Demandes de l'Amiral Anglois.

L'Amiral demanda de plus, que le Roi fît défendre à tous ſes Sujets par une proclamation publique, de cauſer le moindre trouble aux Anglois dans leurs uſages & dans le cours des affaires. Cet article fut accordé ſur le champ, avec ſi peu de reſerve, que malgré les Loix du Pays qui ne permettent point aux Habitans de ſortir pendant la nuit, il fut permis aux Anglois d'aller nuit & jour ſans aucun obſtacle ; aſſujettis ſeulement, lorſqu'ils ſeroient rencontrés par la Juſtice après une certaine heure, à ſe voir conduire chez leur Amiral, entre les mains duquel ils ſeroient remis.

En finiſſant la conférence, les deux Commiſſaires Indiens demanderent par écrit à l'Amiral un Mémoire des raiſons qu'il leur avoit expoſées & des priviléges qu'il demandoit au nom de la Reine. Ils lui promirent d'en faire

leur rapport au Roi dès le même jour, & que la réponſe de ce Prince ne ſeroit pas long-tems différée. Quelques jours ſe paſſerent. L'Amiral fut invité à voir un combat de cocqs, qui faiſoit un des principaux amuſemens du Roi. Il prit cette occaſion pour le ſupplier par ſon Interprete de ne pas faire traîner les affaires en longueur. Cinq ou ſix jours après il reçut de ſa propre main un Traité auquel il ne manquoit rien pour la forme. Tous les articles du Mémoire avoient été copiés fort proprement par un Secretaire. Le Roi les avoit revêtus de ſon autorité & de ſon ſeing. En les remettant à l'Amiral, il y joignit un compliment fort civil, & de nouveaux témoignages de ſatisfaction & d'amitié. Il ſeroit inutile de faire entrer ici la traduction de cette piece. Elle contenoit en ſubſtance, 1°. que les Anglois jouiroient dans le Royaume d'Achin d'une entiere liberté pour leurs perſonnes, leurs biens & leur commerce. 2°. Qu'ils ſeroient exempts des Droits d'entrée & de ſortie. 3°. Que s'il arrivoit à leurs Flottes quelque accident qui les mît en danger, ils ſeroient ſecourus, eux & leurs marchandiſes, par les Vaiſſeaux du Pays. 4°. Qu'en cas de mort, ils auroient la liberté de diſpoſer de leurs

LANCASTER. 1602.

Traité confirmé par le Roi d'Achin.

LANCASTER 1602.

biens & de leurs effets par un Teſtament. 5°. Qu'ils exerceroient la Juſtice, ſuivant leurs Uſages, ſur les Criminels de leur Nation. 6°. Qu'on recevroit leurs plaintes, & qu'on leur accorderoit ſatisfaction, lorſqu'ils ſeroient offenſés par les Habitans du Pays. 7°. Qu'on ne mettroit jamais de prix forcé à leurs marchandiſes. 8°. Enfin, qu'ils jouiroient perpétuellement de la liberté de conſcience.

Exercice du commerce & ſes difficultés.

Les Facteurs Anglois commencerent auſſi-tôt à raſſembler du poivre pour la cargaiſon : mais la ſtérilité de l'année précedente l'avoit rendu fort rare. Ayant appris de quelques Habitans qu'il s'en trouvoit davantage dans un Port nommé *Priaman*, à cent cinquante lieues d'Achin, vers le Sud de l'Iſle, ils y envoyerent la Suzane, un de leurs moindres Vaiſſeaux, commandé par le Capitaine Middleton. Ils avoient trouvé beaucoup à rabattre aux promeſſes de Davis, leur premier Pilote, qui les avoit aſſurés en partant de Londres, que le quintal de poivre ne leur reviendroit qu'à quatre réaux d'Eſpagne. Ils le payoient preſque vingt. Cette erreur jetta l'Amiral dans un grand embarras. Ses marchandiſes & les ſommes qu'il avoit apportées ne paroiſſant pas ſuffire

pour rendre ſa cargaiſon complette, il conſidéroit combien il lui ſeroit difficile de conſerver à ſa Nation une certaine eſtime qui eſt le fondement du Commerce, & quel deſagrément ce ſeroit pour lui de retourner preſqu'à vuide. D'un autre côté, il avoit à combattre les intrigues d'un Ambaſſadeur Portugais, qui étoit depuis quelque tems à la Cour d'Achin, & qui n'y demeuroit vraiſemblablement que pour obſerver ſes démarches. Ce n'eſt pas qu'il y fût regardé de fort bon œil. Il avoit demandé au Roi dans ſa derniere Audience, la permiſſion non-ſeulement d'établir un Comptoir de ſa Nation, mais encore de bâtir un Fort à l'entrée du Port, ſous prétexte que la Ville étant fort ſujette aux incendies, les Portugais auroient beſoin d'une retraite pour y mettre leurs marchandiſes à couvert. Le Roi pénétrant ſon artifice, lui avoit répondu : « Votre Maître penſe-t-il à » marier une de ſes filles avec mon fils, » lorſqu'il marque tant d'inquiétude » pour la conſervation de ma Ville » Capitale ? Dites-lui qu'il n'a pas be- » ſoin pour cela d'un Fort, & que je » donnerai à ſes gens pour leur Comp- » toir une bonne maiſon à deux lieues » de ma Ville, où ils n'auront à crain-

LANCASTER. 1602.

Artifice des Portugais, qui leur réuſſit mal.

LANCASTER. 1602.

» dre ni le feu, ni leurs Ennemis, ſous » ma protection ». L'Ambaſſadeur s'étoit retiré fort mécontent, & le Roi s'étoit fait un amuſement du chagrin qu'il lui avoit cauſé par ſa réponſe.

Il arriva, quelque tems après, dans le Port, un Vaiſſeau Portugais chargé de riz. Il venoit de Bengale. Le Capitaine ſe logea chez l'Ambaſſadeur de ſa Nation. Entre les gens de ſon Equipage, il y avoit pluſieurs Indiens qui exerçoient auſſi un Commerce proportionné à leur état, ſuivant l'uſage de ces Régions, où tout le monde ſe pique de la qualité de Marchand. Il s'en préſenta un chez l'Amiral Anglois, avec des poules qu'il offroit à vendre. L'Amiral ne douta point que ce ne fût un eſpion des Portugais. Il acheta ſes poules, & les paya libéralement. Enſuite, prenant occaſion de ſon trafic pour le faire parler, il lui marqua quelque regret de voir un homme d'une figure telle que la ſienne, avili par un emploi qui lui convenoit ſi peu. L'Auteur, en rapportant cette converſation, prend ſoin d'avertir que le recit eſt précieux par ſa fidélité.

Eſpion de Portugais, & ſes entrepriſes.

L'Indien répondit : « Je ſers ce Ca» pitaine Portugais, ſans ſçavoir ſi je » ſuis libre ou eſclave, quoique je ſois

» né de condition libre : car il y a ſi LANCASTER.
» long-tems que je le ſers, qu'il s'eſt ac- 1602.
» coutumé à me regarder comme un
» bien qui eſt à lui ; & les gens de cette
» Nation ſont ſi puiſſans, qu'on ne peut
» rien leur diſputer.

« Si tu connois le prix de la liberté, L'Amiral Anglois pénetre les vûes de l'Eſpion.
» lui dit l'Amiral, il eſt certain que tu
» parois digne de l'obtenir. Que fe-
» rois-tu pour quelqu'un qui te l'offri-
» roit, & qui t'épargneroit la peine d'a-
» voir là-deſſus des diſputes avec ton
» Maître ? « Ma liberté, repliqua l'In-
» dien, me ſeroit plus chere que ma
» vie, & j'expoſerois hardiment ma vie
» pour celui qui me donneroit la liber-
» té. Mettez-moi là-deſſus à l'épreuve,
» & vous verrez que je vous tiendrai
» parole.

« Eh bien, reprit l'Amiral, tu me fais
» naître l'envie d'éprouver effective-
» ment ſi tu parles de bonne foi. J'ai
» une queſtion à te faire. Que dit l'Am-
» baſſadeur Portugais de moi & de ma
» Flotte, & quelles ſont ici ſes vûes ?

« Il vous obſerve continuellement,
» répondit l'Indien, ſans que vous puiſ-
» ſiez vous appercevoir qu'il vous re-
» garde. Il a pour eſpion autour de vo-
» tre Flotte, un Chinois, qui s'eſt fami-
» liariſé avec vos gens. Il a fait tirer le

LANCASTER. 1602.

» plan de tous vos Vaiſſeaux. Il connoît » non-ſeulement leur forme & leur » groſſeur, mais le nombre & le calibre » de votre artillerie juſqu'à la moindre » piece. Il ſçait combien vous avez de » Matelots, ceux qui ſe portent bien & » ceux qui ſont infirmes. Il trouve que » vos Vaiſſeaux ſont forts & bien équi- » pés ; mais il eſt perſuadé qu'ayant un » grand nombre de Malades, vous n'ê- » tes point à couvert d'une ſurpriſe, ou » même d'une attaque ouverte par des » forces médiocres ; & dans cette idée, » il doit envoyer ſes plans à Malaca, » pour engager le Gouverneur à vous » cauſer de l'embarras à votre départ.

Réponſe qu'il lui fait.

« L'Amiral lui dit, en affectant de » rire, ton Ambaſſadeur n'eſt pas ſi ridi- » cule que tu le repréſentes ; car il ſçait » aſſez que je crains peu les forces de ſa » Nation dans cette Mer. Il veut te faire » croire, à toi & à ceux qui l'écoutent, » que les Portugais ſont auſſi redouta- » bles qu'ils ſouhaiteroient de l'être. » Va, ſois tranquille pour ma Flotte. » Mais viens m'apprendre néanmoins » dans quelques jours ſi l'Ambaſſadeur » a fait partir ſes plans ; & quoique je » m'en embarraſſe fort peu, je te pro- » mets la liberté, pour récompenſer tes » bonnes intentions.

L'Indien partit fort ſatisfait. Cette occaſion parut ſi ſinguliere à l'Amiral, que ne balançant point à la ſaiſir, il ſe promit de faire tourner la trahiſon contre ceux qui avoient voulu l'employer. Son eſpérance ne fut pas trompée. Tout ce que l'Ambaſſadeur faiſoit pendant le jour, lui étoit rapporté le ſoir ou le jour ſuivant. L'Indien étoit un Traître exercé, hardi, ſubtil, capable de tromper également & l'Ambaſſadeur Portugais, & les Anglois de la ſuite de l'Amiral; le premier, en le repaiſſant de fauſſes nouvelles, pour leſquelles il étoit récompenſé; ceux-ci, en feignant de ne venir ſi ſouvent dans leur Comptoir que pour les entretenir dans la diſpoſition d'acheter ſes poules, & les conjurant même de garder le ſilence ſur un commerce par lequel il ſembloit craindre de déplaire à ſes Maîtres. L'Amiral étoit le ſeul avec lequel il fît un rôle ſincere; encore affectoit-il de lui parler d'un air ſimple, attendant toujours qu'il fût interrogé, comme s'il n'eût fait que répondre à ſes queſtions. Ce détail étoit néceſſaire, non-ſeulement pour expliquer comment l'Amiral ſe défendit contre les mauvais offices des Portugais, mais encore pour faire connoître le caractere des Indiens, qui eſt natu-

LANCASTER. 1602.

Perfidie des Indiens.

LANCASTER. rellement artificieux & trompeur.

1602. Le Roi faiſoit appeller ſouvent l'Amiral pour s'entretenir ou pour boire avec lui. Un jour, il lui parla d'un Ambaſſadeur que le Roi de Siam lui avoit envoyé, pour lui propoſer la conquête de Malaca. L'Iſle de Sumatra eſt capable d'armer un grand nombre de Galeres, quand le tems ne lui manque point pour ſes préparatifs; & le Roi de Siam faiſoit demander à celui d'Achin quelles forces il vouloit joindre aux ſiennes. L'Amiral ne manqua point de ſeconder les diſpoſitions qu'il voyoit à ce Prince pour déclarer la guerre aux Eſpagnols. Il lui repréſenta la hauteur avec laquelle ils ſe conduiſoient au milieu de ſa Cour, & le droit qu'ils s'attribuoient de mettre tous les Rois Indiens dans leur dépendance. Il les traita d'Ennemis publics de la liberté & du Commerce. Enfin, n'épargnant rien pour rendre le change à leur Ambaſſadeur, il ne fit pas difficulté d'aſſurer qu'il n'étoit qu'un Eſpion, chargé d'approfondir les forces & les ſecrets de la Cour d'Achin. Le Roi ſurpris de ce diſcours, voulut ſçavoir quel en étoit le fondement. Alors s'ouvrant ſur tout ce qu'il avoit appris de ſon Indien, il en conclut que les Eſpions de l'Ambaſſadeur n'obſervoient

Les Anglois rendent un fort mauvais office aux Portugais.

pas moins le Roi que les Anglois. Quoique cette preuve n'eût point la force d'une démonſtration, elle ſuffiſoit pour aigrir un Prince ſoupçonneux. Il répondit qu'il connoiſſoit les Eſpagnols pour ſes Ennemis, & qu'il leur rendoit leur haine au double; mais qu'il appréhendoit peu les forces qu'ils avoient à Malaca. L'Amiral, ſatisfait de le voir irrité, réſolut d'employer une ruſe innocente, pour ſoutenir tout à la fois ſa réputation & ſe garantir des périls qui menaçoient la Flotte Angloiſe à ſon départ. Il dit au Roi que ce qui l'inquiettoit dans les deſſeins de l'Ambaſſadeur Portugais n'étoit pas la crainte d'être attaqué par les Vaiſſeaux de Malaca, mais celle au contraire de ne les pas rencontrer dans ſa courſe, parce qu'infailliblement les plans & les avis qu'ils devoient recevoir de leur Ambaſſadeur ou plutôt de leur Eſpion, leur ôteroient la hardieſſe de venir à ſa rencontre: que dans le deſir de les rencontrer, & dans la certitude de les battre, il prioit ſa Majeſté de faire arrêter deux domeſtiques de l'Ambaſſadeur, qui devoient partir dans trois jours avec ſes avis & ſes plans. Outre l'effet qu'il paroiſſoit deſirer, il fit entendre encore au Roi, qu'en ſe ſaiſiſſant des Meſſagers de l'Am-

LANCASTER. 1602.

Artifice de leur Amiral.

LANCASTER. 1602.

baſſadeur, il ne manqueroit point de tirer quelques nouvelles lumieres de leur bouche ou de leurs Lettres.

Cette contremine fut pouſſée avec tant de ſoin & d'adreſſe, que l'Amiral informé par ſon Eſpion du départ des deux Meſſagers, en apprit au Roi le tems & les circonſtances. Ils s'étoient rendus dans un Port, à vingt-cinq lieues d'Achin; & payant leur paſſage ſur le premier Vaiſſeau qui mit à la voile, ils s'y embarquerent en qualité de Marchands étrangers. Mais, ſur l'ordre ſecret du Roi, une Frégate, qui fut envoyée après eux, arrêta leur Bâtiment preſqu'à la ſortie du Port. Les Officiers d'Achin feignirent de vouloir examiner ſi les marchandiſes avoient ſatisfait aux droits du Prince. Ils découvrirent les deux Portugais en montant à bord. Ils affecterent de la ſurpriſe, & leur demanderent qui ils étoient, d'où ils étoient venus, quel étoit leur deſſein & le motif de leur voyage. Toutes ces queſtions les ayant troublés, en vain répondirent-ils qu'ils venoient d'Achin & qu'ils appartenoient à l'Ambaſſadeur Portugais. On feignit de reconnoître à leur trouble qu'ils étoient des ſcélérats, qui prenoient la fuite après avoir volé leur Maître. Le principal Officier ſe ſaiſit d'eux,

Deux Portugais arrêtés avec leurs papiers.

d'eux, & ſe chargea de les remettre à l'Ambaſſadeur. Mais ſous prétexte de vérifier leur vol, on leur enleva leurs plans & leurs Lettres. Ils furent en effet renvoyés à l'Ambaſſadeur, ſur une nouvelle réflexion de l'Amiral, qui crut cette voie plus sûre pour déguiſer ſon artifice, & qui trouva le moyen de la faire gouter au Roi. LANCASTER. 1602.

Quelque jugement que l'Ambaſſadeur pût porter de cette avanture, il n'eut aucun prétexte pour faire éclater ſes plaintes, ſur-tout lorſqu'en lui préſentant ſes deux domeſtiques avec tous leurs effets, on affecta de faire valoir le ſervice qu'on lui avoit rendu. Il ſe diſpenſa même de réclamer ſes plans & ſes Lettres; ce qui fit juger à l'Amiral qu'ayant quelque ſoupçon de la vérité, il ne vouloit pas s'expoſer à des railleries plus humiliantes que l'outrage. L'Auteur ne nous apprend point ce que contenoient ſes Lettres. Mais le chagrin de voir manquer ſon projet par cette voie, lui fit prendre la réſolution de partir lui-même, pour ſuppléer apparemment à l'interception de ſes Meſſagers. L'Amiral qui fut informé de ce nouveau deſſein, réſolut encore d'en arrêter l'exécution. Il repréſenta au Roi que la ſaiſon l'obligeant de ſe remettre

Chagrin des Portugais; ils veulent quitter Achin, leur départ eſt retardé.

LANCASTER. 1602.

en mer avec ſa Flotte, il alloit perdre tout le fruit de leur ruſe commune, ſi l'Ambaſſadeur partoit avant lui. Il le preſſa de faire naître quelque raiſon, qui ſuſpendît ſeulement le départ des Portugais pendant dix jours. Cette propoſition n'étoit pas ſans difficulté ; parce que le reſſentiment de l'Ambaſſadeur lui ayant fait abreger les formalités, il avoit déja pris congé du Roi & fait ſes adieux à toute la Cour. Cependant l'envie d'obliger l'Amiral, ou, ſi l'on veut, la paſſion de nuire aux Portugais, en lui donnant l'occaſion de les battre, ſur laquelle il ne ceſſoit pas de tenir le même langage, porta ce Prince à ſuppoſer quelques ſujets de plaintes contre les Matelots de l'Ambaſſadeur. Avant que cette accuſation fût éclaircie, les Anglois eurent le tems de mettre ordre à leurs affaires.

Départ des Anglois.

Il ne reſtoit à l'Amiral qu'à prendre congé du Roi ; parce que dans l'embarras où je l'ai repréſenté pour ſa cargaiſon, il s'étoit déterminé à laiſſer derriere lui quelques-uns de ſes principaux Facteurs, ſous prétexte que le poivre étant ſi rare ils prendroient ſoin d'en ramaſſer juſqu'au retour de la Flotte. D'ailleurs, de ſes quatre Vaiſſeaux, il n'y avoit que l'Aſcenſion qui ne fût

point assez chargé pour quitter le Port avec honneur. Un Bâtiment Hollandois qui étoit arrivé depuis peu, sous le Commandement du Capitaine *Spilberge*, & que la rareté ou la cherté du poivre avoit mis, comme les Anglois, dans la nécessité de partir sans achever sa cargaison, s'offrit à les accompagner. L'Amiral accepta si volontiers cette offre, que pour l'affermir dans sa résolution, il lui céda la huitiéme partie de ses marchandises. Enfin la veille de son départ il présenta au Roi Messieurs *Starkey* & *Styles*, deux honnêtes Facteurs qu'il laissoit sous la protection de ce Prince; & s'étant confirmé dans l'opinion de sa bonne-foi par les nouveaux témoignages qu'il en reçut, il mit à la voile le 11 de Septembre. LANCASTER. 1602.

On a sçû dans la suite que le Roi soutenant la dissimulation, continua de retarder l'Ambassadeur Portugais, malgré l'empressement qu'il avoit de partir. Un jour, embarrassé de ses instances, il lui dit qu'il s'étonnoit de lui voir cette ardeur pour se mettre en mer, tandis que les Anglois, qui ne pouvoient être fort éloignés, l'attendoient peut-être à son passage & ne pouvoient manquer avec des forces supérieures, de lui faire courir un grand danger. L'Ambassa- Bravade des Portugais.

LANCASTER. 1602.

deur répondit qu'il les craignoit peu ; parce que ſa Frégate étoit ſi légere, que s'il pouvoit gagner le devant ſur eux, ſeulement de ſa longueur, il les défioit avec tous leurs efforts de pouvoir jamais la joindre. Eh bien, lui dit le Roi, je vous laiſſe donc partir d'autant plus volontiers, que je n'aurai rien à craindre pour votre ſûreté. En effet il lui en accorda la liberté ; mais il y avoit déja vingt-quatre jours que les Anglois avoient mis à la voile. Ils n'avoient pû recevoir une marque plus ſignalée des favorables diſpoſitions du Roi d'Achin ; car la Frégate Portugaiſe étoit ſi bonne, qu'en partant même quelques jours après eux, elle eût été capable de ſe rendre à Malaca, avant qu'ils euſſent gagné les Détroits, & de faire ſortir par conſéquent de ce Port toutes les forces des Portugais pour leur couper le paſſage ; au lieu que perſonne n'y étant informé de leur approche, ils relâcherent tranquillement à vingt-cinq lieues de la Ville ſans qu'elle en eût la moindre connoiſſance.

Les Anglois s'arrêtent près de Malaca.

Le 3 d'Octobre, étant entrés dans les Détroits de Malaca, ils découvrirent un Vaiſſeau vers l'entrée de la nuit. L'ordre fut donné auſſi-tôt pour s'aſſurer de cette proie. Ils ſe ſéparerent l'un

de l'autre à la distance d'un mille, dans la crainte qu'elle ne profitât des ténebres pour trouver un passage. Elle tomba près de l'*Hector*, qui la salua brusquement d'une volée de canon. Les autres Vaisseaux s'étant rassemblés autour d'elle, on continua quelque tems le feu de l'artillerie : mais la crainte de la couler à fond fit prendre le parti d'interrompre le combat jusqu'au jour. A peine commençoit-il à paroître, que le Capitaine se mit dans sa Chaloupe avec quelques gens de son bord, & vint se rendre volontairement. Il étoit parti de Saint-Thomas, dans la Baye de Bengale, pour transporter des marchandises & quantité de Passagers à Malaca. Il avoit à bord plus de six cens personnes des deux sexes & de toutes sortes de conditions. Son Port étoit de neuf cens tonneaux. L'Amiral fit passer sur sa Flotte ce qu'il avoit de plus précieux. C'étoient de riches étoffes, de la porcelaine, des perles & d'autres pierreries. Le riz & toutes les marchandises grossieres, furent négligées. Il fallut beaucoup de fermeté, & les plus rigoureuses ordonnances, pour empêcher le pillage. L'Amiral laissa sa prise sur ses ancres, sans avoir fait la moindre insulte aux Passagers.

LANCASTER. 1602.

Ils prennent un Vaisseau.

LANCASTER. 1602.

Un butin ſi riche le mettant en état, non-ſeulement de rendre ſa cargaiſon complette au Port d'Achin, mais de faire honneur à la Nation Angloiſe en y reparoiſſant avec les fruits de ſa victoire, il ne balança point à prendre la réſolution d'y retourner. Son eſpérance étoit encore de rencontrer l'Ambaſſadeur Portugais, & de lui faire payer fort cher toutes les marques qu'il avoit reçues de ſa haine. Il fut privé de cette derniere ſatisfaction. Mais le vent lui fut ſi favorable qu'il rentra le vingt-quatre d'Octobre dans le Port d'Achin.

Ils retournent à Achin.

Les deux Facteurs Anglois, agréablement ſurpris de ſon retour, ſe préſenterent ſur le rivage pour le recevoir. Il y deſcendit ſans attendre la permiſſion du Roi, ſur-tout lorſqu'il eut appris avec combien de bonté ce Prince n'avoit pas ceſſé de protéger le Comptoir, & de favoriſer les Facteurs. Dans l'abondance des richeſſes qu'il venoit d'acquérir par les armes, il ſe crut obligé de lui faire un préſent conſidérable. Cette galanterie fut reçue avec tant de reconnoiſſance, qu'après avoir beaucoup loué la valeur des Anglois, le Roi offrit à l'Amiral le choix de tout ce qui pouvoit lui plaire dans ſes Etats. La ſeule faveur qui pût flatter des Mar-

chands, étoit de pouvoir amaſſer beaucoup de poivre, de canelle & de girofle. Mais il étoit ſi vrai que l'année avoit été ſtérile, qu'en joignant à tout ce que la Flotte avoit emporté, ce que les Facteurs avoient recueilli depuis ſon départ, on ne put faire une cargaiſon complette. L'Amiral réſolut de ſe rendre à Bantam dans l'Iſle de Java, où il avoit appris que ces marchandiſes étoient en abondance & à meilleur marché. Il communiqua ſon deſſein au Roi, qui ne put le deſavouer. Dans une longue conférence qu'il eut avec lui, ce Prince lui remit une Lettre en Arabe pour la Reine d'Angleterre, avec un riche préſent. On en peut conclure que le premier départ de l'Amiral avoit été ſimulé, & qu'il n'avoit fait voile vers Malaca que pour y chercher l'occaſion qu'il en avoit trouvée d'enlever quelque Bâtiment aux Portugais; ſans quoi l'on ne concevroit point pourquoi la Lettre & les préſens auroient été remis à ſon retour. Le Roi d'Achin envoyoit à la Reine Eliſabeth trois pieces de drap d'or curieuſement travaillées, avec un gros rubis enchaſſé à la mode du Levant. Il fit préſent auſſi d'un fort beau rubis à l'Amiral. En recevant ſes derniers adieux, il lui demanda ſi l'on avoit en Angleterre les

LANCASTER. 1602.

Intelligence des Anglois & du Roi d'Achin contre les Portugais.

LANCASTER. 1602.

Le Roi fait chanter des Pſeaumes aux Anglois.

Pſeaumes du *Roi David*. « Oui, ré-» pondit l'Amiral; & nous les chantons » tous les jours. « Je veux donc, reprit » le Roi, en chanter un pour la proſ-» périté de votre voyage, avec ces No-» bles qui ſont autour de moi ». Là deſſus, il entonna un Pſeaume, & les Seigneurs de ſa Cour le chanterent avec lui fort ſolemnellement. Après avoir fini, il fit connoître à l'Amiral qu'il lui feroit plaiſir d'en chanter un ſuivant l'uſage de l'Angleterre, avec les gens de ſa ſuite. Les Anglois du cortége, qui étoient au nombre de douze, ſe mirent auſſi à chanter avec l'Amiral. Enfin les careſſes & la bonne-foi du Roi d'Achin ſe ſoutinrent ſi conſtamment, qu'on en peut tirer une confirmation pour le doute que j'ai marqué ſur ſa querelle avec les Hollandois.

L'Amiral partit d'Achin le neuf de Novembre. Deux jours après, il dépêcha l'*Aſcenſion* en Angleterre, avec des Lettres; & tournant le dos à ce Bâtiment, qui prit vers le Cap de Bonne-Eſpérance, il ſuivit les Côtes de Sumatra pour ſe rendre à *Bantam*. Dans ſa courſe, il tomba pendant la nuit entre certaines Iſles, qui lui cauſerent d'autant plus d'embarras qu'il s'y trouvoit engagé ſans s'en être apperçu. Les bas-

fonds dont elles ſont environnées le mirent pluſieurs fois en danger. Ayant paſſé la Ligne pour la troiſiéme fois depuis ſon départ de l'Europe, il arriva au Port de *Priaman*, où la *Suſanne* avoit déja fait une partie de ſa cargaiſon. Le hazard fit qu'à ſon arrivée il s'y trouva du poivre pour l'achever. Comme il n'en croît point aux environs de ce Port, les Habitans en avoient fait venir une nouvelle proviſion d'un lieu plus éloigné dans les terres, qui ſe nomme *Manangcabo*. Mais le Canton de Priaman porte de la poudre d'or, qui ſe trouve mêlée dans le ſable de pluſieurs Rivieres. L'air y eſt d'ailleurs excellent, quoiqu'à moins de quinze minutes de la Ligne. L'Amiral ſe voyant offrir de quoi charger entierement la Suſanne, prit le parti de ſaiſir l'occaſion, & de renvoyer encore ce Bâtiment en Angleterre. LANCASTER. 1602.

On étoit au 4 de Décembre, lorſqu'il remit à la voile pour Bantam. Il s'engagea le 15 dans les Détroits de la Sonde, où il mouilla l'ancre ſous une Iſle nommée *Pulo Panſa*, à trois lieues de cette Ville. Le lendemain étant entré dans la Rade de Bantam, il y fit connoître ſon arrivée par une décharge de ſon artillerie, telle que les Habitans n'en avoient jamais entendu. Le 17, il envoya le

LANCASTER. 1602. Capitaine Middleton dans une Chaloupe, pour déclarer au Roi qu'il étoit venu avec des Lettres de la Reine d'Angleterre, & qu'il lui demandoit la permiſſion de deſcendre dans ſes Etats pour les lui préſenter. On répondit à Middleton que les Anglois ſeroient reçus volontiers; & ſans exiger d'autres explications, un Seigneur Indien ſe rendit à bord avec lui, pour inviter au nom du Roi l'Amiral à deſcendre librement. Le Roi étoit un enfant de dix ou onze ans, qui ne laiſſoit pas de gouverner, avec le ſecours d'un Conſeil. L'impatience qu'il eut de voir les Anglois lui fit abreger les formalités de l'Audience; & l'Amiral que ſon caractere rendoit ſupérieur à toutes ſortes de craintes, ne fit pas difficulté de ſe laiſſer conduire ſans précautions.

Il trouva le jeune Monarque aſſis dans un cabinet, dont la forme étoit ronde, avec ſeize ou dix-huit Seigneurs qui l'environnoient à quelque diſtance. Après une courte harangue, à laquelle ce Prince fit une réponſe gracieuſe, il lui préſenta les Lettres de la Reine. Il avoit fait apporter divers préſens, qu'il y joignit auſſi-tôt, & qui furent reçus avec les marques d'une vive ſatisfaction. Le Roi ſe les fit apporter ſucceſſivement,

& prit long-tems plaiſir à les conſidérer. Enſuite, aſſurant l'Amiral de ſon amitié & de ſa protection, il le remit, pour l'explication des affaires, entre les mains d'un Seigneur de l'Aſſemblée, qui étoit le Chef de ſon Conſeil. L'ANCASTER. 1603.

On fit paſſer l'Amiral dans un autre appartement, où ſa conférence dura près de deux heures avec ce grave Indien. Elle finit par de nouvelles aſſurances de protection au nom du Roi, & par la permiſſion d'acheter ou de vendre toutes ſortes de marchandiſes dans les Etats de ce Prince. L'Amiral demanda la liberté de choiſir une maiſon commode. Elle lui fut accordée, & dans l'eſpace de deux jours les Facteurs Anglois ſe trouverent en état de commencer leur vente. Mais un Seigneur de la Cour vint avertir l'Amiral que l'uſage du Pays étoit de fournir le Roi avant ſes ſujets. Cette préférence parut d'autant plus juſte aux Anglois, qu'on les aſſura que leurs marchandiſes ſeroient vendues plus cher à la Cour qu'aux Particuliers.

Lorſque le Roi fut ſatisfait, les Facteurs commencerent publiquement leur vente. La preſſe y fut ſi grande, qu'en moins de cinq ſemaines ils firent de quoi ſuppléer abondamment à la cargaiſon des deux Vaiſſeaux. Le poivre qu'ils

LANCASTER 1603.

avoient acquis dans cet intervalle, montoit déja à deux cens ſoixante-ſeize ſacs, chacun de ſoixante-deux livres de poids, au prix de cinq réaux & demi de huit, chaque réale revenant à quatre ſchellings & demi d'Angleterre. On n'y comprend point les droits de l'ancrage & de la Douanne; car par une convention particuliere avec le *Scha Bandar*, c'eſt-à-dire le principal Officier du Port, on devoit payer pour l'ancrage des deux Bâtimens quinze cens réaux de huit, & pour les droits de la Douanne une réale par ſac. Quoique les Habitans de l'Iſle de Java paſſent pour une Nation inquiette & livrée au vol, le commerce s'exerça fort paiſſiblement. Sur une ou deux inſultes que les Anglois avoient reçues d'abord, l'Amiral fut autoriſé par le Roi à faire main-baſſe ſur tous ceux qui s'approcheroient de ſa maiſon pendant la nuit. Quelques exemples de ſévérité devinrent un frein pour les plus indociles; & l'on continua ſeulement de faire une garde exacte aux environs du Comptoir.

A meſure qu'on achetoit le poivre, l'Amiral avoit ordonné qu'il fût tranſporté à bord; de ſorte que le 10 de Février 1603, la cargaiſon fut achevée, & la Flotte prête à partir. Mais le Ca-

pitaine Middleton tomba malade ſur le Vaiſſeau qu'il commandoit. L'Amiral ayant établi pour regle que l'un ou l'autre ſeroit toujours à bord, ſe hâta d'y retourner. Il le trouva beaucoup plus mal qu'on ne le craignoit d'une attaque ſi récente. L'expérience qu'il avoit de la nature du climat, lui fit juger tout d'un coup qu'une fievre violente, accompagnée d'une furieuſe oppreſſion de poitrine, ne laiſſeroit pas vivre longtems ſon Collegue. En effet Middleton, qui ſe croyoit encore autant de force que de courage, ne laiſſa pas de mourir le lendemain. LANCASTER. 1603.

Cette perte fut une nouvelle raiſon de hâter le départ. Cependant l'Amiral ne voulut point retourner en Europe, ſans s'être établi quelque relation aux Iſles Moluques. Il fit charger ſa Pinace qui étoit d'environ quarante tonneaux, d'une quantité de marchandiſes choiſies; & la confiant à douze de ſes Anglois, il l'envoya aux Moluques pour y jetter les fondemens du commerce juſqu'à ſon retour. Il laiſſa auſſi à Bantam trois Facteurs, auſquels il donna pour Chef M. *William Starkey*, avec la commiſſion de vendre les marchandiſes qui reſtoient à terre, & de tenir des épices pour une autre cargaiſon. En-

Il laiſſe trois Facteurs à Bantam.

LANCASTER. 1603.

suite il prit congé du Roi qui lui remit une lettre pour la Reine d'Angleterre, & quelques belles pieces de Bezoar. Le présent qu'il reçut pour lui-même, fut un beau poignard de Java, avec quelques pierreries qu'il estima beaucoup moins que les distinctions dont elles furent accompagnées.

Présens du Roi.

La Flotte part de Java pour retourner en Europe.

Tous les Anglois de la Flotte s'étant retirés à bord le 20 de Février, les deux Vaisseaux saluerent l'Isle de Java d'une décharge de leur artillerie, & mirent sur le champ à la voile. Ils employerent les deux jours suivans à traverser le Sond. Le 24, ils perdirent la vûe des Isles; & dirigeant leur course au Sud-Oüest, ils se trouverent dès le 28 au 8e degré 40 minutes du Sud. Le Dimanche 13 de Mars, ils passerent le Tropique du Capricorne, en tenant toujours la même course. Le 14 d'Avril, se trouvant à trente-quatre degrés, ils jugerent qu'ils avoient l'Isle de Madagascar au Nord. Le 28, ils eurent à combattre une furieuse tempête, qui les força pendant vingt-quatre heures de s'abandonner aux flots, sans faire aucun usage de leurs voiles. Cependant ils ne reçurent aucun dommage qui ne pût être réparé par leurs soins, à la reserve de quelques voies d'eau, ausquelles il fal-

Tempête furieuse.

lut remédier par un travail continuel, pendant tout le reſte du voyage. LANCASTER. 1603.

Mais la tranquillité qui ſuivit cette tempête, fut troublée trois jours après par un autre orage. Le battement des flots fut ſi violent contre la proue de l'Amiral, que l'ouvrage de fer s'étant détaché, le bec du Vaiſſeau fut emporté, & s'abîma ſans reſſource. L'effroi s'empara de tous les cœurs. Il ne ſe préſentoit aucun remede aux Matelots les plus expérimentés. Le Vaiſſeau n'ayant plus la force de réſiſter aux vents ni aux flots, étoit emporté, comme l'auroient été ſes débris après un naufrage. Il s'approcha juſqu'à trois ou quatre lieues du Cap de Bonne-Eſpérance ; & bientôt un vent contraire le jetta preſqu'au 40e degré du Sud, au milieu de la grêle & de la neige. Ce paſſage preſque ſubit de la chaleur au froid fut un autre mal qui acheva d'accabler les Anglois. Autre orage & ſes effets.

Dans cette cruelle extrémité, l'*Hector* ménagea ſa courſe avec tant d'art, qu'il ne s'éloigna point de l'Amiral. *Sander Cole*, qui avoit été nommé pour commander ce Vaiſſeau après la mort de Middleton, fit conſtruire ſur ſon bord une machine qu'il crut capable de remédier au malheur de ſon Collegue. Mais après quantité d'efforts, & lorſ- Deſeſpoir des gens de l'Amiral.

LANCASTER. 1603.

qu'on croyoit avoir rendu l'ouvrage propre à ſa deſtination, un furieux coup de mer fit quitter priſe à ceux qui l'attachoient, & l'enſevelit auſſi dans les flots. Tous les gens de l'Amiral, conſternés de cette nouvelle diſgrace, demanderent à paſſer ſur l'Hector. Les plus hardis avoient perdu l'eſpérance, & ſe diſpoſoient à changer de bord ſans attendre l'ordre de leur Chef. Au milieu de cet abbattement public, l'Amiral prit une réſolution qui n'a point d'exemple dans l'Hiſtoire. Il aſſembla ſes gens; & compoſant ſon viſage à la joie, il les aſſura que par des moyens qu'il venoit d'imaginer, il ne deſeſpéroit pas de ſauver le Vaiſſeau. Enſuite étant entré dans ſa chambre, il écrivit cette Lettre en Angleterre à la Compagnie qui l'avoit employé.

Exemple d'un courage héroïque.

MESSIEURS, vous apprendrez par le porteur de ma Lettre ce qui s'eſt paſſé dans le voyage que j'ai entrepris par vos ordres, les établiſſemens que j'ai faits pour votre commerce, & les autres événemens qui méritent votre attention. Je vais employer tous mes efforts pour ſauver mon Vaiſſeau & ſes marchandiſes. Vous n'en douterez pas, quand vous ſçaurez que je n'épargne dans ce deſſein ni ma vie ni celle

des gens qui ſont ſous mes ordres. Je ne puis vous dire où vous devez envoyer un autre Vaiſſeau pour me ſecourir ; car je ſuis le jouet des vents & des flots. Adieu. Je prie le Ciel qu'il m'accorde le plaiſir de vous revoir avec quelque ſujet de ſatisfaction pour vous & pour moi.

LANCASTER. 1603.

Il data cette Lettre, *du retour des Indes Orientales en Europe ;* & pour ſe rendre utile en périſſant, il ajouta ſur les lumieres qu'il croyoit s'être procurées, *que le paſſage aux Indes Orientales* étoit à 62 degrés & demi par Nord-Oueſt du côté de l'Amérique. Après quoi faiſant venir Sander Cole dans ſa Chaloupe, il lui donna ordre en ſecret de partir la nuit ſuivante pour l'Angleterre, & de remettre ſa Lettre à la Compagnie. Sa penſée étoit que le courage pourroit renaître à ſes gens, lorſqu'ils auroient perdu la reſſource de l'Hector, ou du moins que ce qu'ils ſeroient forcés de faire pour conſerver leur vie, ſerviroit peut-être à la conſervation des marchandiſes.

L'Amiral trouve heureuſement de la réſiſtance à ſes ordres,

Sander Cole feignit de céder à ſes volontés ; mais il lui étoit trop attaché pour l'abandonner dans ſon infortune. L'Amiral le voyant le lendemain preſqu'à la même diſtance, dit à l'Auteur

LANCASTER 1603. même de cette Relation : « Ces gens-là » n'ont aucun égard pour mes ordres ». On étoit fort éloigné ſur ſon bord d'entendre le ſens de cette plainte. Cependant l'eſpérance qu'il avoit donnée la veille, ſervit du moins à réveiller ſes gens pour le travail. Le fer lui manquant, ou la commodité de le forger, il avoit concerté pendant toute la nuit avec le Charpentier du Vaiſſeau, un moyen d'y ſuppléer par des entrelaſſemens de cordes & de ſolives. Cet expédient ſuppoſoit à la vérité que la Mer deviendroit plus tranquille ; mais quelle apparence auſſi qu'une tempête, qui avoit duré plus de quinze jours, pût être fort éloignée de ſa fin ! En effet, dès le jour ſuivant la Mer prit une face moins terrible ; & l'ouvrage fut pouſſé ſi vivement, qu'il fut bientôt en état de ſervir au ſoulagement du Vaiſſeau. On ne put douter par la hauteur où l'on étoit, qu'on n'eût doublé le Cap de Bonne-Eſpérance. Malgré l'éloignement de l'Isle de Sainte-Helene, ce fut le lieu qu'on crut devoir chercher pour aſile. Le 5 de Juin, on paſſa le Tropique du Capricorne ; & le 16 au matin, on découvrit heureuſement l'Isle où l'on brûloit d'arriver.

Il eſt délivré du péril.

La joie fut ſi exceſſive dans les deux

Vaiſſeaux, qu'oubliant tous les maux paſſés, Capitaines & Matelots ne ſongerent qu'à célébrer leur délivrance par des fêtes, juſqu'à perdre l'idée du péril qu'ils devoient encore appréhender dans le Port. La vûe d'une petite Chapelle, que les Portugais avoient bâtie depuis long-tems ſur le rivage, fit croire au Pilote de l'Hector qu'il pouvoit s'en approcher ſans précaution. Il toucha contre un rocher qui le mit dans la néceſſité de recevoir de l'Amiral une partie des ſervices qu'il lui avoit rendus. Cependant ils jetterent l'ancre tous deux dans le même lieu, ſur douze braſſes de fond. Perſonne ne ſe préſentant à terre, ils ſe hâterent d'y deſcendre. Divers écrits, qu'ils trouverent ſur les rocs du rivage, leur apprirent que les Caraques des Indes Portugaiſes n'étoient parties que depuis huit jours.

LANCASTER. 1603.

Ils courent un nouveau danger en abordant à Sainte-Helene.

Quoique le défaut de proviſions ne fût pas la plus preſſante néceſſité des Anglois, tant de fatigues les firent penſer d'abord à ſe procurer des rafraîchiſſemens. L'eau ne manque point à Sainte-Helene, & l'on y trouvoit auſſi des fruits de toute eſpece que la terre produiſoit naturellement. Mais, dans un tems où l'Iſle étoit encore deſerte, il n'y avoit point d'autres vivres à eſpérer,

LANCASTER. 1603.

que la chair des animaux ſauvages. Si les chevres y étoient en abondance, il falloit des peines infinies pour les tuer dans les bois & les montagnes. L'Amiral ſe fit une méthode pour cette chaſſe. Il plaça au milieu de l'Iſle quatre Tireurs fort habiles, accompagnés chacun de quatre hommes pour faire lever le gibier, & pour le recueillir. Vingt autres hommes alloient tous les ſoirs au rendez-vous, & rapportoient à bord tout ce qui avoit été tué pendant le jour. En peu de tems, les deux Vaiſſeaux furent abondamment pourvus. Le reſte de l'Equipage s'occupoit d'un autre côté à les radouber. Tous les malades ſe rétablirent; & le nombre n'en pouvoit être médiocre, après une navigation qui avoit duré trois mois.

Méthode de l'Amiral pour ſe procurer des vivres.

Les Chaſſeurs trouverent dans les bois un Hermite Portugais, qu'ils prirent d'abord pour une bête farouche, parce qu'ils le ſurprirent étendu ſur l'herbe. Ils faillirent de le tuer dans cette ſituation. C'étoit un vieillard d'environ ſoixante-dix ans, qui vivoit depuis pluſieurs années dans la ſolitude, pour accomplir le vœu qu'il en avoit fait au milieu des flots. Son Vaiſſeau ayant péri par un naufrage, il ſe croyoit redevable de ſa vie au ſecours du Ciel, qui l'a-

Hermite Portugais à Sainte-Helene.

voit conduit à la faveur d'une planche sur le rivage de Sainte-Helene. Il y étoit arrivé depuis ce tems-là cent Vaiſſeaux de différentes Nations, qui lui avoient offert de le prendre à bord. Mais, dans la réſolution de mourir fidele à ſa promeſſe, il n'avoit accepté que les matériaux néceſſaires pour ſe bâtir une cabane au milieu des bois. Il y vivoit des ſimples productions de la nature, ſans avoir jamais pris la peine d'allumer du feu pour cuire ſes alimens. C'étoient des figues qui faiſoient ſa principale nourriture, avec du lait de quelques chevres qu'il avoit apprivoiſées. Son embonpoint étoit admirable, ſa ſanté ferme & vigoureuſe. Il n'avoit point d'autre marque de vieilleſſe que la blancheur de ſa barbe, qui lui tomboit juſqu'à la ceinture. Ses cheveux avoient été de la même couleur; mais il les avoit perdus depuis deux ans; & ſa tête étoit ſi nue juſqu'au menton, qu'elle paroiſſoit avoir toujours été ſans chevelure. Les Anglois lui firent la même offre qu'il avoit conſtamment rejettée. Il les remercia ſans affectation; & l'unique préſent qu'il conſentit à recevoir, fut celui de deux jeunes chevres qu'ils avoient ſurpriſes & arrêtées vivantes.

LANCASTER. 1603.

Après un mois de ſéjour dans l'Iſle

LANCASTER. 1603. de Sainte-Helene, l'Amiral crut ſa Flotte en état d'achever le voyage, ſans relâcher ſur aucune Côte. Il partit le 5 Juillet, en tournant ſes voiles au Nord-Oueſt. Le 13 il paſſa près de l'Iſle de l'*Aſcenſion*, dont la vûe ne le tenta point de changer ſon projet. Elle eſt abſolument ſtérile, & ſans eau. La Mer y eſt ſi profonde, & la Côte ſi eſcarpée, que dans les tems les plus tranquilles, l'accès en eſt fort difficile aux Vaiſſeaux. L'Amiral continua ſa navigation avec un vent Sud & Sud-Eſt, juſqu'au 19, qu'il paſſa la Ligne. Le 24 il étoit à ſix degrés du Nord; &, ſuivant le calcul des Pilotes, à cent cinquante lieues des Côtes de Guinée. Enſuite portant Nord par Oueſt & Nord juſqu'au 29, il eut la vûe de l'Iſle de *Fuego*. Mais il y fut ſurpris d'un calme qui dura cinq jours entiers. Envain s'efforça-t-il de paſſer à l'Eſt de cette Iſle. Le vent ne recommença que pour changer au Nord-Eſt, de ſorte qu'il fut obligé de porter Oueſt & Nord-Oueſt.

Départ de Sainte-Helene.

L'Aſcenſion, Iſle deſerte.

Iſle de Fuego.

Le 7 d'Août 1603, il étoit à ſeize degrés, & le 12 il paſſa le Tropique du Cancer, à vingt-huit degrés & demi, en portant directement au Nord. Le vent redevint Oueſt, & ne changea point juſqu'au 29, que la Flotte eut la

vûe de l'Iſle Sainte-Marie. Le 7 de Septembre, on ne ſe crut gueres à plus de quarante lieues de Lands'End. On commença joyeuſement à faire uſage de la ſonde, & l'on eut dès le lendemain la vûe des Côtes d'Angleterre. L'onze du même mois, on arriva heureuſement aux Dunes.

LANCASTER. 1603.

Iſle Sainte-Marie.

La Flotte arrive aux Dunes.

Variation.

Le 21 Novembre 1601, un peu à l'Eſt du Cap Saint-Sebaſtien dans l'Iſle de Madagaſcar, la variation de l'Eguille fut de 16 d. 00.

Latitudes.

Iſle de Roquepiz, 10 degrés 30 ſec.
Iſle de l'Aſcenſion, 8 degrés.

LETTRE

De la Reine ELISABETH au Roi D'ACHIN.

Lettre au Roi d'Achin.

ELISABETH (a), par la grace de Dieu, Reine d'Angleterre, d'Irlande, &c. Protectrice de la Foi & de la Religion Chrétienne, au grand & puiſſant

(a) Outre les raiſons hiſtoriques qui obligent de placer ici cette Lettre & la ſuivante, on trouvera que le ſtyle mérite quelque attention, ſans parler de l'adreſſe avec laquelle Eliſabeth tâche de rendre les Eſpagnols & les Portugais odieux au Roi d'Achin.

LANCASTER. 1603. *Roi d'Achin, &c. dans l'Isle de Sumatra, notre frere bien aimé, salut & prospérité.*

Le Dieu éternel & tout-puissant, par sa sagesse & sa providence divine, a tellement disposé ses bénédictions & les bons ouvrages de sa création pour l'usage & la nourriture du genre humain, que malgré la diversité & l'éloignement des lieux où les hommes prennent naissance, l'inspiration de ce Créateur bienfaisant les disperse dans toutes les parties de l'Univers, afin non-seulement qu'ils reconnoissent la multitude infinie de ses merveilleuses productions qui se trouvent répandues de telle maniere, qu'un pays abonde souvent de ce qui manque à l'autre, mais encore afin qu'ils puissent former ensemble le lien de l'amitié, qui est une chose toute divine.

C'est par ces considérations, noble & puissant Roi, & tout à la fois par la haute idée que nous avons de votre générosité & de votre justice à l'égard des Etrangers qui vont commercer dans vos Etats en satisfaisant aux justes droits de votre Couronne, que nous sommes portés à nous rendre aux desirs de plusieurs de nos Sujets, qui se proposent de visiter votre Royaume dans de bonnes & louables intentions, malgré les dangers & les fatigues indispensables d'un voyage qui est le plus long qu'on puisse entreprendre au monde. Si l'exécution

xécution de leur deſſein eſt approuvé de votre Hauteſſe avec autant de bonté & de faveur que nous le deſirons, & qu'il convient à un ſi puiſſant Prince, nous vous promettons que loin d'avoir jamais ſujet de vous en repentir, vous en aurez un très-réel & très-juſte de vous en réjouir. Nos promeſſes ſeront fideles, parce que leur conduite ſera prudente & ſincere; & nous eſpérons qu'étant ſatisfait d'eux, vous ſouhaiterez vous-même que leur entrepriſe devienne le fondement d'une amitié conſtante entre nous, & d'un commerce avantageux entre nos Sujets. Votre Hauteſſe peut s'aſſurer d'être bien fournie de marchandiſes, & mieux qu'elle ne l'a jamais été par les Eſpagnols & les Portugais nos ennemis, qui ſont juſqu'à préſent les ſeuls Peuples de l'Europe qui ayent fréquenté les Royaumes de l'Orient, ſans vouloir ſouffrir que les autres fiſſent le même voyage, ſe qualifiant dans leurs écrits de Seigneurs & Monarques abſolus des Etats & des Provinces qui vous appartiennent. Car nous avons reconnu par le témoignage de pluſieurs de nos Sujets & par d'autres preuves inconteſtables, que vous êtes légitime poſſeſſeur & héritier d'un grand Royaume qui vous eſt venu de votre Pere & de vos Ancêtres, & que non ſeulement vous avez glorieuſement défendu vos poſſeſſions contre ces avi-

LANCASTER. 1603.

LANCASTER. 1603.

des uſurpateurs, mais que vous leur avez porté juſtement la guerre dans les Pays dont ils ſe ſont rendus les maîtres. C'eſt ainſi qu'à leur honte extrême & à la gloire de vos invincibles armes, vos Soldats les ont attaqués (a) à Malaca l'an 1575 *de la Redemption humaine, ſous la conduite du vaillant* Ragamekoten, *votre Général.*

S'il plaît donc à votre Hauteſſe d'honorer de ſa faveur & de recevoir ſous ſa protection Royale ceux d'entre nos Sujets qui partent chargés de notre lettre dans une ſi douce eſpérance; le Chef de cette Flotte de quatre Vaiſſeaux a reçu ordre de nous, ſous

(a) L'avantage que le Roi d'Achin avoit remporté dans cette occaſion, pouvoit faire la matiere d'un compliment; mais ſi l'on en croit Faria, il eſt ici pouſſé un peu trop loin. Cette Hiſtorien rapporte que dans l'année dont parle la Reine, la Flotte d'Achin, forte de 40 Galeres & d'environ cent autres Bâtimens, vint mettre le ſiége devant Malaca; Triſtan Vas de Vegas, qui commandoit dans cette Place, fit monter trois braves Capitaines, Jean *Pereyra*, Bernardin *de Sylva*, & Ferdinand *de Pallares*, chacun ſur un Vaiſſeau avec la meilleure partie de la Garniſon. Mais ils furent battus ſi entierement, qu'ils périrent tous trois dans l'action, & qu'il ne ſe ſauva que cinq hommes de leur ſuite. A peine reſtoit-il 150 Portugais dans Malaca pour ſe défendre, la plûpart âgés, malades & ſans munitions. Un état ſi triſte les tint dans le ſilence & dans l'inaction. Mais cette langueur qui venoit de leur deſeſpoir, produiſit un effet des plus étranges. La Flotte d'Achin s'imaginant qu'ils étoient occupés de quelque ſtratagême qui ne tarderoit point à paroître, fut ſaiſie d'une terreur panique qui la fit retourner dans ſes Ports. *Aſie Portugaiſe*, vol. III. page 334.

la permiſſion de votre Hauteſſe, de laiſſer dans vos Etats un certain nombre de Facteurs, & de leur procurer une maiſon de Comptoir, où ils puiſſent demeurer dans l'exercice du commerce juſqu'à l'arrivée d'une autre de nos Flottes, qui fera le même voyage après le retour de celle-ci. Ces Facteurs ont ordre auſſi d'apprendre le langage & les coutumes de vos Sujets, afin qu'ils puiſſent vivre & converſer plus doucement avec eux. Enfin, pour confirmer notre amitié & notre alliance, nous conſentons, ſous le bon plaiſir de votre Hauteſſe, qu'il ſe faſſe une Capitulation que nous autoriſons le Chef de cette Flotte à ſigner en notre nom; donnant notre parole Royale de l'exécuter entierement, auſſi-bien que tous les autres articles qu'il eſt chargé de communiquer à votre Hauteſſe. Nous deſirons donc qu'on l'écoute avec confiance, & que votre Hauteſſe accorde à lui & à nos autres Sujets qui l'accompagnent, toutes les faveurs qu'ils peuvent attendre de ſa bonté & de ſa juſtice. Nous répondrons dans le même degré à tous ſes deſirs dans l'étendue de nos Etats & de notre puiſſance; & nous demandons pour témoignage de ſon conſentement Royal, qu'il lui plaiſe de nous faire une réponſe par le porteur de notre Lettre, n'ayant rien plus à cœur que de voir commencer heureuſement notre

LANCASTER. 1603.

LANCASTER. 1603. *alliance, & de la voir durer pendant un grand nombre d'années.*

LETTRE
Du Roi d'ACHIN à la Reine ELISABETH (a).

Réponse à la lettre précédente.

GLOIRE ſoit rendue à Dieu qui s'eſt glorifié lui-même dans ſes ouvrages, qui a établi les Rois & les Royaumes, & qui eſt exalté ſeul en pouvoir & en Majeſté. Son nom ne peut être exprimé par les paroles de la bouche, ni connu par la force de l'imagination. Ce n'eſt point un vain phantôme, quoiqu'il ne puiſſe être repréſenté par aucune comparaiſon, comme il ne peut être compris dans aucunes bornes. Sa bénédiction & ſa paix ſont ſupérieures à tout. Il a répandu ſes bontés ſur l'ouvrage de ſa création. Il a été proclamé de bouche par ſon Prophete. Il l'eſt encore par ſes écrits. (L'on ſupprime le reſte des figures Orientales.)

Cette Lettre eſt à la Sultane qui regne ſur les Royaumes d'Angleterre, de France, d'Irlande, de Hollande & de Frizeland. Que Dieu conſerve ſon Royaume & ſon Empire dans une longue proſpérité.

(a) Cette Lettre a été traduite de l'Arabe par William *Edwel*, le ſeul Profeſſeur que l'Angleterre eût alors dans cette Langue.

LANCASTER. 1603.

Et comme celui qui a obtenu cette Lettre du Roi du Royaume d'Achin (a), *regnant avec un abſolu pouvoir, a répandu de vous un glorieux témoignage qui a été reçu avec joie de la bouche du Capitaine Jacques Lancaſter, Dieu veuille lui accorder long-tems ſes bienfaits. Et comme vos Lettres parlent de recommandation, de priviléges & d'amitié, Dieu tout-puiſſant veuille avancer le ſuccès d'une ſi honorable alliance, & confirmer une ſi digne Ligue.*

*Et pour ce qui regarde le Sultan d'*Afrangiah (a), *que vous nous déclarez pour votre ennemi & pour l'ennemi de votre Peuple, dans quelque lieu qu'il ſoit depuis le commencement juſqu'aujourd'hui; en vain s'éleve-t-il orgueilleuſement, & ſe donne-t-il pour le Roi du monde. Qu'a-t-il de plus que ſon orgueil? C'eſt un ſurcroit de joie pour moi, & une confirmation de notre alliance, qu'il ſoit notre ennemi commun dans ce monde & dans l'autre. En quelque lieu que nous puiſſions le rencontrer, nous lui ôterons la vie par un ſupplice public.*

Vous aſſurez de plus que vous deſirez

(a) Si c'eſt-là le véritable nom de ce Royaume, *Achen* en eſt une corruption.

(a) C'eſt un nom que les Arabes donnent en général à toute l'Europe, dont les Eſpagnols ſe donnoient alors pour les maîtres.

LANCASTER. 1603. *notre amitié & notre alliance. Que Dieu ſoit beni & remercié pour la grandeur de ſes graces. Notre intention & notre deſir ſont qu'il vous plaiſe d'envoyer vos Sujets à notre* Bandar (*a*), *pour exercer une honorable trafic ; & que quiconque viendra dans cette vûe de la part de votre Hauteſſe, ſoit admis à la même ſociété & aux mêmes priviléges ; car auſſi-tôt que le Capitaine Jacques Lancaſter & ſa Compagnie ſont arrivés, nous leur avons permis de former une ſociété libre, & nous les avons revêtus de la dignité convenable à leur entrepriſe. Nous leur avons accordé des priviléges ; nous les avons inſtruits des meilleures méthodes du commerce ; & pour leur faire connoître la fraternité & l'amitié que nous voulons entretenir avec vous dans ce monde, nous vous envoyons par les mains du Capitaine, ſuivant l'uſage de la fameuſe Ville* (*b*), *une bague d'or enrichie d'un rubis, & deux pieces d'étoffe tiſſues & brodées d'or, enfermées dans une boëte rouge de* Tzin (*c*). *Donné l'an de Mahomet 1011* (*d*). *La paix ſoit avec nous.*

(*a*) Principal Officier du Port d'Achin.

(*b*) Il paroît incertain ſi le Roi parle de Londres ou d'Achin, ou peut-être de la Mecque, d'où tous les Peinces Muſulmans font gloire de tirer la ſource de leurs uſages.

(*c*) Bedwell prétend que c'eſt la Chine.

(*d*) Cette année de l'Hegire répond à 1602 de l'Ere Chrétienne.

CHAPITRE II.

Voyage du Capitaine Middleton en 1604, au nom de la Compagnie des Indes Orientales.

HENRI MIDDLETON.

1604.

LE retour du Capitaine Lancaſter mit comme le ſceau à l'établiſſement de la Compagnie d'Angleterre. Il n'y manquoit rien dans l'opinion des Anglois, lorſqu'elle étoit également fondée ſur l'autorité de leur Reine, & ſur le conſentement des Monarques Indiens, dont les Etats faiſoient l'objet de leur commerce. Les priviléges de l'Eſpagne & du Portugal, fondés ſur la donation du Saint Siége, ou ſur le droit de poſſeſſion, leur parurent également chimériques : les uns, parce que s'étant ſéparés de l'Egliſe Romaine, ils ne reconnoiſſoient plus ſes loix ; les autres, parce que ne penſant point à s'établir aux Indes par des uſurpations & des conquêtes, ils ſe perſuaderent, ſur les ſimples principes de la nature, que tous les biens du monde ſont propoſés à l'honnête induſtrie des hommes, & doivent être la récompenſe du plus habile & du plus laborieux. Cependant comme ils ne s'attendoient point à faire goûter

Diſpoſition des Anglois par rapport au commerce des Indes Orientales.

HENRI MIDDLETON 1604.

aiſément ces maximes aux Sujets de l'Eſpagne & du Portugal, ils prirent la réſolution de ſe tenir toujours ſur leurs gardes, moins pour attaquer que pour ſe défendre, comme il convient à des Négocians, qui cherchent leurs avantages ſans s'oppoſer à ceux d'autrui, & de rendre tous les Vaiſſeaux de la Compagnie également propres à la guerre & au commerce.

Récompenſe de Lancaſter.

Lancaſter avoit mérité par ſes longs travaux, non-ſeulement la dignité de Chevalier qu'il obtint de la Cour, mais encore le privilége de jouir deſormais de ſa réputation & de ſes richeſſes à la tête d'une Compagnie qui le reconnoiſſoit pour ſon fondateur. Elle choiſit pour commander ſa Flotte, *Henry Middleton*, proche parent de celui qui étoit mort à Bantam. Les Vaiſſeaux furent les mêmes qui avoient déja fait le voyage avec Lancaſter. Ils partirent de Graveſend le 25 de Mars 1604. Comme ils avoient différens ordres, & qu'ils ſe ſéparerent dans le cours de leur navigation, il nous eſt reſté deux Relations de ce Voyage: l'une écrite à bord de l'Amiral, qui ſe borne aux négociations de Middleton dans l'Iſle de Java, & aux Moluques; l'autre compoſée ſuivant les apparences, à bord de l'*Aſcenſion*,

La Compagnie choiſit Middleton pour commander ſa Flotte.

où l'on trouve des circonſtances qui ont un rapport plus général à toute la Flotte. Purchas nous a conſervé l'une & l'autre. HENRI MIDDLETON. 1604.

La premiere paſſe ſur tous les accidens de la route, en faiſant obſerver ſeulement qu'ils eurent moins de danger que de fatigue & d'ennui. Middleton arriva le 20 de Décembre dans la Rade de Bantam. Il y trouva pluſieurs Bâtimens Hollandois, qui le ſaluerent civilement de toute leur artillerie, & qui lui donnerent dès le lendemain un feſtin magnifique, avec tous ſes Officiers. Il ne les traita pas moins ſomptueuſement le dernier jour de l'année; & deſcendant à terre le jour ſuivant, il préſenta les Lettres du nouveau Roi d'Angleterre au jeune Monarque de Bantam, qui étoit encore ſous la tutelle de ſon Conſeil. Elle arrive à Bantam.

Après avoir reglé les affaires du Commerce, Middleton fit partir l'Hector pour l'Angleterre, avec les marchandiſes qui s'étoient trouvées prêtes à l'embarquement; & diverſes raiſons le preſſant de ſe rendre aux Moluques, il mit à la voile pour ces Iſles dès le ſeize de Janvier. Les vents ayant mal ſecondé ſon impatience, il n'arriva que le 7 de Février à *Veranula*. Les Habitans de ce 1605. Middleton fait voile aux Moluques.

HENRI MIDDLETON. 1605.

lieu, dans la haine mortelle qu'ils portoient aux Portugais, avoient appellé les Hollandois à leur ſecours, après leur avoir promis de ſe ſoumettre à leur Domination, s'ils les délivroient de leurs Ennemis. Quoique les Marchands de Hollande fuſſent peu diſpoſés à la guerre, ils n'avoient pu rejetter des offres ſi favorables à leur Commerce. En un mot, s'étant approchés du Château d'*Amboyne*, ils avoient ſommé les Portugais, au nom du Prince d'Orange, de leur remettre cette Place avant la fin du jour. Le Château n'avoit pas laiſſé de ſoutenir pluſieurs attaques; mais s'étant rendu par compoſition, les Hollandois s'y étoient établis; & le premier uſage qu'ils y avoient fait de leur puiſſance, après en avoir chaſſé les Portugais, avoit été d'exiger des Habitans qu'ils n'entreroient dans aucun commerce avec les Anglois.

Guerre entre les Hollandois & les Portugais.

La guerre avoit continué entre les Hollandois & les Portugais; mais toujours moins en leur propre nom, que ſous celui des Nations Indiennes auſquelles ils prêtoient leur aſſiſtance. Les premiers avoient pris parti pour le Roi de Ternate, & les Portugais pour celui de Tydor. Ils étoient dans la plus vive chaleur de ce différend, lorſque les An-

glois arrivant à Veranula, découvrirent entre *Pulocaſially* & *Tydor*, deux Galeres de Ternate qui s'avançoient vers eux à force de rames & de voiles, avec un Pavillon blanc, & d'autres ſignes pour les engager à les attendre. En même tems il parut ſept Galeres de Tydor, qui ne faiſoient pas moins de diligence pour couper celles de Ternate, en s'efforçant de ſe mettre entr'elles & la terre. Middleton ignorant quel étoit leur deſſein, ſe préſenta ſur le pont, pour écouter le Roi de Ternate qui parut avec pluſieurs de ſes Nobles & trois Marchands Hollandois. Ce Prince implora ſon ſecours en Langue Portugaiſe, & pour ſa Galere & pour celle qui le ſuivoit. Il avoit à faire, lui dit-il, à des Ennemis cruels, qui abuſoient de l'avantage du nombre, & dont il n'eſpéroit aucun quartier. La ſeconde Galere avoit à bord pluſieurs Hollandois, qui couroient le même danger. Enfin le Roi de Ternate ne croyant pas les Anglois capables de ſe déterminer uniquement en ſa faveur, fit beaucoup valoir l'intérêt d'une Nation à laquelle il ſuppoſoit des liens plus étroits avec l'Angleterre. Middleton fit tirer auſſi-tôt quelques pieces de canon ſur les Galeres de Tydor : mais elles n'aborderent pas moins

HENRI MIDDLETON. 1605.

Les Anglois y prennent part.

HENRI MIDDLETON. 1605.

la ſeconde de Ternate, où tout le monde fut paſſé au fil de l'épée, à la reſerve de trois Marchands Hollandois, qui ſe jetterent à la nage, & qui furent reçus par les Chaloupes Angloiſes.

Pluſieurs Hollandois maſſacrés à la vûe des Anglois.

Les Anglois accuſent les Hollandois d'ingratitude.

Le deſſein de Middleton ayant été d'aller à Tydor, & ſa jalouſie d'ailleurs n'étant déja que trop allumée contre les Hollandois par les informations qu'il avoit reçues à Bantam, il ne paroîtra point ſurprenant qu'il eût marqué ſi peu d'ardeur à les ſecourir. Cependant le Roi de Ternate, & les trois Marchands qui l'accompagnoient, le ſupplierent, avec tant d'inſtances, de ne pas les abandonner à la fureur de leurs ennemis, qu'il leur accorda plus efficacement ſa protection. L'Auteur avoue qu'ils l'acheterent à force de promeſſes, c'eſt-à-dire, en s'engageant à fournir aux Anglois des monts de girofle & de canelle; mais il ajoute qu'après le péril le ſervice fut oublié. Il reproche même au Roi de Ternate une baſſeſſe indigne de ſon rang. La frayeur l'ayant fait trembler de tous ſes membres en paſſant ſur la Flotte Angloiſe, Middleton, qui le crut tremblant de froid, lui mit ſur les épaules une fort belle robbe de damas verd, galonnée d'or & doublée de velours. Le Monarque, trop oc-

cupé apparemment de ſes réflexions, oublia de la rendre, & l'emporta même ſans aucun remerciment. Il joignit à cette lâcheté une ingratitude beaucoup plus odieuſe, quoique l'Auteur en accuſe encore plus particulierement les Hollandois. Middleton s'étant rendu à Tydor, après les avoir ſauvés de leurs ennemis, apprit, avec étonnement, qu'ils avoient fait avertir le Roi de Tidor, par des voies indirectes, de ſe défier des Anglois, parce qu'on ne devoit attendre d'eux que des noirceurs & des trahiſons. Un récit de cette nature auroit à peine trouvé foi dans l'eſprit de Middleton, ſi quelques affaires l'ayant obligé d'envoyer trois de ſes gens au Commandant Hollandois, il n'eût appris d'eux qu'on le chargeoit à Ternate d'avoir pris parti pour les Portugais, & qu'on ne s'y ſouvenoit plus de l'important ſervice que la généroſité & la pitié lui avoit fait rendre au Roi.

HENRI MIDDLETON. 1605.

L'Auteur n'ajoute à cette Relation du voyage de la Flotte aux Moluques, que deux Lettres, traduites par *Bedwell*; l'une du Roi de Ternate, & l'autre du Roi de Tydor. Quoiqu'elles ne contiennent aucun fait hiſtorique, on en peut conclure que ni la faveur des Hollandois à Ternate, ni celle des Portu-

Lettres des Rois de Ternate & de Tydor.

HENRI MIDDLETON. 1605.

gais à Tydor, n'empêcherent point Middleton de fonder, dans ces deux Isles, des espérances considérables pour son commerce. C'est par cette raison sans doute, autant que par leur qualité de pieces originales, que Purchas les juge dignes d'être conservées précieusement.

LETTRE

Du Roi de Ternate au Roi d'Angleterre (a).

JE me souviens d'avoir entendu vanter votre réputation par le grand Capitaine François Drake, *qui passa dans ces Mers il y a trente ans sous le régne de mon pere. Il fut chargé par mon pere & mon prédécesseur, d'une bague pour la Reine d'Angleterre. Si François Drake vivoit encore, il pourroit vous informer de l'étroite amitié qui subsistoit alors entre la Reine & nous : car Drake agissoit au nom de la Reine ; & mon pere, non-seulement en son propre nom, mais encore au nom de ses successeurs. Depuis le départ du Capitaine nous avons attendu impatiemment son retour. Mon pere a continué de vivre plusieurs années ; & j'ai vécu après sa mort dans la même espérance, jusqu'à ce*

(a) J'ai conservé, comme le Traducteur Anglois, toute sa simplicité à cette Lettre.

que je ſuis devenu pere d'onze enfans. Dans les premiers tems on nous avoit aſſuré que les Anglois étoient une Nation fort méchante, qui venoit moins pour exercer paiſiblement le commerce, que pour s'emparer de nos Etats. Mais nous apprenons du Capitaine Middleton, porteur de cette Lettre, que c'étoit un faux rapport; & nous en avons beaucoup de joie. Après avoir long-tems attendu les Vaiſſeaux que le Capitaine Drake nous avoit fait eſpérer, il en eſt arrivé pluſieurs que nous avons pris d'abord pour des Anglois. Cependant ils étoient au Prince d'Hollande; & n'ayant plus aucune eſpérance d'être ſecourus par ceux d'Angleterre, nous nous ſommes vûs dans la néceſſité d'écrire au Capitaine de Hollande pour lui demander ſon aſſiſtance contre les Portugais nos anciens ennemis. Il s'eſt rendu à notre priere; & par la force de ſes armes il a chaſſé nos ennemis des Forts qu'ils avoient à Amboyne & à Tydor. Comme vous m'avez écrit une Lettre fort affectionnée par votre ſujet le Capitaine Henri Middleton, je vous proteſte qu'elle ne m'a pas cauſé peu de joie. Le Capitaine Henri Middleton m'a témoigné beaucoup d'envie d'établir ici un Comptoir. J'étois fort diſpoſé à lui accorder ſa demande. Mais le Capitaine des Hollandois ayant appris ſon deſſein, eſt venu me faire

HENRI MIDDLETON. 1605.

HENRI MIDDLETON. 1605.

un reproche d'avoir oublié la promeſſe que j'ai faite au Prince de Hollande, de ne permettre ici le commerce à aucune autre Nation que la ſienne, s'il me ſecouroit aſſez puiſſamment pour chaſſer les Portugais. Ainſi je me ſuis trouvé obligé, contre mon inclination, de me rendre aux remontrances du Capitaine des Hollandois. J'en demande pardon à votre Hauteſſe; & je lui promets que ſi elle m'envoye d'autres Vaiſſeaux à l'avenir, ils ſeront bien reçus, quoique le Capitaine de Hollande me ſollicite beaucoup de n'en recevoir aucun de votre Nation. Et pour marquer à votre Hauteſſe le deſir que j'ai d'entretenir ſon amitié, je lui envoye un petit préſent qui conſiſte dans un tonneau de giroſle; car ce Pays eſt pauvre, & ne produit rien de meilleur. Plaiſe à votre Hauteſſe de le recevoir de bonne part. Signé, *Ternata.*

LETTRE

Du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre.

CEt Ecrit du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre, eſt pour faire connoître à votre Hauteſſe que le Roi de Hollande a fait paſſer dans nos Mers une Flotte qui s'eſt jointe au Roi de Ternate notre ancien ennemi, & qu'étant venu nous attaquer enſemble, ils ont ra-

HENRI MIDDLETON. 1605.

vagé une partie de nos Etats, avec la réſolution de nous détruire nous & nos ſujets. Apprenant aujourd'hui que votre Hauteſſe a ceſſé d'être en guerre avec le Roi d'Eſpagne, nous la prions de prendre pitié de nous, & de ne pas ſouffrir que nous ſoyons opprimés par les Rois de Hollande & de Ternate, à qui nous n'avons fait aucun mal, quoiqu'ils employent toutes ſortes de moyens pour nous dépouiller de notre Couronne. Comme tous les grands Rois de la terre ſont établis en puiſſance par le Ciel pour aſſiſter ceux qui ſont injuſtement perſécutés, je demande à votre Hauteſſe ſon ſecours contre mes ennemis, dans la confiance d'y trouver le ſecours dont j'ai beſoin. S'il plaît à votre Hauteſſe d'envoyer ici une Flotte, je lui demande en grace que ce ſoit ſous le commandement du Capitaine Henri Middleton ou de ſon frere, avec leſquels je ſuis lié d'amitié. Que Dieu augmente l'étendue de vos Royaumes, & qu'il accorde ſa bénédiction à vous & à tous vos conſeils. Signé, *Tydor.*

LETTRE

Du Roi de Bantam au Roi d'Angleterre.

CEtte Lettre eſt écrite par votre ami le Roi de Bantam, à vous le Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe, de France &

HENRI MIDDLETON. 1605.

d'Irlande, avec une priere à Dieu tout-puiſſant, afin qu'il conſerve pour votre ſanté, & qu'il vous agrandiſſe de plus en plus, vous & vos conſeils. Votre Général Henri Middleton étant venu à ma Cour en bonne ſanté, j'ai appris de lui que votre Hauteſſe eſt parvenue à la Couronne d'Angleterre, & je m'en réjouis dans la ſincérité de mon cœur. C'eſt à préſent que Bantam & l'Angleterre ne ſeront qu'un. J'ai reçu auſſi de votre Hauteſſe un préſent dont je la remercie. Je lui envoie deux pierres de Bezoar, dont l'une peſe quatorze maſs, & l'autre trois. Que Dieu vous accorde ſa protection. Signé, *Bantam.*

§. II.

Voyage du Capitaine Colthurſt de Bantam à Banda.

Séparation de la Flotte Angloiſe à Bantam.

TAndis (*a*) que l'Amiral ſe rendit aux Molucques, l'*Aſcenſion* partit de Bantam par ſes ordres, pour faire voile à Banda; & les deux autres Vaiſſeaux de ſa Flotte, l'*Hector* & la *Suſanne*, ayant achevé promptement leur cargaiſon, retournerent en Europe.

Colthurſt, Capitaine de l'Aſcenſion,

(*a*) Thomas Claybrne, Auteur de cette Relation, étoit un des Facteurs du Vaiſſeau, & n'écrivoit rien ſans le communiquer à ſes Compagnons de voyage.

après avoir lutté quelques jours contre le vent, ne trouva point de parti plus sûr que de rejoindre son Amiral, avec lequel, continuant sa navigation jusqu'à la vûe d'Amboyne, il fut témoin du malheur des deux Galeres de Ternate. Mais ayant remis à la voile aussi-tôt vers son terme, il découvrit les Isles de Banda le vingt de Février; & dès le même jour il mouilla l'ancre à Nera, qui en est la principale Ville. On compte environ trente lieues de la partie méridionale d'Amboyne à Banda. La latitude de cette Isle est de quatre degrés quarante minutes. L'entrée du Port est du côté de l'Oueſt. Elle est si étroite qu'elle ne peut être apperçue qu'à la distance d'un demi mille. A gauche, il se présente une montagne fort haute, qui jette continuellement des flammes, au long de laquelle on trouve d'abord vingt brasses d'eau; mais cette profondeur diminue par degrés jusqu'à cinq brasses, & ne change point ensuite jusqu'au Port. Vis-à-vis le Volcan sont deux petites Isles, nommées *Pulouay* & *Puluin*, qui retrecissent ainsi le Canal; mais elles en forment un autre du côté opposé; & l'on assura Colthurst que le passage n'en est pas moins sûr que le premier, quoiqu'il soit encore plus étroit;

HENRI MIDDLETON. 1605.

Situation de l'Isle de Banda.

Double entrée du Port.

HENRI MIDDLETON. 1605.

de ſorte que le choix en eſt fort indifférent pour l'entrée & pour la ſortie.

Séjour de Colthurſt à Néra.

L'Auteur s'étend fort peu ſur les motifs & les circonſtances de ſon ſéjour dans l'Iſle de Banda. Il y avoit été envoyé par Middleton pour y jetter les fondemens du commerce, & ſa commiſſion ne peut avoir été ſans ſuccès puiſqu'il y paſſa cinq mois entiers. Le caractere doux & ſociable des habitans contribua preſqu'autant à l'y retenir que le ſoin de ſa cargaiſon. Dans le deſſein qu'il avoit de recommencer plus d'une fois le voyage des Indes, il prit cette occaſion pour apprendre la Langue; & quoiqu'il ſe confeſſe bien éloigné d'y avoir réuſſi parfaitement, il fit aſſez de progrès pour ſe croire en état de voyager deſormais ſans Interprete. Les Anglois de ſon bord ne trouverent point dans les femmes de Nera cette averſion pour leurs careſſes qu'ils avoient remarquée juſqu'alors dans les autres lieux qu'ils avoient viſités, ni dans les maris & les peres autant de délicateſſe ou de jalouſie qu'à Bantam, & dans l'Iſle de Sumatra. L'Auteur laiſſe entendre que, pour ſe faciliter l'étude de la Langue, Colthurſt forma des liaiſons fort étroites avec pluſieurs femmes Indiennes, ſans que perſonne lui fît un crime de ſes

Il apprend la langue du Pays.

galanteries. Mais il ne cache point qu'elles étoient beaucoup plus ſenſibles à l'intérêt qu'à la tendreſſe, & que la facilité des peres & des maris paroiſſoit venir de la même cauſe. Les vents contraires favoriſerent auſſi l'inclination de Colthurſt pour la Langue ou pour les femmes du Pays. Ils furent extrêmement variables depuis le milieu de Mars juſqu'au milieu d'Avril. Enſuite ils ſe fixerent, pendant quatre mois, entre l'Eſt & le Sud-Oueſt. Les Habitans aſſuroient qu'ordinairement cela duroit cinq mois; que pendant cinq autres mois, ils n'étoient pas moins conſtans entre l'Oueſt & le Nord-Oueſt, & que les deux mois de reſte ſont ſujets à des variations continuelles. Dans l'abſence de la Lune, l'air eſt fort humide à Banda, & les pluies très-fréquentes. Quelques qualités qu'on veuille leur attribuer, il eſt certain, ſuivant l'obſervation de l'Auteur, qu'elles ſont capables de cauſer des maladies dangereuſes aux Européens. Les Anglois s'en reſſentirent. Mais comme l'Auteur avoue qu'ils ſe livrerent à toutes ſortes d'intemperances, il ſemble que, ſans accuſer la pluie, cette cauſe ſuffit ſeule pour expliquer la perte d'un grand nombre de Matelots Anglois, qui moururent preſque tous de la diſſenterie.

HENRI MIDDLETON. 1605.

Vents & climat de Banda.

Maladie des Anglois.

HENRI MIDDLETON. 1605.

Colthurſt partit enfin de Banda le 21 de Juillet. Le lendemain il tomba vers l'extrémité méridionale de *Burvo*. Quatre jours après, il commença à découvrir l'Iſle de *Deſolam*, au Sud de laquelle il s'approcha, en laiſſant de l'autre côté ſept petites Iſles. Il continua de côtoyer Deſolam à l'Oueſt juſqu'au ſixiéme degré dix minutes de latitude. Enſuite, ſans changer de vent & de courſe pendant dix-huit lieues, ils allerent tomber près des Bas-fonds, qui ſont à la pointe Sud-Oueſt de l'Iſle Célebes. Ils ſe dégagerent heureuſement de ce dangereux paſſage, dont l'extrémité méridionale eſt au ſixiéme degré de latitude, & leur navigation fut continuée vers l'Oueſt.

Ils quittent Banda.

Iſle Célebes.

Le 16 d'Août ils arriverent dans la rade de Bantam, où ils furent ſurpris de retrouver l'Amiral. Colthurſt ayant amené de Banda une Indienne qui l'avoit ſuivi volontairement, les Officiers du Port lui firent un crime de cette liberté, qu'ils traiterent d'enlevement, & l'affaire fut portée devant le Roi. Mais ce jeune Prince, après avoir entendu l'Indienne, décida qu'on ne pouvoit l'empêcher de ſuivre ſon inclination. Elle avoit paru deſeſperée de ſe voir éloignée, pendant quelques jours,

Colthurſt revient à Bantam.

Il y retrouve deux Vaiſſeaux de la Flotte.

des Anglois, & ſa joie ne fut pas moins vive lorſqu'elle leur fut rendue. HENRI MIDDLETON.

Les trois Vaiſſeaux s'arrêterent encore juſqu'au 6 d'Octobre pour achever parfaitement leur cargaiſon. Colthurſt, devenu fort cher aux Indiens depuis qu'il s'étoit mis en état de leur parler & de les entendre, fut vivement preſſé de demeurer parmi eux. Leurs inſtances devinrent ſi fortes, que malgré les apparences d'amitié dont elles étoient couvertes, elles lui firent ſoupçonner des vûes plus profondes. Il s'imagina qu'ayant marqué de la curioſité pour approfondir leur gouvernement & leurs uſages, il pouvoit leur avoir fait naître quelque défiance de ſes intentions; ou du moins que leur politique étoit capable de leur faire ſouhaiter qu'il ne portât point en Europe trop d'éclairciſſemens & de lumieres ſur la ſituation & les proprietés de leur Pays. La crainte d'être arrêté malgré lui contribua autant que le ſuccès de ſa cargaiſon à lui faire lever l'ancre deux ou trois jours avant l'Amiral. Ils ſe rejoignirent le 15 de Novembre, au trente-uniéme degré quarante-huit minutes de latitude. Le même jour il ſe trouverent, par la négligence des Pilotes, à moins de deux toiſes d'un rocher qui leur cauſa beau-

1605.

Soupçons de Colthurſt.

Les Anglois partent de Bantam.

HENRI MIDDLETON. 1605.

coup de frayeur. Il n'étoit pas couvert d'une braſſe d'eau. Dans tout l'eſpace qu'il occupoit, l'eau paroiſſoit brune & bourbeuſe : mais autour des deux Vaiſſeaux, elle étoit auſſi noire & auſſi épaiſſe que ſi elle eût été mêlée de terre ; &, dans quelques endroits, elle ſembloit bouillonner. La variation de ce lieu eſt de trente-un degrés, en diminuant du Nord à l'Oueſt.

Le 16 de Décembre, aux premiers rayons du jour, la Flotte eut la vûe des Côtes d'Ethiopie, à la diſtance d'environ douze lieues. Le 26, ils arriverent au trente-quatriéme degré treize minutes de latitude, où l'impétuoſité du vent ſépara Colthurſt de l'Amiral. Il continua ſa navigation fort heureuſement ; & doublant de même le Cap de Bonne-Eſpérance, il prit la réſolution de relâcher dans la Baye de Saldanna, pour y attendre ſes Compagnons : mais ſa ſurpriſe fut égale à ſa joie, lorſqu'après y avoir apperçu deux Vaiſſeaux à l'ancre ſans avoir pû d'abord les reconnoître, il découvrit enfin que c'étoient l'Amiral & l'Hector.

La tempête les ſépare.

Ils ſe retrouvent à la Baye de Saldanna.

Celui-ci, qui étoit parti de Bantam avec la Suſanne, il y avoit plus de ſix mois, avoit eſſuyé toutes les diſgraces de la Mer ; mais plus heureux néanmoins

Naufrage de la Suſanne.

moins que la Suſanne : il l'avoit vûe périr, ſans qu'il s'en fût ſauvé un ſeul homme. Enſuite ayant continué d'être le jouet des vents, il avoit été jetté à quatre ou cinq lieues du Cap de Bonne-Eſpérance, avec dix hommes qui lui reſtoient de cinquante-trois. Ces dix malheureux, épuiſés de maladie & de fatigue, ignoroient dans quel lieu du monde ils étoient, lorſqu'un bonheur preſqu'incroyable leur avoit fait rencontrer l'Amiral à la hauteur du Cap. Ils étoient arrivés depuis deux jours dans la Baye de Saldanna, où l'extrémité de leurs beſoins les avoient fait deſcendre auſſitôt dans la petite Iſle qui eſt à l'entrée de cette Baye. Les veaux marins, qui s'y trouvent en abondance, avoient été leur premier rafraîchiſſement. Colthurſt, dont les proviſions commençoient auſſi à manquer, profita de celle qu'ils avoient déja faite d'un grand nombre de ces animaux.

HENRI MIDLETON. 1605.

Extrémité de l'Hector.

On étoit au ſix de Janvier. L'Amiral délibera s'il devoit pénétrer avec ſa Flotte réunie, juſqu'au fond de la Baye, ou remettre à la voile pour gagner l'Iſle de Sainte-Helene. Sa pitié pour les malheureux reſtes de l'Hector lui fit prendre le premier de ces deux partis. Des dix hommes qui compoſoient encore ce

1606.

HENRI MIDDLETON. 1606.

triſte Equipage, il en mourut deux dès les premiers jours. L'Amiral & Colthurſt prirent chacun ſur leur bord une partie des malades, & mirent à leur place un nombre ſuffiſant d'autres Matelots. La facilité qu'ils trouverent à lier commerce avec les Négres du Pays, leur procura bientôt des alimens & d'autres ſecours. Dans l'eſpace de dix jours, ceux qui paroiſſoient mourans à leur arrivée, furent aſſez rétablis pour demander eux-mêmes d'aller reſpirer un meilleur air à Sainte-Helene.

La Flotte ſe rétablit dans la Baye.

Elle part pour l'Iſle de Sainte-Helene.

On leva l'ancre le 16 au matin. L'Amiral étant ſorti le premier de la Baye, fut rejoint le jour ſuivant par l'Aſcenſion: mais après avoir vû quelque tems l'Hector à leur ſuite, ils furent ſurpris de le voir diſparoître. Ils paſſerent inutilement tout le jour à s'attendre. Cependant comme le vent n'avoit rien de rédoutable, ils remirent à la voile ſans inquiétude, juſqu'au 31 de Janvier. Se trouvant au ſeiziéme degré de latitude, ils conçurent qu'ils devoient être peu éloignés de Sainte-Helene. L'Amiral qui commençoit à s'allarmer pour l'Hector, jetta l'ancre à cette hauteur ſur vingt-huit braſſes de fond. Après y avoir paſſé le reſte du jour & la nuit ſuivante, il continua d'avancer à petites voiles, juſ-

Inquiétude de l'Amiral pour l'Hector.

qu'à une heure après midi, qu'il découvrit l'Iſle de Sainte-Helene. Il en étoit à douze ou treize lieues. L'impatience qu'il avoit de revoir l'Hector, lui fit encore mouiller l'ancre juſqu'au lendemain. Il ne concevoit point ce qui avoit pû retarder ſa courſe dans un tems ſi favorable. Enfin n'eſpérant plus rien de ſes ſoins, il s'approcha du Nord de l'Iſle, & vers midi il jetta l'ancre dans la Rade, ſur dix-ſept braſſes de profondeur. HENRI MIDDLETON. 1606.

L'Iſle préſente au Nord-Eſt une pointe de terre, & au Nord-Eſt par Eſt une montagne qui ſe termine en pointe, au ſommet de laquelle on a planté une Croix. La Chapelle que les Portugais ont bâtie depuis long-tems, eſt dans une vallée remplie d'arbres, qui regarde le Sud-Eſt. L'autre pointe eſt au Sud-Oueſt. C'eſt dans les bois qui ſont au deſſus de cette derniere pointe qu'un Hermite Portugais faiſoit ſa demeure. L'Amiral qui l'avoit connu dans le voyage de Lancaſter, ne put réſiſter à la curioſité de le revoir. Il le retrouva dans ſa cabane, mais ſi changé, que ne le croyant pas éloigné de ſa fin, il lui propoſa de venir recevoir ſur la Flotte des ſecours qui pouvoient rétablir ſa ſanté. Ses préventions contre la Religion des Anglois ne lui permirent point

HENRI MIDDLETON. 1606.

d'accepter cette offre. Dans l'état de langueur où ils le laiſſerent à leur départ, ſa vie ne pouvoit être de longue durée.

L'Hector rejoint l'Amiral ; ſon retour en Europe.

Le 3 de Février, on découvrit vers le ſoir un Vaiſſeau qui s'approchoit au Sud de l'Iſle, & qu'on reconnut enfin pour l'Hector. Le vent étant à l'Eſt, il eut beaucoup de peine à gagner la Rade. L'accident qui l'avoit arrêté étoit une voie d'eau, dont les Matelots ne s'étoient apperçus qu'après le départ, & qui l'avoit forcé de retourner à l'Iſle de la Baye, où il avoit eu beſoin de trois jours pour ſe mettre en état de ſupporter la navigation. Après avoir pris de nouveaux rafraîchiſſemens à Sainte-Helene, la Flotte en partit le 11 avec un vent Eſt-Nord-Eſt, & porta directement au Nord-Oueſt. A la reſerve de pluſieurs calmes, qui l'arrêterent quelquefois quatre jours entiers, elle fut ſi heureuſe dans le reſte de ſa courſe, que ſans avoir mouillé dans aucun Port, elle arriva aux Dunes le 6 de Mai.

Latitudes & Variations.

	deg.	*min.*
Rade de Saldanna . . .	33	56
Pointe Sud-Oueſt des Célébes	6	00
Roc ſous l'eau	31	48

	deg.	*m'n.*	HENRI MIDDLETON.
Variation près du Roc . .	21	00	
Nord-Oueſt de Sainte-Helene	16	00	1606.
Variation à Sainte-Helene .	7	45	

§. III.

Supplément aux deux Relations précédentes.

EDMOND SCOT. 1602.

LAncaſter, qui commandoit la Flotte Angloiſe dans le premier des deux Voyages, avoit laiſſé pour Facteur à Bantam, *Edmond Scot*, avec ordre de prendre adroitement toutes les informations qui pouvoient être utiles au commerce des Anglois. Scot étant revenu avec Middleton, ſon Mémoire ne fut point imprimé à Londres avec les deux Relations précédentes, parce que l'intérêt de la Compagnie ne permettoit point encore de publier des lumieres dont elle vouloit recueillir tout le fruit. Mais Purchas n'a pas fait difficulté de l'inſérer dans ſon Recueil, comme une piece d'autant plus curieuſe, qu'elle contient l'origine & les circonſtances des différends qui s'éleverent aux Indes entre les Anglois & les Hollandois, & qui porterent un coup irréparable au commerce d'Angleterre.

Edmond Scot, Facteur à Bantam, y écrit ſes obſervations.

La *Grande Java*, où Bantam eſt ſitué, eſt une Iſle dont le centre eſt au neuviéme degré de latitude. Elle a cent

Situation & qualité de l'Iſle de Java.

EDMOND SCOT. 1602.

quarante-ſix lieues de longueur de l'Eſt à l'Oueſt, & nonante de largeur, du Sud au Nord. Son centre ne contient gueres que des montagnes, mais d'une hauteur médiocre, & qui n'empêche pas qu'en pluſieurs endroits elles ne ſoient habitées, du moins celles qui ne ſont pas éloignées de la Mer. Les autres ſervent de retraite à toutes ſortes de bêtes farouches, qui deſcendent ſouvent dans les plaines & juſques ſur le rivage, où elles dévorent toujours quelques Habitans. Vers les Côtes, la plus grande partie des terres eſt baſſe & marécageuſe. Les principales Villes pour le commerce, ont leur ſituation au Nord & au Nord-Eſt de l'Iſle. On nomme pour les plus célebres, *Chiringin*, *Bantam*, *Jacatra* & *Jortan* ou Greeſy. Les marais où elles ſont ſituées rendent l'air fort mal ſain, ſur-tout pour les Etrangers, & ne produiſent point d'autres marchandiſes précieuſes que le poivre. C'étoit à Bantam qu'il ſe raſſembloit de toutes les parties de l'Iſle. On y en apportoit même de divers autres pays ; ce qui rendoit le marché fort ſupérieur à celui d'Achin, & ſans exception le plus conſidérable de toutes les contrées de l'Inde.

Deſcription de Bantam.

Bantam a dans ſa longueur environ

trois milles. Il eſt fort peuplé. Il s'y tient chaque jour trois marchés ; un le matin, & deux dans l'aprèſmidi. La preſſe y eſt fort grande, ſur-tout à celui du matin. Cependant il ne s'y vend aucune ſorte de beſtiaux, parce qu'il n'y en a point de privés dans l'Iſle. La nourriture commune eſt le riz, la volaille & le poiſſon. Les édifices de Bantam ſont de bois & de cannes, c'eſt-à-dire fort légers ; mais ornés, chez les Seigneurs, de ſculptures & de vernis qui leur donnent de l'éclat. On voit dans quelques maiſons une grande chambre de brique, dont le ſeul uſage eſt pour mettre les meubles à couvert dans le cas d'un incendie. Il coule dans la Ville quantité de petits ruiſſeaux. Le Port eſt ſûr & commode. Enfin ſi l'induſtrie ne manquoit point aux Habitans, on pourroit faire de Bantam une des plus belles Villes des Indes. Elle eſt environnée d'un mur de brique, qui eſt flanqué par intervalles de tours & de boulevards. Les Habitans aſſurent que cette muraille a été bâtie par les Chinois ; & ſi l'on en juge par ſes ruines, qu'on néglige de réparer, elle doit être fort ancienne.

EDMOND SCOT. 1602.

Les Chinois ont à l'extrémité de Bantam un quartier, qui porte le nom de Ville Chinoiſe. Elle n'eſt ſeparée de

Ville Chinoiſe près de Bantam.

EDMOND SCOT. 1602.

l'autre que par une Riviere, qui coule de-là au Palais du Roi, d'où elle ſe répand dans la grande Ville. Cette Riviere eſt aſſez grande pour recevoir avec la marée, des Galeres & des Barques chargées. La Ville Chinoiſe eſt bâtie preſqu'entierement de briques entremêlées de cannes qui ſe croiſent. Les maiſons ſont quarrées, & plates au ſommet. Mais auſſi-tôt que les Anglois y eurent porté leur architecture, les plus riches Habitans s'empreſſerent de la ſuivre.

Le Roi de Bantam jouit d'un pouvoir abſolu. Depuis la dépoſition & la mort de l'Empereur de *Damake*, il eſt regardé comme le plus puiſſant Roi de l'Iſle. Ses Sujets ſont d'une fierté extrême, quoique la plûpart ſoient fort pauvres. C'eſt la pareſſe qui cauſe leur indigence. Les Chinois plantent, cultivent & recueillent le poivre. Ils ſement auſſi le riz; & l'avantage qu'ils tirent de ces emplois ſous des maîtres indolens, leur fait compter pour rien d'être regardés comme leurs eſclaves. Un Javan pouſſe l'orgueil ſi loin, qu'il ne ſouffriroit pas que ſon égal fût aſſis d'un pouce plus haut que lui. Le caractere général de la Nation eſt la lâcheté & la vengeance. Quoique tous les naturels de

Lâcheté des Javans dans leur vengeance.

l'Iſle ſoient grands & robuſtes, s'ils prennent querelle, ils emploient ordinairement toute leur adreſſe à ſaiſir l'avantage du tems ou du lieu ; & fondant ſur leur adverſaire, ils l'aſſaſſinent ſans lui laiſſer le moyen de ſe reconnoître. Leur Loi pour le meurtre eſt de payer une amende au Roi. N'ayant pas d'autre frein, les parens & les amis du mort ne manquent point de tuer auſſi le meurtrier, tandis que le Roi s'afflige rarement d'une multiplication de crimes qui augmentent ſon revenu. L'arme ordinaire des Javans eſt un poignard qu'ils appellent *criſe*, long d'environ deux pieds. La plûpart en empoiſſonnent le fer dans la trempe ; de ſorte que de mille bleſſures, il n'y en a preſque pas une qui ne ſoit mortelle. La poignée ou le manche de ce funeſte inſtrument eſt de corne ou de bois, travaillé aſſez habilement pour repréſenter la forme du Diable, à qui la plûpart des Javans rendent des adorations. A la guerre, ils ſont armés de piques, de dards & de targettes.

EDMOND SCOT. 1602.

Leurs armes ſont empoiſonnées.

La Loi des mariages borne les hommes à trois femmes : mais cet uſage eſt reſſerré par une autre Loi, qui oblige les hommes de naiſſance libre à donner à chacune de leurs femmes dix Eſcla-

Leurs mariages & leurs habits.

EDMOND SCOT. 1602.

ves pour la ſervir. Auſſi la poligamie n'eſt-elle commune que parmi les Seigneurs & les plus riches Marchands, qui ont d'ailleurs la liberté d'uſer indifféremment de toutes les Eſclaves qu'ils donnent à leurs femmes. L'habit des perſonnes de diſtinction, eſt un turban ſur la tête, & une ſimple piece de calico autour des reins. Ils ont le reſte du corps entierement nud; quoique dans certaines occaſions ils portent une ſorte de robe ou de caſaque, qui eſt de velours ou de quelqu'autre étoffe de ſoie. Le Peuple a la tête couverte d'une tocque de velours, ou de taffetas. Autour des reins, ils ont en forme de ceinture un *pagne*, ou une piece de deux couleurs, large d'une aune, dont l'étoffe vient de *Clyn*, où l'on en fabrique de pluſieurs ſortes. Ils ont dans l'Iſle même de Java, l'invention d'une toile épaiſſe, de cotton ou de feuilles d'arbre, dont ils pourroient tirer beaucoup d'utilité; mais leur pareſſe fait qu'il s'en trouve fort peu. La vanité des hommes les fait aller ſouvent tête nue, pour montrer leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort épais & fort bouclés. Les femmes ſe donnent auſſi cette ſorte d'agrément; & leur chevelure étant beaucoup plus longue que celle des hommes, elles la por-

tent flottante, & nouée comme la queue des Chevaux l'eſt en Europe. Elles ont à la ceinture une piece d'étoffe comme les hommes, mais elles y joignent une ſorte d'écharpe, qui leur paſſe ſur l'épaule, & qui tombe négligemment par derriere. EDMOND SCOT. 1602.

La Religion dans l'Iſle de Java n'eſt gueres reſpectée que des Grands & des perſonnes riches. Ils fréquentent peu les Temples; mais ils entretiennent dans leurs maiſons des Prêtres Mahométans. Ils honorent Jeſus-Chriſt comme un Prophete, ſous le nom Arabe de *Nabi-Iſa*, qui ſignifie *le Prophete Jeſus*. Le Peuple ſe borne à reconnoître un Dieu, qui a créé le Ciel & la terre, & qui eſt ſi bon qu'il ne peut cauſer aucun mal. Mais ils admettent auſſi un Diable, qui eſt le principe de tout mal, & ſi porté à nuire, qu'ils ſe croient obligés de lui rendre autant d'adoration pour calmer ſon humeur maligne, qu'à Dieu pour obtenir ſes bienfaits. Leur Religion.

Les excès d'incontinence ſont également communs à Bantam dans les deux ſexes. Un homme riche ſe procure aiſément les objets de l'amour d'un autre, en cherchant quelque prétexte pour lui prêter de l'argent; parce que la pauvreté, qui eſt commune à tous les Ha- Ils ſont ſans mœurs.

EDMOND SCOT. 1602.

bitans, fait accepter les prêts avec avidité, & que la Loi autoriſe le Créancier à ſaiſir la femme & les enfans de ſon Débiteur. Le penchant au vol eſt un vice preſque général dans l'Iſle de Java. Les premier Seigneurs n'en ſont pas plus exempts que le Peuple; & l'étude d'un Etranger doit être continuellement de veiller au ſoin de ſa bourſe & de ſon bagage. A l'arrivée des Anglois, on ne comptoit pas plus d'un ſiecle juſqu'au tems où les Chinois avoient apporté dans l'Iſle une partie de leurs goûts & de leurs uſages. Avant cette communication, les Javans étoient ſi barbares qu'à peine vivoient-ils en ſociété. Ils ont conſervé de leur ancienne barbarie une extrême averſion pour le travail. La plûpart paſſent le jour aſſis à terre, & les jambes croiſées, à couper un petit bâton, ou à perfectionner le manche de leur criſe, ce qui les rend preſque tous fort bons Sculpteurs. Leur indolence & leur oiſiveté n'empêche pas qu'ils ne mangent prodigieuſement. Mais elle les réduit au riz, aux racines & à la pêche pour ſatisfaire leur gourmandiſe; tandis que la chaſſe, ou quelque travail pour la nourriture & l'entretien des beſtiaux, pourroit leur procurer de meilleurs alimens. Entre les fruits de la ter-

Voleurs.

Pareſſeux.

Gourmands.

te, ils ont les feuilles d'un arbriſſeau qu'ils nomment *Betel*, & qui préparées avec la noix de (*a*) *Pinango*, forment une compoſition dont ils font leurs délices. La qualité en eſt fort chaude. Ils en mâchent continuellement pour s'échauffer l'eſtomac & ſe préſerver de la diſſenterie. Ils n'ont pas moins de paſſion pour le tabac & pour l'opium. EDMOND SCOT. 1602.

Comme ils manquent de génie pour le Gouvernement & pour les affaires politiques, la plûpart des grands emplois ſont occupés à Bantam par des Indiens de *Clyn*, qui ne réuſſiſſent pas moins à s'enrichir qu'à s'élever aux honneurs. Cependant les plus grandes richeſſes tombent entre les mains des Chinois, par l'extrême habileté qu'ils ont pour le commerce. Il n'y a point de fineſſe & de ruſes dont l'uſage ne leur ſoit familier. Ils ſont humbles, modeſtes, inſinuans, capables de ſouffrir toutes ſortes d'injures & de ſupporter toutes ſortes de travaux. Mais s'ils deviennent Javans, comme ils y ſont quelquefois forcés pour éviter le ſupplice après avoir commis quelque crime, ils contractent alors toute la fierté & la pareſſe de ceux dont ils prennent l'habit, &

Sans génie pour la politique.

Leurs emplois & leurs richeſſes ſont la proie des Etrangers, ſurtout des Chinois.

(*a*) Je ne change rien à l'Anglois ; car nos Relations nomment cette noix *Areka*.

EDMOND SCOT. 1602.

dont ils embraſſent les principes & les uſages. Il eſt difficile d'ailleurs de juger quelle eſt leur Religion. Ils ſont partagés en pluſieurs ſectes ; mais dans chaque parti, la plûpart ſont Athées. Ceux qui ſe diſtinguent le plus par leurs pratiques religieuſes, font profeſſion de croire qu'après la mort ils doivent paſſer dans d'autres corps, pour être riches & honorés s'ils ont bien vécu, & pour exercer les plus vils métiers, ou pour animer quelque bête mépriſable, s'ils ont irrité le Ciel par leurs crimes. Aux nouvelles Lunes, ils font divers ſacrifices par le feu, où toute la victime eſt conſumée. Leurs prieres ſont une eſpece de chant, accompagné du ſon d'une petite Cloche, qu'ils ſonnent enſuite de toutes leurs forces lorſqu'ils ſont à la fin de la cérémonie. Ce qu'ils brûlent néanmoins n'eſt ordinairement que du papier qu'ils taillent en diverſes figures ; car ils mangent les viandes qu'ils ont offertes au Ciel ; & l'holocauſte ne ſe fait parfaitement que dans les cas d'une néceſſité preſſante, où le Ciel leur paroît ſourd à leurs invocations. L'Auteur leur ayant demandé pluſieurs fois à qui ils les adreſſoient, ils répondirent toujours que c'étoit à Dieu. Mais les Mahométans prétendent que c'eſt le

Religion des Chinois de Java.

Leurs ſacrifices.

Diable qu'ils invoquent, & que la honte les empêche d'en convenir. Pluſieurs d'entre eux ſont fort verſés dans l'Aſtronomie & dans la Chronologie. Ils n'obſervent point de Sabbath, ni d'autre jour privilégié. Seulement lorſqu'ils entreprennent quelque affaire difficile, ou qu'ils jettent les fondemens d'un édifice, ils célebrent leur entrepriſe par un jour de fête. L'uſage, pour les Chinois riches, qui meurent à Bantam, eſt qu'on brûle leurs corps, & qu'on envoie leurs cendres à leurs amis de la Chine dans des urnes de porcelaine. Les cérémonies funebres conſiſtent en fumigations de différentes ſortes, auſquelles ils ne peuvent donner d'explication. Pour réponſe à ceux qui en demandent, ils aſſurent que c'eſt l'uſage de la Chine.

EDMOND SCOT. 1602.

Leur uſage pour les morts.

Ils prennent beaucoup de plaiſir aux ſpectacles; & quoiqu'ils chantent fort mal, ils aiment la muſique avec paſſion. Leurs Comédies ſemblent faire partie de leur Culte religieux, car elles ne ſe repréſentent que dans les mêmes occaſions où j'ai remarqué qu'ils conſument toutes leurs victimes par le feu. Si le tems eſt mauvais, par exemple, au départ des Vaiſſeaux qu'ils envoient à la Chine, ou de ceux qu'ils en attendent, ils joignent la Comédie à l'holocauſte

Leurs ſpectacles.

EDMOND SCOT. 1602.

pour ſolliciter les faveurs du Ciel. Leurs ſpectacles ſont publics. Ils élevent des théâtres au milieu des rues, & le divertiſſement dure quelquefois depuis midi juſqu'au jour ſuivant. Ils ont auſſi des Prophetes ou des Devins, qui dans l'agitation de l'eſprit qui les inſpire, courent ſouvent comme des furieux dans les rues & les places publiques, l'épée nue à la main, & menaçant de mort ceux qui manquent de reſpect pour leurs inſpirations. On s'adreſſe à eux pour ſçavoir le ſort des Vaiſſeaux qu'on met en Mer, & l'événement des affaires les plus intéreſſantes. Si le ſuccès ne répond point à leurs prédictions, ils ne manquent pas de rejetter le mal ſur le doute ou l'indévotion de ceux qui les conſultent.

Leurs Prophetes.

Baſſeſſe de leur caractere.

L'habit des Chinois de Bantam eſt une longue robe, avec une caſaque par-deſſus. Ils ſont les plus efféminés de tous les hommes, & les plus capables d'une action lâche & honteuſe. Le vol & l'infamie ne leur coutent rien lorſqu'il eſt queſtion de s'enrichir. Ils ſont hauts & robuſtes, les yeux petits & noirs, ſans poil au viſage. Ils achettent des Eſclaves qui leur tiennent lieu de femmes; car ils n'ont pas la liberté d'en amener de la Chine. Lorſqu'ils y retournent, ils

emmenent avec eux leurs enfans, & vendent les meres. S'ils meurent à Bantam, le Roi hérite de tous leurs biens. EDMOND SCOT. 1602.

On fit à Scot un récit qu'il a cru digne d'entrer dans ſon Mémoire. Un Chinois qui avoit paſſé pluſieurs années à Bantam, & qui avoit acquis d'immenſes richeſſes, ſe trouvoit pere d'un prodigieux nombre d'enfans. On lui en connoiſſoit ſoixante, qu'il avoit eus de vingt différentes meres. Il ſe diſpoſoit à quitter Bantam pour retourner à la Chine, & ſes femmes étoient déja vendues. Mais le Roi de Bantam apprit qu'au lieu d'emmener ſes enfans, il cherchoit auſſi à ſe défaire du plus grand nombre, & qu'il n'en deſtinoit que quatre au voyage. Sa conduite fut obſervée. Au premier enfant qu'il eut la dureté d'expoſer en vente, un Javan chargé ſecrettement des ordres du Roi, ſe préſenta pour l'acheter. D'autres acheterent ſucceſſivement tout le reſte. Enfin le Roi fit paroître le pere devant lui; & feignant d'ignorer ſes diſpoſitions, il lui demanda, entre pluſieurs queſtions ſur ſon départ, s'il avoit déja fait partir ſes enfans pour la Chine. Le Chinois confus du reproche auquel il s'attendoit, crut devoir ſaiſir l'occaſion qu'il avoit de l'éviter. Il répondit que

Hiſtoire d'un Chinois.

ÉDMOND SCOT. 1602.

toute ſa famille étoit embarquée. Le Roi prenant une contenance furieuſe, le traita d'impoſteur, qui avoit ſans doute des vûes pernicieuſes à l'Etat dans lequel il s'étoit enrichi, puiſqu'il oſoit employer le menſonge pour déguiſer ſa conduite, & le fit charger de fers. En même tems, ſe faiſant préſenter une Requête au nom des cinquante-ſix enfans qui avoient été vendus pour l'eſclavage, quoique nés dans une condition libre, il feignit de ſe réjouir pour l'intérêt du Chinois que ce crime ne fût pas digne de mort : mais il lui fit déclarer que c'étoit une raiſon de ſe confirmer dans la défiance qu'il avoit de ſes intentions ; parce qu'un pere capable de vendre ſes enfans ſans y être forcé par l'indigence, ne pouvoit avoir que des vûes criminelles ; & qu'un ſoupçon ſi juſte le feroit retenir en priſon, juſqu'à ce que le tems ou d'autres preuves ſerviſſent à l'éclairciſſement de la vérité. Le Chinois offrit envain de reprendre ſes enfans. On lui répondit qu'un pere capable de les vendre, le ſeroit peut-être de les tuer. Enfin comprenant qu'on en vouloit à ſes richeſſes, il prit le parti d'offrir une ſomme conſidérable pour appaiſer le Roi. Mais, ſoit que le chagrin de ſon avanture eût al-

téré ſa ſanté, ſoit qu'on eût avancé la fin de ſes jours par quelqu'autre voie, il mourut dans ſa priſon. Le Roi ſe mit en poſſeſſion de tous ſes biens, ſuivant le droit établi; & pour juſtifier ſes intentions, non-ſeulement il rendit la liberté aux enfans qu'il avoit fait acheter, mais après leur avoir accordé une portion de l'héritage, il les fit élever dans la Religion & les uſages de ſa Nation.

EDMOND SCOT. 1602.

L'Amiral Lancaſter, en partant de Bantam le 21 de Février 1602, avoit laiſſé neuf Anglois dans cette Ville, ſous le commandement de *William Stackey*. Il y avoit laiſſé auſſi ſa Pinace, ſous les ordres de *Thomas Keith*, avec treize Matelots & un Facteur nommé *Tudde*, pour ſe rendre à Banda. Ce Bâtiment chargé de différentes marchandiſes, s'étoit hâté de mettre à la voile; mais il avoit trouvé les vents ſi contraires, qu'après avoir lutté contre eux pendant deux mois, il avoit été forcé de retourner à Bantam. Ainſi les Anglois ſe trouverent au nombre de vingt-quatre, dans deux maiſons que l'Amiral leur avoit procurées. Elles étoient ſi remplies de marchandiſes depuis le retour de la Pinace, qu'ils ſe virent obligés d'en mettre une petite partie chez

Ordres que Lancaſter avoit laiſſés à ſon départ de Bantam.

EDMOND SCOT. 1602.

les Hollandois qui s'étoient ouvert auſſi l'entrée de l'Iſle de Java, & qui avoient obtenu une maiſon à Bantam.

Querelle des Anglois avec les Javans.

Avant le départ de Lancaſter, il s'étoit élevé une querelle entre ſes gens & quelques Indiens. Sa prudence l'avoit appaiſée. Mais à peine eut-il levé l'ancre, & la Pinace eut-elle mis à la voile, que les Javans chercherent les moyens de ſe venger. Leur premiere entrepriſe fut de mettre le feu pendant la nuit à la principale maiſon des Anglois, par le moyen de pluſieurs fleches enflammées. Il n'y eut qu'une vigilance extrême & des ſoins continuels qui purent la garantir de ſa ruine. Cependant le retour de la Pinace arrêta les plus téméraires. Mais leur reſſentiment s'étant communiqué juſqu'à divers Seigneurs, il arriva malheureuſement pour les Anglois, que le Protecteur que la Cour leur avoit nommé vint à mourir, & que celui qui fut ſubſtitué, ſe trouva rempli des préventions que les mécontens s'étoient efforcés de répandre. *Stackey*, Chef du Comptoir, avoit commencé à bâtir un magaſin de ſoixante-douze pieds de long, & large de 36. Le nouveau Protecteur, ſans faire connoître ouvertement ſa haine, apporta tant d'obſtacles à la continuation

de cet ouvrage, qu'il jetta les Anglois dans des dépenſes & des embarras preſqu'inſurmontables. Pour comble d'infortune, Stackey ſe figura mal à propos que ſes plus précieuſes marchandiſes avoient beſoin d'air, & les fit expoſer dans ſa cour avec trop peu de précaution ; ce qui les altéra beaucoup en terniſſant leur couleur.

EDMOND SCOT. 1602.

Autres ſujets d'embarras.

Avec toutes ces diſgraces, les Anglois avoient à ſe défendre des mauvaiſes qualités du climat, qui ſe faiſoient déja ſentir à pluſieurs par des maladies fort dangereuſes ; lorſqu'il arriva un malheur commun à toute la Ville, dont ils eurent particulierement à ſouffrir. Un Capitaine Chinois mécontent de la Cour, déchargea ſur Bantam quelques volées de canon qui y cauſerent un furieux incendie. Quantité de maiſons & de magaſins furent conſumés par les flammes. Le Comptoir des Hollandois, où Stackey avoit mis quelques marchandiſes, ne put être ſauvé par tous leurs ſoins. Il perdit de même une grande proviſion de poivre, qu'il avoit retiré dans une maiſon Chinoiſe. Mais ces deux pertes n'égaloient pas celle dont il fut menacé dans ſa propre maiſon. Le feu s'en approcha ſi furieuſement, que les barres de fer qui défen-

Incendie de Bantam.

EDMOND SCOT. 1602.

doient les fenêtres, en devinrent brûlantes, juſqu'à n'y pouvoir toucher avec la main. Cependant la diligence de ſes gens arrêta le progrès des flammes. Mais ſon inquiétude fut encore plus vive pour ſe garantir des inſultes & du pillage des Javans, qui l'environnoient nuit & jour.

1603.

Arrivée de neuf Vaiſſeaux Hollandois.

Dans le cours du mois d'Avril de l'année ſuivante, il arriva dans la Rade de Bantam neuf Vaiſſeaux Hollandois, commandés par *Wiborne Van Warwick*. Cette Flotte ſe diviſa preſqu'auſſi-tôt. Deux des plus gros Bâtimens mirent à la voile pour la Chine; deux pour les Moluques, & trois pour Sortan. La Pinace Hollandoiſe fut envoyée au Port d'Achin, pour rappeller à Bantam quelques Vaiſſeaux qui étoient revenus de Ceylan, où ils étoient allés s'emparer d'un Fort Portugais, ſous la conduite du Capitaine Spilberg. L'Amiral demeura ſeul avec ſon Vaiſſeau, pour les attendre. Pendant le ſéjour qu'il y fit, les Anglois eurent beaucoup à ſe louer de ſes civilités, & du ſecours qu'il eut la généroſité de leur accorder. Il leur devoit cette reconnoiſſance pour ceux qu'il avoit reçus du Chevalier *Richard Luſon*, dans une tempête où il avoit été menacé du naufrage. Auſſi n'épargna-

t-il rien pour s'acquitter, par les ſoins qu'il prit des Anglois malades, avec leſquels il partagea juſqu'à ſa proviſion de biſcuit & de vin. Ses diſcours ne furent pas moins reſpectueux pour la Cour d'Angleterre. Mais l'Auteur remarque que les Hollandois de ſon Equipage ne traiterent pas l'Angleterre, & la Reine même, avec tant de ménagemens. Ils s'efforcerent de rendre cette Princeſſe & ſa Nation odieuſe aux Javans, par des récits, où la vérité, ſuivant les termes de Scot, n'étoit pas moins bleſſée que la bienſéance. EDMOND SCOT. 1602.

Les maladies continuoient d'affoiblir de jour en jour les Anglois. Ils perdirent *Thomas Morgan*, leur ſecond Facteur. Stackey fut lui-même attaqué dangereuſement. Les Matelots qui étoient revenus de Banda avec la Pinace, ſe reſſentoient preſque tous du même mal. L'art des Chirurgiens de l'Europe ne ſuffiſoit pas pour des maladies qui leur étoient inconnues, & perſonne n'avoit la hardieſſe d'employer les remedes Indiens qu'ils connoiſſoient encore moins. *William Chaſe*, un des Facteurs de la Pinace, mourut dans des convulſions violentes, dont on ne put pénétrer la cauſe. Vers le même tems, quelques Officiers du Roi vinrent leur

EDMOND SCOT. 1602.

défendre de travailler davantage à leur édifice ; apparemment parce qu'ils n'avoient point encore fait de préſent au nouveau Protecteur. Mais apprenant que cet Officier & le Scha Bandar ne jouiſſoient point d'une faveur aſſurée, ils porterent leurs plaintes à *Kay Tamongone Gobay*, Amiral, qui étoit par ſa bonté le pere de tous les Etrangers. Il fut touché de leur ſituation. La voie qu'il prit pour les ſecourir fut de donner une grande Fête, à laquelle il invita les principaux Seigneurs de la Cour. Là, dans la chaleur du plaiſir, il fit tourner l'entretien ſur l'affaire des Anglois, en repréſentant combien il étoit honteux pour le Roi & pour toute la Nation de traiter avec ſi peu de bonne-foi des Marchands étrangers. Il proteſta que ſi quelqu'un les empêchoit d'acheter leur maiſon, il étoit réſolu de leur abandonner la ſienne, & de ſe loger plutôt dans une cabane que de violer ſa promeſſe. Enfin ſes diſcours firent tant d'impreſſion ſur l'Aſſemblée, que tout le monde s'engagea par ſerment à laiſſer finir leur ouvrage ; & l'édifice fut bientôt porté à ſa perfection.

L'Amiral de Bantam favoriſe les Anglois.

Leur Comptoir s'achève.

Stackey craignant que l'arrivée des Hollandois, & l'attente de quelques autres Vaiſſeaux de la même Nation, n'augmentât

n'augmentât beaucoup le prix du poivre, en avoit acheté une quantité conſidérable ; mais comme ſon Magaſin n'étoit point encore fini, il avoit payé la marchandiſe avant qu'elle fût livrée. Les Hollandois commencerent bientôt leur cargaiſon. Dans l'empreſſement avec lequel ils achetoient tout ce qui leur étoit offert, il ſe crut obligé de retirer ce qu'il avoit acheté ; ſans quoi, peut-être auroit-il riſqué de perdre ſon poivre & ſon argent. Mais la même raiſon le mettant dans la néceſſité de prendre le poivre au haſard, il s'en trouva beaucoup d'une mauvaiſe qualité.

Edmond Scot. 1603.

Ils perdent ſur le poivre.

La maladie de Stackey ſembloit s'irriter par les remedes. Il tomba dans une langueur, qui finit le dernier jour de Juin par ſa mort. L'Amiral Hollandois, conſtant dans ſes généreux principes, lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe qu'il put s'imaginer. Le 4 de Juillet, quelques Javans mirent le feu au grand Marché qui étoit à l'Eſt de la Riviere, dans la vûe de piller les effets des Chinois. Cette infâme entrepriſe leur réuſſit ſi bien, que non-ſeulement les Chinois y perdirent des biens conſidérables, mais que les Anglois eurent beaucoup de part à leur perte. L'in-

Mort du Facteur Stackey.

EDMOND SCOT.

cendie recommença le 27, & ne cauſa pas moins de dommage.

1603. Le 5 d'Août, à dix heures du ſoir, *Spilberg*, *Powlſon*, & quelques autres Capitaines Hollandois vinrent avertir les Facteurs d'Angleterre, qu'ayant été le même jour à l'Audience du Protecteur, il leur avoit demandé ſi la Flotte de Hollande prendroit parti pour les Anglois dans les démêlés que les Javans pourroient avoir avec eux. Spilberg avoit répondu que les Hollandois étant les plus proches voiſins de l'Angleterre, il étoit juſte que les deux Nations s'entr'aidaſſent à repouſſer les violences. Le Protecteur n'avoit pas laiſſé d'inſiſter ſur le deſſein qu'il avoit de mortifier les Anglois; & faiſant beaucoup de plaintes vagues, il l'avoit prié de ne pas s'offenſer de ce qui devoit arriver. Un avis de cette importance obligea l'Auteur de cette Relation, qui étoit devenu le Chef du Comptoir, depuis que les Anglois avoient perdu Stackey, de ſe rendre auſſi-tôt chez le Protecteur, & de lui faire un préſent. Il fut reçu à l'Audience, & ſon préſent fut accepté; mais le Seigneur Javan dédaignant de répondre à ſes plaintes, ſe contenta de lui dire qu'il le feroit avertir le lendemain de ſes intentions.

Danger qui menace les Anglois.

Scot encore plus allarmé de cette conduite, eut recours à l'Amiral Hollandois, qui envoya ſur le champ ſon fils chez le Protecteur, pour lui demander des explications ſur les menaces qu'il faiſoit aux Anglois. Il les deſavoua. Mais ayant fait appeller Scot le matin, il voulut ſçavoir de qui il avoit appris que ſon deſſein fût de nuire au Comptoir d'Angleterre. Scot ne balança point à lui dire qu'il l'avoit appris des Hollandois. C'eſt donc de quelque Eſclave, répondit le Protecteur. Non, repliqua Scot; c'eſt de pluſieurs braves Capitaines. Le Javan parut ſe faire violence pour déguiſer ſa colere; mais il ajoûta: ſi c'étoit quelque Chinois ou quelque Javan, je le ferois amener ſur le champ & poignarder à vos yeux. Après s'être un peu compoſé, il ſe plaignit avec plus de douceur de ce que les Anglois ne s'adreſſoient point à lui dans leurs affaires, & ſembloient donner toute leur confiance au Scha Bandar ou à l'Amiral. Scot s'excuſa ſur ſa qualité d'Etranger, qui ne lui permettoit pas de connoître encore tous ſes devoirs. Il promit qu'à l'avenir les Anglois n'épargneroient rien pour mériter ſes bonnes graces. Cet entretien finit par des proteſtations mutuelles d'amitié &

Edmont Scot. 1603.

Scot appaiſe le Protecteur.

Apparence trompeuſe.

EDMOND SCOT. 1603.

de bonne-foi ; mais il n'y entroit que de la diſſimulation de la part du Protecteur, qui ſongeoit à tirer de l'argent des Facteurs Anglois. Quelques jours après, on avertit Scot que le deſſein du Roi étoit de lui emprunter cinq mille réaux de huit. Il comprit que c'étoit un artifice pour l'engager à les offrir volontairement : mais ſans s'informer d'où cet avis étoit venu, il prit le parti d'attendre que le Roi les lui fît demander ouvertement.

Malignité d'un Eſclave qui cauſe de l'embarras aux Anglois.

Spilberg ayant vendu ſes marchandiſes & chargé ſes Vaiſſeaux de poivre, mit à la voile pour retourner en Europe. L'Amiral Warwick fit remarquer aux Anglois que ce départ le rendoit beaucoup plus foible, & que ne pouvant attendre de lui le même ſecours, ils devoient ſe conduire avec beaucoup plus de précautions. Cependant ils furent forcés d'oublier ce conſeil. Le 17 d'Août, ayant mis à l'air quelques marchandiſes qui avoient beſoin de ce préſervatif, un Javan, eſclave d'un des principaux Seigneurs du Pays, y jetta quelques meches ſoufrées qu'ils n'éteignirent point ſans peine. Dans le premier reſſentiment de cette inſulte, ils le pourſuivirent, l'arrêterent, & le conduiſirent devant Kay Tamongone, Ami-

ral de Bantam, qui le fit auſſi-tôt charger de fers. Une heure après il s'aſſembla près de ſa priſon un grand nombre d'autres eſclaves qui entreprirent de le délivrer. Les gens de l'Amiral parurent avec leurs armes. On ſe battit avec chaleur ; mais les Eſclaves ayant été mis en fuite, l'Amiral fit conduire ſon priſonnier au Palais du Roi. Les Anglois balancerent s'ils devoient porter leurs plaintes juſqu'à la Cour. Ils n'ignoroient pas qu'il n'y a gueres d'autre punition à Bantam que celle de mort ; parce que le deſir de la vengeance eſt ſi vif dans la Nation, qu'un Eſclave même regardant tout autre châtiment comme un outrage, ne manque point d'attenter enſuite à la vie de ſon Maître ou de ſon Juge. D'ailleurs le crime dont ils avoient à ſe plaindre, ſembloit expié par la priſon ; ou s'il étoit devenu capital par ſes ſuites, c'étoit l'Amiral que la pourſuite regardoit comme l'offenſe. Ils furent délivrés de ce doute par les ſollicitations du Maître de l'Eſclave, qui étoit un des Favoris du Roi, & qui ne fut pas long-tems ſans obtenir grace. Il étoit lui-même ami des Anglois ; de ſorte qu'à la fin ils s'unirent à lui pour ſauver le coupable.

EDMOND SCOT. 1603.

Effet ſingulier de la vengeance.

Dans tous ces différends ils n'étoient

EDMOND SCOT. 1603.

embarraſſés qu'à trouver la ſource des chagrins qu'on ne ceſſoit pas de leur ſuſciter ; car malgré la mauvaiſe opinion qu'ils avoient des Javans, ils ne pouvoient ſe figurer que de ſimples Eſclaves, avec leſquels ils n'avoient aucun démêlé, ſe portaſſent à ſouhaiter leur ruine, s'ils n'y étoient pouſſés par quelque reſſort ſecret. Leurs ſoupçons ne pouvoient tomber que ſur le Protecteur. Au milieu d'une nuit fort obſcure, tandis qu'ils étoient à chanter les Pſeaumes de l'Egliſe Anglicane, une troupe de voleurs vint briſer leurs fenêtres, & ſeroit entrée dans le magaſin, s'ils n'euſſent tiré quelques coups de fuſil pour les écarter. Scot n'ignorant point les diſcours injurieux de quelques Hollandois, auroit fait tomber ſur eux ſes défiances, s'il ne les avoit quelquefois vûs ſouffrir eux-mêmes de l'inſolence des Javans. Preſque dans le même tems ils eurent avec eux une querelle ſi violente, qu'elle aboutit de part & d'autre à la mort de pluſieurs perſonnes. A la vérité les Hollandois l'avoient fait naître par des excès de débauche que l'Auteur traite de ſcandaleux pour le nom Chrétien. Il ajoute que le caractere des Matelots Hollandois, lorſqu'une fois ils ont pris terre

Les Anglois ſe défient du Protecteur.

Il faites qu'ils reçoivent.

dans quelque Port, eſt de ne plus connoître aucune regle de ſoumiſſion, ni même de reſpect pour leurs Officiers. Quoi qu'il en ſoit, s'ils tuerent quelques Javans dans le tumulte, ils perdirent deux hommes qui furent poignardés de ſang froid par les amis ou les parens des morts. Ils s'en plaignirent au Protecteur, en prétendant qu'il devoit mettre beaucoup de différence entre les fautes qui leur étoient échappées dans l'ivreſſe, & des aſſaſſinats prémédités. Il leur demanda quelles Loix ils reconnoiſſoient dans leurs voyages de commerce, c'eſt-à-dire s'ils en avoient entr'eux, ou s'ils ſe ſoumettoient à celles du Pays où ils étoient reçus. Leur réponſe ayant été que ſur Mer ils ſe gouvernoient par les Loix de leur propre Pays, & qu'à terre ils étoient ſujets à celles du lieu de leur ſéjour : « Hé bien, » leur dit le Protecteur, voici les nô- » tres. Pour la mort d'un Eſclave, on » paye vingt réaux de huit; pour celle » d'un homme libre cinquante; & cent » pour celle d'un Noble. Ainſi pour vos » deux hommes il vous reviendroit deux » fois 50 réaux; mais comme vous nous » avez tué trois Javans qui n'étoient » point Eſclaves, c'eſt encore cinquan- » te réaux que vous nous devez, &

EDMOND SCOT. 1603.

Les Hollandois s'attirent des querelles.

Plaiſante réponſe que leur fait le Protecteur.

EDMOND SCOT.

» que nous voulons bien vous laiſſer à » compte ».

1603. Le 5 de Septembre, il arriva au Port de Bantam un *Jonc* de l'Iſle de Lampon, qui eſt ſituée dans les détroits du Sond. Les Habitans de cette Iſle ſont ennemis jurés de celle de Java, & particuliérement de Bantam, quoiqu'il ſe trouve quantité de Javans qui s'aſſocient à eux. Leur occupation continuelle eſt le meurtre & le brigandage. Ils entrent audacieuſement dans les Villes & dans les maiſons; ils volent en plein jour, & coupent la tête à ceux qui leur réſiſtent. Pendant plus d'un mois qu'ils paſſerent aux environs de Bantam, les Anglois furent troublés continuellement par les lamentations des Habitans. Un jour qu'ils étoient à dîner, ces perfides aſſaſſins entrerent dans une maiſon voiſine du Comptoir, où ne trouvant qu'une femme, ils lui couperent la gorge; mais les cris du mari qui arriva au même moment, les forcerent de prendre la fuite, ſans qu'ils euſſent le tems d'emporter la tête. En vain les Anglois ſe mirent à les pourſuivre. Ils ſont fort prompts à la courſe; ſans compter que leur reſſemblance avec les Javans leur donne la facilité de ſe mêler dans la foule, & de ſe contrefaire avec tant

Aſſaſſins de l'Iſle de Lampon.

d'adreſſe, que ſouvent ils reviennent, parmi les curieux, au lieu même d'où la crainte du châtiment vient de les chaſſer. Scot raconte que pluſieurs femmes de la Ville prirent cette occaſion pour ſe défaire de leurs maris, en leur coupant la tête pendant la nuit, & la vendant aux Lampons. Il ajoute la raiſon qui portoit ces brigands à couper tant de têtes. Ils étoient gouvernés par un Roi qui leur donnoit une femme pour chaque tête d'Etranger qu'ils lui apportoient ; de ſorte, continue l'Auteur, qu'ils déterroient quelquefois les morts, pour tromper leur Roi par un faux préſent.

EDMOND SCOT. 1603.

Raiſon qui les porte à couper des têtes.

Les Anglois ne furent pas exempts de crainte. Ils s'apperçurent ſouvent que les Lampons rodoient pendant la nuit autour du Comptoir, & qu'ils en vouloient à leurs têtes ou à leurs marchandiſes. Les allarmes de Scot devinrent bien plus vives, ſur un avis ſecret qu'il reçut de quelques perſonnes de diſtinction, & particulierement de l'Amiral dont l'amitié ne ſe refroidiſſoit pas pour les Anglois. Il fut averti que pluſieurs Seigneurs Javans, qui avoient plus de faſte que de bien, & qui tâchoient de ſuppléer par leurs brigandages à ce qui manquoit à leur fortune,

Les Anglois craignent les Lampons, & ſe munifſent.

EDMOND SCOT. 1603.

avoient formé le deſſein de fondre pendant la nuit ſur le Comptoir, de faire main-baſſe ſur le petit nombre d'Anglois que les maladies avoient épargnés, de ſe ſaiſir de toutes leurs richeſſes que la renommée groſſiſſoit beaucoup, & de publier le lendemain que c'étoit l'ouvrage des Lampons. Scot ne trouva point d'autre reſſource que d'allumer chaque nuit autour du Comptoir quantité de feux, non-ſeulement pour inſpirer de la crainte aux plus hardis, mais pour ſe mettre en état de pouvoir les diſtinguer malgré leur couleur. D'un autre côté tous les Anglois eurent ordre de paſſer le tems de l'obſcurité ſous les armes, & les Trompettes de ſonner, lorſqu'ils verroient paroître quelque Indien. Les Lampons & les Javans, qui n'appréhendent rien tant que les armes à feu, ne purent douter qu'avec ces précautions les Anglois n'euſſent leurs fuſils prêts à les recevoir. La même garde fut continuée aſſez long-tems. Enfin par les meſures que l'on prit dans la Ville, il y eut un grand nombre de Lampons arrêtés, & punis du dernier ſupplice. Mais les reſtes de cette dangereuſe troupe ſe jetterent dans la Ville Chinoiſe. C'étoit un nouveau péril pour les Anglois qui avoient de gran-

des liaiſons de commerce avec les Chinois & quantité de marchandiſes entre leurs mains. Ils entendirent du Comptoir les cris d'une infinité de maiſons deſolées par le pillage ou par la mort des Marchands. Ce bruit & ces inquiétudes perpétuelles firent ſur eux tant d'impreſſion, qu'en ſonge, dit l'Auteur, ils ſe figuroient être attaqués par les Javans ou les Lampons, & que malgré la profondeur de leur ſommeil, après tant de veilles & de fatigues, ils ſe levoient tout endormis pour courir aux armes. La crainte du feu agiſſoit encore plus fortement ſur leur imagination. Ils en avoient vû des exemples ſi terribles, & les circonſtances en rendoient le ſouvenir ſi vif, qu'à la moindre allarme ils ſe croyoient environnés de flammes. « O feu! s'écrie Scot dans » ſa Relation, ton ſeul nom, dans quel» que Langue qu'il eût été prononcé » près de moi, m'auroit tiré de la plus » profonde létargie ». Il fut obligé, dit-il, pour ſe garantir des treſſaillemens mortels où ce mot le jettoit, de défendre à tous ſes gens de le prononcer autour de lui, s'ils n'y étoient forcés par l'occaſion. Au reſte il aſſure que cette diſpoſition étoit celle de tous les autres Anglois; & qu'auſſi-tôt que les ſoins du

EDMOND SCOT. 1603.

Impreſſions extraordinaires de la crainte & du bruit.

EDMOND SCOT. 1603. Gouvernement eurent diſſipé les ſujets de tant de craintes, tous les gens du Comptoir dormirent pendant pluſieurs jours d'un ſommeil ſi profond, que les tambours & les trompettes n'avoient point la force de les réveiller.

Pourquoi il regnoit tant de deſordre à Bantam. Si l'on eſt ſurpris qu'une Ville, telle que l'Auteur a repréſenté Bantam, fût ſujette à des deſordres de cette nature, il faut conſidérer qu'elle avoit alors un Roi fort jeune, & que les Seigneurs du Conſeil, occupés de leurs intérêts, fermoient les yeux à tout ce qui n'intéreſſoit que le Peuple. Dans l'eſpace de trois mois la Ville eſſuya cinq incendies conſidérables, mais à l'Eſt de la riviere, c'eſt-à-dire dans un Quartier qui n'étoit habité que par la populace, ou par des Chinois que les Javans cherchoient à piller. Quoique le Comptoir des Anglois en fût fort voiſin, & que la flamme s'en fût plus d'une fois approchée, leur vigilance & la faveur du vent le garantit autant de fois de ſa ruine.

Hollandois aſſaſſinés. A peine étoit-on revenu de ces allarmes, qu'il s'éleva de nouveaux différends entre les Naturels du Pays & les Hollandois. La ſource en fut encore un excès de débauche, dans lequel ceux-ci inſulterent mal-à-propos quelques

Javans. Bientôt la vengeance éclata par des effets fort tragiques. Pluſieurs Hollandois furent aſſaſſinés le ſoir, ſans qu'on pût reconnoître les meurtriers. Le péril s'étendit juſqu'aux Anglois, par une raiſon qui n'eſt pas ſans vraiſemblance dans un Ecrivain même de cette Nation. Juſqu'alors ces deux Peuples avoient été confondus par les Javans ſous le nom d'Anglois ; ſoit, comme l'aſſure Scot, que les Hollandois, à leur arrivée, euſſent trouvé de l'avantage à prendre le nom de leurs voiſins, ſoit que la reſſemblance de leur habillement eût fait naître cette erreur. Souvent le Peuple de Bantam faiſoit retentir ſes plaintes contre les Anglois, quoiqu'il fût certain, dit l'Auteur, que ceux-ci n'ayant rien à ſe reprocher, elles ne pouvoient tomber que ſur les Hollandois. Enfin craignant les mal-entendus à l'occaſion de cette derniere querelle, les Chefs du Comptoir Anglois commencerent à chercher quelque marque pour ſe faire diſtinguer. On approchoit du 17 de Novembre, qui étoit la fête anniverſaire du Couronnement de la Reine Eliſabeth ; car on ignora pendant le reſte de l'année à Bantam, & même une partie de l'année ſuivante, que l'Angleterre eût changé de Maître. Scot fit prendre aux Anglois des habits

EDMOND SCOT. 1603.

Les Anglois fâchés d'être confondus avec les Hollandois.

Ce qu'ils font pour être diſtingués.

EDMOND SCOT. 1603.

neufs de ſoie avec des écharpes de taffetas blanc & rouge. Il fit faire auſſi un nouveau Pavillon qui portoit une croix rouge ſur un fond blanc ; & pour différence entre les Maîtres & les valets, il fit border leur écharpe aux premiers, d'une frange d'or.

Fête des Anglois.

Le jour de la fête étant arrivé, ils arborerent l'étendart de Saint Georges au ſommet de leur maiſon. Enſuite ayant annoncé leur joie par quelques décharges de leur mouſqueterie, ils ſe rangerent en fort bel ordre ſur leur propre terrain, & firent pluſieurs marches au ſon des timbales & des trompettes. Le bruit attira auſſi-tôt le Scha Bandar & pluſieurs autres Seigneurs, qui s'informerent curieuſement du ſujet de cette réjouiſſance. Scot leur apprit que c'étoit la fête de ſa Reine, ou plûtôt le renouvellement d'une fête qui avoit été célébrée quarante-ſept fois, parce qu'il y avoit autant d'années que cette grande Princeſſe étoit ſur le Trône ; & que tous les Anglois, dans quelque lieu du monde qu'ils puſſent ſe trouver, ne manquoient point à ce devoir. Le Scha Bandar loua beaucoup une pratique qui marquoit dans un Peuple autant d'attachement que de reſpect pour ſon Souverain. Les Javans s'étant aſſemblés en grand nombre, ils demanderent

pourquoi les Anglois de l'ature Comptoir ne témoignoient pas le même zele. On ſe hâta de leur répondre que ce n'étoient point des Anglois, mais des Hollandois, qui, loin d'être Sujets de la même Reine, n'étoient même gouvernés par aucun Roi ; qu'il étoit aiſé de les diſtinguer, puiſque ſi l'on y vouloit faire attention, ils ne parloient pas le même langage, & que leurs uſages mêmes étoient aſſez différens. Scot n'oublia point de faire paroître ſes gens pendant l'aprèſmidi dans tous les Quartiers de la Ville, avec ordre de répéter les mêmes diſcours à ceux qui auroient la curioſité de les entendre. Leurs écharpes & leurs cocardes firent une figure brillante. Le Peuple apprit ainſi à diſtinguer les deux Nations ; & Scot fort prévenu en faveur de la ſienne, ajoute avec complaiſance pour la ſupériorité qu'il paroît s'attribuer, que les enfans de Bantam s'écrioient en voyant paſſer les Anglois : *Oran Engaees bagh ; oran Hollanda jahad*, les Anglois ſont bons, les Hollandois ne valent rien.

EDMOND SCOT. 1603.

Diſcours qu'ils tiennent aux Javans.

L'Amiral Warwick partit dans cet intervalle pour Patama, dans le deſſein de ſe rendre enſuite à la Chine. Les deux Vaiſſeaux qu'il y avoit envoyés ſix mois auparavant, arriverent le 6 de Décembre à la Rade de Bantam. Ils avoient

Deux Vaiſſeaux Hollandois s'emparent d'une riche Caraque.

EDMOND SCOT. 1603. trouvé à l'ancre, dans l'Iſle de *Macao*, une Caraque Portugaiſe, chargée de ſoie crue, de muſc & d'autres marchandiſes précieuſes, dont ils s'étoient ſaiſis preſque ſans réſiſtance, tandis que l'Equipage étoit à terre. Après en avoir tiré de quoi compoſer leur cargaiſon, ils avoient brûlé le reſte, qui de leur propre aveu faiſoit encore le double de ce qu'ils avoient enlevé. Dans leur retour, ils avoient rencontré un *Jonc* de *Siam*, qu'ils avoient attaqué. Il ne s'étoit rendu qu'après avoir perdu trente-trois hommes & leur en avoir tué pluſieurs. Mais en le reconnoiſſant pour Siamois, ils l'avoient laiſſé libre, parce qu'ils ſe propoſoient d'établir un Comptoir dans cette Nation. Le Capitaine, qui périt dans le combat, avoit refuſé de leur dire à quel Prince il appartenoit. Telle fut du moins l'excuſe des Hollandois, pour juſtifier l'inſulte qu'ils avoient faite aux Sujets d'un Roi dont ils recherchoient l'amitié. Ils ignoroient encore la valeur du muſc; de ſorte qu'ayant rencontré un Vaiſſeau Japonois, ils lui avoient cédé preſque pour rien ce qu'ils avoient enlevé à la Caraque. Dans l'eſpace d'environ quarante jours, qu'ils paſſerent à Bantam, ils prodiguerent de même la plus riche partie de leur butin. Le 17 Janvier, ils leve-

Ils attaquent un Vaiſſeau du Roi de Siam leur Allié.

1604.

rent l'ancre, avec deux autres Bâtimens de leur Nation; l'un, qui avoit chargé à Bantam; l'autre, arrivé deux mois auparavant de la Chine, & parti de Hollande depuis quatre ans. Il en avoit passé quatorze mois à la Cochinchine, où par une trahison dont l'histoire n'appartient point à cet Ouvrage, ils avoient d'abord été retenus prisonniers. Leur Capitaine, que les Cochinchinois soupçonnoient d'être moins un Marchand qu'un Pyrate ou un Espion, avoit été forcé de se tenir à genoux pendant vingt-quatre heures, le col nud sous un sabre, dont on feignoit à tout moment de lui vouloir couper la tête, pour lui faire confesser le dessein de son voyage. Mais il se trouva heureusement que la plus grande partie de l'Equipage étoit composée de Hollandois Catholiques; ce qui leur attira la protection de quelques Religieux Portugais, sans lesquels ils étoient tous menacés de perdre la vie. Ils furent traités ensuite avec plus de douceur, mais obligés néanmoins de racheter leur liberté par une grosse somme.

EDMOND SCOT. 1604.

Un Capitaine Hollandois pris pour espion, & comment traité.

Les Anglois de Bantam se croyoient depuis quelques mois à couvert de toutes leurs anciennes craintes. Ils n'avoient eu que les maladies à combattre; &

EDMOND SCOT. 1604.

l'expérience leur ayant appris qu'elles venoient particulierement de la chaleur du poivre, dans le ſoin qu'ils prenoient eux-mêmes de l'éplucher & de le ſaſſer, ils s'étoient déterminés à louer des Chinois pour leur rendre ce ſervice ſous l'inſpection de leurs domeſtiques. Dans cette heureuſe ſituation de leurs affaires, ils virent arriver ce qu'ils avoient redouté depuis long-tems, ſans pouvoir s'en garantir. Le Protecteur fit prier Scot de lui prêter deux mille pieces de huit, ou, s'il n'avoit point cette ſomme, de lui en fournir du moins la moitié. Il falloit choiſir entre le danger d'un refus, ou le deſagrément de voir ſouvent renouveller cette fâcheuſe demande; car on ne propoſoit ni conditions ni terme pour la reſtitution. Scot prit le parti de répondre que l'Amiral Lancaſter lui avoit laiſſé beaucoup de marchandiſes, mais peu d'argent; que les Javans lui devoient de groſſes ſommes dont il ne pouvoit ſe faire payer; enfin qu'il étoit encore très-éloigné d'avoir acheté autant de poivre qu'il en auroit beſoin pour les Vaiſſeaux dont il attendoit l'arrivée. Ces excuſes furent mal reçues. Il fut aiſé de prévoir que les Anglois n'auroient jamais un ami ſincere dans le Protecteur; tandis que les Hollandois,

Le Protecteur veut leur extorquer de l'argent.

Réponſe de Scot.

qui l'avoient corrompu en lui prodigant les richeſſes qu'ils avoient enlevées aux Portugais, en obtenoient toutes ſortes de faveurs. Il leur avoit accordé depuis peu la permiſſion de ſe bâtir une maiſon magnifique ; quoiqu'ils en euſſent déja trois, ſous le nom d'autant de Marchands, qui ne ceſſoient point d'acheter tout le poivre qu'on leur offroit. Les Chinois profitoient de cette avidité pour mêler dans leurs marchandiſes de l'eau, du ſable & d'autres corps étrangers, qui en augmentoient tellement le poids, que ceux qui exerçoient cette friponnerie, achetant eux-mêmes le poivre plus cher qu'ils ne le vendoient, ne laiſſoient pas d'y gagner douze ou quinze pour cent. Les Anglois ſe trouvoient forcés de le prendre avec ces altérations, parce qu'il y auroit fallu renoncer entierement s'ils en avoient attendu d'une autre eſpece.

EDMOND SCOT. 1604.

Friponnerie des Chinois de Bantam.

Cependant le Protecteur s'étoit ſi peu rebuté des excuſes de Scot, que ſous de nouveaux prétextes il lui fit demander mille pieces de huit. Les inſtances, dont cette propoſition fut accompagnée, ne firent que trop connoître aux Anglois le péril qu'il y avoit à la rejetter. Ils ſçavoient d'ailleurs que les Hollandois ſouhaitoient ardemment de les voir mal

Les Anglois ſont forcés de ſatisfaire l'avarice du Protecteur.

EDMOND SCOT. 1604.

avec les principaux Officiers du Roi, & qu'ils y contribuoient peut-être par des voies indirectes. Ainſi ne penſant plus qu'à ſe faire un mérite du ſacrifice dont ils ne pouvoient ſe diſpenſer, ils proteſterent que c'étoit l'ardeur de leur zèle qui les portoit à s'incommoder beaucoup pour ſatisfaire le Protecteur ; & que dans l'impoſſibilité de fournir mille pieces, ils en donneroient volontiers cinq cens, qu'ils retrancheroient à leurs propres beſoins. Cette ſomme fut acceptée.

Hollandois fugitifs de Jahor.

On vit arriver à la fin de l'année, un Jonc chargé de Hollandois, qui venoient de quitter, avec leurs biens, le Comptoir qu'ils avoient à *Jahor*. Le Roi du Pays attaqué & vivement preſſé par les Portugais, qui lui offroient la paix, à condition de leur livrer les Hollandois qu'il avoit dans ſes Etats, avoit mieux aimé s'expoſer à toutes les extrémités de la guerre, que d'en acheter la fin par ce honteux Traité ; mais il avoit prié ſes hôtes de ſe retirer volontairement. Leur entrée à Bantam fut ſignalée par deux incendies, qui conſumerent une partie de la Ville, ſans nuire encore aux Anglois.

Accidens funeſtes.

L'année 1604, n'offre que des meurtres, des vols, des guerres, des incen-

dies & des trahiſons. Pour commencer par une tragédie : les Anglois avoient dans le Comptoir un Mulâtre de Pegu, qui étoit venu d'Achin ſur leurs Vaiſſeaux. Un jour que pluſieurs Matelots Hollandois, arrivés de Patama, étoient à ſe rejouir avec les Domeſtiques Anglois, le Prevôt du Bâtiment voulant retourner à bord, donna ordre au Mulâtre de l'y conduire. La fête étoit échauffée par le vin & les liqueurs. Deux Courtiſanes, que les Domeſtiques y avoient appellées, contribuoient encore à rendre la débauche plus vive. Le Mulâtre refuſa bruſquement d'obéir ; & le Prevôt choqué de ſa réponſe, le maltraita de pluſieurs coups. Cette querelle n'eut pas d'abord d'autre ſuite. Mais à meſure que le Mulâtre continua de boire, il reſſentit plus vivement l'inſulte d'un homme qui n'avoit aucune autorité ſur lui. Sans s'ouvrir aux Matelots ni aux Anglois, il confia ſes plaintes à un Eſclave du Scha Bandar, qui étoit ſon ami intime, & capable comme lui d'une action violente. Dès le même jour ils chercherent l'occaſion d'exercer leur vengeance ; mais le Prevôt étant déja retourné au rivage, ils paſſerent la nuit à l'attendre, ſans que ce délai changeât rien à leur réſolution. Le Prevôt ne man-

EDMOND SCOT. 1604.

EDMOND SCOT. 1604.

qua point de revenir le jour ſuivant, avec un homme du pays, qu'il avoit pris pour interprete & pour guide. Ils le tuerent de mille coups. Mais le Mulâtre, effrayé de ſon action après l'avoir commiſe, prit le parti deſeſperé de tuer auſſi, non-ſeulement le Guide du Prevôt, mais l'Eſclave même qui avoit partagé ſon crime. Ce furieux deſſein lui réuſſit pour le Javan, tandis que l'Eſclave découvrant à ſes yeux de quelle recompenſe il étoit menacé, ſe déroba par la fuite. Cependant le Mulâtre ne jugeant ſa perte que plus certaine, s'il laiſſoit échapper ſon Complice, courut ſi promptement après lui, qu'il le joignit à l'entrée de la Ville où il le tua d'un ſeul coup. Mais il perdit le fruit d'une précaution ſi cruelle, en commettant ce dernier crime à la vûe de quelques Javans qui ſe hâterent de l'arrêter. En vain reclama-t-il les Anglois. Le Protecteur informé de ſon action, ſe le fit amener; & faiſant appeller le Chef du Comptoir, il exigea ſur le champ cinquante pieces de huit pour la mort du Javan, & vingt pour celle de l'Eſclave. A cette condition le Mulâtre leur fut rendu.

Diverſ meurtres d'un Mulâtre.

Les Hollandois le puniſſent.

Cependant les Hollandois, qui n'étoient point compris dans cette ſatisfac-

tion, réſolurent de s'en procurer une plus ſérieuſe pour la mort de leur Prevôt. Ils firent demander le Criminel aux Anglois. Scot prétendit que l'ayant racheté des mains du Protecteur, il étoit abſous par cette eſpece de Sentence. Il s'éleva là-deſſus une querelle ſi vive entre les deux Nations, que dans les premiers reſſentimens, on fut prêt d'en venir aux armes. Mais les Anglois étoient en ſi petit nombre, qu'ils ne pouvoient rien gagner par leur obſtination. Il ne leur reſtoit que dix hommes. Le courage fut forcé de céder au nombre. Les Hollandois firent enlever le Mulâtre par une Compagnie de Matelots armés, & le firent exécuter ſur le rivage, dans le lieu même où le crime avoit été commis.

EDMOND SCOT. 1604.

Ainſi le triſte état du Comptoir Anglois l'expoſoit à toutes ſortes de violences & d'affronts, ſans aucune reſſource pour s'en défendre. Un Chinois, qui avoit embraſſé la Religion des Javans, ſe trouvoit établi près du Comptoir, dans une maiſon où il vendoit de l'arrack. La vûe du magaſin, dont il n'étoit ſéparé que par une cour, lui fit naître l'envie de trouver quelque moyen pour s'y introduire. Ce ne pouvoit être par des voies extérieures. La cour étoit

Déteſtable entrepriſe contre les Anglois.

EDMOND SCOT. 1604.

exposée aux yeux pendant le jour, & ne demeuroit jamais sans Garde pendant la nuit. Il s'associa huit autres Chinois, avec lesquels il entreprit d'ouvrir un souterrain, qui devoit les conduire, dans leurs idées, jusqu'au centre du magasin. L'invention paroissoit d'autant plus sûre, qu'ayant une brasserie d'arrack dans la partie de sa maison qui touchoit à la cour, on ne pouvoit être surpris d'y voir un certain mouvement que demandoit le travail. Avant que de commencer l'entreprise, il fut obligé de creuser un puits fort profond sur son propre terrain, pour sécher la cour des Anglois, que sa situation rendoit fort humide. Il eut soin, pour déguiser ses vûes, de planter du tabac dans la fienne, comme si le puits n'eût été creusé que pour l'arroser; & tandis que ses Associés ouvroient le chemin sous terre, on le voyoit continuellement occupé de ses plantes. L'ouvrage fut poussé avec tant de vigueur, qu'ils arriverent au-dessous du magasin. Mais ils y furent arrêtés par l'épaisseur des planches qui en faisoient le fond. Le moindre bruit pouvant les trahir, il étoit question de s'ouvrir un passage au-travers de cette charpente. Après avoir tenté toutes sortes d'expédiens, un Serrurier du com-

On fait un souterrain pour voler le Comptoir.

plot

plot leur promit d'y réuſſir. Il fit rougir un fer, avec lequel il n'eut pas de peine à percer une planche ; & ſon eſpérance étoit qu'à force de repéter cette opération, il rendroit le trou aſſez grand pour y faire paſſer un homme. Ce deſſein pouvoit produire quelque effet, s'il eût été conduit avec plus de précaution. Mais en prenant ſoin que le feu n'agît point trop vivement ſur le bois, ils ne firent point attention que le plancher étoit chargé de ballots enveloppés de nattes, & que le bout du fer y communiquoit ſon ardeur. En effet quelques nattes prirent feu, & l'incendie auroit bientôt fait d'autres progrès ſi les ballots euſſent été moins humides.

EDMOND SCOT. 1604.

Fer brûlant pour en percer les planches.

Pendant ce tems-là les Anglois étoient ſans ſoupçon. Le magaſin étoit bien fermé, & la Garde exacte pendant la nuit. On avoit porté les précautions contre le feu juſqu'à faire plâtrer les fenêtres ; ce qui empêchoit de ſentir la fumée, quoiqu'elle n'eût pas tardé à ſe répandre. Scot venoit de faire lui-même la premiere garde, & s'étoit retiré tranquillement. Mais à la ſeconde, quelqu'un crut ſentir une odeur de fumée, qui augmentoit ſans ceſſe. On entra dans le magazin : il en étoit rempli. Cependant après avoir jetté les yeux de toutes

On découvre le feu.

Circonſtances de l'incendie.

EDMOND SCOT. 1604.

parts, on ne remarqua aucune trace de feu. Ce ne fut qu'à force de remuer une infinité de ballots, qu'on découvrit quelques nattes qui brûloient ſans flamme ; mais on ſe défioit encore ſi peu de l'artifice, que les plus entendus n'attribuerent cet accident qu'à la fermentation du poivre, qu'ils crurent capable de prendre feu dans un lieu ſi bien fermé. Scot averti du danger vint joindre ſes recherches à celle des autres. Avec une immenſe quantité de poivre, il avoit dans le magaſin trente mille pieces de huit. Cependant ſon premier ſoin fut de faire tranſporter, dans la cour, deux tonneaux de poudre qui y étoient auſſi. L'épaiſſeur de la fumée augmentant juſqu'à obſcurcir la lumiere des chandelles, on fut obligé de lier enſemble douze grands flambeaux de cire, pour éclairer toutes les parties du magaſin. Les Hollandois, avertis de ce qui ſe paſſoit, envoyerent une Garde armée pour arrêter d'autres deſordres, & des Ouvriers fideles qui éteignirent enfin les nattes embraſées. Il ſe préſenta quantité de Chinois, dont on ne voulut point accepter les ſecours ; & parmi eux étoient les auteurs mêmes de l'incendie.

Il reſtoit à ſçavoir quelle pouvoit

être la cauſe d'un accident de cette nature. Scot rejettant l'explication que j'ai rapportée, panchoit beaucoup à ſoupçonner les Portugais ; mais il ne pénétroit pas mieux les moyens qu'ils avoient employés ; car le trou du plancher étoit encore ſi petit, que dans la fumée, & la confuſion, perſonne ne l'avoit apperçu. Le matin, un Briquetier Chinois, qui travailloit au Comptoir Hollandois, aſſura que le mal venoit de quelques gens de ſa Nation, & qu'en cherchant avec ſoin, il étoit impoſſible qu'on n'en découvrît pas la ſource. Il ajoûta pour confirmer ſon témoignage, que les Ouvriers de la maiſon voiſine avoient déja pris la fuite. On recommença auſſi-tôt les recherches. Enfin l'on apperçut le trou qui étoit au plancher. Un baton, qu'on y fit entrer, ne trouvant rien qui lui réſiſtât, Scot prit une hache avec laquelle il rendit l'ouverture aſſez large pour lui faire découvrir le ſouterrain. Il aggrandit encore le paſſage. Deux hommes y deſcendirent armés, & marcherent juſqu'à l'entrée, qui répondoit à la maiſon du Chinois. On avoit envoyé dans l'intervalle une Garde, pour s'aſſurer de ceux qui pouvoient encore s'y trouver. Il n'y reſtoit que trois Chinois, dont

EDMOND SCOT. 1604.

On en découvre la cauſe.

On arrête quelques coupables.

EDMOND SCOT. 1604.

l'un y logeoit habituellement ; mais les deux autres y étoient par hazard, & n'avoient aucune connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé. Scot les fit arrêter tous trois & charger de fers. Il députa ſur le champ au Protecteur pour lui expliquer ſon avanture, & lui demander juſtice. On promit de le ſatisfaire, mais dans des termes qui lui donnerent peu d'eſpérance.

Les Hollandois, qui ſe crurent intéreſſés à pénétrer le fond de cette terrible entrepriſe, & qui avoient aſſez de forces dans le Port pour s'attirer des ménagemens, interrogerent les trois Chinois qu'on avoit arrêtés. Celui qui logeoit dans la maiſon juſtifia les deux autres, en reconnoiſſant qu'ils y étoient venus pour la premiere fois. Mais ſur le refus qu'il fit de s'expliquer davantage, on le menaça d'un fer brûlant, qui le rendit plus ſincere. Il confeſſa que le crime avoit été commis par le Maître de la maiſon & ſix autres Chinois qui s'étoient évadés, ſans avouer qu'il eût été leur complice. On le mit ſérieuſement à la torture. Il reconnut enfin qu'il étoit coupable. Scot voyant qu'il avoit peu de juſtice à eſpérer du Protecteur, réſolut de ſe la faire à lui-même, & fit tuer ce malheureux, ſans que les Javans

Scot ſe fait juſtice à lui-même.

paruſſent s'en plaindre. Au contraire, dans la haine & le mépris qu'ils ont pour les Chinois, ils lui reprocherent ſon crime, en le voyant conduire au ſupplice; & le Protecteur qui n'avoit pas voulu ſe charger de ſa punition, ne fit pas difficulté de l'approuver. A quelques injures qu'il reçut des Javans au lieu de l'exécution, il répondit: « Les » Anglois ſont riches & je ſuis pauvre: » pouquoi ne leur prendrois-je point » ce qui leur eſt moins néceſſaire qu'à » moi » ? EDMOND SCOT. 1604.

L'Amiral Hollandois envoya le lendemain à Scot un autre Chinois, du nombre des Complices, que ſes gens avoient arrêté ſur le rivage. La torture lui fit confeſſer qu'il étoit l'auteur de l'invention du fer rouge, & qu'il avoit abuſé de ſon art dans d'autres occaſions, pour altérer les monnoies. La facilité que Scot avoit trouvée dans les Javans à lui laiſſer prendre l'autorité de Juge, lui fit porter peut-être ſes reſſentimens trop loin. Il n'y eut point de cruautés qu'il n'exerçât contre le Coupable. Le récit en eſt affreux dans ſa propre Relation. Après deux jours de cette cruelle vengeance, il le fit tuer à coups de fuſil. Mais pour juſtifier ſa conduite, il prétend que ſans un exemple

Excès de vengeance.

EDMOND SCOT. 1604.

de la derniere ſévérité, il auroit pû craindre que les Chinois n'euſſent formé quelque nouveau deſſein contre les Anglois. Ce fut dans la même idée qu'il promit une récompenſe conſidérable à ceux qui remettroient entre ſes mains les autres Complices.

Affreux caractere des Javans & des Chinois de Bantam.

On peut douter ſi c'eſt le reſſentiment de tant d'inquiétudes & de pertes, qui fait faire à l'Auteur une affreuſe peinture des Javans & des Chinois de Bantam. Il les repréſente comme les plus lâches & les plus ſcélérats de tous les hommes, ſans en excepter les Seigneurs, entre leſquels il ne fait grace qu'au Scha Bandar, à l'Amiral, & à deux ou trois autres, qui n'étoient pas même de l'Iſle, & qui étoient venus s'y établir de Clyn. Il raconte, à l'occaſion du danger que le Comptoir avoit couru, qu'un des Complices ayant trouvé un azile chez un Seigneur Javan, nommé *Pangram Mandelike*, proche parent du Roi, il avoit été le ſupplier lui-même, au nom du bien public, & par tous les motifs qui pouvoient faire impreſſion ſur un honnête homme, de ne point accorder ſa protection à des miſérables qui devoient être regardés comme l'opprobre du Pays. Le Seigneur Javan lui répondit, qu'il pouvoit garder ſes repréſenta-

Diſcours d'un Seigneur Javan.

tions pour ceux qu'il croyoit capables d'en être touchés, s'il en connoiſſoit quelqu'un; mais que pour lui, il confeſſoit naturellement qu'il ne s'embarraſſoit ni du bien, ni de l'honneur de ſon Pays. Quelque tems après, le même Seigneur ayant beſoin de pluſieurs marchandiſes Angloiſes, vint les acheter au Comptoir, en demandant crédit de ſept ou huit cens pieces de huit. Scot, trop bien inſtruit de ſes principes, s'excuſa ſous divers prétextes. En quittant le Comptoir, Pangram dit aſſez haut pour être entendu : « Il eſt bien fâcheux » que cette maiſon ſoit deſtinée à périr » par le feu. En effet, pendant plus de ſix ſemaines, toute la vigilance des Anglois ne put empêcher que de deux ou trois jours l'un, ils ne reçuſſent ſur leurs toits ou contre leurs fenêtres, des fleches enflammées & d'autres feux d'artifice, qui les mirent pluſieurs fois dans le dernier danger. N'ayant pû réuſſir par l'incendie, Pangram employa un artifice ſans exemple à Bantam, & dont le ſuccès lui parut certain, par l'impreſſion que ſa ſingularité même devoit faire ſur le Roi & ſur toute la Nation. Quoique l'uſage tienne les femmes reſſerrées chez leurs maris ou leurs peres, il envoya au Comptoir Anglois deux des

EDMOND SCOT. 1604.

Moyens qu'il emploie pour ſe venger des Anglois.

EDMOND SCOT. 1604.

siennes, d'un âge & d'une beauté qui pouvoient donner du crédit à l'impoſture qu'il méditoit. Elles y arriverent portées à la mode du Pays, dans des palanquins, ſur les épaules de quantité d'Eſclaves. Scot apprenant que c'étoient des femmes de diſtinction, qui avoient la curioſité de voir ſon magaſin, & qui vouloient acheter des bijoux de l'Europe, ſe crut obligé de répondre à cette faveur par toutes ſortes de galanteries. Après leur avoir fait voir ce qu'il avoit de plus précieux en marchandiſes d'Angleterre, il les introduiſit dans un cabinet où il avoit fait préparer des rafraîchiſſemens. Elles reçurent ſes civilités avec complaiſance ; mais lorſqu'il les croyoit prêtes à goûter ce qu'il leur offroit de ſi bonne grace, elles jetterent des cris, qui attirerent tous les Anglois du Comptoir, & les Eſclaves qu'elles avoient amenés à leur ſuite. Scot n'avoit alors avec lui que *Towtſon*, autre Facteur Anglois. Il ne comprit rien à ces marques de douleur & de crainte. Mais voyant les deux Javanes, qui continuoient leurs grimaces, & qui preſſoient leurs gens de les faire ſortir, il fit peu d'efforts pour les arrêter. Elles le quitterent bruſquement. Le ſeul ſoupçon qu'il forma de cette avanture, tom-

ba ſur quelques mets qu'il leur avoit fait ſervir à la maniere de l'Europe, & dont il jugea que la vûe pouvoit les avoir choquées. EDMOND SCOT. 1604.

Les Anglois ſe juſtifient devant le Roi.

Le lendemain il reçut ordre de ſe rendre à la Cour. Le Roi, quoique fort jeune, prit un air ſévere en le voyant paroître, & lui demanda par quels déteſtables principes il ſe croyoit autoriſé à violer les femmes d'autrui. Dans le premier étonnement de ce reproche, Scot marqua de l'embarras à répondre. Cependant après s'être rappellé ce qui pouvoit y donner occaſion, il expliqua au Roi, d'un air ſi ſimple, les circonſtances de ſon avanture, que ce Prince connoiſſant le caractere de Pangram, n'eut pas de peine à démêler la vérité. Le Scha Bandar, qui aſſiſtoit à cette explication, & qui avoit été ſurpris du crime dont les Anglois avoient été accuſés, aida beaucoup à leur juſtification, en rendant témoignage que depuis qu'ils étoient à Bantam, il avoit admiré pluſieurs fois leur continence. En effet, Scot aſſure, à l'honneur de la ſienne, qu'il n'avoit eu juſqu'alors que du dégoût pour les plus belles femmes du Pays, & que veillant à la conduite de ſes gens, il avoit toujours éloigné du Comptoir cette ſorte de débauche.

EDMOND SCOT. 1604.

Cependant Pangram, comptant à la Cour ſur l'effet de ſon artifice, avoit fait répandre dans toute la Ville, que les Facteurs Anglois étoient convaincus d'avoir violé ſes femmes. On s'attendoit à les voir punir ſi rigoureuſement, qu'en ſortant du Palais, Scot trouva une foule de peuple, qui demandoit quel ſeroit ſon ſupplice. Il paſſa d'un air ſi tranquille, qu'on remarqua aiſément qu'il avoit ſatisfait le Roi; & ce Prince prit ſoin lui-même de diſſiper la calomnie. Pangram, quoique décrié par ſon caractere & par ſes mœurs, avoit acquis tant de crédit dans une longue minorité, que le Conſeil de Régence oſoit à peine lui réſiſter. Mais le Roi commençoit à tenir de ſes propres mains les rênes du Gouvernement; & s'il avoit quelque indulgence pour les injuſtices & les emportemens d'un homme qui lui appartenoit de fort près par le ſang, il étoit fort éloigné de les autoriſer par ſon approbation.

Plaiſant événement.

Il arriva dans le même tems aux Anglois une avanture aſſez plaiſante pour les réjouir beaucoup, ſi la liaiſon qu'elle avoit avec celle qu'ils venoient d'eſſuyer ne les avoit obligés de la regarder d'un autre œil. Un Chinois qui demeuroit dans le voiſinage du Comptoir,

ayant enlevé la femme d'un autre, fut pourſuivi de ſi près par le Mari, que cherchant à cacher ſa proie, il ne vit point de reſſource plus préſente que de la faire paſſer par deſſus l'enclos du Comptoir. Les Anglois avoient ſaſſé nouvellement leur poivre, & la chaleur exceſſive du magaſin les obligeoit d'en tenir la porte ouverte. Dans la crainte où la femme du Chinois étoit encore de retomber entre les mains de ſon Mari, elle ſe gliſſa promptement par la porte du magaſin; & la difficulté ne fut pas grande à s'y cacher. Cependant n'ayant pû ſupporter long-tems la chaleur du poivre, elle revint prendre l'air à la porte. Un Anglois, qui l'apperçut dans l'obſcurité, crut le danger fort grand, & répandit auſſitôt l'allarme. Scot parut avec ſon activité ordinaire. Il prit ſes armes pour commencer lui-même les recherches. Enfin ne trouvant qu'une femme, il voulut ſçavoir quel motif l'avoit amenée. Elle répondit pour ſa défenſe, que ſon Mari l'avoit voulu battre, & qu'elle n'avoit point eu d'autre azile à choiſir. Les Chinois ſont accoutumés à battre leurs femmes, ſur-tout lorſqu'elles ſont d'un pays étranger. Celle-ci étoit une Eſclave Cochinchinoiſe, qui n'a-

EDMOND SCOT. 1604.

EDMOND SCOT. 1604.

voit pas de parens à Bantam. On ne laiſſa point de continuer la viſite du magaſin ; &, tout y étant tranquille, on employa le reſte de la nuit à rire de cette fauſſe allarme. Le Mari ſe préſenta le lendemain pour demander des nouvelles de ſa femme ; mais il ne fit cette queſtion qu'en tremblant, comme ſi l'exemple du Chinois, que Scot avoit fait mourir dans les ſupplices, lui eût fait redouter le même ſort. On lui rendit ce qu'il cherchoit, ſans lui ſouhaiter d'autre mal que celui de vivre avec une telle femme.

Les Anglois élargiſſent leur terrain à Bantam.

Le Protecteur affectant quelquefois du zèle pour la juſtice, avoit donné aux Anglois, en forme de confiſcation, la maiſon & le terrain du Chinois qui avoit conſpiré contre eux ; mais quoique ce préſent eût paſſé pour gratuit, jamais les Anglois n'ont payé ſi cher un ſi petit eſpace de terre dans aucun Pays du monde. Cependant il leur devint extrêmement utile ; & dans la ſuite ayant acheté une autre maiſon qui n'étoit pas moins proche du Comptoir, ils ſe trouverent logés fort avantageuſement. Leurs ſatisfactions étoient toujours courtes, ou mêlées de quelques deſagrémens. Le 9 de Septembre, on publia par l'ordre du Protecteur une

Monopole du Protecteur.

Proclamation qui défendoit aux Chinois de vendre du poivre aux Etrangers. Scot dîna le même jour avec les Chefs du Comptoir Hollandois, qui ne lui parurent point auſſi inquiets qu'ils devoient l'être de cette innovation. Ils lui dirent avec le même air d'indifférence, que le Protecteur leur devoit dix mille ſacs de poivre. Sa réponſe fut qu'il les croyoit trop fins pour avoir été capables d'une ſi folle confiance. Mais avec un peu de réflexion ſur tous ces incidens, il jugea que le deſſein du Protecteur étoit de vexer les Anglois par une eſpece de Monopole, dans lequel il y avoit beaucoup d'apparence que les Hollandois entroient pour quelque choſe. En effet, ayant appris qu'on achetoit quantité de poivre au nom du Roi, & par conſéquent à moindre prix, ſuivant le droit du Souverain, il ne put douter que ce ne fût dans l'intention de le vendre plus cher aux Anglois, lorſqu'on l'auroit rendu plus rare. Il conçut auſſi que les dix mille ſacs dont les Hollandois lui avoient parlé, n'étoient qu'un artifice concerté, pour les mettre à couvert de l'augmentation du prix. Dans le chagrin de cette nouvelle injure, il réſolut de ne rien épargner pour faire entrer dans ſes intérêts une vieille

EDMOND SCOT. 1604.

EDMOND SCOT. 1604.

Dame de la Cour, qui gouvernoit ſi abſolument le Protecteur, que ſans être de la Famille Royale, on l'appelloit communément la Reine de Bantam. Elle étoit demeurée veuve d'un Seigneur Javan, qui lui avoit laiſſé d'immenſes richeſſes; & ſon eſprit, joint à beaucoup de fermeté dans le fond du caractere, lui avoit acquis une conſidération générale dans toute la Nation. Scot n'avoit plus beſoin d'interprete pour s'expliquer dans la langue du Pays. Il expoſa ſes plaintes, avec cette noble ſimplicité, qui eſt également éloignée de la baſſeſſe & de l'artifice. Il y joignit les flatteries qui font toujours impreſſion ſur le cœur d'une femme, & l'offre de ce qu'il avoit de plus précieux entre ſes marchandiſes. Elle fit prier auſſi-tôt le Protecteur de ſe rendre chez elle. Et dans la préſence même de Scot, elle lui demanda pourquoi il ôtoit la liberté du commerce aux Anglois. Il répondit qu'il ſe trouvoit dans la néceſſité d'acheter dix mille ſacs de poivre pour le Roi. Scot ne balança point à lui dire, que ſuivant ce qu'il avoit appris des Hollandois mêmes, cette quantité de poivre étoit pour eux, & leur étoit due. Le Protecteur parut embarraſſé, & ne ſe ſauva que par des excuſes ſans

Caractere d'une Dame Javane.

Elle prend parti pour les Anglois.

vraiſemblance. La *Reine de Bantam* exigea de lui qu'il ceſſeroit de chagriner les Anglois, en lui promettant de leur part beaucoup de reſpect & d'attachement. Cette réconciliation produiſit des effets de quelque durée. Les Chinois charmés de voir le commerce rétabli, s'empreſſerent d'apporter leur poivre aux Anglois; & Scot aſſure que s'il avoit eu huit ou dix mille ducats de plus, les Hollandois auroient eu peine cette année à faire leur cargaiſon. Il ajoute, d'un ton que la concurrence des deux Nations rend un peu ſuſpect, que les Hollandois étoient alors déteſtés à Bantam, & qu'ils ne devoient les faveurs qui leur étoient accordées, qu'au grand nombre de leurs Vaiſſeaux, dont toutes ces Régions de l'Inde étoient remplies.

EDMOND SCOT. 1604.

Le 15 de Septembre, un accident, dont on ne peut accuſer que le hazard, cauſa dans la Ville un ſi furieux incendie, que toutes les précautions des Anglois ne purent garantir leur maiſon de l'impétuoſité des flammes. Il n'y eut que le magaſin de ſauvé. A peine leur reſta-t-il un lieu pour placer le lit de Scot; & tous les autres furent obligés de camper ſous des tentes au milieu de leur cour. Le Scha Bandar vint leur of-

La maiſon des Anglois eſt brûlée.

EDMOND SCOT. 1604.

frir ſon ſecours dans le tumulte. L'Amiral leur envoya un grand nombre d'Ouvriers fideles. Les Chinois les plus riches accoururent pour les ſervir, ou du moins pour veiller à la conſervation de leurs meubles, & d'une partie de leurs marchandiſes, qui étoient expoſées comme au pillage. Le Comptoir Hollandois échappa fort heureuſement, & les Anglois ne firent pas difficulté d'en recevoir diverſes ſortes d'aſſiſtance. Scot remarque de bonne-foi, que ſur tous les points qui n'avoient pas de rapport au commerce, les deux Nations étoient fort unies, & n'auroient pas balancé, pour s'entr'aider, à s'expoſer aux derniers périls. Pendant plus de deux mois, qui furent employés à réparer les édifices, la néceſſité de veiller continuellement ſous les armes, fit mener aux Anglois une vie militaire. Ils n'auroient pas réſiſté à la multitude de Brigands qui les obſervoient ſans ceſſe, s'ils n'euſſent été ſoutenus par la Garde du Scha Bandar & celle du Comptoir Hollandois.

Mandelikepille les proviſions de la Ville.

Le territoire de Bantam ne fourniſſant point aſſez de vivres pour la moitié de la Ville; elle recevoit le reſte de ſes proviſions de pluſieurs endroits de l'Iſle, & des Pays voiſins, par un grand

nombre de Joncs qu'on y voyoit aborder tous les jours. Un commerce ſi néceſſaire s'exerçoit ſans armes & ſans précautions. *Mandelike*, ce même Prince Javan, dont j'ai rapporté les violences, entreprit de piller les Joncs, pour ſuppléer à ſa fortune, qui s'altéroit de jour en jour par ſes débauches. Avec le ſecours de ſes Eſclaves qu'il avoit ſoin d'élever dans les mêmes principes, il attaqua un Jonc chargé de riz & d'une multitude de Paſſagers des deux ſexes; & ſon impudence alla juſqu'à faire vendre publiquement le riz & ſes Priſonniers. C'étoit le moyen d'affamer la Ville, en répandant l'effroi parmi ceux qui apportoient des vivres. Le Roi & le Protecteur lui envoyerent ordre de reſtituer ce qu'il avoit pris. Il rejetta fierement leurs Meſſagers; & paroiſſant diſpoſé à toutes ſortes d'excès, il ſe fortifia dans ſa maiſon, comme s'il eût compté d'y être aſſiégé. Tous les Seigneurs qui avoient diſſipé leur bien, & qui eſpéroient de rétablir leur fortune dans la confuſion d'une guerre civile, ſe déclarerent pour lui. Le Scha Bandar & l'Amiral avertirent les Anglois de ſe tenir ſur leurs gardes. En effet le nombre des Rébelles augmentant de jour en jour, le commerce fut inter-

EDMOND SCOT. 1604.

Il menace Bantam d'une guerre civile.

EDMOND. SCOT. 1604.

rompu, & les Habitans du Pays ne s'allarmerent pas moins que les Etrangers. Chacun penſant à ſa ſureté, Scot emprunta pluſieurs petites pieces d'artillerie de quelques Chinois affectionnés, & ſe retrancha dans le Comptoir avec des chaînes & de groſſes poutres. Il voyoit les Eſpions des Rébelles roder ſans ceſſe autour de lui, & quelques-uns eurent la hardieſſe de lui demander quel étoit le but de tant de précautions. Il leur répondit ouvertement que s'attendant chaque nuit à ſe voir attaquer par des gens de leur eſpece, il ſe mettoit en état de les bien recevoir.

Le Roi de Jacatra vient au ſecours de celui de Bantam.

Dans la crainte d'une révolution qui pouvoit ébranler les fondemens de l'Etat, le Conſeil réſolut de s'adreſſer au Roi de Jacatra, oncle du jeune Roi de Bantam. Ce Prince avoit été forcé d'armer lui-même, pour ſe défendre contre une partie de ſa Nobleſſe. Après avoir fait entrer ſes Ennemis dans la ſoumiſſion, il conſervoit encore une partie des Troupes qu'il avoit employées à les réduire. Sur les inſtances de ſon Neveu, il vint ſe préſenter le 20 d'Octobre aux portes de Bantam, avec quinze cens hommes, ſuivis d'un corps plus nombreux qu'il avoit laiſſé à quelques lieues de la Ville. Il fit défier les

Rébelles au combat; mais les trouvant peu disposés à quitter leurs retranchemens, il envoya chercher les principaux Anglois du Comptoir, pour leur demander si par quelques secrets de l'Europe ils ne pouvoient pas brûler Mandelike & ses Associés dans leur retraite, sans nuire aux autres édifices. Scot lui répondit que s'il eût été question d'un Vaisseau dans la Rade, il auroit pû rendre ce service au Roi de Bantam; mais qu'avec quantité de secrets inconnus aux Indiens, il n'avoit pas celui d'arrêter l'action des flammes. Cependant il ajoûta qu'en faisant abbatre à quelque distance les édifices qui servoient de communication, il ne desespéroit pas de sauver la Ville; & quant aux Rébelles, il promit de les réduire en cendre en moins de vingt-quatre heures, avec tous leurs retranchemens, sans exposer un seul homme de l'Armée de Jacatra. Son dessein étoit de tirer à boulets rouges sur leurs maisons de canne. Le Roi ne fit pas difficulté d'accepter ses offres. On commença aussi-tôt à démolir quelques édifices par où le feu pouvoit se communiquer. Les Anglois, que Mandelike avoit si souvent menacés de l'incendie, se réjouissoient de lui faire éprouver les

EDMOND SCOT. 1604.

Scot offre un moyen de brûler les Rébelles.

EDMOND SCOT. 1604.

mêmes terreurs. Mais le bruit en fut porté juſqu'aux Rébelles, & leur cauſa tant d'épouvante, qu'ils demanderent un accommodement dès le même jour. Scot conſeilla aux deux Monarques de ne recevoir aucune condition qui ne commençât par l'exil perpétuel de Mandelike. Ce fier Javan ſe vit contraint d'accepter ſa grace à ce prix. Il fut chaſſé du Royaume avec ſes femmes, & trente Eſclaves, dont on lui permit de ſe faire accompagner. Pendant dix jours entiers, les Anglois s'étoient attendus à voir les deux Partis aux mains, & ſe croyoient menacés d'une ſcêne fort ſanglante. Mais tant de mouvement ne produiſit pas la mort d'un ſeul homme. Outre la lâcheté naturelle aux Indiens, Scot donne une autre raiſon de cette modération apparente. Leur principale richeſſe conſiſtant dans leurs Eſclaves, ils craignent l'occaſion de ſe battre, parce qu'elle les expoſe à les perdre. La tranquillité étant rétablie dans la Ville, les Anglois donnerent le 17 de Novembre un grand feſtin pour célébrer le couronnement de la Reine Eliſabeth, qu'ils croyoient encore ſur le Trône; & leur artillerie, qui avoit été chargée juſqu'alors, fut exercée ſans regret dans une ſi douce occaſion. Ils

Ils demandent un accommodement.

Mandelike eſt chaſſé du Royaume.

reçurent des complimens ſur leur conduite, non-ſeulement de tous les Etrangers qui ſe trouvoient à Bantam, mais des Seigneurs mêmes de la Cour, à qui leur courage inſpiroit autant d'admiration que leur prudence. On étoit ſurpris que dans le petit nombre auquel ils étoient réduits, & parmi tant de dangers qui les avoient menacés continuellement, ils ſe fuſſent ſoutenus avec une fermeté qui les avoit fait triompher de tous leurs ennemis. Ils étoient les ſeuls Etrangers qui euſſent accoutumé les Javans à recevoir d'eux, ou des cenſures ou des punitions. La querelle ſanglante qu'ils avoient eue avant le départ de leurs Vaiſſeaux, avoit fait douter s'ils pourroient ſoutenir cette fierté lorſqu'ils ſeroient ſans aucun autre appui que les paliſſades de leur Comptoir. Mais ceux qui en avoient mal auguré, ſe virent démentis par les événemens. D'ailleurs, autant qu'ils témoignoient de fermeté à repouſſer les injures, autant paroiſſoient-ils doux & civils dans les devoirs de la ſociété & dans les affaires du Commerce; fort différens des Hollandois, repete l'Auteur, qui ſe faiſoient haïr mortellement des Javans & des Chinois.

EDMOND SCOT. 1604.

Bonne conduite des Anglois.

Vers le même tems, l'Empereur de

EDMOND SCOT. 1604.

Damak, que ſa tyrannie avoit fait dépoſer quelques années auparavant par les Rois voiſins, & qui s'étoit procuré un azile à Bantam, fut aſſaſſiné par un de ſes fils, dans un voyage fort court qu'il faiſoit, par mer, vers quelqu'autre lieu de l'Iſle. On porta divers jugemens de ce parricide. Les uns prétendirent que le jeune Prince, gagné par l'eſpérance de remonter ſur le Trône après la mort de ſon pere, avoit promis ſa mort à cette condition, au Roi de *Clyn*, ſon principal ennemi. Mais ceux qui avoient pénétré dans leurs affaires domeſtiques, aſſurerent qu'il n'étoit queſtion entre le pere & le fils, que d'une concurrence d'amour pour une Eſclave que le jeune Prince avoit acheté à grand prix, & que ſon pere lui vouloit enlever. Les circonſtances parurent s'accorder avec cette opinion; car après s'être ſouillé du ſang de ſon pere, le Prince ſe retira dans l'Iſle de Sumatra avec les femmes qu'il avoit à bord, ſans marquer la moindre prétention aux autres parties de ſon héritage.

L'Empereur de Damak aſſaſſiné par ſon fils.

Le 14 de Decembre, une Pinace Hollandoiſe, qui arriva au Port de Bantam, apporta aux Anglois les premieres nouvelles de la mort de la Reine, & de l'avénement du Roi Jacques d'Ecoſſe au

Les Anglois apprennent la mort de leur Reine.

Trône d'Angleterre. Mais elle ne leur apprit rien de leur Flotte ; & leur inquiétude dura juſqu'à l'arrivée de celle de Hollande, où ils trouverent trois Lettres dans le Vice-Amiral. L'une étoit de la Compagnie de Londres, adreſſée à M. Stackey, ancien Chef du Comptoir de Bantam, & mort depuis près de deux ans. Scot y trouva le départ de Middleton annoncé, mais ſans aucune certitude du tems. La navigation des Hollandois avoit été retardée par tant d'accidens, qu'en ſuppoſant la Flotte Angloiſe partie dans la ſaiſon favorable, elle elle ne pouvoit être long-tems à paroître. Cette eſpérance conſola Scot du triomphe de ſes Rivaux, qui répandirent dans l'intervalle des bruits peu honorables pour l'Angleterre. Il eut la conſolation d'apprendre que certains Chinois de ſes amis avoient découvert & fait arrêter *Uniete*, Chef des Incendiaires qui avoient miné le Comptoir. Ce Brigand s'étoit retiré dans les montagnes, d'où la faim & la ſoif l'avoient forcé de revenir aux environs de la Ville ; & les plus honnêtes gens de ſa Nation s'étoient fait un devoir de le livrer aux Anglois. Scot en fit donner avis au Protecteur, mais ce fut pour lui déclarer qu'il ſe chargeoit de la punition &

EDMOND SCOT. 1604.

Arrivée d'une Flotte Hollandoiſe.

Incendiaire arrêté.

d'eſpérer leur rétabliſſement à Bantam, l'air n'étoit propre qu'à redoubler les maladies. Auſſi la plûpart de ceux qui en étoient atteints y moururent-ils miſérablement; & parmi ceux qui jouiſſoient de la meilleure ſanté, un grand nombre eſſuya le même ſort. Middleton étoit ſi foible, qu'à peine eut-il la force d'écouter le récit des affaires du Comptoir. Cependant la néceſſité ranima ſon courage, lorſqu'il eut compris de quelle importance il étoit pour l'honneur de ſa Nation & pour le ſuccès de ſes eſpérances, de partager du moins le champ avec les Hollandois. Il chargea immédiatement *Colthurſt*, ſon Vice-Amiral, de deſcendre au rivage avec quelques-uns des principaux Facteurs, pour annoncer ſon arrivée à la Cour; & dans la vûe de relever le nom Anglois, Scot choiſit le même jour pour faire exécuter l'incendiaire qu'il retenoit dans les fers. Il en reſtoit quatre à punir; deux qui s'étoient ſauvés dans le Royaume de Jacatra; un qui avoit accompagné Mandelike dans ſon exil, & le quatriéme qui vivoit encore à Bantam ſous la protection de *Kitty Sanapati Lama*, Seigneur Javan fort oppoſé à l'établiſſement des Anglois.

EDMOND SCOT. 1604.

Scot fait exécuter l'incendiaire.

Dans un Conſeil qui ſe tint le 23 à

Conſeil te-

EDMOND SCOT. 1604. nu entre les Anglois.

bord de l'Amiral, diverſes raiſons firent prendre le parti d'envoyer deux des quatre Vaiſſeaux de la Flotte aux Moluques, le *Dragon* & l'*Aſcenſion*; tandis que l'Hector & la Suſanne feroient leur cargaiſon de poivre à Bantam, pour retourner directement en Angleterre. Les rafraîchiſſemens du Pays ayant fait reprendre à l'Amiral une partie de ſes forces, il ſe trouva capable, dès le 25, de donner à dîner ſur ſon bord aux Chefs de la Flotte & du Comptoir de Hollande. Là, dans la chaleur du vin & de la bonne chere, on convint de bonne grace que tous les ſujets de plainte ſeroient mutuellement oubliés, & que pour le bien commun on remettroit à d'autres tems la diſcuſſion des intérêts publics ou particuliers. Cette précaution étoit d'autant plus ſage, que les Javans mêmes s'attendoient à voir éclater des jalouſies funeſtes aux deux Nations, & s'en promettoient d'avance un ſpectacle amuſant.

L'Amiral ſe préſente à l'Audience du Roi.

Le 31, Middleton accompagné de tous les Marchands à qui leur ſanté permit de le ſuivre, ſe rendit au Palais, où il remit au Roi la Lettre de Jacques I. & les préſens. C'étoit une aiguiere & un baſſin de vermeil, deux coupes & une cuilliere de même métal, avec ſix mouſquets. Ces témoignages de l'amitié d'un

grand Roi furent bien reçus. Middleton employa le jour ſuivant à viſiter les principaux amis des Anglois, tels que le Scha Bandar, l'Amiral, & les riches Chinois. Il leur fit auſſi des préſens, auſquels ils parurent fort ſenſibles. Ses ſoins ſe tournerent enſuite à ſéparer les marchandiſes qu'il deſtinoit aux Moluques. Mais à meſure que ſes gens guériſſoient du ſcorbut, ils étoient ſaiſis d'une diarrhée preſqu'auſſi dangereuſe; de ſorte que manquant d'Ouvriers, il vit peu d'apparence à pouvoir remplir ſes vûes avant la fin de la ſaiſon. Les Vaiſſeaux Hollandois qui étoient au nombre de neuf, ſans y comprendre les Pinaces & les Chaloupes, partirent le 7 de Janvier pour Amboyne & les Moluques; tandis que les Anglois demeuroient preſque ſans eſpoir de finir cette année leur cargaiſon. Cependant ceux qui étoient nommés pour Banda ſe déterminerent le 18 à mettre à la voile. Scot qui continua ſon office à Bantam, laiſſa le ſoin d'écrire leur voyage à ceux dont on a lû les Relations. A peine eurent-ils quitté le Port, que le Protecteur abuſant de l'état des deux Vaiſſeaux qui devoient retourner en Europe, augmenta les droits de ſortie. Scot réſiſta d'abord à cette tyrannie; mais voyant que toute ſa fermeté ne ſer-

EDMOND SCOT. 1604.

Les Anglois ſont accablés de maladies

1605.

EDMOND SCOT. 1605.

viroit qu'à retarder la cargaiſon des deux Vaiſſeaux, il prit le parti de payer pour les marchandiſes préſentes, en remettant la concluſion du différend au retour de l'Amiral.

Départ de la Suſanne & de l'Hector.

La Suſanne & l'Hector perdirent une ſi grande partie de leur Equipage avant qu'ils fuſſent en état de mettre à la voile, que les Facteurs furent obligés de louer des Chinois & des Guzarates, non-ſeulement pour aider au travail du Port, mais pour ſuppléer à la manœuvre dans le cours de la navigation. C'étoit une dépenſe fort onéreuſe. Enfin, par mille fatigues, on parvint à charger les deux Bâtimens; mais on ne put les mettre en état de partir avant le mois de Mars. Ils quitterent Bantam le 4. L'Hector avoit à bord ſoixante-trois hommes de différentes Nations. La Suſanne en avoit quarante-ſept. Dans l'un & dans l'autre, la plûpart des Anglois n'étoient point encore rétablis.

Riche priſe des Hollandois.

Le 6 de Mai, il arriva au Port de Bantam un Vaiſſeau de Hollande, qui s'étant joint ſur la Côte de Goa avec deux autres Bâtimens de la même Nation, avoient pris quatre Vaiſſeaux Portugais, dont trois étoient chargés d'immenſes richeſſes. Le quatriéme ne portant que des chevaux, les Hollandois

N.° 20

Circoncision du Roy de Bantam

VITTORIO EMANUELE III - BIBLIOTECA
POLI

l'avoient brûlé avec ſa cargaiſon. Ce premier Vaiſſeau de Hollande étoit parti d'Amſterdam au mois de Juin 1604, c'eſt-à-dire, depuis que Middleton avoit quitté Londres; mais il n'apportoit pas de nouvelles aux Anglois de Bantam qu'ils n'euſſent déja reçues par leur Flotte. Le Capitaine qui ſe nommoit *Cornelius Syverſon*, étoit un homme groſſier & ſans eſprit, qui n'avoit aucune teinture d'humanité. Son arrivée ruina le commerce d'amitié & de politeſſe que l'Amiral Warwick s'étoit efforcé d'établir entre les deux Nations. On ceſſa bientôt de ſe voir; & les plus pénétrans comprirent que ce refroidiſſement annonçoit une rupture éclatante.

EDMOND SCOT. 1605.

Semence de haine entre les deux Nations.

La Ville de Bantam faiſoit alors les préparatifs d'une Fête qui paroiſſoit intéreſſer vivement toute la Nation. Le jeune Roi n'avoit pas encore été circoncis. Cette Cérémonie devoit être célébrée au mois de Juin; & depuis l'arrivée des Joncs de la Chine, qui commence à la fin de Février, on n'avoit pas ceſſé de travailler aux ornemens d'un ſi grand jour. On voyoit déja dans une grande place verte, devant la premiere porte du Palais, un vaſte théâtre environné de paliſſades. Au front, paroiſſoit une figure monſtrueuſe, qui repréſen-

Circonciſion du Roi de Bantam.

EDMOND SCOT. 1605.

toit le Diable ; & ſur le théâtre on avoit placé trois eſpeces de trônes : l'un, qui étoit élevé plus haut de deux pieds, pour le jeune Monarque, & les deux autres, pour les fils du *Pangram Goban*, qui étoient les plus proches héritiers de la Couronne.

Divers uſages de cette Fête.

C'eſt l'uſage, dans tous les Royaumes Mahométans des Indes, de faire un préſent au Roi, le jour de ſon avénement au Trône ou de ſa circonciſion. Ce devoir ſolemnel s'exécute avec toute la magnificence poſſible ; & ceux à qui leur fortune ne permet pas de faire une dépenſe conſidérable, Etrangers ou Naturels du Pays, s'aſſocient à leurs ſemblables pour s'acquitter du tribut commun. La Fête commence ordinairement le 15 de Juin, & continue non-ſeulement le reſte du mois, mais tout le mois ſuivant, parce qu'il ne faut pas moins de tems à tous les Députés des Compagnies pour apporter leur préſent au pied du trône. Le Protecteur commença la Cérémonie. Tous les autres vinrent ſucceſſivement, ſans diſtinction de rang & de nobleſſe, ſuivant que chacun avoit été plus prompt à faire ſes préparatifs ; de ſorte que certains jours étoient employés du matin juſqu'au ſoir, & que dans d'autres jours il ne ſe préſen-

toit que trois ou quatre Compagnies. Comme les Javans avoient encore peu d'armes à feu, le Protecteur avoit prié les Anglois & les Hollandois de faire les décharges de mousqueterie. Il s'éleva une querelle entre les deux Nations, pour le rang, dans l'ordre de la marche. Le petit nombre des Anglois fit donner la préférence à leurs concurrens. Mais pour se venger par une autre sorte de distinction, Scot fit habiller ses gens avec la derniere propreté, & voulut qu'ils fissent l'arriere-garde du cortége; tandis que les Hollandois qui affectoient de marcher à la tête, n'y parurent, dit-il lui-même, que pour exciter la risée, par leurs grands chapeaux pointus, leurs habits tarodés, leurs hautes-chausses pendantes, & leurs chemises qui tomboient entre leurs jambes.

EDMOND SCOT. 1605.

Dispute pour le rang entre les Anglois & les Hollandois.

Chaque jour au matin, la Garde du Roi, qui étoit d'environ trois cens hommes, venoit se ranger au tour du théâtre. Elle se place en plusieurs rangs de file, suivant la discipline de l'Europe; mais la marche en est fort différente. Tous les Gardes défilent l'un après l'autre, en se serrant le plus qu'il est possible, & tenant la pique élevée. Ils ne connoissent point encore l'exercice des armes à feu; de sorte que ceux mêmes

Discipline de la Garde du Roi.

EDMOND SCOT. 1605.

qui paroiſſoient en petit nombre avec des arquebuſes ou des mouſquets, s'en ſervoient de mauvaiſe grace. Leurs tymbales ſont de larges baſſins, d'un métal qu'ils appellent *Tombago*, & rendent un ſon fort deſagréable. Ils ont leurs Compagnies & leurs Enſeignes, comme la Milice de l'Europe; mais leur Etendart royal eſt d'une forme extrémement bizarre. C'eſt une perche fort longue, dont le ſommet ſe courbe en arc, à l'extrémité duquel ſont ſuſpendues les couleurs, qui deſcendent preſqu'à terre, ſans avoir plus d'une aune de largeur.

Les Anglois & les Hollandois en viennent aux mains.

Le premier jour de la Fête, qu'on s'efforça de rendre le plus magnifique, on repréſenta vis-à-vis le théâtre pluſieurs châteaux de cannes, qui furent attaqués & défendus par des Javans. Tandis que le Roi & toute ſa Cour étoient occupés de cette ſcêne badine, les Anglois & les Hollandois renouvellerent leur querelle, avec une chaleur qui leur fit employer ſérieuſement leurs mouſquets. Le Protecteur informé du deſordre, les fit prier inſtamment de ſuſpendre leurs animoſités ce jour-là. Le ſoir du même jour, Scot demanda à quelques-uns de leurs Marchands ſi leurs prétentions ſuppoſoient que la Hollande fût capable de ſe mettre en comparaiſon avec

l'Angleterre, & s'ils avoient oublié que ſans le ſecours des Anglois ils auroient été la plus vile Nation de l'Univers. Quelque amertume qu'il y eût dans cette queſtion, les Marchands Hollandois ſe contenterent de répondre que les tems & les ſituations étoient changés. EDMOND SHOT. 1605.

Jeux & ſpectacles de la cérémonie de la Circonciſion.

Le Roi de Bantam ſe faiſoit tranſporter chaque jour au théâtre ſur les épaules d'un homme robuſte, dans la poſture où l'on peint Anchiſe ſur celles d'Enée, & faiſoit quelquefois le tour de la Place dans la même ſituation. Pluſieurs Eſclaves ſoutenoient autour de lui & ſur ſa tête de riches paraſols ; ſa Garde, qui avoit marché devant lui, ſe plaçoit autour du théâtre, dans l'interieur de la baluſtrade. A ſa ſuite venoient grand nombre de Courtiſans, qui avoient leur jour marqué pour s'approcher ſucceſſivement de lui. Lorſqu'il s'étoit placé ſur ſon trône, les jeux commençoient par une marche de la Compagnie des Mouſquetaires, qui étoit ſuivie de celle des Picquiers, chacun avec leurs inſtrumens de muſique. Enſuite paroiſſoit la Compagnie des Porte-boucliers, Corps plus diſtingué que les deux précédens par leurs fonctions auprès du Roi. On voyoit paſſer enſuite ſur les épaules d'une infinité d'Eſclaves, pluſieurs ſortes

EDMOND SCOT. 1605.

d'arbres avec leurs fruits. A ce ſpectacle ſuccédoit une proceſſion d'animaux de toute eſpece; les uns vivans, d'autres artificiels, mais ſi bien repréſentés, qu'ils ne paroiſſoient pas différens de la nature. Cette ſcêne faiſoit place à quantité d'hommes & de femmes dont la profeſſion étoit de danſer, de chanter, & de faire des tours de force ou d'agilité. Ils exerçoient leurs talens devant le Roi, qui les honora ſouvent de quelques marques d'approbation. Ils étoient ſuivis de trois cens jeunes femmes, qui portoient des préſens, avec une vieille matrone à chaque dixaine, pour les contenir dans l'ordre. Ces préſens étoient de peu de valeur, mais ils étoient portés dans de petits paniers fort galans. On commençoit alors à voir paroître des préſens plus riches, tels que des turbans brodés en or, des étoffes d'or & d'argent, des perles, & d'autres pierreries pour l'uſage du Roi. C'étoient encore des femmes qui portoient toutes ces richeſſes; & quantité d'Eſclaves marchoient à leurs côtés, avec des paraſols qui les tenoient à couvert. Après elles, marchoient les hommes qui avoient leur propre tribut à préſenter, & les Députés des Compagnies que l'indigence avoit formées pour ſatisfaire à l'uſage. Enfin

l'on voyoit venir les enfans & les héritiers de ceux qui faiſoient un préſent en leur propre nom, aſſez galament vêtus, en étoffes peintes ou brodées, avec des bracelets & des ceintures où les pierreries éclatoient au milieu de l'or. Ils étoient accompagnés d'Eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, qui les garantiſſoient auſſi de la chaleur avec des paraſols. A meſure que les préſens étoient offerts au Roi & rangés au pied du théâtre, ceux qui les avoient apportés s'aſſeyoient par terre ſur des nattes. EDMOND SCOT. 1605.

Après cette longue proceſſion, un Crieur public qui s'introduit dans la figure du Diable, crie par la bouche de cet hideux coloſſe, que le Roi impoſe ſilence à toute l'aſſemblée. Alors la muſique ſe fait entendre ſeule, avec un mêlange de la mouſqueterie par intervalles. Enſuite les Picquiers & les Porte-boucliers commencent le jeu du dard & de leurs autres armes. Ils s'en ſervent fort adroitement. Leur attaque ſe fait avec divers pas de danſe, au milieu deſquels l'habileté conſiſte à choiſir un moment pour lancer le dard, & rarement manquent-ils leur coup. Entre pluſieurs autres ſpectacles, on voit des Joncs chargés de riz & d'autres marchandiſes, qui voguent par l'effet de certains reſſorts. Il ſe fait

EDMOND SCOT. 1605.

auſſi des repréſentations hiſtoriques. Le fond eſt tiré des Chroniques de Java, & des Livres de l'ancien Teſtament, dont la communication doit leur être venue des Arabes, des Turcs, des Perſans & des Chinois, mais qu'ils ont altérés par cent chimeres de leur propre imagination.

Préſens des Anglois dans la cérémonie.

Les Anglois préſenterent au Roi un beau grenadier, couvert de ſon fruit. Ils l'avoient enfermé dans une eſpece de cage où les ornemens n'étoient point épargnés; & ſur le gazon verd qui couvroit ſes racines, ils avoient mis trois lapins blancs. Ces animaux ſont fort rares aux Indes. Entre les branches ils avoient attaché pluſieurs petits oiſeaux, qui dans l'agitation de tant de bruit & de mouvemens, firent entendre fort à propos leur ramage. Ils avoient auſſi quatre furieux ſerpens, ou plutôt quatre repréſentations, dont ils étoient redevables à l'induſtrie des Chinois, & qui contrefaiſoient la nature juſqu'à cauſer de l'épouvante aux ſpectateurs. Ces préſens étoient ſuivis de cinq pieces d'étoffes pour l'uſage du Roi, & de pluſieurs autres pour les Officiers de ſa ſuite. Ils y joignirent une paire de piſtolets damaſquinés, avec les fourreaux de velours cramoiſi, relevé de feuilles d'or

battu. Comme leur qualité d'Etrangers ne leur permettoit point de ſe mêler dans la marche des préſens, & qu'ils n'avoient point de femmes qu'ils puſſent charger de cette commiſſion, ils ſe procurerent trente des plus jolis enfans qu'ils purent trouver, & deux Picquiers Javans, pour les accompagner en qualité d'Huiſſiers ou de Gardes. Le Chef de cette petite Troupe étoit un jeune Chinois, dont le pere avoit été tué au ſervice de Scot, dans une attaque de quelques Voleurs. Il étoit vêtu preſqu'auſſi bien que le Roi. Dans le petit diſcours qu'il devoit prononcer à ce Prince, les Anglois faiſoient remarquer que ſi leur nombre eût répondu à leurs deſirs, ils n'auroient pas manqué de paroître avec beaucoup plus d'éclat. EDMOND SCOT. 1605.

Les Hollandois, accoutumés à faire valoir leurs moindres avantages, releverent beaucoup ce qu'ils firent dans cette occaſion. Ils vanterent extrémement leur Roi; car c'eſt le nom qu'ils donnoient continuellement au Comte Maurice. Leur querelle avec les Anglois ſe renouvella pluſieurs fois, & c'étoit toujours après avoir bû qu'ils la recommençoient. Scot qui avoit à répondre d'une grande quantité de marchandiſes, & qui voyoit ſes gens en ſi

EDMOND SCOT. 1605.

petit nombre, cherchoit continuellement à rapprocher les eſprits. Les Anglois n'étoient que treize. Middleton avoit eu beſoin de tout ſon monde en partant pour Banda; & loin que la Suſanne ou l'Hector euſſent pû laiſſer quelques-uns de leurs gens au Comptoir, ils s'étoient vûs dans la néceſſité d'employer des Etrangers pour leurs propres beſoins. Au contraire, ſoit au Port ou dans la Ville, les Hollandois étoient plus de cent.

Inégalité des Anglois & des Hollandois.

Le Roi de Jacatra vient prêter hommage à celui de Bantam.

Le 18 de Juillet, on vit arriver à Bantam le Roi de Jacatra, qui venoit faire ſes préſens & rendre ſon hommage. Cette Cérémonie ſe fit encore avec éclat. Dès la pointe du jour, les Gardes de Bantam ſe rangerent ſur la Place du Palais. Scot & les autres Facteurs, que la curioſité y avoit conduits, ſe tenant debout près du théâtre, il leur vint ſucceſſivement pluſieurs Officiers du Roi, pour les preſſer de s'aſſeoir à terre; car il n'eſt pas permis de demeurer dans une autre poſture devant le Roi & les perſonnes de marque. Mais Scot répondit qu'il falloit donc lui faire apporter des ſiéges; ſans quoi il prendroit le parti de retourner chez lui, contre l'intention du Roi & du Protecteur, qui avoient ſouhaité qu'il aſſiſtât

à leurs Fêtes. Les Hollandois firent la même réponſe. On n'entreprit point de leur faire violence ; mais dans l'uſage établi pour tout le monde, de s'aſſeoir à terre lorſqu'on ſe trouve dans le même lieu que le Roi, fût-ce au milieu des boues les plus noires & les plus épaiſſes, ceux qui ne purent ſupporter que les Anglois & les Hollandois paruſſent autrement, s'éloignerent d'eux ; & les Gardes mêmes qui en étoient proche, changerent de poſte. Il arrivoit ſouvent, dans des occaſions domeſtiques, que les Javans s'offenſoient de voir un Facteur de l'un ou de l'autre Comptoir, prendre place ſur un coffre ou ſur quelque autre meuble, tandis qu'ils étoient à terre ſuivant leur uſage ; & leur fierté leur faiſant regarder la ſupériorité de poſture comme une inſulte, ils auroient poignardé volontiers ceux de qui ils croyoient recevoir cet affront.

EDMOND SCOT. 1605.

A neuf heures, le Roi de Bantam ſe fit porter ſur ſon trône. Bientôt on entendit un grand bruit, qui annonçoit l'approche de celui de Jacatra, à la tête de deux cens de ſes propres Gardes. Lorſqu'il fut arrivé à la Garde de Bantam, il laiſſa ſes gens derriere lui pour la traverſer. Mais s'étant apperçu qu'il

EDMOND SCOT. 1605.

devoit paſſer enſuite au milieu de pluſieurs petits Princes voiſins, qu'il connoiſſoit pour ſes mortels Ennemis, il s'arrêta tout d'un coup, dans la crainte qu'ils ne priſſent cette occaſion pour l'aſſaſſiner. Ce n'eſt pas qu'il manquât de courage; il paſſoit au contraire pour un des plus braves Princes de l'Inde. Mais dans l'impoſſibilité qu'il voyoit à ſe défendre, s'il étoit lâchement attaqué, il prit le parti de faire avertir le Roi de Bantam qu'il attendoit ſes ordres; & dans l'intervalle il s'aſſit ſur une piece de cuir, telle que la plûpart des ſpectateurs en avoient apporté. Le Roi de Bantam apprenant qu'il étoit ſi proche, envoya auſſi-tôt deux de ſes principaux Officiers pour le conduire juſqu'au trône. Il le reçut avec de grandes marques de diſtinction. Il l'embraſſa; & la cérémonie de l'hommage étant achevée, il le fit aſſeoir près de lui, ſur une petite eſtrade beaucoup moins élevée que ſon trône, qui ſembloit avoir été préparée dans cette vûe. Les petits Princes rendirent leur hommage après lui, & prirent place enſuite dans un rang fort inférieur. Vers midi, on vit paroître les préſens, dans l'ordre que j'ai déja repréſenté. Entre une infinité d'animaux, on admira beaucoup une ſorte

de lion, que les Indiens appellent *Machan*, & qui paſſe pour la plus terrible de toutes les bêtes féroces. Il eſt marqueté de blanc, de rouge & de noir. Sa force & ſon agilité ſont ſi extraordinaires, qu'il s'élance à plus de dix-huit pieds ſur ſa proie. Il s'en trouve un aſſez grand nombre dans l'Iſle de Java; & les ravages qu'ils y font dans certains tems, obligent les Rois mêmes d'armer pour les détruire. Cette chaſſe eſt ſi dangereuſe, qu'elle coute ordinairement la vie à pluſieurs Soldats. Elle ſe fait quelquefois la nuit, parce que le Machan n'apperçoit rien dans l'obſcurité, quoiqu'il ſorte de ſes yeux des traits de flamme qui le font découvrir. Celui que le Roi de Jacatra avoit pris vivant, fut apporté dans une cage traînée par deux buffles, & laiſſoit voir dans cette ſituation de quoi ſa fureur l'auroit rendu capable en liberté. On vit paroître encore avec plus d'admiration un jardin tout entier, couvert non-ſeulement de fleurs & de légumes, mais chargé d'arbres; ſans parler d'un étang, rempli de poiſſons, qui nageoient dans l'eau. Mais Scot a ſoin d'ajouter que tout étoit artificiel, & que cette machine n'avoit point au fond d'autre mérite que celui d'une grandeur prodigieuſe, qui deman-

EDMOND SCOT. 1605.

Machan, bête extrêmement féroce.

EDMOND SCOT. 1605.

doit une infinité d'hommes & d'animaux pour la traîner. La plûpart de ces ouvrages venoient de l'induſtrie des Chinois ; car la groſſiereté des Javans les rend peu capables d'invention. Il eſt ſurprenant, ſuivant la remarque de Scot, qu'ils puiſſent traiter avec le dernier mépris une Nation qui ſert ainſi preſqu'également à les amuſer & à les faire vivre. La marche fût fermée par le fils du Roi de Jacatra, qui parut ſur un char traîné par des buffles. Cet attelage eut peu d'agrément pour l'Auteur. Mais il remarque que l'Iſle de Java eſt mal fournie de chevaux, & qu'ils n'y ſont pas d'une taille avantageuſe. Auſſi ne les y employe-t-on jamais à tirer, ni même à d'autres exercices que ceux de la courſe, qui ſe font le Samedi au ſoir, & qui reſſemblent beaucoup à ceux de Barbarie.

Jour de la Circonciſion.

Enfin, le dernier jour des Fêtes, qu'on avoit fait tomber exprès à leur Sabbat, le Roi fut porté au Temple, ſur l'échaffaut même d'où il avoit eu tous ces ſpectacles, & fut circoncis avec un grand nombre de cérémonies bizarres. On aſſura Scot que plus de quatre cens perſonnes avoient été employées à porter l'échaffaut ; mais à juger par la grandeur même de cette machine,

il trouva de l'exagération dans ce récit. EDMOND SCOT.

Le 24 de Juillet, Middleton, rentrant dans le Port de Bantam avec une riche cargaiſon de Girofle, apprit à Scot les triſtes marques qu'il avoit reçues de la reconnoiſſance des Hollandois, après les ſervices qu'il leur avoit rendus. En comparant cette conduite avec celle qu'ils tenoient depuis long-tems dans l'Iſle de Java, il ne fut pas difficile aux Anglois de prévoir ce qu'ils en devoient attendre à l'avenir. Cependant Middleton ne ceſſa point de répeter aux Facteurs du Comptoir, qu'il falloit éviter toutes les occaſions de querelle, & ſe faire un appui de la conſidération que leur honnêteté même & leur modération ne manqueroient pas de leur attirer de la Cour. En effet il continuerent de recevoir du jeune Roi des témoignages d'une eſtime diſtinguée ; & le Roi de Jacatra, qui paſſa quelques ſemaines à Bantam, fit l'honneur à Middleton de le viſiter ſur ſon bord. Mais ces apparences de diſtinction devinrent un nouveau ſujet de jalouſie pour les Hollandois. Le premier d'Août, tandis que Scot travailloit ardemment au Magaſin, avec une partie de ſes gens, il vit arriver deux Anglois du Vaiſſeau de Middleton, qui étoient pourſuivis par

1605.

Retour de Middleton à Bantam.

Jalouſies des Hollandois.

EDMOND SCOT. 1605. Leur effet tragique.

quelques Hollandois, & qui en avoient reçu pluſieurs bleſſures. Dans le reſſentiment de cette inſulte, il ſortit avec la premiere arme qui tomba ſous ſes mains; & ſes gens le ſeconderent ſi bien, que non-ſeulement il fit prendre la fuite à ſes Ennemis, mais qu'il en tua un & coupa les bras à deux autres. Il n'étoit encore rien arrivé de ſi vif entre les deux Nations. Le Chef du Comptoir Hollandois en porta auſſi-tôt ſes plaintes à Middleton; mais il le trouva ſi bien informé, qu'ayant été obligé de reconnoître que l'injuſtice & la violence étoient du côté de ſes gens, il prit le parti de boire pendant le reſte du jour avec les Anglois du Vaiſſeau. Le Roi de Bantam, à qui l'on fit le récit de ce combat, ſe réjouit beaucoup que le mort fût un Hollandois, & déclara publiquement qu'il s'affligeroit peu que tous les autres euſſent le même ſort.

L'*Aſcenſion* n'ayant pas tardé longtems à ſuivre l'Amiral, les Anglois ſe trouverent en état de faire face à leurs Ennemis, pendant que ces deux Vaiſſeaux demeurerent à Bantam. Auſſi trouverent-ils les Hollandois beaucoup plus humains dans cet intervalle. Le 8 de Septembre, les principaux Marchands de Hollande donnerent à Middleton &

à ſes Facteurs un magnifique feſtin, où l'amitié parut ſe renouveller avec une parfaite franchiſe. Cependant deux jours après cette réconciliation, il s'éleva une nouvelle querelle, où pluſieurs perſonnes furent bleſſées dans les deux partis. EDMOND SCOT. 1605.

Le retour de Syverſon, Amiral Hollandois, & la groſſiereté de ſon caractere, devinrent encore l'occaſion de pluſieurs combats. Un jour que Middleton étoit aſſis à la porte du Comptoir Anglois, dans un entretien fort tranquille avec quelques Portugais, un yvrogne du Vaiſſeau de Syverſon vint s'aſſeoir impudemment à ſes côtés. Il le força de ſe retirer. Au même moment pluſieurs Matelots du même bord parurent avec leurs couteaux, pour ſoutenir leur Compagnon. Les Anglois ſortirent du Comptoir, dans la ſeule vûe de ſe défendre. On en vint aux mains avec la derniere chaleur; & les Hollandois furent pouſſés juſques dans la maiſon d'un Chinois, où ils ne parvinrent à ſe mettre à couvert qu'après avoir eu pluſieurs de leurs gens bleſſés. Mais à peine les Anglois ſe furent-ils délivrés de ces Ennemis, qu'il en revint une autre Troupe, avec leſquels il fallut recommencer le combat. Comme la plûpart étoient yvres, & que la curioſi- Autres ſanglans démêlés.

EDMONT SCOT. 1605.

té en amenoit d'autres ſans aucun deſſein de prendre part à la querelle, Middleton parut lui-même, pour garantir les plus ſenſés de la fureur de ſes gens, & leur offrir un azile dans le Comptoir. Ainſi rien n'étoit plus étrange que d'en voir une partie aux mains avec les Anglois, tandis que les autres en étoient traités avec autant de civilité que d'amitié. Enfin les yvrognes furent aſſez maltraités pour ſe repentir de leur inſolence, & chercher leur ſalut dans la fuite. Syverſon, malgré ſon arrogance naturelle, ſe vit obligé de reconnoître le tort de ſes Matelots, & prit le parti d'en faire des excuſes à Middleton.

Menaces encore plus terribles.

Mais ce qui commença bientôt à cauſer de plus juſtes allarmes aux Anglois, ce fut d'apprendre de quelques Matelots de leur Nation qui ſervoient ſur les Vaiſſeaux de Hollande, que le Contremaître de l'Amiral Syverſon avoit conſeillé à tous les Hollandois, de ne jamais ſortir ſans armes, & de poignarder ſur le champ le premier Anglois qui donneroit devant eux quelque marque de fierté ou de réſiſtance. Cet avis parut d'autant plus ſérieux, que ceux dont on l'avoit reçu étoient retenus à bord avec de grandes précautions, & que pour le donner, ils avoient été obligés

d'employer un ſtratagême qui avoit fort heureuſement réuſſi. A la vûe de quelques Anglois qui avoient paſſé dans une Chaloupe auprès de la Flotte Hollandoiſe, ils avoient jetté dans l'eau une petite boëte qui contenoit une Lettre en Anglois. Ce ne fut pas ſans peine qu'elle fut pêchée par les gens de la Chaloupe ; & loin de s'attendre à ce qu'elle contenoit, ils n'auroient pas jugé qu'elle méritât les mouvemens qu'ils ſe donnerent pour la prendre, s'ils n'avoient entendu crier dans le même tems, *have a care*, c'eſt-à-dire *prenez garde*. Après avoir reçu ce terrible avis, ils furent tentés de faire main-baſſe ſur tous les Hollandois qu'ils rencontrerent en allant au Comptoir. Mais ne voulant rien entreprendre ſans l'ordre de Middleton, ils lui remirent la boëte & la Lettre. On tint Conſeil auſſi-tôt. Les Hollandois avoient alors ſept grands Vaiſſeaux dans le Port ; & le nombre des Anglois ſe réduiſoit à deux. Il n'étoit pas queſtion d'attaquer, ſur-tout lorſqu'au milieu des reſſentimens on n'avoit que des vûes de paix & de commerce ; mais des craintes ſi preſſantes obligeoient de ne rien négliger pour ſe défendre. Après avoir pourvû à la garde du Comptoir, Middleton envoya ordre

EDMOND SCOT. 1605.

Stratagême de quelques Matelots Anglois.

EDMOND SCOT. 1605.

Middleton termine les différends par compoſition.

ſur les deux Vaiſſeaux de ne laiſſer ſortir perſonne pendant le reſte du jour ; & faiſant la même défenſe aux gens du Comptoir, il prit le parti de ſe rendre chez les Commandans Hollandois ſans autre ſuite que ſon Secretaire & deux domeſtiques. Là, ſans faire connoître les lumieres qu'il avoit reçues, il témoigna beaucoup de chagrin des ſemences de haine qu'il voyoit croître tous les jours entre les deux Nations ; & ne balançant point à prétendre que la faute venoit des Hollandois, puiſqu'on ne pouvoit pas ſuppoſer raiſonnablement que dans une ſi grande inégalité de forces les Anglois fuſſent les aggreſſeurs, il pria les Commandans de s'expliquer avant ſon départ ſur leurs véritables intentions, afin qu'il n'eût point à ſe reprocher d'avoir abandonné le Comptoir Anglois à la diſcrétion de ſes ennemis, tandis qu'il croyoit au contraire la Hollande unie d'intérêts & d'amitié avec l'Angleterre. Un diſcours ſi ſérieux réveilla toute l'attention des Hollandois. Ils convinrent des excès où l'yvrognerie avoit quelquefois emporté leurs Matelots ; mais ils ſe plaignirent qu'au lieu de demander de juſtes ſatisfactions par les voies qui convenoient au bien commun, les Anglois s'attribuaſſent

s'attribuaſſent le droit de ſe faire juſtice par leurs propres mains. Middleton répondit adroitement, que ce n'étoit donc qu'un mal-entendu, puiſqu'il n'avoit jamais eu d'éloignement pour les termes qu'on lui propoſoit ; mais que l'équité demandoit qu'il y eût des regles établies ſur leſquelles les Anglois puſſent compter. Cette ouverture fut reçue de bonne grace. Syverſon reconnut lui-même que l'intempérance de ſes Matelots devoit être retenue par quelque frein. On convint d'établir des châtimens exemplaires pour les mutins & les querelleurs. Les cas & les peines furent reglés de concert ; & Middleton promit, au nom des Anglois, qu'ils n'employeroient point les voies de fait pour ſe venger, ſans avoir demandé juſtice, & trouvé de la difficulté à l'obtenir. Ce Traité fut publié ſur les Vaiſſeaux des deux Nations & dans les deux Comptoirs. Middleton en prit une copie pour l'emporter en Angleterre, avec la ſatisfaction de pouvoir prouver par les articles & les termes mêmes de la Tranſaction, que la ſource des querelles étoit toujours venue des Hollandois. Syverſon & tous ſes Facteurs l'accompagnerent quelque tems dans la rue, pour faire éclater leur réconcilia-

EDMOND SCOT. 1605.

Accord entre les deux Nations.

EDMOND SCOT. 1605.

tion. Le jour ſuivant, qui fut choiſi pour la publication du Traité, ils accepterent un feſtin au Comptoir Anglois, où les promeſſes furent ſolemnellement ratifiées. Middleton fut traité de même au Comptoir Hollandois; & l'on ne ſe quitta qu'après avoir ſcellé l'amitié par de nouvelles proteſtations.

Vol fait aux Anglois.

Elle fut confirmée par un événement qui ſembloit intéreſſer les deux Nations. Quelques Javans qui appartenoient au plus grand Seigneur de la Cour, trouverent le moyen de dérober neuf mouſquets à bord de l'Aſcenſion. Une hardieſſe de cette nature parut d'une ſi dangereuſe conſéquence aux deux Amiraux, qu'avant que d'en porter leurs plaintes à la Cour, ils feignirent pendant quelques jours de l'ignorer, dans l'eſpérance que l'impunité ramenant les mêmes Voleurs, qu'on ne connoiſſoit point encore, on pourroit les prendre ſur le fait. Les Chaloupes des deux Flottes veillerent pendant pluſieurs nuits. Enfin l'on découvrit une Barque du Pays, qui s'avançoit dans l'obſcurité, & qui s'approcha de l'Amiral Anglois. Mais au moment que les Javans, encouragés par le ſilence & les ténebres, alloient appliquer une échelle qu'ils avoient apportée, le bruit des

Les voleurs ſont arrêtés par artifice.

Chaloupes qui fondirent bruſquement ſur eux, leur fit prendre le parti de ſe ſauver à la nage. On ne laiſſa point d'en arrêter deux. Ils furent interrogés auſſitôt par les deux Amiraux. L'eſpérance qu'on leur donna d'être traités avec douceur, leur fit confeſſer le premier vol, & l'intention dans laquelle ils étoient venus d'en commettre un nouveau. Ils déclarerent le nom de leur Maître, & l'uſage qu'ils avoient fait des neuf fuſils. Middleton prit le parti de les envoyer au Protecteur, en ſe contentant de lui faire redemander ſes armes. Mais le bruit de cette avanture étant allé juſqu'au Roi, le Seigneur même à qui ils appartenoient crut ſon honneur intéreſſé à ſolliciter leur punition. Ils furent condamnés à mort, avec tant de conſidération pour les Anglois, que d'autres raiſons ayant fait différer le ſupplice d'un jour ou deux, le Protecteur leur en fit faire des excuſes. Middleton s'imagina d'abord que c'étoit un artifice pour ſauver les coupables; & ne deſirant point leur mort, il étoit réſolu de ſe borner à cette ſatisfaction. Cependant il apprit, deux jours après, qu'on les conduiſoit au lieu de l'exécution. La pitié le preſſa de s'y rendre: Il arrêta le cortége, en prote-

EDMOND SCOT. 1605.

Leur punition.

EDMOND SCOT. 1605.

ſtant qu'il ne demandoit point d'être vengé. Mais le Bourreau lui répondit qu'après l'ordre du Roi, il n'étoit au pouvoir de perſonne de les ſauver, & que toutes les offres du monde ne lui feroient pas ſuſpendre ſon devoir. Les deux coupables ſouffrirent la mort avec beaucoup de patience. C'eſt le caractere des Javans, d'être auſſi fermes lorſqu'ils voyent la mort inévitable, qu'ils ſont lâches & timides à la vûe d'un péril qu'ils peuvent éviter par la fuite. Ils tremblent dans une bataille, & meurent tranquillement par la main d'un Bourreau.

Incendies à Bantam.

Le 26 de Septembre, la moitié de Bantam fut ruinée par un incendie, dont les Hollandois ne purent ſauver leur Comptoir. Les Anglois furent plus heureux ; & devant leur ſûreté à la faveur du vent, ils eurent la liberté de s'employer avec zèle au ſecours d'autrui. Ils aiderent à préſerver des flammes le grand Magaſin de Hollande ; mais tous les édifices extérieurs furent conſumés, avec tant de dommage pour les Particuliers, que pluſieurs Marchands Hollandois qui exerçoient le Commerce depuis l'origine de l'Etabliſſement, perdirent tout ce qu'ils poſſédoient. Le feu reprit deux fois dans

l'eſpace de quatre jours, & mit les Anglois à leur tour dans le beſoin d'être aſſiſtés. Cependant ils en furent quittes pour des frais de tranſports & pour des inquiétudes qui ne furent nuiſibles qu'à leur repos. Middleton ne voyant plus rien qui dût retarder ſon départ, prit congé de l'Amiral & de tous les Officiers Hollandois, par un grand feſtin où l'exécution du Traité fut jurée au milieu de la bonne chere & de la joie. EDMOND SCOT. 1605.

Le 4 d'Octobre, tous les Marchands Anglois, qui devoient partir avec la Flotte, ſe rendirent à la Cour avec Middleton. Ils y reçurent du Roi de nouveaux témoignages de la protection dont il n'avoit pas ceſſé de les honorer. Scot qui étoit de ce nombre, eut la ſatisfaction de voir ſa conduite approuvée de ce Prince & de tous les Seigneurs, & d'entendre former à tout le monde des vœux ardens pour ſon retour. On ſe rendit à bord le 6; & le lendemain à trois heures après midi, on leva l'ancre, au bruit de quelques coups de canon dont on ſalua la Ville & la Flotte Hollandoiſe. Départ de la Flotte Angloiſe.

La nuit ſuivante, entre onze heures & minuit, on aborda dans une Iſle où Middleton s'étoit fait devancer par quelques Matelots pour y couper du bois.

EDMOND SCOT

1605.

Fuite d'un jeune Hollandois avec une fille Javane.

Tandis qu'on étoit à l'embarquer, il arriva une petite Barque Indienne, qui n'avoit pour conducteur qu'un jeune Hollandois, accompagné de deux femmes de Java. Scot, qui étoit à terre, s'étant préſenté à leur débarquement, reconnut le Hollandois, pour l'avoir vû pluſieurs fois avec ſon pere, qui étoit un Facteur de leur Comptoir. Auſſi s'apperçut-il que ſa préſence lui cauſoit de l'embarras; ſes queſtions le troublerent encore plus. Enfin ſoupçonnant du myſtere dans l'état où il le voyoit, avec deux femmes, dont l'une étoit fort jeune, & quelques malles qui annonçoient le deſſein d'un plus long voyage, il lui demanda au hazard s'il vouloit retourner en Europe. Le jeune homme prit cette demande pour une offre; & ſerrant affectueuſement la main de Scot, il l'aſſura que s'il obtenoit de lui cette faveur, il croiroit lui être redevable de la vie. Ses vûes, proteſta-t-il, étoient innocentes. Il vouloit retourner à Midelbourg où il étoit né, pour revoir ſa mere qu'il aimoit beaucoup. C'étoit malgré lui que ſon pere lui avoit fait faire le voyage des Indes. La jeune Javane qui étoit avec lui vouloit bien l'accompagner en Europe, & l'autre étoit une Eſclave qui avoit conſenti volon-

tairement à les ſuivre. Scot, embarraſſé de cette priere, s'excuſa ſur le peu d'autorité qu'il avoit ſur la Flotte, & lui conſeilla de s'adreſſer à l'Amiral. Mais le jeune homme, l'embraſſant avec ardeur, le conjura de ſe rendre lui-même ſon protecteur auprès de Middleton. Quoiqu'on ſe diſposât à lever l'ancre, Scot lui promit de faire ſuſpendre le départ en ſa faveur. Il ſe rendit à bord de l'Amiral, fort perſuadé que le fond de cette avanture étoit quelque galanterie de jeuneſſe, & doutant déja s'il convenoit aux Anglois de s'y prêter. Middleton s'en fit encore plus de ſcrupule. C'étoit offenſer les Hollandois dans la perſonne d'un de leurs principaux Facteurs; & s'il étoit queſtion d'un enlevement, comme ils étoient portés l'un & l'autre à le croire, c'étoit irriter tout à la fois les Javans, qui ſont extrémement ſenſibles à l'honneur de leurs femmes & de leurs filles. Dans cet embarras, l'Amiral réſolut d'être inſenſible aux prieres du jeune homme, & lui fit dire par Scot que diverſes raiſons ne lui permettoient point de le recevoir. Cependant ſes larmes qui commencerent à couler en abondance, & celles de la jeune Javane qui ſe deſeſpéroit de la penſée de reparoî-

EDMOND SCOT. 1605.

EDMOND SCOT. 1605.

tre à la vûe de ſon pere, firent tant d'impreſſion ſur Scot, qu'il entreprit de les ſervir par une autre voie. La Flotte n'étoit qu'à cinq ou ſix lieues de Bantam. Il obtint de l'Amiral la permiſſion de s'y rendre dans une Chaloupe, avec l'aſſurance, ſinon de faire agréer leur départ à leurs parens, du moins de faire goûter au Roi, & même aux Hollandois, la conduite de Middleton, qui n'avoit pas voulu ſans leur participation, favoriſer une fuite dont ils pouvoient être également choqués. L'offre d'un ſi grand ſervice rendit le jeune Hollandois tout-à-fait ſincere, d'autant plus que devant attendre le retour de Scot ſur la Flotte, il ſuppoſoit que ſi les repréſentations de ſon interceſſeur ſe trouvoient inutiles, les Anglois ne feroient plus difficulté de le recevoir. Il avoua donc que la jeune Javane étoit fille de *Manmack*, Seigneur de la Cour; qu'il l'avoit vûe pour la premiere fois à la Fête de la Circonciſion; & que par l'entremiſe de l'Eſclave, qu'il avoit gagnée à force de préſens, il avoit trouvé le moyen de s'en faire aimer: que c'étoit elle-même qui avoit eu le courage de lui propoſer leur fuite; & que ne pouvant douter avec cette preuve d'affection qu'il n'en fût aimé parfaitement,

il perdroit mille fois la vie plutôt que de l'abandonner. Ce détail augmenta le zèle de Scot à les ſervir. Etant retourné à Bantam, il commença ſa négociation par les deux peres, qu'il trouva également affligés de la perte de leurs enfans; mais loin d'avoir leur colere à vaincre, il comprit que ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux étoit de les revoir. Cette ouverture lui fit eſpérer de finir l'avanture par une prompte réconciliation. La difficulté n'étoit que pour les deux Amans, qui étoient menacés de ne ſe revoir jamais. Scot preſſentit là-deſſus les deux peres. Ils firent la même réponſe; c'eſt-à-dire, que n'ayant point entr'eux de reproche à ſe faire, & ne croyant point leurs enfans indignes l'un de l'autre, ils ne propoſerent point d'autre obſtacle que celui de la Religion. Scot s'imagina que c'étoit un article qu'on pouvoit leur laiſſer le ſoin de démêler, & que ſi l'un des deux Amans étoit capable d'abandonner la ſienne, il y avoit beaucoup d'apparence que le changement ſeroit à l'avantage du Chriſtianiſme. Après cette réflexion, dit-il lui-même, il ne fit pas difficulté d'apprendre aux deux peres dans quel lieu il avoit laiſſé leurs enfans. Ils le remercierent tous deux de

EDMOND SCOT. 1605.

EDMOND SCOT. 1605.

cet important ſervice ; & ſe mettant dans une Pinace Hollandoiſe, ils l'accompagnerent juſqu'à la Flotte. Scot n'ajoûte rien à ce recit ; mais on trouvera dans une des Relations ſuivantes, quelques circonſtances qui ſemblent regarder le même événement.

Le 9, Middleton remit à la voile, & ſa navigation ne fut point interrompue juſqu'en Angleterre.

Fin du Tome troiſiéme.

VITTORIO EMANUELE III - BIBLIOTECA - NAPOLI
Biblioteca Nazionale FONDO PALATINO Napoli
83540